

Madame de Staël et M. Necker d'après leur correspondance

Paul-Gabriel d'Haussonville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

MME DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

MADAME DE STAËL À COPPET PENDANT LA RÉVOLUTION ET LE DIRECTOIRE

Parmi les documens les plus intéressans que contiennent les archives de Coppet et de Broglie figure assurément la correspondance échangée entre M de Staël et M. Necker. Cette correspondance, si elle était complète, serait très volumineuse. Durant les quatorze années qui séparent la retraite de M. Necker à Coppet de sa mort, c'est-à-dire de 1790 à 1804, il ne laissait jamais passer un courrier sans écrire à sa fille, et M de Staël, bien qu'un peu moins régulière dans sa correspondance, ne demeurait guère en reste avec lui. Malheureusement, le plus grand nombre des lettres de M de Staël à son père ont été détruites. En 1798, une petite armée envoyée par le Directoire avait envahi le pays de Vaud. À cette date, M. Necker figurait encore sur la liste des émigrés. Il y avait été inscrit contre toute justice, car, Suisse de naissance, il n'avait fait qu'user d'un droit incontestable, lorsqu'il était revenu dans son pays natal. En même temps, ses biens avaient été mis sous séquestre. La Convention avait voulu lui faire expier, par cette mesure arbitraire, le crime d'avoir publié, au moment où commençait le procès de Louis XVI, un plaidoyer d'une éloquence émue en faveur de l'infortuné monarque qu'il avait fidèlement servi, bien qu'il eût été deux fois abandonné par

lui. La situation de M. Necker était périlleuse, tout émigré fait prisonnier pouvant être traité suivant la rigueur des lois révolutionnaires. M de Staël, qui était auprès de lui, le pressait de quitter Coppet et de se réfugier dans une autre partie de la Suisse. M. Necker s'y refusa. « À mon âge, dit-il, il ne faut pas errer sur la terre. » Bien lui en prit de rester à Coppet, car l'officier chargé d'occuper Coppet et qui devait être un jour le maréchal Suchet, avait reçu pour instruction du Directoire de le traiter avec les plus grands égards. Mais M. Necker employa les quelques jours qui précédèrent l'invasion des Français à brûler tous les papiers qui pouvaient compromettre quelqu'un. Dans ces papiers il crut devoir comprendre toutes les lettres de sa fille, probablement parce que celle-ci s'exprimait avec peu de mesure sur les hommes et les choses du temps. Quant aux lettres des années suivantes, le plus grand nombre en a été détruit également, je ne saurais dire dans quelles circonstances, ni par qui. Les archives de famille, sur lesquelles il a été veillé avec le soin le plus religieux, présentent ainsi parfois des lacunes difficiles à expliquer. Sauf quelques lettres éparses, celles qui ont été conservées ne datent que de l'automne 1803, c'est-à-dire de l'époque où M de Staël quitta Coppet pour se rendre à Paris où elle espérait obtenir l'autorisation de séjourner. Déçue dans cet espoir, elle partit pour l'Allemagne d'où elle revint au mois d'avril 1804, rappelée par la mort de son père. Durant cette période de six mois environ, la correspondance se poursuivit régulièrement entre le père et la fille, et aucune des lettres de M de Staël ne paraît avoir été détruite.

Les lettres de M. Necker à M de Staël ont subi beaucoup moins de dommages. Cependant toutes celles antérieures à l'année 1797 ont été détruites, peut-être également par M. Necker

lui-même. Mais, à partir du mois de janvier de cette année, jusqu'au mois d'avril 1804, elles ont été conservées. Ces lettres sont curieuses à plus d'un titre, mais elles contiennent aussi beaucoup de détails sans intérêt, et leur publication intégrale serait fastidieuse. Les lettres, malheureusement moins nombreuses, adressées par M de Staël à son père, méritent au contraire d'être connues en entier. On y verra par quelles agitations, par quelles angoisses elle passa lorsqu'elle ressentit les premiers effets de cette hostilité de Napoléon qui devait, par la suite, s'appesantir si lourdement sur elle. On y surprendra aussi, dans leur sincérité, ses premières impressions sur cette Allemagne, à laquelle elle devait, après un second voyage, consacrer un livre célèbre, livre que nous jugeons assez mal aujourd'hui, car nous avons eu depuis la vision d'une Allemagne prussienne quelque peu différente, mais qui, il y a un siècle, ouvrit à la France une région intellectuelle ignorée. Laisser parler M de Staël, car ses lettres, on le verra, sont une véritable conversation écrite, est ce qui convient le mieux à ceux qui ont sa mémoire à cœur. On l'y verra en même temps s'abandonner au plus noble et au plus touchant des sentimens, l'amour filial, et ces lettres lui vaudront peut-être un renouveau de bienveillance dont elle a quelque peu besoin.

Parmi les femmes, en petit nombre, qui sont arrivées à la gloire, nulle n'a payé en effet aussi cher que M de Staël ce « deuil éclatant du bonheur. » Elle aurait été traitée assurément avec plus de ménagement par ceux et celles qui se sont occupés d'elle depuis une vingtaine d'années, si elle n'avait été qu'une femme de lettres, et si elle n'avait écrit que des romans. Mais par malheur, elle a été mêlée, elle s'est mêlée, si l'on veut, à la politique. Par son père, par elle-même, par ses descendans, elle figure dans les rangs de ce parti, de quelque nom qu'on veuille l'appeler,

constitutionnel, modéré, libéral, dont ce fut, dont c'est encore le sort et l'honneur, d'être attaqué avec une égale vigueur de droite et de gauche et aussi mollement défendu que vigoureusement attaqué. Sans doute elle a connu sous le second Empire le bénéfice d'une popularité passagère. Pendant toute la durée du règne de Napoléon III, son nom était souvent cité, son autorité souvent invoquée. On lui savait gré d'avoir tenu tête au despote, et elle a eu son chapitre dans l'histoire de ceux qu'on appelait, un peu pompeusement, les Martyrs de la libre pensée. Puis un mouvement en sens inverse s'est opéré ; elle a souffert du discrédit où sont tombées les opinions libérales et de la réaction napoléonienne. Il ne s'en faut pas de beaucoup que les panégyristes les plus ardens de Napoléon n'aient adopté le ton du maître qui, dans sa correspondance, traite tout uniment M de Staël de coquine, et ceux-là mêmes qui se sont targués d'impartialité ont parlé d'elle d'une façon plutôt cavalière. Ce changement de ton a mis à l'aise ceux qui, et ils sont nombreux de nos jours, se complaisent à fureter dans l'existence intime des personnes célèbres, et ils ont cru pouvoir se départir vis-à-vis d'elle de la mesure avec laquelle les écrivains de bon goût parlent en général d'une femme qui a appartenu à un certain milieu social, et qui a laissé des descendans très proches et encore vivans, cette femme eût-elle eu le malheur d'écrire. Les faiblesses de son cœur ont été étalées, le nombre en a été grossi, ses affections les plus pures ont été soupçonnées, et peu à peu la figure sous laquelle on avait coutume de l'envisager a été déformée et presque caricaturée. Il ne s'en faut de guère aujourd'hui qu'elle n'apparaisse comme une sorte de virago dont la politique, les lettres et l'amour auraient exclusivement rempli la vie.

Or, elle fut tout autre chose. Elle ne fut pas seulement une femme d'un grand cœur, qu'aucune conception élevée, aucun sentiment généreux et surtout aucune infortune ne laissait indifférente. Elle fut aussi une mère tendre, qui a laissé dans le cœur de ses deux enfans des souvenirs profonds d'amour filial et de reconnaissance. Elle fut une amie incomparable, fidèle, généreuse, dévouée jusqu'à souvent se compromettre elle-même. Enfin elle fut une fille passionnée, entourant de soins pieux jusqu'à ses derniers jours un père à qui l'excès de son admiration enthousiaste a peut-être fait quelque tort. On trouvera le témoignage ardent de cette piété dans les lettres que je me propose de publier. Le modeste rôle d'éditeur est, à tout prendre, celui qui convient le mieux à un descendant. Aussi après avoir, en m'aidant de quelques autres documens qui sont également entre mes mains, montré de quelle vie familiale elle vécut durant les années qui s'écoulèrent depuis la Révolution jusqu'à son départ pour l'Allemagne, me bornerai-je à préciser, en les produisant au jour, les circonstances où quelques-unes de ces lettres ont été écrites et j'y entremêlerai quelques fragmens des réponses de M. Necker. La mémoire de la fille et du père ne pourra, je crois, que gagner à l'exhumation de ces feuilles jaunies par le temps. « Peut-être, comme je l'écrivais, il y a plus de trente ans, doit-on quelque chose à ceux qui vous ont précédé directement dans la vie. » J'ai, en effet, publié ici même, presque à mes débuts dans la vie littéraire, une série d'études sur le Salon de M Necker, et j'ai conduit depuis le presbytère de Crassier où elle prit naissance jusqu'au monument où elle fut ensevelie à Coppet celle qui fut la mère de M de Staël. Je me propose, dans cette seconde série d'études, de montrer M. Necker accompagné jusqu'au terme d'une vieillesse sereine et digne par la tendresse passionnée de sa fille et de le

conduire jusqu'au tombeau où sa femme, dans une adjuration passionnée, l'avait supplié de réunir un jour leur dépouille. Ainsi, comme un animal sur ses fins, — tous les veneurs comprendront la comparaison, — je reviendrai à mon lancer, et en même temps, j'aurai accompli jusqu'au bout une tâche pieuse.

Pendant les longues années que dura la retraite de M. Necker à Coppet, M de Staël fut tout le temps partagée entre deux sentimens : son amour pour son père et son amour pour la France. Quand elle était à Paris, elle souffrait de sentir son père seul. Quand elle était à Coppet, elle souffrait d'être loin de Paris, car sa nature douloureuse, « ardente et triste, » comme elle se dépeignait elle-même, oscillait sans cesse d'une souffrance à une autre. À Coppet, elle se consacrait sans réserve à M. Necker.

Je lui suis entièrement dévouée, écrivait-elle à son mari, le matin la promenade, le soir le piquet ; ne point sortir, ne recevoir personne ; enfin plus consacrée que je ne l'étais étant fille.

Et dans une autre lettre :

Tu n'as pas idée du mouvement que je me suis donné pour être, à moi seule, une assemblée nationale entière. Je m'étourdis pour ne pas être hors d'état de montrer de la gaîté, ce qui m'arriverait si je réfléchissais à tout ce qu'il y a de pénible dans la situation de mon père et dans la mienne : l'horrible ingratitude qu'il éprouve, la difficulté de vivre à Paris, l'ennui de rester ici.

Trompé par ces apparences de gaîté, M. Necker l'appelait : Roger Bontemps. Mais la vie dans ce grand château solitaire, entre un père dont elle ne pouvait contempler la tristesse sans sentir ses yeux mouillés de larmes et une mère dont la maladie et le chagrin avaient altéré le caractère, lui paraissait d'un incurable

ennui. « J'adore mon père : c'est un culte, mais l'on bâille à l'église, » ne pouvait-elle s'empêcher d'écrire Elle ne retrouvait point à Coppet ces souvenirs d'enfance qui, sur le retour de l'âge, peuvent donner un charme mélancolique à un lieu où l'on a longtemps vécu. Elle était trop jeune, trop ardente, pour se complaire dans les souvenirs. D'ailleurs, elle n'était venue qu'une fois à Coppet aux environs de dix-huit ans ; elle ne s'y était guère plu, et, témoin du goût dont M. Necker s'était pris aussitôt pour cette habitation récemment achetée par lui, elle craignait « mortellement, » comme par une sorte de pressentiment, qu'il ne voulût y passer désormais sa vie.

Qu'il me pardonne, écrivait-elle, dans un Journal qu'elle tenait alors. Je n'ai pas encore fait assez provision de souvenirs pour vivre sur eux le reste de ma vie. Ce n'est point les illusions, les plaisirs qui me retiennent, mais mon cœur qui l'adore tremblerait cependant si la porte à jamais se refermait sur nous trois. Un moment encore et peut-être je le suis dans la solitude. Il m'en coûterait peut-être, mais si je le rendais plus heureux, un moment de sa joie vaut mieux que la peine de toute sa vie.

Ce moment mortellement redouté était arrivé où la porte de Coppet semblait à la veille de se refermer sur ses trois hôtes. L'agitation révolutionnaire allait croissant en France et, même pour la femme d'un ambassadeur, le séjour habituel à Paris pouvait devenir périlleux. Mais c'étaient précisément ces périls que M de Staël regrettait. « Ce que j'aime du bruit, disait-elle, c'est qu'il escamote la vie. » Cette solitude paraissait plus intolérable encore à ses vingt-quatre ans qu'à ses dix-huit. « On vit ici, écrivait-elle à son mari, dans une paix infernale : on frémit, on se meurt dans le néant. » Elle ne pouvait prendre son parti de cette paix, et les

hautes montagnes lui semblaient « les murailles d'un cloître qui l'auraient séparée du reste du monde. » On s'est souvent étonné qu'elle ne trouvât pas quelque consolation dans la beauté de cette nature alpestre. On a écrit maintes fois que la nature n'existait pas pour elle. C'est trop dire. C'est ainsi que je trouve dans une de ses lettres à M. de Staël cette description de Chamonix :

Je viens de faire une partie de glaciers… Il n'y a rien de plus imposant au monde que la vallée de Chamonix. Cette immense mer de glace qui touche à la prairie la plus riante, ce soleil qui darde sur ces cristaux sans parvenir à les fondre, tous ces contrastes forment véritablement le plus imposant spectacle que la nature ait donné à l'homme. Il faudrait y passer un mois au lieu de deux jours, si l'on voulait tout voir comme savant, mais comme poète l'impression de l'imagination suffit.

Quelques années plus tard, écrivant à Reinhardt qui était ministre de France à Berne pour l'inviter de la part de M. Necker à venir passer quelques jours à Coppet, elle lui disait : « Nous causerons en face de notre beau lac. » Il n'est donc pas tout à fait exact d'affirmer qu'elle n'avait point d'yeux pour la nature. Quant au mot fameux qu'on lui a prêté et qu'elle n'a jamais peut-être prononcé, il s'explique de la façon la plus naturelle. L'ambassade de Suède, où s'étaient écoulées les belles années de sa jeunesse, était située rue du Bac. Lors donc qu'à un consolateur un peu lourd qui, lui montrant du balcon de Coppet le lac et les montagnes, s'étonnait qu'elle ne trouvât pas quelque plaisir à les contempler, elle aurait répondu avec vivacité : « J'aime mieux le ruisseau de la rue du Bac, » c'était une manière piquante de dire qu'elle aimait mieux son hôtel de Paris que son château de Coppet, et il est certain qu'elle était beaucoup plus faite pour la vie de

salon que pour « la vie champêtre et paisible, » dont les circonstances l'avaient, ainsi qu'elle le disait elle-même, « affublée. »

Ce qui est vrai, c'est qu'avec sa nature perpétuellement vibrante, qui ressentait toute chose avec exagération, elle était plutôt portée, par un sentiment que quelques mélancoliques comprendront, à trouver dans la contemplation de la nature un redoublement de souffrance. Elle lui reprochait son impassibilité en présence de nos douleurs et se plaignait du contraste entre les agitations de l'homme et le calme des choses. C'est à cette époque de sa vie qu'elle composait en vers, à la manière du temps, une Épitre sur le malheur au début de laquelle, après avoir adressé une apostrophe à l' « heureuse Helvétie : »

De la tranquille paix ô dernière patrie,

après avoir, dans quelques vers assez faibles, décrit le lac et les montagnes qui

Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux,

elle ajoute ceux-ci, qui ne sont pas sans quelque profondeur :

Quoi, disais-je, ce calme où se plaît la nature
Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité.
Et l'homme seul, en proie aux peines qu'il endure,
De l'ordre général serait-il excepté ?

Bien des années après, elle a traduit, dans une meilleure prose, ce sentiment, lorsque, dans les Considérations sur la Révolution française, elle raconte les longues promenades que, durant la domination de Robespierre, elle faisait avec son père sur les bords du lac de Genève. « Ce qui nous frappait le plus, dit-elle, c'était le contraste de l'admirable nature dont nous étions

environnés, du soleil éclatant de la fin de juin, avec le désespoir de l'homme, ce prince de la terre qui aurait voulu lui faire porter son propre deuil, » et elle convient qu'elle reprochait au « soleil et aux fleurs d'éclairer et de parfumer l'air en présence de tant de forfaits. » Ainsi elle partageait par avance les griefs que Vigny devait traduire un jour dans des vers célèbres contre la « froide nature, » lorsqu'il l'accuse de n'être pas une mère, mais une tombe, et elle lui reprochait, comme plus tard Leconte de Liste, « sa gloire indifférente, »

Ignorant que l'on souffre et qu'on puisse en mourir.

Mais il n'y a point de griefs là où il n'y a point un fonds d'amour, et M de Staël n'était pas aussi insensible à la nature qu'on l'a prétendu. Lorsqu'elle disait qu'elle n'aurait pas ouvert sa fenêtre pour voir la baie de Naples et qu'elle aurait fait cent lieues pour causer avec un homme d'esprit qu'elle ne connaîtrait pas, elle donnait, ainsi que cela lui arrivait souvent, une forme excessive et paradoxale à sa pensée et se calomniait un peu elle-même.

Ce qui contribuait à rendre les séjours en Suisse pénibles pour M de Staël, c'est qu'elle n'aimait pas son « honorable patrie, » ainsi qu'elle disait en raillant. Elle l'accusait de vivre « en pleine stupidité. » Il faut le lui pardonner, La Suisse ne fut jamais pour elle qu'un lieu d'exil et il suffisait à sa nature indépendante qu'un séjour lui fût imposé pour qu'elle le prît en aversion. Aussi ne sût-elle jamais apprécier, comme ceux qui y ont fait de fréquens séjours depuis leur jeunesse, le charme un peu austère de Genève, surtout de la Genève d'autrefois, moins riante que celle d'aujourd'hui. Toujours elle répudia son origine suisse, comme si elle avait eu le pressentiment qu'un jour, à propos de ses opi-

nions ou de son style, on lui jetterait à la tête cette qualification, à mon sens, peu fondée, car il est difficile d'être moins Suisse que l'auteur de Corinne. Toujours elle s'efforça d'établir, en s'appuyant sur des argumens juridiques un peu faibles, qu'elle était Française. Parfois elle acceptait, quand elle en reconnaissait l'intérêt pour elle ou pour ses enfans, d'être considérée comme Suédoise, « citoyenne d'Ostrogothie, du Pôle Nord si tu veux, » écrivait-elle à son mari ; mais ce qu'elle ne voulut jamais admettre c'est qu'elle fût Genevoise.

Ce n'est pas qu'elle n'eût contracté à Genève des relations d'amitié qui lui furent toujours précieuses, entre autres avec sa cousine M Rilliet-Huber qui fut la compagne de sa jeunesse, que nous retrouverons au lit de mort de M. Necker et dont les archives de Coppet contiennent de jolies lettres, et surtout avec sa cousine M Necker de Saussure, la fille du grand physicien qui avait épousé un neveu de M. Necker et dont elle disait si joliment : « ma cousine a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas. » Ce n'est pas qu'elle ne rendit justice au mérite particulier de certains Genevois. Lorsque M. de Saussure fut ruiné et banni par les dissentions intestines de la République de Genève, elle se dépensa en efforts pour lui assurer, soit en France, soit en Suède, une situation honorable. Elle était en relation et en correspondance avec Pictet de Rochemont, un des personnages les plus considérables de la République, qui devait la représenter un jour au Congrès de Vienne et obtenir la consécration de son indépendance. Sismondi, Genevois d'origine, devint, quelques années plus tard, un des familiers de Coppet. À une époque postérieure, elle reconnaissait que Genève contenait beaucoup de gens distingues et, dans une lettre à la duchesse de Duras, elle expliquait la fréquence de ce qu'elle appelait les « va-

peurs nerveuses » dans cette ville en disant « qu'il y avait plus d'esprit que d'espace pour le nourrir, » mais jamais elle n'admit que Genève pût devenir le théâtre habituel de sa vie. Il y avait entre sa vivacité, sa pétulance et les manières, un peu froides et compassées, des Genevois et des Genevoises d'alors un trop grand contraste pour qu'à Genève même, elle fût jamais très bien vue. Elle l'avait senti et elle en avait souffert dès le premier hiver qu'elle y avait passé, après l'arrivée de M. Necker à Coppet.

Genève, à cette époque, était encore gouvernée par les familles de cette aristocratie bourgeoise dont les membres composaient le conseil qu'on appelait : les Deux-Cents. Ses opinions libérales, démocratiques, comme on disait alors, lavaient rendue suspecte aux yeux de ces familles. Aussi écrivait-elle à son mari :

Ne dis pas que je n'aime pas Genève ; il faut y plaire pendant qu'on y est, et hier, dans un bal chez M de Montesson, j'ai pas mal suivi ce précepte. Au reste, ce qu'il faut ici, c'est se montrer très aristocrate. Les Genevois, les Bernois et les Français réfugiés sont d'une exaltation inimaginable à cet égard ; je crois que je redeviendrais presque Jacobine si le ressentiment de leur indigne conduite vis-à-vis de mon père pouvait s'oublier.

Et dans une autre lettre, datée de Genève même :

La ville entière nous passe en revue et je connais maintenant presque tous tes nouveaux concitoyens. On me traite avec beaucoup de bonté ; on s'apprête à me faire danser le 18 chez M de Saussure, et le 31 chez M Rilliet-Necker, mais, si tu veux me promettre le secret le plus absolu, je t'avouerai que la société des Genevois m'est insupportable. Leur amour de l'égalité n'est que le désir d'abaisser tout le monde, leur liberté est de l'insolence, et

leurs bonnes mœurs de l'ennui. D'ailleurs, les petites villes ne conviennent pas à des personnes un peu hors de la ligne ordinaire ; chaque mot qu'elles disent est l'événement de toutes les sociétés ; je suis sûre qu'entre mon père et moi nous occupons Genève comme l'Assemblée nationale à Paris. Cela m'est insupportable ; le bruit sans gloire n'est qu'importun. Ma cousine me plaît assez cependant, c'est la seule femme que je voie de suite. Les enfans dans leur enfance, voilà le grand charme de ce pays-ci, car, dès que les fils grandissent, quelle carrière peut-on leur ouvrir ? La dignité de syndic ne m'a point encore éblouie, et je te prie de n'y pas destiner Auguste. Les Français, à quelques-uns près, sont très mal pour nous, et c'est un des inconvéniens de ce séjour. Coppet était plus digne et moins fécond en histoires ou romans.

La contagion de la France et de Paris ne devait pas tarder à gagner l'aristocratique Genève. En 1793, l'antique constitution genevoise fut suspendue ; durant deux années, la ville fut livrée à l'anarchie et en proie à la tyrannie de ceux qu'on appelait les Égaliseurs. Tout comme à Paris, emprisonnemens arbitraires, exécutions, massacres se succédaient. C'était une petite Terreur. On peut penser que ce changement de scène ne réconcilia pas M de Staël avec la Suisse. Au mois d'août 1794, elle écrivait :

Ces infâmes Genevois assassinent à la française ; cette singerie de tigre mérite le mépris comme complément de la haine ; mon pauvre oncle n'est point encore relâché et, tous les jours, ils désignent une nouvelle victime. On nous rassure sur lui, mais est-ce que le crime de la démocratie peut avoir des degrés ?

Et encore l'année suivante :

Genève est fort troublée. On y prend tout à fait la cruauté française sans pouvoir y réunir cette sorte de grandeur farouche qui semble en diminuer l'horreur. J'ai été faire un voyage à Lausanne avec Mathieu. {{M.|d'Erlach m'a écrit que le Conseil secret en était tout essoufflé. Que dis-tu d'un pays où il faut se constituer prisonnière ? Voltaire disait que c'était le dernier des théâtres et le premier des tombeaux. Je n'ai jusques à présent le sentiment que de la deuxième partie de ce mot. Je sens la mort avec toute ma vie.

Ce qui achevait, d'autre part, de rendre pénible pour M de Staël le séjour du pays de Vaud, c'étaient les sentimens que témoignait à son père et à elle-même le petit groupe des Français qui y avaient cherché un refuge. Dès les derniers mois de l'année 1789, un certain nombre d'émigrés étaient venus s'établir à Lausanne et ils firent pendant plusieurs années de cette ville leur résidence habituelle. Ils n'étaient point animés de sentimens aussi belliqueux que ceux de Turin et de Coblentz. Ils ne brûlaient point de prendre les armes et de se joindre aux envahisseurs de la France. C'étaient plutôt des gens tranquilles qui, après avoir vécu quelques années dans l'attente d'une rentrée prochaine, s'étaient peu à peu résignés à leur sort et prenaient la vie assez doucement. « Lausanne était, dit l'auteur d'Un homme d'autrefois, dans les derniers jours de 1792, le rendez-vous de toute une société de femmes, venues là pour laisser passer la giboulée, — c'est ainsi qu'on appelait la Révolution, — et de vieux gentilshommes que leurs infirmités ou leurs cheveux blancs avaient fait remercier par les Princes. Sans souci de l'avenir, dont M. de Brunswick avait la charge, tout ce monde faisait gaiement, comme disait la marquise de Costa, son cours de mal-être, trou-

vant plaisant d'être pauvre et se consolant de tout par une épigramme. »

C'est à leur propos que Benjamin Constant écrivait : « J'ai diné avec quelques-uns de ces pauvres fugitifs qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me consoler de leurs malheurs. C'est un secret qu'ils ont tous et dont ils font grand usage. » Tous n'avaient pas cependant l'humeur également aimable. C'est ainsi que l'un d'eux, serrant la main au même Benjamin Constant, lui disait : « Ah ! monsieur, si j'étais grand prévôt en France, je ferais exécuter 800 000 âmes. » C'est qu'ils se divisaient en deux groupes, comme autrefois la noblesse à l'Assemblée Nationale : l'un, celui des constitutionnels, l'autre qu'on appelait dans la langue du temps les aristocrates, bien que ce groupe ne comptât pas dans ses rangs beaucoup plus de grands seigneurs que celui des constitutionnels. Le groupe des constitutionnels comprenait, en effet, les plus grands noms de France : ainsi la comtesse de Tessé, née Noailles, qui disait plus tard qu'elle voudrait être reine pour pouvoir commander à M de Staël de venir causer avec elle tous les jours ; ainsi Narbonne, Adrien de Laval, le cousin de Mathieu de Montmorency, et Mathieu de Montmorency lui-même, quand il cessa d'être obligé de se cacher, sous un nom suédois, dans une petite maison que M de Staël avait louée pour quelque temps, aux environs de Lausanne et qu'elle appelait en plaisantant son château de Mézery. On y comptait encore des couples irréguliers dont l'intimité affichée ne scandalisait point la morale indulgente du temps et qu'une fidélité, conservée au travers des épreuves, rendait presque respectable : ainsi la comtesse de la Châtre et son ami Jaucourt, qu'elle devait bientôt épouser ; ainsi la princesse d'Hénin et son ami Lally-Tollendal, le fils de l'infortuné Lally, autrefois si injustement exécute, qu'on appelait, à cause de son em-

bonpoint, le plus gras des hommes sensibles, mais qui, à ce moment, s'inquiétait beaucoup de maigrir.

Je soigne du fond de mon cœur, écrivait M de Staël à son mari, la tête de ce pauvre M. de Lally ; mais imagine qu'il est tellement attaqué de vapeurs qu'il se croit sans cesse à la veille de mourir avec un visage de prospérité. Il me montre des mains beaucoup moins maigres que les miennes et s'écrie : « Vous voyez que je me meurs. »

Les constitutionnels ne frayaient point avec les aristocrates, qui les traitaient de renégats. Mais ils étaient en relations cordiales avec Coppet. Parfois M de Staël, bravant ce qu'elle appelait « la tempête aristocratique, » allait lestement dîner ou souper avec eux à Lausanne, et revenait dans la nuit. Mais ces visites se renouvelant de plus en plus fréquemment, le gouvernement aristocratique de Berne, sous l'autorité assez tyrannique duquel vivait le pays de Vaud, finit par en prendre ombrage. Le bailli de Lausanne était chargé de signifier à M de Staël « que la prudence exigeait qu'on s'abstint de ces conventicules, quelque insignifians qu'ils pussent paraître et qu'on s'exposerait à paraître suspects en les continuant. » Cette surveillance exercée sur ses moindres actes contribuait à exaspérer M de Staël et à accroître l'horreur qu'elle avouait ressentir pour un pays tyrannique où elle ne pouvait rendre visite à ses amis sans les compromettre et se compromettre elle-même. Lorsqu'elle n'y tenait plus et que l'ennui la « pénétrait jusqu'aux os, » elle poussait une pointe un peu plus loin jusqu'au château de Grenge, dans le canton de Berne, où il y avait aussi une petite colonie d'émigrés. Mais, ne voulant pas laisser trop longtemps son père seul, elle se hâtait de revenir à Coppet où ses amis les constitutionnels venaient lui rendre visite

à leur tour. M. Necker recevait ces visiteurs avec une bonne grâce un peu solennelle. Au fur et à mesure qu'il avançait en âge, ses manières, son langage, et jusqu'à sa toilette, faisaient de lui, surtout pour les plus jeunes, un objet de curiosité. Voici comme, dans son spirituel Mémorial, en parle Norvins, alors âgé de vingt-cinq ans :

Jamais je n'avais vu un être humain qui lui ressemblât. Son visage pyramidal se terminait à la base par un véritable fanon et, à son sommet, par une étrange coiffure dont les boucles étaient placées plus haut que ses sourcils. M. Necker avait d'ailleurs un ensemble si imposant, si magistral, sa parole était si grave, sa physionomie avait quelque chose de si arrêté, qu'il me parut tout de suite également absurde d'aimer ou de haïr un être aussi matériellement impassible et invulnérable… qui, né protestant, était parti d'un comptoir de banque pour être trois fois ministre du Roi Très-Chrétien, deux fois l'idole de la nation et qui, cependant, complètement indifférent au souvenir de ses grandeurs, se renfermait à la campagne, entre l'étude, l'amour de sa famille et de ses petits-enfans et la religion de son veuvage.

La grande attirance à Coppet était cependant M de Staël elle-même, sa conversation étincelante, et le contraste entre la froideur un peu compassée du père et la pétulance de la fille devait, dans ces réunions entre débris de l'ancienne société et futurs témoins de la nouvelle, comme Norvins, qui fut préfet de l'Empire et vécut jusqu'en 1832, ajouter du piquant à l'éclat.

Mde Staël, continue Norvins, nous permettait d'assister à sa toilette où elle causait environ deux bonnes heures, en dérangeant toujours tout ce que sa femme de chambre refaisait sans cesse à sa coiffure, quand, dans l'abandon de la conversation, la

tête de sa maîtresse ne lui échappait pas tout à fait. Nous étions admis aussi à venir causer prés de son lit, où, adossée à un grand oreiller, elle s'amusait, en vous parlant, à faire rouler dans la plus belle main du monde soit un papier blanc en forme d'allegrador, soit une petite branche d'arbuste. Ce mouvement gracieux et souvent expressif, suivant l'intérêt qu'elle imprimait ou qu'elle accordait à la causerie, faisait ressortir à chaque instant la perfection de son bras et parfois dégageait aussi un très beau cou qu'également elle songeait peu à dérober au regard, tant elle était sûre, et elle avait presque raison, qu'on était près d'elle pour l'écouter et non pour le voir. En cela, elle se traitait trop rigoureusement, car, de plus, elle avait des yeux d'une beauté et d'une expression incomparables… C'étaient ces causeries d'intimité, ces conversations de salon, si imprévues, si brillantes, souvent sublimes et supérieures, je ne crains pas de le dire, à ce qu'elle écrit, qu'il eût été bien précieux de transmettre à la postérité. Car vraiment, écrire était pour elle une sorte d'abaissement de cette nature dont la parole, ainsi qu'une harmonie de l'air et du ciel, était la véritable essence. Mais, comme elle pensait toujours et qu'il n'eût servi à rien si elle eût parlé sans témoin, elle se résignait à écrire et alors elle se traduisait.

Quant aux aristocrates de Lausanne, ils trouvaient commode de tenir M. Necker pour le principal, sinon pour l'unique auteur de la Révolution, ce qui leur permettait de méconnaître leur propre responsabilité. Aussi nourrissaient-ils contre lui et contre M de Staël des rancunes et des passions dont les Mémoires, récemment publiés, du comte d'Espinchal peuvent donner une idée. Le comte d'Espinchal, au cours de ses nombreuses pérégrinations à travers le monde des émigrés, de Turin à Coblentz, séjourna quelque temps sur les bords du lac de Genève. Voici

comment il raconte la rencontre qu'il fit inopinément de M. Necker.

Après avoir satisfait ma curiosité dans le temple de Coppet, je continuai ma route, conduisant mes chevaux, jouissant de la beauté de la soirée et des agrémens que procure ce délicieux chemin. Une voiture à quatre chevaux et des gens vêtus de vert me firent reconnaître le seigneur de Coppet revenant de la promenade. Je ne puis exprimer l'horreur que je ressentis à la vue de ce scélérat dont les crimes se retracèrent sur-le-champ à mon imagination. Je vis sous mes yeux l'auteur des maux de ma patrie, le destructeur de ma fortune, le bourreau de mon Roi, qui avait eu la faiblesse de lui donner sa confiance et dont la perte est inévitable. Le mouvement d'horreur qu'il m'occasionna fut si marqué que j'eus après une petite jouissance d'imaginer qu'il s'en était aperçu et qu'il m'avait reconnu. Si le ciel est juste, pourquoi permet-il qu'un aussi grand coupable jouisse tranquillement ainsi qu'un honnête homme de là vue de ce site enchanteur et du beau lac de Genève ? Mais abandonnons ce monstre à ses remords.

Quelques pages plus loin, il traite M de Staël d'« atroce ambassadrice » et de « guenon genevoise. » On comprend que, lorsqu'elle allait rendre visite à ses amis les constitutionnels, la crainte de faire des rencontres comme celle de ce d'Espinchal lui gâtât quelque peu le plaisir, et qu'elle appelât Lausanne « une ville hérissée de Français. »

Entre Coppet où elle bâillait, Genève où elle se déplaisait, Lausanne où elle se sentait mal vue, ces longs séjours loin de Paris paraissaient difficilement supportables à M de Staël. Force lui fut cependant de passer à Coppet un peu plus de deux années consécutives. Elle avait quitté Paris le plus tard qu'il lui avait été pos-

sible, la veille des massacres de Septembre, après avoir employé les derniers jours passés par elle à l'ambassade de Suède à sauver quelques amis proscrits, entre autres le propre frère de Norvins qui, à cette occasion, rend témoignage dans son Mémorial « au courage et au dévouement déployés par elle. »

Sachant, dit-il, son prochain départ, l'on courait chez elle la nuit pour la prier de donner ou faire donner aux absens des nouvelles des personnes qui leur étaient chères… Tout ce qui restait à Paris de l'ancienne société s'était instinctivement adressé à Coppet de Staël et, dès son retour en Suisse, on courait chez elle de toute part, pour connaître le sort de ses parens et de ses amis. Ainsi il y avait presse chez elle au départ et à l'arrivée. Sa mémoire vraiment surnaturelle remplaçait vraiment la correspondance la plus détaillée. Aussi, qu'on me passe le mot, c'était bien par cœur qu'elle avait appris et retenu tous les malheurs de nos familles. De la vie passée qui eût pu lui rappeler ceux dont elle devait consoler l'absence, elle n'avait rien oublié.

Mde Staël demeura en Suisse jusqu'au commencement de l'année 1795. Ces deux années et demie comptaient pour elle parmi les plus pénibles de sa vie. C'est qu'elle désespérait de la France qu'elle croyait à jamais fermée pour elle dans l'avenir. Aussi ses lettres sont-elles pleines de cris d'indignation et de douleur. Par momens, elle semble oublier combien elle avait aimé sa patrie d'adoption :

Mon horreur pour la France s'accroît chaque jour, écrit-elle à son mari alors en Suède. Sais-tu le nom des victimes, M. de Malesherbes, M du Châtelet. M de Gramont, toute la famille de M. de Malesherbes, des personnes de dix-huit à vingt ans. Ah !

les monstres l'L'histoire n'a jamais rien offert qui puisse être approché de leurs crimes.

Et dans une autre lettre :

Voilà la campagne finie pour les coalisés et ces atroces Français feront peut-être beaucoup plus que de se défendre. As-tu vu les effroyables listes de leurs crimes ; c'est à présent quatre-vingt-dix ou cent personnes par jour qu'ils immolent : la duchesse de Biron, le maréchal et la maréchale de Mouchy. Ah ! si les rois, au lieu de faire de cette guerre une coalition royale, avaient seulement demandé la croisade des hommes contre les tigres, qui aurait pu s'y refuser ?

Elle n'entretient aucune illusion sur les résultats de cette croisade et son indignation n'altère point la perspicacité de son jugement. « On ne viendra jamais à bout des Français. Ce n'est pas de la liberté assurément, mais le peuple lui donne ce nom et le fanatisme est au moins aussi grand pour les fausses religions que pour les vraies. » L'avenir lui paraît aussi noir que le présent. « Les Jacobins sont atroces ; le régime qui leur succédera sera absurde et je ne vois que des peines diverses à supporter. » Aussi semble-t-elle par momens se résigner à vivre désormais ailleurs qu'en France : en Angleterre, en Italie, dans le Holstein, aux États-Unis même, où plusieurs de ses amis ont trouvé un refuge, peu lui importe, pourvu qu'elle puisse trouver « un lieu tranquille où les personnes qui s'aiment et qui ont une opinion semblable, ce qu'il faut compter pour beaucoup dans les temps de fanatisme, puissent en paix se réunir. » Par momens aussi elle aime à se forger, dans quelque pays lointain, un rêve de félicité tant soit peu idyllique :

Un beau climat, de la musique, une douce réunion, voilà les seuls biens dont la France ne m'ait pas désenchantée. Il ne reste plus, même dans les autres pays, ni rang, ni gloire, ni dignité. Ce gouffre a tout englouti.

Les circonstances ne devaient jamais lui permettre de réaliser ce rêve, dont, à l'user, elle se serait sans doute bien vite dégoûtée. M Necker mourut au mois de mai 1794. J'ai raconté ici même sa fin pathétique. Les rapports de M de Staël avec sa mère avaient toujours été difficiles et, durant les derniers temps de la vie de M Necker, le caractère de celle-ci, un peu aigri par la souffrance, ne les avait pas rendus meilleurs. M de Staël n'en fut pas moins profondément émue par cette perte. Toujours la mort avait fait sur elle une vive impression.

L'oubli de la mort, disait-elle, est la plus grande merveille de la vie ; on ne conçoit pas comment on est distrait d'une telle pensée pour les autres ou pour soi-même. Le pouvoir est cependant un des plus grands bienfaits de la Providence et une des causes finales les plus marquées.

Voyant approcher les derniers jours de sa mère, il s'en fallait de peu qu'elle ne se reprochât des torts qui, assurément, n'étaient pas tous de son côté.

La mort, écrivait-elle trois mois auparavant à son mari, est une chose affreuse, quel que soit le passé, et je ne sais même pas si, à cette époque terrible, on ne se croit pas tous les torts.

Enfin le moment fatal arriva :

Hélas ! mon cher ami, je ne croyais pas avoir à l'annoncer sitôt la mort de ma pauvre mère ! ce matin elle est expirée dans les

bras de mon père. Il est malheureux et courageux. Je vais le soigner de toutes mes forces ; mais je sais, hélas ! combien il a de peine à aimer tout ce qui n'est pas elle. Jusqu'à ton arrivée, mes plus tendres soins lui seront prodigués. Alors nous ferons des plans pour l'avenir.

Elle espérait, en effet, qu'elle pourrait arracher son père a la Suisse. Mais elle ne tarda pas à se convaincre que M. Necker, qui garda trois mois à Beaulieu le cercueil de sa femme en attendant que le petit monument funèbre qu'il faisait construire pour elle à Coppet fût élevé, ne consentirait pas à s'éloigner de la demeure dernière où il la déposerait et où il voulait être réuni à elle un jour.

Il attache, écrit-elle, au tombeau de ma mère le même genre de superstition et d'empire qu'elle avait elle-même pendant sa vie. J'espère qu'il s'entourera de manière à être heureux en Suisse, puisqu'il paraît vouloir s'y fixer à jamais.

Aussi, bien que, peu de temps auparavant, exaspérée par les persécutions dirigées contre elle à propos de ses amis Mathieu et Jaucourt, elle eût déclaré à son mari que, s'il voulait qu'elle vécût, il fallait la sortir de cet enfer, et que, sans hésiter un moment, elle préférerait la mort, « oui la mort, à un an de plus, » bien qu'elle continuât de désirer l'Italie, l'Amérique, « un autre monde pour être plus loin de celui-ci, » elle se résignait à demeurer auprès de son père, et ne cherchait plus à tromper son désespoir et son oisiveté qu'en continuant, comme je l'ai également raconté, à faire évader de Paris et de France, pour leur procurer un asile en Suisse, les amis qui lui étaient demeurés chers.

Lorsque le régime sanguinaire de la Terreur prend fin par la mort de Robespierre, son cœur renaît cependant peu à peu à l'espoir. Au premier moment, la réaction thermidorienne lui avait inspiré peu de confiance, « La nouvelle révolution qui vient d'arriver en France, écrivait-elle, a mis des scélérats pour leur intérêt à la place d'un scélérat par le pur amour du crime. » Mais, peu à peu, elle reprend confiance ; elle fait des vœux pour le triomphe de la Convention contre les mouvemens populaires ; mais, contre les factions et contre les hommes sanguinaires qui l'ont si longtemps dominée, elle a soif d'une vengeance qui ne serait que de la justice. Bientôt elle fera aussi des vœux pour les armées françaises aux prises avec les armées autrichiennes ou russes. « Je suis Française, ah ! Française, écrira-t-elle à Pictet de Rochemont, comme toute l'armée de Joubert et de Masséna. » Aussi ce ne sont plus des cris d'indignation, ce sont des cris d'amour qu'on trouve dans ses lettres. « Ah ! la France, la France, s'écrie-t-elle. Combien mes vœux sa tournent vers elle ! » Et dans une autre lettre : « Ah ! la France ! la France ! Combien elle vaut mieux que ceci, que tout. » C'est là que désormais elle veut « vivre et mourir. » C'est, dit-elle, « mon refrain. » Aussi, au commencement de l'année 1795, a-t-elle hâte de rejoindre, à Paris, son mari qui venait, par ordre du régent de Suède, le duc de Sudermanie, de reconnaître la République française. Mais, pour s'être mêlée un peu plus peut-être qu'il n'était sage et prudent pour la femme d'un ambassadeur aux affaires publiques, au moment où les passions sanguinaires étaient à peine apaisées et où les esprits étaient encore profondément troublés, elle éprouva quelques désagrémens. « Cette femme de génie, dit avec raison Vandal, dans son admirable histoire de l'Avènement de Bonaparte, eut toujours la passion et la faiblesse de se mêler aux af-

faires publiques et de s'y jeter avec tout son éclat. » Aussi fut-elle, en pleine séance de la Convention, de la part de l'ancien boucher Legendre, l'objet d'une attaque grossière, à la suite de laquelle fut pris contre elle un arrêté d'expulsion que l'ambassadeur de Suède eut beaucoup de peine à faire rapporter. Le Directoire ayant succédé à la Convention, elle eut également maille à partir avec ce nouveau pouvoir. Elle avait rouvert son salon dont elle voulait faire un centre d'influence. Craignant la réaction des aristocrates, elle faisait des vœux pour la République, mais elle la voulait modérée, libérale, tolérante, et, pour assurer des appuis à ce régime tel qu'elle le comprenait, elle s'efforçait, dans des réunions qu'elle tenait à l'ambassade chaque décadi, de rapprocher des républicains modérés ses anciens amis, les constitutionnels revenus de l'émigration. Ces réunions et ces efforts suscitèrent les ombrages du Directoire, et elle apprit qu'elle était menacée d'être portée sur une liste d'étrangers et d'étrangères que le Directoire réclamait le droit de déporter sans jugement. Contre cette qualification d'étrangère et contre la mesure arbitraire dont elle était menacée, elle protestait par avance avec énergie, dans un Mémoire juridique adressé au Directoire et dont le brouillon est demeuré dans les archives de Coppet. Dans ce Mémoire, elle faisait valoir que, d'après les lois récentes, née en France, y ayant toujours résidé, elle était Française, que son mariage n'avait pu lui faire perdre cette qualité, et que les femmes des étrangers amis de la France et reçus dans son sein ne devaient pas perdre le droit imprescriptible de leur naissance.

D'ailleurs, ajoutait le Mémoire, qu'on leur donne ou non le titre de citoyennes, des femmes françaises, des êtres quels qu'ils soient, nés et résidant en France, qui ne connaissent point d'autre patrie, qui parlent la même langue, qui ont besoin du

même air, qui sont faits aux mêmes habitudes, qui éprouvent en un mot tout ce qui constitue le patriotisme, tout ce qui lie au sol qui nous a vu naître, ne peuvent être mis pour ainsi dire hors la loi et exposés à subir arbitrairement et sans jugement la peine de la déportation, cette peine si grave qu'on l'a trouvée suffisante pour Collot d'Herbois et Billaud-Varennes.

Mde Staël accompagnait ce Mémoire, à la rédaction duquel il est manifeste qu'elle avait contribué, d'une lettre « au citoyen ministre de la Justice, » où elle revenait sur ces argumens et qu'elle terminait ainsi :

En insistant sur mon droit, citoyen ministre, je suis loin de penser que j'eusse rien à craindre des dispositions du Directoire ; je crois que mes opinions sont assez connues pour que je n'aie rien à craindre personnellement des vrais amis de la liberté ; je sais d'ailleurs que mon état de grossesse me met à l'abri, par toutes les lois de l'humanité comme par toutes les lois de France, d'aucun acte de rigueur ; mais vous trouverez sans doute, citoyen ministre, qu'il est dans l'esprit républicain de chercher avant tout l'appui de la loi et de recourir toujours à son égide.

Malgré ses protestations, M de Staël n'en dut pas moins, sans être victime d'une mesure de déportation, passer de nouveau à Coppet toute l'année 1796 dans un demi-exil. Au cours de cette année, elle eut encore le désagrément d'apprendre qu'elle avait été portée, par le Commissaire exécutif de la République dans le département de l'Ain, sur une liste de personnes dont l'arrestation était prescrite, si elles pénétraient en France, liste où figuraient en majorité des faussaires et des malfaiteurs. Son indignation s'accrut encore lorsque, quelques jours après, elle apprit que c'était sur l'ordre même du ministre de la Police que son nom

avait été porté sur cette liste. Qu'aurait-elle dit et senti si elle avait su que non seulement le Directoire entretenait à Versoix un agent secret, chargé de la surveiller, mais que le résident de France à Genève, Desportes, la faisait espionner par un certain Monachon, réfugié français, qu'elle recevait à Coppet avec sa bonté habituelle et qui était chargé de rendre compte de ses propos. Révoltée d'être ainsi traitée, alors qu'elle n'avait pas cessé « d'aimer la République et de la servir par tous les moyens, » elle écrit lettres sur lettres à M. de Staël pour le sommer de faire retirer cet ordre injurieux. La première est d'un ton presque violent :

Il est nécessaire que mon prompt voyage à Paris détruise l'effet que produit dans ce pays une telle nouvelle. Je pense donc que non seulement vous m'y autoriserez, mais que vous l'exigerez pour votre honneur. Quand ma présence devrait compromettre vos intérêts, la moitié de ma fortune est à vos ordres dans tous les temps pour réparer le sacrifice que vous faites à notre honneur commun et je ne croirai pas encore assez vous témoigner la reconnaissance que je vous devrai. J'espère que, dans toutes les situations, mes soins vous rendront la vie heureuse, mais si vous hésitiez, je vous demanderais à l'instant même de ne plus vous faire le tort de porter un nom que vous ne voudriez pas protéger.

La seconde lettre est d'un ton plus rassis :

Il importe à ton honneur et au mien que j'aille au plus tôt en France. Puisque tu n'es pas parti, je te demande de retarder, dussé-je ne rester qu'un mois et revenir ensuite avec toi. Cela suffirait pour détruire ces bruits absurdes. C'est la première fois que je t'ai demandé quelque chose avec cette insistance, que j'y ai attaché la destinée de notre vie. Enfin je te demande ce service comme le plus grand possible, comme celui dont le refus me bles-

serait le plus sensiblement. Tu sais combien j'ai l'âme susceptible d'impressions violentes. Je ne mets à rien plus de prix qu'à repousser le genre de triomphe que des ennemis aristocrates se plaisent à tirer de ma situation présente. S'il existait une chose qui intéresse autant ta situation et ton honneur, aucun sacrifice ne m'empêcherait d'y acquiescer. Je te demande la même chose cette fois au nom de tes enfans, au nom du sentiment que tu as eu pour moi, enfin au nom de tout ce qui peut nous lier ensemble pendant le cours de notre vie.

Elle finit par s'adoucir tout à fait en apprenant que, grâce aux efforts de son mari, qui lui annonçait en même temps sa prochaine arrivée, cet ordre injurieux allait être rétracté :

Je te remercie, mon cher ami, d'une conduite que je me plais à devoir à ton sentiment, mais que ta dignité et ton existence rendent également nécessaires. Quant à moi, j'aimerais mieux mourir que de reculer d'une ligne, mais je suis prête à venir à Paris si tout n'est pas rétracté… J'espère encore que ce billet sera inutile et que je t'embrasserai avec autant de reconnaissance que de tendresse.

L'ordre fut rétracté en effet, et Desportes s'efforça de persuader M de Staël qu'il y avait eu erreur de nom et que son inscription sur la fâcheuse liste avait été motivée par la présence à Genève d'une intrigante appelée M de Stales, à laquelle le prince de Monaco avait écrit une lettre, et qui était considérée comme une intermédiaire de la correspondance entre émigrés.

On était au printemps de 1796, M de Staël n'en demeura pas moins toute l'année à Coppet Elle continua, comme elle avait fait les années précédentes, de chercher dans le travail une occupa-

tion et une distraction. Déjà en 1791, elle avait écrit une tragédie. Le héros en était l'infortuné Montmorency, la victime de Richelieu, auquel elle trouvait, il serait assez difficile de dire pourquoi, une certaine ressemblance avec son père. C'était, elle-même en convenait, à M. Necker qu'elle pensait lorsqu'elle écrivait ces vers :

Dans les temps orageux qui, lassant les excès
Des partis opposés déteste les forfaits,
D'aucune passion ne secondant la rage,
Se perd dans les efforts de ce double courage…

Dans cette tragédie, elle peignait la fidélité et le courage de l'épouse de Montmorency. Dans une tragédie précédente, Jane Grey, imprimée à un petit nombre d'exemplaires et réunie depuis à la collection de ses œuvres, elle avait célébré également l'amour de Jane Grey pour son époux, Dudley. « J'ai assez chanté l'amour conjugal, écrivait-elle plaisamment à son mari. J'en suis l'Homère, mais ne va pas croire que je ne peins ce sentiment que par l'imagination. » Je crois néanmoins rendre service à sa mémoire en laissant ce poème conjugal dormir dans les archives de Coppet où l'on aurait pu laisser aussi dormir Jane Grey. Les années suivantes lui furent trop douloureuses pour qu'elle continuât ses essais en ce genre. « Je voudrais, observait-elle avec raison, commencer une tragédie, mais je suis trop triste pour cela. C'est singulier à dire, mais, pour peindre la douleur, il faut n'être que mélancolique, et mon âme est profondément affligée du présent et de l'avenir. »

En 1793, de même que M. Necker avait protesté contre le procès du Roi, elle avait lancé une éloquente protestation contre le procès intenté à la Reine, sans s'inquiéter des conséquences qui

auraient pu de nouveau en résulter pour elle comme pour M, Necker. En 1794, elle avait adressé à M. Pitt et aux Français des Réflexions sur la Paix, qu'elle n'avait pas signées de son nom, et elle n'était pas médiocrement fière que Fox, en pleine séance du Parlement anglais, eût cité cette brochure comme « l'œuvre d'un homme très distingué. » En 1796, elle publiait en même temps à Paris et à Lausanne son traité De l'influence des passions sur le bonheur des nations et des individus. Ainsi elle trompait son incessant besoin d'activité intellectuelle et politique sans parvenir cependant à prendre son parti de cette existence de recluse. C'était toujours à Paris qu'elle aspirait. Mais, chaque fois que, pour y retourner, il lui fallait quitter son père, au dernier moment, le courage était sur le point de lui manquer :

Tous ces jours vont être tristes, écrivait-elle, en approchant du moment de me séparer de mon père. Je vois tout sous un nouveau jour et c'est lui que je regrette : ce n'est plus vous tous, mari, enfans, amis que je désire revoir, et, si l'on se décidait au moment de partir, je resterais toujours. Je ne l'ai jamais tant aimé, mon père, et ces séparations sont le malheur de ma vie. J'aimerais mieux mourir que d'exister longtemps avec tant de peines.

C'était cependant au milieu de ces peines qu'elle allait vivre, les années suivantes. Elle regagnait Paris au commencement de l'année 1797 et, à partir de cette année, elle ne fit plus à Coppet que des séjours de quelques mois, en été ou en automne. Aussi est-ce à partir de cette date également que commence la correspondance régulière de M. Necker avec sa fille.

Avant de puiser à cette source abondante, je voudrais dire quelques mots de M. Necker lui-même et montrer de quelle vie il vivait à Coppet.

Les premiers temps du séjour de M. Necker à Coppet avaient été singulièrement tristes. Il aurait fallu une âme plus philosophe que la sienne pour supporter avec égalité d'humeur le contraste entre la popularité dont il avait joui et la défaveur où il était tombé. Peu à peu il s'était résigné cependant, et sa mélancolie avait été adoucie par la tendresse passionnée de sa femme. Mais le déclin évident de la santé de M Necker donnait aux dernières manifestations de cette tendresse quelque chose de poignant. J'ai déjà montré à quel point cette noble femme, à l'aspect un peu raide et compassé, dont M d'Oberkick disait méchamment : « Dieu, après avoir créé M Necker, l'enduisit d'empois en dedans et en dehors, » était au contraire une créature passionnée, exigeante en amour, portée à la jalousie, à l'inquiétude, à l'exagération, en cela la vraie mère de M « de Staël. De nature placide, et plus tendre que passionné, M. Necker n'en partageait pas moins les sentimens d'amour conjugal profond dont il recevait chaque jour de nouvelles marques. Ces témoignages étaient rendus plus émouvans encore par l'approche de la mort dont l'ombre s'étendait chaque jour plus épaisse entre eux. C'est ainsi qu'ayant dû avoir avec M Necker une conversation relative à certaines dispositions testamentaires auxquelles la législation du pays de Vaud faisait obstacle et M Necker lui ayant répondu en l'entretenant de sa mort à elle-même, il n'avait pas eu le courage de reprendre la conversation interrompue par leur émotion réciproque et le lendemain lui écrivait cette lettre :

Ah ! mon ange ! dans quel état tu m'as mis ! C'est après avoir versé des torrens de larmes et m'être senti presque sans existence que je vais t'écrire, car je sens bien que de pareilles conversations sont au-dessus de nos forces. L'amour que j'ai pour toi passe toute expression. C'est mon sang qui coule dans tes veines. C'est

le tien qui est dans les miennes et quand l'idée d'une séparation m'est présentée, je crois voir l'univers s'écrouler autour de moi. Ah ! mon ange, ajoute à ta prière que ma vie expire sur tes lèvres et que l'idée ne te vienne jamais de me laisser un moment isolé sur la terre et livré à tous les déchiremens du plus cruel des supplices. Bien-aimée, âme de ma vie, objet de mes pensées, mon appui, ma gloire et ma consolation, toi qui es si digne d'approcher de l'Être suprême, recommande-lui notre bonheur ensemble et attire-moi vers ce séjour céleste qui t'est réservé afin que j'y sois témoin de ta félicite. Mais je m'arrête. Mon cœur ne peut soutenir de pareilles angoisses et j'ai besoin encore de force pour traiter l'autre sujet.

Il entrait alors dans quelques détails sur les dispositions qu'il comptait prendre pour tourner la loi vaudoise et il continuait ainsi :

Je ne puis aller plus loin ; aimons-nous, ne soyons qu'un en toute chose et alors tu prendras pitié de ton Jacques adorant sa Gotte, comme de celui qu'elle aime. Ange chéri, quel sentiment délicieux qu'un si tendre amour ! Ah ! j'espère qu'il fera notre bonheur dans tous les temps. La pureté de ton âme céleste est mon bouclier et ma confiance. N'oublie jamais qu'aucun sentiment n'égalera jamais celui dont mon âme est remplie.

M Necker ne ménageait cependant à son mari aucune de ces émotions qu'il avait tant de peine à supporter. Deux ans après son installation à Coppet, c'est-à-dire en 1792, sentant sans doute qu'elle était mortellement atteinte, elle fut reprise, comme par une sorte d'obsession, de cette crainte d'être enterrée vivante qui lui avait inspiré un judicieux petit opuscule sur les inhumations précipitées, mais surtout du désir passionné que, par tel ou tel

procédé, son corps pût, comme elle le disait, « être préservé de la corruption » et conservé de telle sorte que la vue n'en devînt pas « un objet d'horreur. » Elle voulait en effet que, dans un monument funèbre élevé tout exprès et qui les recevrait un jour tous les deux, son mari put lui rendre visite et contempler encore des traits chéris, préoccupation singulière chez une personne d'un spiritualisme aussi ardent, et qui avait dans la survivance de l'âme une foi aussi robuste. Elle avait commencé par souhaiter que le lit où elle mourrait fût transporté dans ce monument, espérant que, moyennant certaines précautions prises, et à la condition que des parfums y brûlassent jour et nuit, le résultat qu'elle souhaitait pourrait être atteint. Elle voulait que le corps de son mari y fût transporté un jour et que leurs deux cadavres reposassent l'un près de l'autre. Puis, quand on eut réussi à lui persuader que ce qu'elle souhaitait était inexécutable, elle se fit expliquer les différens procédés d'embaumement, entrant dans tous les détails, même les plus pénibles, avec une précision incroyable. Elle demanda sur ce point des consultations à plusieurs médecins, suisses, anglais, français, entre autres à Vicq d'Azyr. Quand, après s'être instruite des différens procédés d'embaumement par « injection ou par immersion dans un liquide approprié, » elle eut fait choix de ce dernier procédé, sa sollicitude se porta sur la « corbeille » où cette immersion aurait lieu. Elle en arrêta la matière qui devait être de marbre noir, la forme, et les dimensions exactes. Elle prescrivit, avec des indications minutieuses, l'inclinaison qui devait être donnée à son corps, pour que sa tête, reposant sur un coussin, dépassât toujours le bord de la corbeille, voulant ainsi que son mari, quand il entrerait dans le monument, pût « contempler ses traits sans horreur. »

Ces funèbres préoccupations remplirent les deux dernières années de sa vie. Ce fut après avoir ainsi tout réglé, en partie à l'insu de M. Necker, qu'elle arrêta ses dispositions testamentaires. Elle s'y mit à plusieurs reprises. Au dos de l'un de ces actes, tracés d'une main tremblante, sont écrits ces mots : « Pour lire à loisir, après que j'aurai été embaumée et déposée dans le monument. »

Le projet de testament se termine ainsi :

Adieu, cher ange ! chère vie ! Je veux bien que tu donnes des larmes à ma perte, mais je voudrais aussi que tu remerciasses le ciel avec moi de ce qu'il a épargné à ma faiblesse l'horreur de te survivre et de ce que tu me restes pour recevoir et exécuter mes dernières volontés. Ah ! mon ami, combien tu fus aimé ! Adieu, adieu !

Il est presque superflu de dire que M. Necker se conforma, scrupuleusement, aux volontés exprimées par sa femme, volontés qui étonnaient un peu M de Staël : « Ce n'est pas comme cela, écrivait-elle à Meister, que j'entends le besoin de ne pas être oubliée. » Il eut le courage de conserver pendant trois mois, dans la petite maison où elle était morte à Beaulieu, le cercueil de celle qu'il pleurait. Il employa ce temps à faire construire, dans un bois qu'on aperçoit de la façade du château qui regarde Genève, le petit monument carré en forme de temple grec, où il comptait déposer cette chère dépouille. Ce fut au mois d'août qu'eut lieu la translation à laquelle, ni dans la correspondance de M de Staël avec son mari, ni dans les papiers laissés par M. Necker, il n'est fait aucune allusion. À Coppet, M. Necker s'installa dans un appartement des fenêtres duquel il pouvait apercevoir le bois dont

le feuillage épais cachait le monument. Seul il en avait la clef et il y pénétrait presque tous les jours.

Norvins raconte à ce propos dans son Mémorial une histoire ou plutôt une légende qu'il avait recueillie dans le pays et qui n'a, je crois, aucun fondement. Pendant plusieurs mois, chaque fois qu'il pénétrait dans le monument, M. Necker aurait trouvé sur la tombe de sa femme une lettre de son écriture. C'était un vieux valet de chambre de M. Necker à qui M Necker aurait remis par avance la clef du monument avec un certain nombre de lettres et qui s'était chargé de cette singulière mission. M. Necker n'avait pas tardé à découvrir le secret de cette pieuse supercherie, mais il aurait consenti à s'y prêter. Cette histoire a d'autant moins de vraisemblance que, le monument n'ayant été construit qu'après la mort de M Necker, elle n'aurait pu en donner par avance la clef, et d'ailleurs, si la légende avait quelque vérité, la tradition s'en serait assurément conservée dans la famille ; or je n'ai rien entendu dire de semblable. La seule chose que j'aie souvent ouï conter, c'est que, pour épargner à sa fille la vue de sa douleur, M. Necker s'enfermait souvent dans un petit cabinet qui contenait encore les robes de M Necker, cabinet qui a conservé ou peu s'en faut la même destination, et qu'on y entendait le bruit de ses sanglots étouffés.

Dans les papiers de M. Necker ont été retrouvés de grandes feuilles couvertes de sa large écriture, en tête desquelles est écrit ce mot ; Wife et plus bas : Confortations against myself. Ces pages débutent ainsi : « Si le temps, la maladie venaient jamais à affaiblir le souvenir de ma profonde douleur et de mes justes sujets de regrets et de larmes, que je les trouve ici retracés en peu de mots. » Il rappelait ensuite les nombreuses marques d'amour

et de tendresse que M Necker lui avait données pendant les trente ans qu'avait duré leur union. J'en détacherai quelques traits :

Les pleurs qui coulaient de mes yeux pendant sa maladie la rendaient si malheureuse qu'au moment où je ne pus me contenir, elle poussa des cris de désespoir. Quel calme, quelle beauté dans son lit de mort ! Quelle résignation à la volonté de Dieu pendant ses souffrances. Elle opposait toujours à ceux qui la plaignaient les trente années de bonheur qu'elle avait tenues de la bonté céleste. Elle avait une peur manifeste de me sursuivre : c'était un malheur qu'elle considérait au-dessus de ses forces.

Avec une humilité touchante, il continuait en confessant les défaillances de sa propre nature et le secours qu'il trouvait dans sa femme contre lui-même.

Elle me rendait la tranquillité dans tous les genres d'alarmes ; elle savait parler à mon cœur, à mon esprit, à mon imagination. Elle était mon bouclier contre moi-même. Elle fixait les indécisions qui sont un des défauts de mon caractère. Elle me préservait des regrets en me rappelant toujours que le passé est hors de notre atteinte et en justifiant tout ce que j'avais fait par un sentiment élevé. Hélas ! Je n'ai plus ce compagnon, cet ami, qui faisait route avec moi dans la vie. Disposé à me tourmenter et n'ayant plus mon amie pour me soutenir contre moi-même et pour défendre la vérité contre les inquiétudes de mon imagination, je suis obligé de converser avec moi-même, mais toujours sous le regard de mon amie.

Sous une apparence calme et un peu hautaine, M. Necker cachait en effet une nature agitée. Il avait l'imagination inquiète, et

la meilleure preuve en est dans ces entretiens mêmes, car il se reprochait de n'avoir pas témoigné à sa femme assez de tendresse, assez de reconnaissance pour l'amour qu'elle lui portait. « J'adore son image, disait-il, et mon amour pour elle est un mélange de culte dont l'impression dépasse toute idée. Je la prie, je l'invoque. » Mais son imagination, « la terrible ennemie qui faisait son principal tourment, » lui persuadait qu'il n'avait pas joui du bonheur qu'il devait à M Necker autant qu'il était malheureux de sa mort, et qu'il n'avait pas assez répondu à son amour. En lisant les écrits passionnés qu'il trouvait dans les papiers de M Necker et qui étaient pour lui comme une révélation, il s'écriait :

Hélas ! pourquoi ne les ai-je pas lus dans le fond de ton cœur, ou pourquoi tes paroles rendaient-elles si brièvement tes sentimens ! mon aimée, tel est aujourd'hui mon malheur que tout ce que j'ai fait pour toi, tout ce que j'ai senti pour toi et dont tu as toujours parlé avec tant de contentement me paraît mille fois audessous de ce qui sortirait de mon âme en ce moment. Est-ce ma faute, est-ce l'effet inévitable de notre faible nature ? Chère aimée ! chère aimée ! je suis insensé peut-être dans mes inquiétudes, mais j'adresse à ton ombre, à ton âme céleste, les élans d'un cœur que tu as tant de fois calmé.

Que ce soit faiblesse de notre nature, comme le disait M. Necker, ou dessein miséricordieux de la Providence, il n'est pas donné aux sentimens humains, quels qu'ils soient, de demeurer au delà d'un certain temps au paroxysme. Chacun de nous a pu, avec quelque humiliation, en faire l'épreuve. Avec les années, ce qu'il y avait durant les premiers jours d'un peu maladif dans la douleur de M. Necker devait s'apaiser, pour se transformer peu à peu en un tendre et fidèle souvenir. Il était cependant encore tout

entier à ses regrets lorsque, au cours de l'année 1797, les portes de Paris s'étant rouvertes devant M de Staël, elle vint se réinstaller à l'ambassade de Suède, le laissant seul à Coppet. À partir de ce moment, les lettres qu'il écrira à M de Staël, celles qu'il recevra d'elle seront sa principale distraction. J'espère que quelques extraits des unes et la publication intégrale des autres n'ennuieront pas le lecteur.

02

LEUR CORRESPONDANCE À LA VEILLE ET AU LENDEMAIN DU DIX-HUIT BRUMAIRE

Dans la notice, toute vibrante encore de sa douleur, que M de Staël consacrait à la mémoire de celui qui lui avait été si cher, elle écrivait ces lignes : « Je publierai un jour les lettres de mon père. C'est moi qui suis la plus riche entre ses amis, car il n'a pas laissé passer, quand nous étions séparés, un courrier, un seul courrier sans m'écrire. » La publication intégrale des lettres de M. Necker ne présenterait pas autant d'intérêt que le croyait M de Staël. Parfois sarcastiques et spirituelles, parfois un peu incorrectes de forme, toujours mesurées et sagaces, elles sont malheureusement remplies de beaucoup de détails intimes et de petites nouvelles locales qui les alourdissent. Je me bornerai donc à tirer de ces lettres quelques extraits. Dans ces extraits on verra, on quelque sorte, se refléter M de Staël elle-même. À travers les marques de tendresse que son père lui prodigue, tendresse qui n'exclut cependant pas la clairvoyance, et les judicieux conseils qu'il lui donne, on devine en effet l'existence agitée qu'elle mène, ses per-

plexités, ses imprudences, ses impétuosités généreuses. On trouvera aussi l'écho des événemens contemporains dont M. Necker et sa fille s'entretiennent au jour le jour et un nom y apparaît, presque à chaque lettre, qui en relève l'intérêt, — et ceci aurait singulièrement étonné M de Staël, — celui de Bonaparte.

La correspondance s'ouvre en 1797. À cette époque, le nom de Bonaparte était sur toutes les lèvres, et lorsque M. Necker l'appellera « le héros, » il ne fera que répéter le surnom que lui avait donné la voix populaire. L'année précédente, la campagne d'Italie, Lodi, Castiglione, Arcole, l'entrée triomphale à Milan avait appris à la France ce nom que, la veille encore, elle ignorait presque, et, comme le dit M. Madelin dans le brillant résumé de la Révolution française que l'Académie française a couronné, « l'Europe stupéfaite voyait s'élever en quelques jours un astre qui allait changer la face du monde. » L'année suivante, la face du monde, grâce au héros, allait changer encore une fois. À la France il avait apporté la gloire, au monde il apportait la paix. À Campo-Formio, il l'imposait à l'Autriche, et le Directoire jaloux, peu désireux peut-être de voir revenir à Paris le général qui était déjà l'idole de la nation, l'envoyait au congrès de Rastadt, non sans quelque espoir que le diplomate ne vaudrait pas le capitaine et qu'il se diminuerait aux petits jeux des chancelleries. Pour gagner, en arrivant de la Lombardie, le grand-duché de Bade, le chemin le plus court est par Genève. M. Necker va nous raconter, dans quelques-unes de ses lettres, l'émoi causé en Suisse par le passage du « héros. »

5 novembre 1797.

Si Buonaparte passait par Genève, et par Coppet ensuite, pour aller à Rastadt ou à Paris, je me tiendrais sur le grand chemin,

comme un badaud, pour le voir passer. Personne jusques à présent n'a entendu dire qu'il doive traverser la Suisse. Natural me disait bonnement l'autre jour : « Je voudrais bien que M la Baronne eût un jour du crédit auprès du grand général ; ce serait peut-être un bon moyen pour mon affaire. » Tu vois qu'au milieu des grands événemens chacun pense encore à toi. Je trouve aussi que cela vaudrait mieux qu'une lettre à un ministre ; mais, à sa place, je ne me presserais pas ; le moment ne vaut rien. Il y a des gens qui pensent que Buonaparte a trop d'affaires en Italie pour aller en France.

23 novembre 1797.

Je t'ai écrit avant-hier par l'ami, et j'ai laissé Buonaparte attendu à neuf ou dix heures du soir à Coppet. Je fus avec les envoyés de Berne et d'autres curieux chez M. Duchesy, mais, à minuit, le héros n'arrivant point, je quittai la campagne et fus me coucher. Il vint à deux heures une estafette avertir qu'un ressort de sa voiture ayant cassé, il ne passerait que le lendemain matin à neuf heures ; on l'attendit toute la matinée inutilement ; sa voiture n'avait pu être raccommodée ; enfin les équipages parurent à sept heures du soir ; les chandelles étaient sur les fenêtres ; une escorte de douze dragons était prête. M. de Wurstemberger et M. le Baillif descendirent dans la rue à la porte de M. Duchesy. On cria : arrête à la voiture, mais les postillons n'en tinrent compte et ils traversèrent Coppet plus vite que le vent. Les glaces de la berline du général étaient fermées. Il ne les ouvrit point et personne n'a pu l'apercevoir. Le Baillif garda son compliment et chacun remonta dans l'appartement avec plus ou moins d'humeur et de chagrin.

Les dragons cependant suivirent le général et l'on parvint près de l'avenue de Bossey à se placer à côté des postiers. Alors il ouvrit sa glace et demanda s'il était sur le territoire suisse. M. de Wurstemberger l'atteignit à Nyon et lui parla. Je ne sais en ce moment quelle explication il y eut entre eux ; mais elle fut amicale. On croit généralement que la crainte des postillons genevois d'être forcés à Coppet de céder la place aux relais de Leurs Excellences les a engagés à traverser Coppet sans s'arrêter et sans obéir aux sommations de la garde, et Buonaparte a passé Coppet sans se souvenir qu'il y avait là un Baillif en attente. Toute cette conjecture est pourtant à revoir.

Un des dragons de Coppet avait été chargé par M Agier de remettre une lettre à Buonaparte ; il a exécuté sa commission entre Coppet et Nyon, et le général, arrivé à Nyon, a demandé où demeurait M Agier. On lui a répondu que c'était sur la route de la manufacture de faïence. Il s'est arrêté à sa porte, l'a embrassée, l'a appelée sa bonne maman et a passé cinq minutes dans sa chambre où elle n'avait pas eu le temps de faire allumer deux chandelles. Cette demoiselle Agier l'avait connu à Lyon dans son enfance, c'est la même qui a fait des vers pour toi et même pour moi. Ne crois-tu pas qu'elle sera invitée à une ou deux après-diners de plus dans la semaine ? On ne sait rien de plus de la route du général, si ce n'est qu'à Lausanne le peuple a mis les relais de Leurs Excellences à sa voiture et a fait ainsi une petite justice de l'insolence des postillons genevois. On prépare beaucoup de fêtes au général à Berne, mais il est trop pressé pour en profiter. Il y a eu à Nyon de la musique et beaucoup de vivats. Voilà ma partie finie ; je remets le héros à l'histoire.

27 novembre 1797.

Deux petits mots de Buonaparte qui m'ont paru de bon goût et toujours avec M Agier. Elle lui a parlé des lettres qu'elle lui avait écrites et il s'est excusé parce qu'il avait eu quelques affaires, et en s'en allant, voyant qu'elle avait gardé une ancienne servante dont il avait le souvenir, il lui a dit : « À présent, recommande à Jacqueline de ne plus m'appeler polisson… »

1 décembre.

M. de Wurstemberger a écrit au Baillif de Nyon que Buonaparte, en se fâchant beaucoup contre ses postillons, a montré beaucoup de regret de n'avoir pas connu le moment où il passait à Coppet, et, dans son regret, il a placé le désir qu'il aurait eu de faire connaissance avec moi. Le Baillif m'a fait dire qu'il m'apporterait la lettre de M. de Wurstemberger et comme il l'a montrée à plusieurs personnes, il m'en revient de l'honneur dans ce pays.

Dans ses lettres à sa fille, M. Necker n'appelle pas seulement Bonaparte « le héros. » Souvent il dit aussi : « ton héros, » et on va voir que ce n'était pas sans raison. Les archives de Coppet contiennent une preuve assez curieuse de la fascination que, dès cette année 1797, Bonaparte exerçait sur l'imagination de M de Staël et en même temps des craintes que, déjà, il lui inspirait. J'ai dit qu'elle avait une passion malheureuse, celle de composer des tragédies. En 1787, elle avait écrit Jane Grey, qui courut longtemps en manuscrit et ne fut imprimée qu'en 1790 à un assez petit nombre d'exemplaires. À la veille de l'ouverture des États généraux, elle avait composé une tragédie qui se passait en Perse. Un souverain éclairé, conseillé par un sage ministre, voulait doter ses sujets des bienfaits de la liberté et réunissait leurs délégués en une assemblée délibérante. Inutile de dire à qui elle pensait quand elle mettait en scène le sage ministre. Pendant le Direc-

toire et la Révolution, et alors qu'elle se dévorait à Coppet dans l'inaction, elle avait écrit Montmorency, dont elle parlait à son mari dans ses lettres. En 1797, elle écrivit : Jean de Witt, tragédie en cinq actes et en vers. C'est la mention que porte un manuscrit tout entier de sa main. Le papier en est rude et épais, comme celui de presque tous les manuscrits de M de Staël. Le texte est fréquemment raturé, ce qui le rend par endroits difficile à déchiffrer. Le sujet du drame est le différend tragique de Jean de Witt avec Guillaume de Nassau. C'est naturellement Jean de Witt qui en est le héros, et, naturellement aussi, c'est en Hollande que se passe la scène, mais il est bien difficile de croire que ce ne soit pas la France dont M de Staël a voulu décrire l'état, lorsque, dès la première scène entre Jean de Witt et son confident Bergen, — car, suivant le procédé classique, Jean de Witt a un confident, — le confident s'exprime en ces termes :

Toi qui défends encore la liberté Batave,
Toi le seul citoyen de ce pays esclave,
Jean de Witt, c'est assez ; les talens, les vertus
S'épuisent maintenant en efforts superflus.
On peut sauver l'État et non la République.
.....
La liberté n'est plus qu'une arme dangereuse
Qui sert à soulever la foule factieuse
Et les amis adroits de l'absolu pouvoir,
De l'ordre et de la paix vous présentant l'espoir,
Attachent les esprits au sceptre militaire
Dont on veut que Nassau soit le dépositaire.
.....
Faut-il dans un seul chef trouver notre défense ?
Faut-il du peuple entier soulever la puissance ?

Pour nos antiques lois son respect est détruit.
Par un espoir nouveau toujours on le séduit.
Un prince, un nom fameux ranimerait son zèle.
Indigne d'être libre, il peut être fidèle
Et c'est une vertu pour ce peuple aujourd'hui
Que d'adorer un maître et de mourir pour lui.

Il est bien difficile également de ne pas croire qu'elle a traduit ses propres sentimens et les appréhensions des rares fidèles de la liberté en face de l'attitude énigmatique du « héros, » lorsqu'elle met dans la bouche de Jean de Witt les vers suivans :

Bergen, un seul devoir à ce pays me lie.
S'il cesse d'être libre, il n'est plus ma patrie.

Que Guillaume ou Louis le soumette à ses lois,
Entre ces deux tyrans irai-je faire un choix ?
.....
C'est ainsi que Nassau marche à l'autorité.
Quel augure, grand Dieu, pour notre liberté !
Je crains son caractère et jusqu'à sa sagesse.
Ce calme inaltérable, au sein de la jeunesse,
Loin de me rassurer me remplit de terreur.
Son intérêt déjà seul commande à son cœur :
On ne voit rien en lui qui soit involontaire.
Chaque pas a son but, chaque mot son mystère ;
Ses traits qu'à peine encore vingt ans ont embellis
Par de longs souvenirs semblent déjà flétris.
La vieillesse s'y place à côté de l'enfance.
Depuis ses premiers ans, avide de puissance,
L'art s'empara d'abord de cet esprit naissant,
Et prévint la nature à son premier accent.

Ces vers, qui ne font pas beaucoup d'honneur au talent poétique de M de Staël, en font davantage à sa sagacité. Le portrait de Bonaparte à vingt-huit ans ne laisse pas que d'être, par certains côtés, ressemblant, et lorsqu'elle dit du peuple de Hollande :

Indigne d'être libre, il peut être fidèle.

n'entrevoit-elle pas, d'un coup d'œil prophétique, ce que va être, pendant quinze ans, le peuple de France ?

Mde Staël passa les premiers mois de l'année 1798 à Coppet avec son père. Elle le quitta au commencement d'avril. Ce n'était jamais sans inquiétude que M. Necker la savait dans ce milieu de Paris encore si troublé. « J'ai toujours peur, ma chère Minette, lui écrivait-il, l'année précédente, que tu ne parles et que tu ne remues, et qu'un ennemi ne saute sur toi. » Il semble que cette année il l'ait vue partir avec une émotion particulière. Le lendemain même du jour où elle avait quitté Coppet, il lui adressait cette lettre touchante :

20 avril.

Chère Minette, je t'ai quittée avec bien de la peine et tu n'a pas jeté les yeux vers les trois fenêtres où j'ai été consécutivement pour voir encore

ton aimable mine. Je te suis dans la route avec la plus tendre affection et tu m'as dit tant de choses douces et sensibles le jour et la veille de ton départ que je vis avec elles.

Mde Staël s'était installée à Saint-Ouen, l'ancienne terre de son père où s'était écoulée sa brillante jeunesse et qui était encore sous séquestre. Mais elle avait obtenu la permission d'y résí-

der. Les lettres de M. Necker portent la singulière suscription suivante qui rappelle encore les temps révolutionnaires : « À la citoyenne Staël, Saint-Ouen, » par Franciade. » Franciade, c'est Saint-Denis. Les lettres elles-mêmes, en cette année 1798, présentent peu d'intérêt. Elles ne contiennent presque aucune allusion aux affaires de France. Le « héros » est en Egypte et il n'arrive que de rares nouvelles de lui. Cependant, lorsque M. Necker est informé par les papiers publics du désastre d'Aboukir, il écrit à sa fille :

Je te vois douloureusement affligée du malheur arrivé à la flotte française et je partage ta peine. Réfléchis, pour ta consolation, que c'est un seul échec à la suite et au milieu de tant de succès…

Les autres lettres sont presque toutes des lettres d'affaires. M. Necker se trouvait alors aux prises avec d'assez sérieuses difficultés dans la gestion de sa fortune. « Mon père avait perdu par la révolution de Suisse et par le séquestre de son dépôt en France les trois quarts de sa fortune, » dit M de Staël dans la notice dont j'ai parlé. Peut-être exagère-t-elle un peu ; mais il est certain que, d'une part, la mise sous séquestre de ses biens en France et en particulier de deux millions qu'il avait laissés en dépôt au Trésor au moment de son départ, d'autre part, la suppression des droits féodaux, conséquence de la proclamation de la République en Suisse et de l'incorporation de Genève à la France avaient fait une brèche sensible à ses revenus. M de Staël prévoyait depuis longtemps cette suppression. Rendant compte à son mari, quelques années auparavant, des progrès de l'esprit révolutionnaire dans son pays d'origine, elle ajoutait : « Tout ce qui leur plaira, excepté la suppression des droits féodaux. » Les droits

féodaux avaient été abolis cependant, et les revenus du baron de Coppet, — c'était le titre auquel avait droit M. Necker, — avaient été singulièrement diminués par cette suppression. Quant à son dépôt de deux millions, le remboursement lui en avait bien été offert, mais en biens du clergé. Il avait refusé, ce qui, de la part d'un protestant, était assurément preuve de délicatesse, et la correspondance de M de Staël avec son mari porte la trace de la répugnance constante opposée par M. Necker aux offres avantageuses que lui faisaient parvenir les acquéreurs de biens nationaux. Mais il ne s'en appliquait pas moins à réparer par d'heureux placemens en France où les immeubles étaient tous à vil prix, où l'argent était rare et cher, les atteintes portées à sa fortune, et, sur ces opérations, il consultait M de Staël qui, durant cette année 1798 en particulier, lui servait souvent d'intermédiaire avec des notaires ou des banquiers.

L'intermédiaire était bien choisi. M de Staël paraît avoir eu une très bonne tête d'affaires. En tout cas, elle avait beaucoup d'ordre et elle apportait beaucoup de soin à la gestion de sa fortune qu'elle considérait, avec raison, comme la sauvegarde de son indépendance. Il y a dans les archives de Coppet plusieurs liasses de lettres de ses divers banquiers, auxquelles elle répondait très exactement. Ce goût de l'ordre ne l'empêchait pas d'être très généreuse et très dévouée, pécuniairement parlant, à ses amis. Non seulement, pendant la Terreur, elle en fit évader à prix d'argent un grand nombre, mais toute sa vie elle obligea volontiers par des avances les personnes de son entourage qui s'adressaient à elle. Je possède la liste des prêts qu'elle consentit, et on serait peut-être étonné d'y voir inscrits certains grands noms. Mais, à l'époque dont je parle, elle n'était pas en possession de sa fortune. Elle avait vécu jusque-là des revenus de sa dot que lui ser-

vait son père et du traitement d'ambassadeur de M. de Staël, traitement de tout temps très irrégulièrement payé, sans que M. de Staël, qui n'était pas seulement généreux, mais plutôt prodigue, eût jamais accepté de restreindre ses dépenses. Aussi était-il tombé dans de graves embarras qui devaient amener M. Necker à exiger une séparation de biens. Ces questions d'intérêt remplissent presque exclusivement les lettres de M. Necker durant l'année 1798, et le détail en serait fastidieux.

L'année 1799 allait apporter dans l'état de la France de singuliers changemens dont le contre-coup se fait sentir dans la correspondance de M. Necker, quelle que soit la réserve prudente dont il enveloppe habituellement sa pensée.

Au cours de l'année précédente avait paru la seconde édition de l'ouvrage de M de Staël intitulé : De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations. Elle apprenait que Bonaparte s'était fait envoyer cet ouvrage en Égypte. Elle le mandait à son père qui lui répondait :

4 mai.

Ainsi donc te voilà en gloire aux bords du Nil. Alexandre le Macédonien faisait venir de tous les coins du monde des Philosophes et des Sophistes pour les faire parler. L'Alexandre corse, pour épargner du tems, n'entre en communication qu'avec l'esprit de M de Staël. Il entend les affaires.

Mais si M de Staël était justement flattée d'attirer ainsi l'attention du « héros, » elle n'en demeurait pas moins fidèle à cet idéal, qui a séduit tant de nobles esprits, d'une République modérée, tolérante, « conservatrice et libérale, » deux mots qui sont moins nouveaux qu'on ne pourrait le croire, et dont Bonaparte allait lui-

même bientôt se servir. C'est durant les premiers mois de cette année 1799 ou les derniers de l'année précédente, — l'époque est assez difficile à fixer, — qu'elle a écrit ce curieux ouvrage qui n'avait jamais été publié et qui a été découvert il y a treize ans dans les cartons de la Bibliothèque Nationale. Elle demandait à cette République de réparer les erreurs, les injustices, les cruautés du passé. De Coppet, où elle passait l'été, elle adressait à Garat cette belle lettre dont Vandal a publié une partie, mais que je ne puis me défendre de reproduire ici tout entière, tant elle lui fait honneur :

Coppet, ce 23 thermidor. Canton Léman.

Avez-vous lu le récit de Ramel sur son séjour à Cayenne mon cher Garat. Je l'ai trouvé ici et, cherchant à qui ma profonde émotion pouvait s'adresser en France, j'ai pensé que votre imagination sensible aurait reçu la même impression que moi. L'irréparable passé ne peut obtenir que des regrets, mais est-il possible de supporter l'idée qu'il reste à la Guyane deux malheureux, Lafond-Ladébat et Barbé-Marbois, qui continuent à souffrir ce que vous raconte cet affreux récit. Ainsi l'on punit l'obéissance ! Ceux qui se sont soumis à la déportation sont sur les plages brûlantes et ceux qui se sont dérobés à la loi du 19 fructidor en sont récompensés par Oléron. Pourquoi cette inégalité ? Pourquoi traiter plus mal Marbois et Ladébat que Camille Jordan et Siméon ? Aucun d'eux, certainement, aucun homme ne mérite l'incroyable supplice d'un séjour inhabitable. Mais Marbois et Ladébat sont encore plus dignes d'intérêt, puisqu'ils se sont résignés avec une rare modération à la peine qui leur était imposée. Quel motif pour une telle injustice, pour une si grande inhumanité ? Faut-il ajouter à la férocité des mesures révolutionnaires le caprice des

rois et. parmi tant d'hommes, frappés si cruellement, laisser encore le hasard accabler deux victimes qui mériteraient au contraire un intérêt particulier par leur constance et leur soumission ? Il dépend des Directeurs de permettre à Marbois et à Ladébat de revenir à Oléron. Obtenez d'eux cette justice au milieu de cette chaleur brûlante. Ne pensez-vous pas avec amertume à ce que doivent souffrir ces malheureux avec des insectes de tout genre et sur la Ligne. Mériterions-nous jamais aucune pitié si cette image ne nous poursuivait ? À la fin de votre bel ouvrage vous demandiez qu'on vous transportât sous un beau ciel où vous puissiez penser et sentir. Donnez donc à ces malheureux un air qu'ils puissent respirer, un air qui ne porte pas la mort avec lui. On s'inquiète de Billaud de Varennes (sic). On veut le rappeler parmi nous, et ces deux hommes à qui on ne peut reprocher que les opinions politiques qu'on leur suppose, ces hommes ne trouvent point de défenseurs. Quel effet voulez-vous que produise notre République au dehors quand on lit cet ouvrage de Ramel où les faits racontés ont un si grand caractère d'évidence. Il faut être Français, il faut ne pas pouvoir rejeter sa part d'alliance avec son pays pour chercher des excuses et des explications au silence que les Conseils gardent sur de telles atrocités. Je vous en prie, mon cher Garat, donnez-vous cette bonne action. Faites revenir ces deux infortunés. Dans le cours de votre vie, ce souvenir vous tiendra fidèle et douce compagnie. J'ai vu dans les papiers votre excellent discours sur Billaud de Varennes. Il vous donne une nouvelle force pour l'acte d'humanité que je vous demande. Chaque preuve de courage d'un homme de bien lui rend l'effort suivant plus facile en augmentant son pouvoir. Dans le commencement de la Révolution, les événemens révolution-

naires étaient plus forts que les hommes ; mais, aujourd'hui, s'ils le veulent, les hommes sont plus forts que les événemens…

Mde Staël continue en entrant dans quelques détails sur la situation politique en Suisse dont toute la partie française est parfaitement tranquille, « soit, dit-elle, que la langue soit le premier des biens, soit surtout parce qu'un homme d'une rare vertu est à la tête de ce canton et qu'il y ait fait aimer même la révolution suisse, » et elle ajoute :

Combien, en France, cela serait plus facile ; mais il semble que les Jacobins se chargent d'être l'épouvantail de tous les principes de liberté pour empêcher que la victoire ne s'y rallie… Je vous reproche un peu trop d'indulgence pour un parti qui fera toujours le mal pendant que vous lui prêcherez le bien.

La lettre se termine par des assurances affectueuses à « tous les Garat, » — Garat avait un frère et un cousin, le fameux chanteur, — et par un compliment à la belle Sophie, c'est-à-dire à M de Krüdener, dont Garat le chanteur était alors fort épris.

Garat, qui avait été ministre de l'Intérieur sous la Convention, n'était plus alors que membre du Conseil des Anciens. Pour faire parvenir au Directoire des conseils de modération, M de Staël crut devoir s'adresser plus haut. Elle était toujours demeurée en relation avec Barras. Ce plus que médiocre personnage, qui nous apparaît aujourd'hui comme un des plus corrompus de cette triste époque, avait conservé, aux yeux de M de Staël, le prestige d'un homme de l'ancienne société, prestige auquel elle fut toujours sensible, car démocrate d'opinions, elle était aristocrate de goût et d'instinct. Dans le brouillon de cette lettre inachevée, que j'ai retrouvé également dans les archives de Coppet, on verra tout

à la fois quelle était l'ardeur de son patriotisme français et quelles illusions elle nourrissait sur l'homme dans lequel elle n'était pas éloignée de voir un sauveur.

Genève, ce 29 fructidor, Coppet.

Je suis restée plus longtemps que je ne comptais loin de vous, mon cher Barras. Votre brave Masséna ayant bien défendu la Suisse jusqu'à présent, j'ai pu demeurer auprès de mon père. Le mauvais temps va me ramener. Je souffre extrêmement d'être loin de Paris au milieu de mauvaises nouvelles dont on se plaît à nous abreuver. Vous me trouverez singulièrement vive en patriotisme depuis nos malheurs et peut-être est-il vrai que les caractères modérés dans la victoire sont ceux que les revers exaltent. Ma confiance en vous me soutient. Je vous crois éminemment les qualités nécessaires dans le danger, et l'on ne vous donne que trop d'occasion de les développer. La Suisse française n'a pas un mauvais esprit ; on trouve dans les villes assez de partisans des Français ; il paraît qu'il n'en est pas de même de la Suisse allemande ; elle a trop souffert pour nous aimer. J'ai vu Haller à Lausanne et nous avons parlé une heure de vous avec une amitié sincère ; j'aurais souhaité qu'une fée vous amenât là pour quelques instans. Vous nous auriez mieux écoutés qu'au Luxembourg où trop de passions vous parlent pour qu'une affection désintéressée puisse se faire entendre. Enfin, c'est le moment de l'action, et non celui du raisonnement. Mais profitez donc du premier triomphe pour être modéré ; la fierté défend de céder quand on est vaincu, mais c'est aussi la fierté qui commande d'être généreux quand on est vainqueur. Quoi qu'il arrive, mon cher Barras…

Le brouillon est inachevé. Je ne saurais dire si la lettre a été envoyée.

La saison s'avançait cependant et, comme le dit M de Staël dans sa lettre à Barras, le mauvais temps allait la ramener à Paris, le passage des montagnes en hiver étant toujours assez difficile. M. Necker la vit partir avec encore plus de regrets et d'émotion qu'à l'ordinaire. Bien qu'il s'en défende dans la lettre qu'on va lire, on dirait qu'il avait le pressentiment des épreuves au-devant desquelles sa fille courait. Le jour même où elle quittait Coppet, il traçait ces quelques lignes :

Je t'ai suivi longtems des yeux quand tu as quitté Coppet et mon cœur était déchiré ; mais aucun pressentiment inquiet ne se joignait à ma peine Mes vœux t'accompagnent et t'environneront sans cesse. Sois sage, sois prudente et pense quelquefois à ma tendre amitié pour toi. Je t'embrasse de tout mon pouvoir. Adieu, chère et très chère Minette.

Le lendemain il lui écrivait encore :

Ce 18 novembre.

Je t'ai vue partir hier, ma chère Minette, avec une vive et profonde émotion et je suis au même degré de sentiment. M. (nom illisible), dont j'attends le retour ce soir, est, dans ce moment, l'homme intéressant pour moi. Je te vois au delà des grandes montagnes et commençant demain à rouler dans la plaine ; c'est une autre perspective et toujours toi. Ta cousine et Pictet passèrent la soirée avec moi ; mais, à part ce moment, j'ai bien vu que là où tu n'es pas, la vie manque. Ils ont absolument voulu faire un piquet avec moi qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre, et j'y ai consenti par complaisance, mais cette table longue où je t'ai vue

si souvent devant moi me serrait le cœur ; et je te grondais de ce que tu les avais peut-être engagés à rester. Tu as été beaucoup mieux remplacée aujourd'hui par mes pensées et ma mélancolie. Avec quelle impatience j'attends de savoir ton arrivée ! Un voyage de Suisse à Paris, qui paraît une chose simple en idée générale, est un événement de roman quand il touche à un objet chéri, si chéri.

Mde Staël roulait lentement dans les plaines de France. Ce fut précisément le soir même du 18 brumaire qu'elle entra dans Paris. Changeant de chevaux à Charenton, la dernière poste, elle apprit que ce même Barras, dans lequel elle mettait si peu de jours auparavant sa confiance, venait, quelques heures auparavant, d'être conduit par une escorte de dragons, jusqu'à sa terre toute voisine de Grosbois, où, moitié dupe, moitié complice, il allait se terrer quelques mois. C'est une perte irréparable que celle des lettres qu'elle dut écrire à son père durant les premiers temps qui suivirent le 18 brumaire. Mais du moins, dans les lettres de M. Necker, nous allons trouver l'écho de ses sentimens. La première de ces lettres est en date du 23 brumaire, c'est-à-dire cinq jours après l'événement. M. Necker n'a encore que des nouvelles confuses.

23 brumaire.

Les papiers reçus hier sont des 17 et 18, mais ils ne disent rien de la grande nouvelle. Nous avons tout su dès hier par une grande pancarte affichée à Genève, un courrier extraordinaire ayant été expédié partout. La résolution des Anciens dont nous ne connaissons pas bien le motif me semble, en effet, conforme à la constitution. Je ne me souviens pas qu'il (le Conseil des Anciens) eût le droit de nommer un commandant et je ne le pense

pas. Le style de Buonaparte annonce qu'il se sent plus haut que la place dont il s'est chargé. Ces deux Conseils qui vont faire quelque séjour en campagne dans la même maison ne dîneront pas ensemble de bon cœur. Enfin tout cet événement est un sujet d'attente et de réflexion. Il n'est encore venu aucune lettre particulière que je sache.

M. Necker ne s'avançait guère, comme on voit ; cependant la courte phrase qu'il glisse sur Bonaparte et son style dénote chez lui une vue de l'avenir plus clairvoyante que chez M de Staël, à en juger du moins par cette seconde lettre.

25 brumaire.

J'ai reçu, ma chère Minette, ta lettre bien attendue du 20. Tu me peins avec des couleurs animées la joie de Paris et la part que tu prends à la gloire et au pouvoir de ton héros. Je souhaite et j'espère que votre contentement à tous se soutiendra, et je crois comme toi que Sieyès, n'ayant plus son génie contrarié, donnera une constitution sans défaut et peut-être parfaite, ainsi que tu dis à l'avance. Ensuite, j'espère, ma chère Minette, que tu n'auras plus d'inquiétude au milieu de Paris, et cette idée me fait grand bien.

M. Necker donne ensuite à sa fille quelques instructions pour son notaire et lui demande si le moment ne serait pas propice ; pour vendre « les inscriptions de tiers consolidé qui sont beaucoup montées, » et la lettre se termine ainsi :

Mais laissons là ces intérêts de finance personnelle pour être en entier à la chose publique et pour en jouir. Ma chère Minette, je ne te voudrais que des plaisirs. Je t'aime de ce degré de plus

qu'on aime quand on traverse un bout de mer sur un esquif. Adieu, adieu.

Les nouvelles arrivaient peu à peu cependant. Le projet de constitution qu'avait élaboré Sieyès commençait à être connu, et ce projet inspirait à M. Necker les judicieuses observations suivantes :

28 brumaire.

J'ai reçu ton billet du 22 et ta relation des premières journées. Voilà donc un changement de scène absolu. Il y aura un simulacre de République, et l'autorité sera toute dans la main du général. Ses acolytes ne pourront lutter contre lui, quoique le moment d'une usurpation complète est peut-être perdu, car, dans peu, l'on oubliera la délivrance des inquiétudes qui fait la joie actuelle et comme toutes les lois demandées auront passé sous l'autorité mixte actuelle, il n'y aurait plus d'assistance suffisante pour prendre tout à soi. On aura toutefois beaucoup d'égards pour un consul qui soutiendra seul par sa puissance militaire la constitution annoncée, car je ne crois pas encore à la sécurité qui sera donnée par cette constitution seule, et ce, nonobstant le jury constitutionnaire.

Cependant si Buonaparte venait à manquer au milieu du nouveau gouvernement, ce serait peut-être l'époque d'un bouleversement, et il serait terrible, en supposant que les Jacobins y jouassent le principal rôle. On donnera sans doute beaucoup aux propriétaires en droits et en force armée, mais le besoin de conscrits rendra tout cela difficile. Et puis l'œuvre sera compliquée, ou je me trompe fort. Enfin je raisonne sur tout cela

comme un aveugle des couleurs et prêt à changer d'opinion sur de nouveaux aperçus.

P.-S. — Dans ce pays on est content et surtout de la hausse du tiers consolidé.

Quelquefois les lettres de M. Necker ne sont pas datées ; la suivante se rapporte manifestement au moment où l'on ne connaissait que par bribes les dispositions principales du projet de Sieyès, et où la discussion soulevée par les articles de ce projet donnaient lieu à de vifs débats entre lui et Bonaparte.

Ce qui nous revient du projet de constitution me paraît plein d'erreurs : un chef de cette espèce ne peut être seulement proposé. Un Président à la Washington rééligible vaut mieux, mais c'est la personne de Buonaparte qui fait choisir cette forme, car, en voyant comme il serait difficile de le remplacer, et comment sa mort remettrait tout en trouble, on devrait préférer trois Consuls dont deux ne pourraient jamais faire arrêter ou mettre en interdit le troisième sans l'autorisation du Corps législatif, et dont l'un des trois ou un subdélégué des trois présiderait un Sénat auquel se rapporterait la paix, la guerre comme en Amérique, et l'initiative des finances, et puis laisser là le jury constitutionnaire. Au reste, si la constitution repose toute sur un seul homme, tous les genres de risque peuvent recommencer par sa mort. Brûle ma lettre et prends garde à tes papiers plus que jamais, même à tes paroles, avec le nouvel hôte que tu as sur ta tête.

Si M. Necker était quelque peu incrédule aux bienfaits de la Constitution, et s'il discernait du premier coup d'œil combien elle était fragile, en revanche, il applaudissait sans réserve aux actes des Consuls provisoires qui, le 22 brumaire, faisaient abolir, par

les deux Commissions émanées des Anciens et des Cinq-Cents, l'odieuse loi des otages, et, le 28, faisaient prononcer par ces mêmes Commissions l'abolition de l'impôt progressif. Aussi écrivait-il à sa fille le 8 frimaire :

J'ai reçu ta lettre du 24, où je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public, et le tien propre. Effectivement, tout ce qui a été fait jusques à présent, et pour les otages, et pour les finances, doit plaire à toutes les classes de la société.

Cependant tous ces événemens avaient jeté M de Staël dans un état d'agitation qui inquiétait M. Necker non seulement parce qu'il craignait pour elle « une maladie bilieuse ou un dérangement dans les nerfs du cerveau, » mais parce qu'il commençait à redouter de sa part quelque imprudence. Aussi la suppliait-il d'aller passer quelques jours à la campagne, non point à Saint-Ouen, mais chez M de Castellane ou chez quelque autre. « Comment ! ajoutait-il, des insomnies continuelles, des réveils en sueur, ou des heures de méditations sur les tisons, et le tout pour des regrets que je tiens pour chimériques, mais qui, fussent-ils fondés, se bornent à quelques mots imprudens ! Et qu'est-ce donc qu'une telle faute et qui peut en être à l'abri, avec beaucoup de vivacité d'esprit et de caractère. » Il apprenait cependant d'elle-même avec plaisir, par une lettre du 10 frimaire, que ses nerfs s'agitaient moins, et le 19 il lui répondait :

Je désire ton succès dans l'objet présent de tes vœux pour M. Constant, mais, s'il y avait contrariété, il y aurait plus d'un motif pour en prendre son parti. Est-ce qu'une place de délégué ou avocat général pour défendre les lois ne donnerait pas autant d'exercice à ses talens ? Mais s'il fallait tout défendre, et publiquement, ce ne serait guère une place digne d'envie, et celle au

Tribunat vaudrait mieux. Mais je parle de tout cela comme un aveugle des couleurs et sur des aperçus de gazette. Je vois avec plaisir qu'on a de l'empressement à s'enrôler dans la nouvelle milice. À chacun son goût. Je commençais cette lettre lorsque j'ai reçu celle que tu m'as écrite le 14 frimaire. Cette finale ne me surprend pas. Je crois qu'un homme seul tel que Buonaparte, comptable à l'opinion par cette unité, et à l'opinion dont il se souciera, vaudra plus de bonheur aux individus, plus de prospérité à la France que ces corps abstraits où chacun exerce ses passions et son ineptie en sûreté. Tout repose malheureusement sur une vie, mais il est jeune et sa fortune nous le conservera. Les généraux vont remplacer les fonctions des anciens grands. L'inconvénient, c'est qu'il leur faudra de la guerre pour entretenir leur considération. Je suis impatient de voir la totalité du plan. Il serait désirable pour la liberté que tous les opprimés inconstitutionnellement pussent porter leur réclamation au jury constitutionnel. M. Constant ne pourrait-il pas être des trente conseillers d'État si l'on ne veut point d'externe pour le Tribunal ? On ne rendra point responsable le chef. Je n'y trouve rien à redire, mais quelle arrière-pensée vient serrer le cœur ! Encore un mot sur les affaires publiques ; il se peut que la conduite de Sieyès soit estimée de près, mais de loin, elle paraîtra pitoyable s'il n'est de rien, et il ne verrait pas un mouchoir tiré pour pleurer la perte de son grand électeur et pour ce partage des nominations d'un côté et du gouvernement de l'autre. Il fallait, pour le consoler dans sa retraite, qu'il fût sorti de lui une constitution bien faite et il est sûrement cause que Buonaparte a acquis une autorité au delà de ce qu'on présumait.

Si M. Necker approuvait la Constitution en ce qu'elle donnait la supériorité à Bonaparte « sur ces corps abstraits où chacun

exerce ses passions, son ineptie en sûreté, » cependant il n'était pas dupe de ces formules qui ne répondaient à aucune réalité, et, le 27 frimaire, le texte de la Constitution définitive étant enfin publié, il écrivait :

Voilà bien du bric-broc, et tout est dédié, dans un ouvrage des siècles, à une seule personne que ses hauts talens n'empêchent pas d'être mortelle. Et vous êtes tous dans l'enchantement ! Je vous félicite non pas de tant d'esprit, mais de tant de bonheur. Je désire en même temps qu'aucun événement ne vienne troubler ce bonheur et je vois bien des chances, qu'on n'aperçoit pas au milieu de l'ivresse générale, où vous êtes. C'est un grand vent que cette ivresse, tant elle fait virer promptement. Vive la République ! Est-ce toujours ainsi que l'on dit ? J'entends mieux ton enthousiasme pour Buonaparte, et je te félicite d'être heureuse de sa gloire puisqu'elle durera longtemps… Tâche donc de ne pas vivre en entier dans un moment, pas même pour le bonheur, car il passe aussi.

On aura remarqué le ton un peu sarcastique de ces dernières lettres de M. Necker. C'est que, tout en continuant à professer pour Bonaparte une admiration dont on trouvera encore la preuve dans ses lettres de l'année suivante, il voyait plus loin que sa fille, et que, derrière le Consul, il apercevait déjà le dictateur militaire, s'appuyant de plus en plus sur l'armée. C'est ainsi que, à peu près à la même date, il écrivait au fils d'une amie de M Necker qui demeurait à Lyon, à propos d'une fête donnée en l'honneur de Bonaparte :

On dit que son escorte de gardes est nombreuse et magnifique, et qu'ils font ranger les voitures à coups de sabre, quand ce soldat heureux traverse les rues de Paris. Il pourrait bien se si-

gnaler encore à la guerre, car on dit qu'il est disposé à commander l'armée, s'il y a une bataille sur le Rhin. Tous ses goûts sont héroïques.

Et dans une lettre un peu postérieure, adressée au même correspondant :

Nous n'avons rien de nouveau à Paris. Sieyès est fort occupé de sa terre de Crosne, et Buonaparte de son autorité où il n'y a, jusqu'à présent, rien à redire.

M. Necker n'avait pas tort de craindre, et les événemens allaient bientôt lui donner raison, que le bonheur et l'enthousiasme de sa fille ne fussent pas de très longue durée. Les détracteurs de M de Staël se sont complu à rapprocher son exaltation d'alors du ton dénigrant avec lequel elle parle du Premier Consul dans les Considérations sur la Révolution française et dans les Dix années d'exil. Le contraste ne laisse pas en effet d'être assez piquant. Mais les sentimens qui l'animaient alors et les illusions qu'elle entretenait, étaient, — Vandal l'a très bien établi, — partagés par tous ceux qui avaient souffert de la Révolution, à quelque parti qu'ils appartinssent, que ce fussent des émigrés de la première heure, d'anciens constitutionnels, ou des déportés de Fructidor. La nouvelle du 18 brumaire avait valu, à M de Staël, de ses amis, dispersés un peu dans toute l'Europe, des lettres de félicitations. L'un d'eux, qui ne signait pas, lui écrivait d'Eisenach le 19 novembre :

Combien vous avez dû être heureuse d'arriver pour le triomphe de vos deux héros, Bonaparte et Sieyès, et la vérité est qu'ils pourront devenir les bienfaiteurs du monde s'ils parviennent à donner la paix au dedans et au dehors. Je ne crois pas

qu'il y ait un seul Allemand qui ne fasse pas des vœux pour leur double succès, et personne, je vous assure, n'est plus Allemand que moi. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais eu un autre sentiment et un autre désir, et j'ai presque autant que vous le droit de parler de mes pressentimens.

Alexandre de Lameth, le plus jeune des trois frères qui avaient joué tous trois un rôle considérable durant les premières années de la Révolution, et qui avaient dû s'expatrier les uns après les autres, lui écrivait également de Hambourg, le 4 novembre, une longue lettre dont Vandal a cité quelques lignes, mais que je crois intéressant de rétablir presque en son entier, car elle est un témoignage curieux de l'état d'esprit de ces constitutionnels qui s'étaient vus forcés d'émigrer à leur tour, pour échapper aux Jacobins, et des sentimens que continuaient de leur porter ceux qui avaient quitté la France avant eux :

J'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait un vrai plaisir. Vous n'oubliez pas vos amis et joignez cela d'extraordinaire à tous les avantages de ce genre que vous réunissez. J'attendais pour vous répondre de vous savoir à Paris, mais les papiers publics nous annoncent que vous y êtes arrivée le jour du triomphe de Buonaparte que nous croyons être aussi celui de la liberté. Si le rétablissement d'un gouvernement légal est son ouvrage, il aura mérité, plus encore que Fabius, qu'on mette au bas de sa statue : Tu Maximus, ille es qui nobis… restituis rem. Je devrais, vis-à-vis de toute autre femme, demander grâce pour cette citation latine malgré l'à-propos, mais vous qui savez presque toutes les langues et qui voulez encore apprendre l'allemand, vous me la pardonnerez sûrement. Vous ne pouvez vous faire une idée de la situation où se sont trouvés ici les amis de la liberté. La mienne particulièe-

rement, pour avoir été du petit nombre de ceux qui ont conservé les couleurs nationales, n'a pas été sans danger et une défaite de plus aurait probablement fait faire à mes amis, je crois, un voyage en Sibérie dont messieurs les émigrés se réjouissaient déjà. Nous sommes ici dans l'attente des grands changemens qui vont avoir lieu en France, et ne doutant pas qu'on ne ramène la République à des principes de modération et de justice, nous concevons l'espoir de voir bientôt se réaliser votre souhait pour le partage des bons et des mauvais. Buonaparte est trop grand pour vouloir et pouvoir se soutenir sur un autre terrain que celui de la justice, et il n'aura pas dit en vain que le temps était venu où les premiers amis de la liberté ne devaient plus être confondus avec ses ennemis. Puisse luire enfin cet heureux jour que mon cœur se flatte que vous trouverez tel et que vous avancerez, s'il est en votre pouvoir ! Huit ans de captivité ou d'exil sont une terrible lacune dans la vie ou plutôt un supplice bien prolongé. Mais si nous pouvons revoir notre patrie, nos amis, notre famille, la trace du malheur sera bien vite effacée.

S'il fallait encore une preuve de l'enthousiasme un peu naïf avec lequel le 18 brumaire fut salué par les victimes de la Révolution, on le trouverait dans cette lettre adressée à l'ancien conseiller genevois Galippe par un émigré qui croyait lui devoir sa radiation :

Le règne des Jacobins est passé. Bonaparte, après avoir combattu comme César, veut gouverner comme Auguste. Il brise les tables de proscription. Il rouvre la porte de l'empire aux exilés ; il est aussi clément que César. Mais il met plus d'esprit dans sa clémence… Il veut gouverner par les honnêtes gens contre les Jacobins. Aujourd'hui l'opinion publique est tout à fait changée. Il n'y

a plus rien de révolutionnaire ni dans les mœurs, ni dans les usages, ni dans les propos. Toutes les figures ont repris leur sérénité et les individus leur douceur. Il serait bien difficile d'obtenir aujourd'hui du peuple de Paris un mouvement violent. Les mots avec lesquels on l'a gouverné si longtemps sont des énigmes pour lui. Il ne sent plus que le besoin du repos. Paris n'éprouve plus qu'un vaste repentir. Il reconnaît ses fautes et ses crimes et cherche à les expier.

Les premiers mois de l'année 1800 devaient voir la fin des illusions de M de Staël et de ces « vrais amis de la liberté, » qui s'attendaient à voir rétablir par Bonaparte le gouvernement constitutionnel de leurs rêves. Le 1 janvier, M. Necker écrivait encore à M de Staël pour lui faire son compliment et pour la charger d'adresser ses félicitations à Benjamin Constant à l'occasion de la nomination de ce dernier au Tribunal. Mais prévoyant les difficultés de l'avenir, il ajoutait avec sagacité :

Cette promotion dans la carrière politique aura des jouissances, mais il ne faut pas s'en faire une trop haute idée, afin de n'être pas trompé. Mais ce n'est pas à toi qu'il faut adresser cette morale, à toi qui malheureusement ne trouves une valeur sans prix qu'aux choses qui te manquent ou qui t'échappent.

Et il terminait ainsi sa lettre :

Ceci n'est qu'une lettre de félicitations, sur un événement souhaité. Adieu, ma chère Minette. Je suis au jour de l'an de notre vieux calendrier Dieu te bénisse, et veille sur ton bonheur.

Cependant, soit qu'elle sentît gronder l'orage, soit qu'elle s'abandonnât à cette tristesse qui, chez les natures ardentes, succède à l'excitation, M de Staël traversait une période d'abatte-

ment. Elle ne s'en cachait pas dans une de ses lettres à son père, qui lui répondait :

Chère et tendre amie, c'est la mélancolie qui règne dans ta lettre du 12 nivôse, que je reçois en ce moment, qui m'engage à t'écrire encore aujourd'hui. Je ne ressens jamais avec une peine si profonde la bizarrerie de notre situation que lorsque ton langage exprime avec tant de douceur tes chagrins. Chère Minette, je voudrais de tout mon sang te rendre heureuse. Je crois voir ce qui se passe dans ton âme et je regrette bien plus de n'en être pas confident que de perdre les beaux momens de ton imagination et de ton esprit. fatalité ! fatalité ! Ce sera encore là un grand sujet de conversation. Puisse quelque événement d'un genre supportable venir à notre aide et, en attendant, ne repousse par aucun motif les tendres expressions d'un cœur qui t'aime si sensiblement.

Mais l'admiration que les actes de Bonaparte inspiraient à M. Necker, et même à M de Staël, n'avait encore éprouvé aucune atteinte, car la lettre se termine ainsi :

Le général Consul fait des merveilles et tu l'as bien prophétisé. C'est pour le voir, encore plus que pour admirer les portraits et les statues d'Italie, qu'on viendra en foule à Paris à la paix.

L'orage qui grondait cependant éclata au lendemain du fameux discours que Benjamin Constant prononça le 15 nivôse au Tribunat et qui marqua le premier réveil d'une opposition dont le « restaurateur de la liberté » n'était pas d'humeur à s'accommoder. D'une lettre de M. Necker, postérieure de quelques mois, il apparaît que le discours n'avait pas été approuvé par lui.

J'aurais voulu la première fois, écrivait-il, quelque chose de plus modéré, de plus imposant, et peu de chose aurait fait cela. Il s'est trop fié aussi à son admiration pour Buonaparte et il n'a pas assez surveillé les mots ou les tournures que des malveillans pourraient interpréter dans un sens opposé au sien.

Et il terminait sa lettre par cette observation judicieuse :

En conduite, ne perds jamais de vue que par tes goûts pour Paris, si naturels à ton âge et à ton esprit, tu es en dépendance, et c'est autour de cette vérité que tes autres calculs doivent se placer.

Le calcul entrait peu dans les habitudes de M de Staël. Ce ne fut pas seulement, on le sait, contre Benjamin Constant, ce fut aussi contre celle qu'on soupçonnait d'avoir inspiré le fameux discours un véritable déchaînement dans la presse officieuse. Le Journal des hommes libres, organe jacobin qui recevait directement les inspirations de Fouché, alors ministre de la Police, publia contre M de Staël un article aussi grossier que menaçant. En même temps, elle faisait une première expérience, cruelle à son cœur sensible, celle de l'abandon des amis. Dans les Dix années d'exil, elle n'a pas essayé de déguiser d'abord l'étonnement, puis le trouble dont elle fut saisie lorsque, attendant à dîner un assez grand nombre de personnes, elle reçut d'abord un, puis deux, puis trois, puis jusqu'à dix billets d'excuse d'invités qui avaient accepté quelques jours auparavant. Elle était informée d'autre part par Joseph Bonaparte, dont la fidélité devait plus tard faire contraste avec l'abandon de Talleyrand, que le maître se déchaînait contre elle en conversation. Fouché la faisait venir et lui donnait à entendre qu'il serait prudent de sa part d'aller passer quelque temps à Saint-Ouen. Elle suivait le conseil, qui ressem-

blait fort aux lettres de cachet de l'ancien régime, et c'est à Saint-Ouen qu'elle recevait cette lettre de son père :

28 nivôse.

Te voilà donc à Saint-Ouen, ma chère Minette. L'acte de disgrâce (car le mot de punition ne peut sortir de ma bouche), l'acte de disgrâce est doux ; mais qui m'eût dit que tu eusses pu en éprouver aucun de la part du grand Consul lorsque toutes tes lettres n'ont été remplies que d'enthousiasme pour lui et lorsque je me rappelle l'ivresse avec laquelle tu écoutais les récits que faisait Haller des actions et des paroles remarquables de cet homme si singulier ? Tout tient de la fatalité dans ces temps-ci, même les plus petites choses. Au reste, je dois te dire que j'ai compris parfaitement tes mots ambigus et que tu n'as pas voulu rendre plus clairs par ménagement pour moi. On t'a rapporté, ou plutôt on a voulu te faire entendre que le Consul avait songé à te donner l'ordre de sortir de France. Je n'en crois rien, ou du moins le projet n'a pu être réel. Comment aurait-il eu une foi légère à une absurde calomnie ? Comment aurait-il, nonobstant sa puissance et son rang, si peu d'égards pour M de Staël, je n'ose dire pour ma fille, ne sachant ce que je suis auprès de ce monde nouveau ? Mais pourquoi, sans nécessité, sans justice, voudrait-il offenser des gens qui en valent bien d'autres ?

Quant à ta conduite, j'approuve très fort ta résolution de vivre dans la retraite, ou à la campagne, ou à Paris. Laisse là absolument toute espèce de conversation sur les affaires publiques. Je te l'ai dit cent fois : tu as de l'esprit assez pour être recherchée pour tes agrémens personnels, et quand tu le dirigerais sur les sujets les plus ingrats, tu serais encore incomparable. Je ne crois pas que tu doives accélérer ton retour ici, les chemins sont af-

freux, et l'époque du printemps que tu avais choisie, que tu avais annoncée, n'est pas éloignée. Je ne penserais pas ainsi si j'avais la moindre incertitude sur le maintien de l'autorité actuelle, car Buonaparte de moins au milieu de vous, tout serait en combustion, mais son habileté et le vœu public me garantissent qu'aucune cabale, même la plus diabolique, ne peut l'atteindre.

Et la lettre se terminait ainsi :

Si la musique que tu as demandée est copiée, on te l'enverra. Je voudrais bien que tu prisses goût à ce délassement. Adieu, ma chère Minette ; si la mélancolie te prend tout à fait, viens, je te prie, chercher au milieu des caresses de ton fils, de ta fille et de ton père le calme dont tu as besoin. Je crains véritablement que tu ne tombes malade, chère Minette.

M. Necker connaissait assurément trop bien sa fille pour se figurer que le délassement de la musique réussirait à la distraire de ses préoccupations et à lui rendre le calme. Quelques extraits de ses lettres, par ordre de date, montreront à quelles agitations M de Staël continuait à être en proie. On y verra, en même temps, de quelle sagesse étaient empreints les conseils qu'il lui donnait et l'admiration que, malgré leurs griefs, M de Staël et lui-même continuaient de professer pour Bonaparte.

28 janvier.

Je vois avec une peine infinie la continuation de ta tristesse, mais puisque tu n'as aucun tort réel à te reprocher, tu devrais bien t'efforcer de supporter des contrariétés qui ont toujours une fin beaucoup plus prochaine que l'imagination ne se le représente ; et lors même que tu aurais été forcée à revenir, je n'aurais pu croire à la durée d'une telle proscription, et en attendant, cha-

cun t'aurait considérée comme une victime d'une décision arbitraire et non méritée. Je t'assure pourtant que mon langage philosophique ne tient pas, en moi, à l'impassibilité, car je me sens choqué. M Biderman avait écrit à son mari que Rœderer venait de lui dire que l'ordre pour te faire quitter la France était expédié et, le courrier suivant, elle écrit que le même donneur d'avis l'avait informée que cet ordre avait été révoqué…

(Sans date.)

De Buonaparte, nous en disons tous des merveilles et il y a de quoi. Il s'entoure bien. De plus, en finance, Dufresne lui sera fort utile pour former des tableaux et tenir les caisses en règle…

Je reviens à te dire que j'aime mieux ne savoir aucune nouvelle que te voir exposée à une imprudence. C'en était une que les trois lignes au haut de la lettre du 5 et écrites après coup. Comment de tout ton or ne peux-tu pas faire un peu de plomb ? Essaye de cette alchimie…

Je saisis toutes les contrariétés de ta situation et je n'emploie pas de temps à t'exprimer en détail combien j'y suis sensible. Lebrun, à qui l'idée t'est venue que j'écrivisse, est un homme tremblant qui se tairait au premier mot et qui conserverait pour lui ton billet et ma lettre, avant de répondre, et, pour avoir voulu passer par le guichet, je perdrais le moyen de te servir. Ce moyen, c'est qu'à ton retour à Paris, j'écrivisse moi-même au général. Et d'ici là, ton ouvrage, qui te place hors des affaires, aura paru et combien d'autres événemens peuvent arriver qui éclairciront notre horizon. Je ne te conseillerai même pas en ce moment de chercher à voir le général, car il faut se remettre un peu en dignité pour faire effet. Et que promettrais-tu ? Voudrais-tu promettre

le silence ou la complaisance de M. Constant ? Consentirait-il à ce marché ? J'ai blâmé, à part moi, plus que je ne l'ai dit, le défaut de convenance de son spirituel discours ; mais, s'il était appelé à en faire un plus fort, mais plus conforme aux circonstances, je ne croirais pas qu'il dût le retenir, si un noble sentiment et non une rancune l'y portait. Que pourrais-tu donc dire ? Que pourrais-tu donc faire ? Prends le bénéfice du temps. Ton voyage ici, annoncé à l'avance, est une ressource politique pour toi. Tu as besoin de te rassurer et de juger de loin du cours des choses.

10 février.

Tu me répètes que tu as beau chercher une issue à ta situation, tu ne la trouves point. C'est, je te le redis, que tu comptes pour rien le secours du temps, et ne sais-tu pas aussi combien ton imagination t'a trompée jusqu'à présent, en bien et en mai ?

15 février.

Je ne suis pas surpris que l'éclat de l'administration de Buonaparte te fasse regretter sa faveur. Tout lui réussit et il sait battre et faire marcher l'opinion au point même de pouvoir se passer des onze substantifs avec lesquels Rœderer a cherché à faire valoir le nouvel ordre administratif, ordre qui est un retour aux anciens intendans sous d'autres noms. Comment Buonaparte, membre de l'Institut, a-t-il oublié dans son Panthéon Newton et Descartes ; Aristide aussi, mais selon les goûts, aurait été bien là, mais avec les seuls héros qu'on a choisis l'antichambre sera belle.

30 pluviôse.

Je vois avec plaisir que tu as toujours beaucoup de goût à louer Buonaparte, et il y a de quoi jouir en ce genre, tant il montre de talent et de savoir faire. Je doute qu'il voulût faire une banqueroute partielle aux inscriptions qui sont déjà si mal traitées. Serait-il sûr même, que les Conseils y concourussent, et pourrait-il se passer de leur adhésion ? Haller applaudit beaucoup, m'a-t-on dit, à tout ce que fait Buonaparte…

Tu m'appelles cruel, et moi je te dirais bien quelque petite injure, si je t'aimais moins, et pourtant elle serait bien douce. Adieu, chère Minette.

Ce Haller dont le nom revient pour la seconde fois était un des fils du célèbre philosophe et naturaliste qu'on appelle communément le grand Haller, sans qu'il soit possible de dire avec certitude si c'est à cause de sa taille exceptionnellement élevée, ou à cause de son très réel mérite. Emmanuel Haller avait mené une vie fort différente de celle de son père. Il s'était lancé, au moment de la Révolution, dans les affaires de banque, de commerce et en particulier de fournitures aux armées. En 1796, il avait exercé les fonctions d'administrateur et de trésorier général de l'armée d'Italie que commandait Bonaparte. Sa réputation était douteuse et il avait été plusieurs fois l'objet d'accusations qui ne paraissent pas avoir été sans fondemens. Au lendemain du 18 brumaire, et alors que le gouvernement consulaire, aux prises avec des difficultés d'argent, était obligé d'accepter le concours de financiers un peu suspects, Haller chercha à se rapprocher de Bonaparte. La lettre suivante, que j'extrais d'un assez volumineux dossier montrera tout à la fois la méfiance assez justifiée que lui témoignait Bonaparte et l'admiration que Haller, malgré l'irritation qu'il

concevait de cette méfiance, ne pouvait s'empêcher de concevoir pour son ancien chef.

1 nivôse.

Véritablement, je suis forcé d'avoir une affaire d'honneur avec Bonaparte. Ses éternelles questions sur mon compte commencent à m'ennuyer furieusement. Affecter sans cesse de me connaître à peine, après deux ans d'intimité, est une chose très révoltante. Comme je suis bien loin de lui demander de l'emploi, cette espèce d'enquête est fort malhonnête. Qu'a-t-il à faire de l'opinion publique à mon sujet, lorsque je ne veux pas de sa faveur ? Ce sont des manières de prince qui me déplaisent fort, et je suis au moment de lui écrire pour le prier instamment de vouloir bien ne pas s'occuper de moi…

N'allez pas croire, d'après tout ce que vous venez de lire que j'aie changé d'opinion sur Bonaparte. C'est toujours à mes yeux la tête la plus forte en Europe. Son cœur est toujours excellent ; lui seul peut rendre le calme et le bonheur à la France ; sa pensée est toujours grande ; l'élévation caractérise son esprit, et je l'admire avec le même plaisir que lorsque je le voyais effacer chaque victoire par une plus grande victoire. Les demoiselles de Lausanne s'en trouvent bien. Je lésai fait danser pour son retour. Je vais les faire danser encore en l'honneur du Premier Consul. Je jouis de lui payer ainsi mon tribut d'admiration et sans qu'il s'en doute. Si je l'aimais comme je l'admire, j'en deviendrais fou,

Mde Staël continuait cependant de préparer la publication de cet ouvrage sur lequel M. Necker comptait pour la « remettre en dignité » auprès du Premier Consul. Elle y travaillait à Saint-Ouen où elle croyait prudent de demeurer encore, mais d'où elle

trouvait moyen de mander à son père des nouvelles intéressantes. « Je ne comprends pas, lui écrivait-il le 27 février, comment tu sais encore tant de détails dans ta retraite. Ils te tombent des toits, et quelque bonne fée, l'apercevant à ta petite lucarne, vient te parler à l'oreille. » M. Necker s'intéressait beaucoup aux progrès de l'ouvrage. Il demandait à sa fille de lui faire connaître les impressions de ceux de ses amis auxquels elle en avait lu quelques fragmens, et il ajoutait : « J'attends beaucoup pour tout de cette manifestation du haut toi. »

L'attente de M. Necker, qui du reste ne connaissait pas l'ouvrage, devait pour le coup être trompée. Loin de la mettre en situation meilleure, cet ouvrage, qui parut en avril 1800, ne fit qu'irriter davantage Bonaparte. Il faut reconnaître que, sous une forme théorique et doctrinale, c'était en réalité un acte d'opposition, non seulement parce que le nom de Bonaparte n'y était même pas prononcé, ce qui faisait un singulier contraste avec les adulations dont « le héros » était alors l'objet, mais parce que M de Staël y reprenait et y développait le vieux thème, cher à Condorcet et à toute l'école philosophique, de la perfectibilité de l'esprit humain. À chaque page, elle parlait de la liberté ; dans l'avant-dernier chapitre, elle prenait la défense de l'éloquence et elle entreprenait de réfuter cette erreur, « que le talent oratoire est nuisible au repos et à la liberté même d'un pays. » Or Bonaparte faisait peu de cas de l'espèce humaine et il faut reconnaître que, durant la période révolutionnaire, la perfectibilité de l'espèce avait au moins subi un temps d'arrêt. Il entretenait le mépris qu'on sait pour les idéologues, et ce qu'il y avait d'un peu utopique et chimérique dans les conceptions politiques de M de Staël n'était pas pour le réconcilier avec l'idéologie. De même, il faisait peu de cas de l'éloquence, et il faut reconnaître également

que, dans les assemblées révolutionnaires, l'éloquence avait fait plus de mal que de bien. Ce qu'il voulait, c'était le silence. Avant peu il devait en donner la preuve, d'abord en épurant, puis en supprimant le Tribunat. Faire l'éloge de la philosophie, de la liberté et de l'éloquence, c'était donc aller contre ses secrets desseins. Ceux qui voulaient lui plaire ne s'y trompèrent pas. L'ouvrage de M de Staël fut attaqué assez perfidement par Fontanes dans le Mercure, et Chateaubriand vint même à la rescousse. Au contraire, le livre eut beaucoup de succès dans le camp des philosophes, et si M de Staël eût été plus clairvoyante, elle n'eût pas lu sans inquiétude la lettre suivante dont le signataire inconnu n'avait évidemment pas partagé les premières illusions de l'auteur ou en était revenu.

27 floréal.

Permettez que je vous remercie de tous les plaisirs que j'ai éprouvés en lisant votre dernier ouvrage. Quel courage il a fallu pour défendre les principes dans un moment où la liberté est perdue ! Tous les républicains ont trouvé dans votre livre un asile contre le despotisme ; vous leur avez donné la certitude que la vérité triomphe tôt ou tard. Aussi regardent-ils tous votre ouvrage comme le premier qui a paru depuis la Révolution. La page 150 a produit le plus grand effet. Le portrait est d'une ressemblance admirable. Vous avez tué le charlatan de vices. J'étais hier chez un libraire au Palais-Royal. On parlait beaucoup de votre ouvrage et je vous assure, madame, que tout le monde partageait l'enthousiasme qu'il a produit chez moi.

Mde Staël avait cru cependant pouvoir revenir à Paris ; mais elle n'y retrouvait pas le calme. Quelques nouveaux extraits des lettres de M. Necker vont nous montrer à quelles agitations elle

continuait d'être en proie, en même temps que la persistante admiration que Bonaparte continuait d'inspirer non seulement au père, mais à la fille.

14 ventôse.

Je l'ai reçue cette lettre qui m'a si fort bouleversé et pourquoi la peine que tu fais éprouver n'est-elle pas en diminution de la tienne ? Ah ! que j'ai regret de ne t'avoir pas pressée de venir ici. Que tu sois affligée et blessée des procédés qu'on a pour toi, je le trouve naturel, mais que tu en reçoives une impression telle que tu me dépeins, mon jugement s'y perd. J'ai quelquefois éprouvé l'injustice et l'ingratitude, mais il y avait un moment de plaisir à se relever dans sa propre pensée. Je sais que la réponse de T., si elle est sue, te vaudra de l'intérêt, car des paroles indiscrètes d'une femme blessée peuvent-elles effacer à tel point des services réels et une amitié si longtemps suivie ? Il a voulu plaire à Buonaparte, et le grand homme qu'il est, par un sentiment de générosité, désapprouvera peut-être qu'on veuille ainsi charger son léger mécontentement. Mais quoi qu'il en soit, est-ce à de tels intérêts qu'il faut sacrifier, même un instant et seulement en pensée, les grands intérêts auxquels tu te dois ? puissance des choses factices sur une imagination inflammable ! Ah viens ! viens ! et quand tu m'auras vu, m'auras entendu, m'auras mis en commerce avec ta raison, tu feras de moi ce que tu voudras.

25 ventôse.

J'entends ta situation comme toi-même, et ce que j'entends mieux que toi, c'est combien ta personne, si distinguée, est audessus des atteintes durables. Ils ne seront rien, les autres, avec un vent contraire, et tu seras la personne durable, la personne re-

cherchée et sentie de l'Europe. Prends donc un peu de patience et viens trouver ici le secours de l'intimité et de l'expérience. Sois sûre qu'ici on ne verra que M de Staël et que tu seras meilleure à présenter que jamais.

21 mars.

J'ai reçu ta lettre du 22. Toute cette poursuite de détail contre toi est d'un genre détestable, et l'on se trompe sûrement si l'on croit plaire ainsi à un grand homme et qui doit savoir par mille traits combien tu as été et combien tu es encore enthousiaste de lui…

Je vois avec peine aussi ce que t'a dit l'ordonnateur. Mon affaire cependant ne peut être réglée par une loi générale, laquelle de plus, autant que j'ai été instruit par les papiers, ne porte que sur les créances postérieures à 1800. Il m'est visible qu'ailleurs il n'y a pas faveur pour nous, mais puisque tu es contente de l'esprit de justice de Buonaparte et que j'y ai pour ma part une grande confiance, il faut espérer qu'on ne nous opprimera pas.

27 germinal.

Je présume que tu feras hommage de ton livre au grand homme, et il verra qu'à côté de tant d'esprit et d'instruction tu ne peux pas ressembler au portrait que malignement on lui a fait de toi. Sois sûre que ton esprit se calmera, que ton imagination revivra quand tu seras éloignée de ce théâtre où trop de contrariétés t'ont donné du tourment. Que je serai heureux si je puis contribuera te donner du calme ! Je l'espère…

Ce que tu dis de l'excellente représentation du Consul à la séance de l'Institut est très intéressant. L'homme d'esprit,

comme tu le dis, se marque en tout.

Se rendant aux appels réitérés de son père, M e de Staël, à la fin de mai, et quelques jours avant la bataille de Marengo, se décidait enfin à partir pour Coppet. Sans doute elle avait eu quelque sujet de satisfaction, peut-être le succès de son ouvrage dans ce milieu philosophique et libéral qui était celui à l'approbation duquel elle tenait le plus, car M. Necker lui adressait cette dernière lettre :

(Sans date.)

Comme le bonheur te sied bien ! Je dis cela de nouveau, comparant ta lettre du 18 à celle du 16. Je m'en tiens aujourd'hui à te dire que je vois approcher ton départ avec beaucoup d'approbation et infiniment de plaisir. Viens donc, ma chère Minette, et je désire comme toi que nous ayons à parler du héros pacificateur, après avoir tant parlé du héros victorieux. Tu trouveras son buste dans le salon à la même place où tu l'as mis.

Ainsi M de Staël avait, de ses propres mains, installé un buste de Bonaparte dans le salon de Coppet. Qu'est devenu ce buste ? Je l'ignore. La seule chose que je puisse dire, c'est que je n'ai trouvé aucun buste du Premier Consul, à Coppet, ni au salon, ni dans le grenier.

03

AVANT L'EXIL

Mde Staël était partie pour Coppet dans les premiers jours de mai 1800. Bonaparte, qui préparait alors le passage de son armée par le grand Saint-Bernard, l'avait précédée d'une semaine en Suisse. À Genève, il eut une entrevue avec M. Necker. Suivant M de Staël, ce serait Bonaparte qui aurait désiré voir M. Necker, et en effet il lui avait fait parvenir, trois années auparavant, l'expression de son regret, de ne l'avoir point vu lors de son rapide passage à travers Coppet. Suivant d'autres, ce serait M. Necker qui aurait sollicité l'entrevue. Rien n'en témoigne, sauf cette phrase d'une de ses lettres à sa fille : « Je voudrais bien que le grand, le héros consul, vînt à Genève. » Mais il n'y a point là trace d'une sollicitation. La vraisemblance est que le désir de cette entrevue fut réciproque. L'admiration de M. Necker pour Bonaparte était trop grande pour qu'il ne désirât pas le rencontrer et M. Necker, bien qu'assurément un peu oublié des générations nouvelles, avait laissé cependant en France une réputation trop grande pour que Bonaparte, qui aimait à connaître les hommes, ne fût pas curieux de l'entretenir. Il ne subsiste malheureusement de cet entretien aucun récit contemporain et authentique. S'il fallait en croire M de Staël dans ses Dix années d'exil, M. Necker n'aurait trouvé rien de « transcendant » dans la conversation de Bonaparte, et s'il fallait en croire l'auteur du Mémorial de Sainte-Hélène, Bonaparte n'aurait vu dans M. Necker qu' « un lourd régent de collège bien boursouflé. » « Il ne savait même pas, aurait-il dit, comment on faisait le service avec des obligations du Trésor. » Mais il ne faut pas oublier que les Dix années d'exil, d'une part, et le Mémorial, de l'autre, datent d'une époque bien postérieure, où M de Staël avait des griefs contre Bonaparte, et Bonaparte des griefs contre M de Staël. Il convient de n'accorder qu'une médiocre confiance à ce double rapport qui pourrait

bien avoir subi la double déformation de la rancune et du temps. Nous verrons tout à l'heure que l'admiration de M. Necker pour Bonaparte allait croissant. Il n'est donc pas probable qu'après avoir causé une ou deux heures avec lui, il se soit exprimé d'une façon aussi dédaigneuse. D'autre part, bien que Bonaparte dut, par la suite, concevoir une assez vive irritation contre M. Necker, il paraît cependant avoir toujours parlé de lui avec égards.

La conversation ne roula pas seulement entre eux sur des questions de finance, M. Necker en profita pour entretenir Bonaparte de la situation de sa fille et pour expliquer, atténuer l'opposition que M de Staël aurait marquée contre certains actes du Premier Consul. « Je ne blâme point qu'on critique le Gouvernement, lui aurait répondu celui-ci, pourvu qu'on le fasse avec convenance et modération. » Mais où s'arrêtait la modération et où commençait l'inconvenance ? Bonaparte et M de Staël ne plaçaient point la limite au même point. Aussi ne devaient-ils pas demeurer longtemps d'accord. Provisoirement cependant, une sorte de trêve semblait conclue et M de Staël pouvait au mois de juin écrire à Gérando que Bonaparte s'était montré aimable pour son père et pour elle.

Quelques semaines après, la victoire de Marengo portait au pinacle la gloire de Bonaparte. Haller, cet ancien trésorier de l'armée d'Italie qui, l'année précédente, voulait « avoir une affaire d'honneur avec Bonaparte, » parce que celui-ci semblait mettre en doute sa probité, épanchait son enthousiasme dans une lettre à M de Staël à laquelle il ne l'aurait sans doute pas communiquée aussi librement s'il n'avait pas eu le sentiment de trouver chez elle un écho :

On va encore appeler cela la fortune de Bonaparte, tandis que ce n'est que le résultat d'une combinaison parfaite, car la bêtise même de Mêlas était calculée, comme on peut calculer une comète. On ne se trompe pas lorsqu'on est arrivé à des données sûres sur les hommes. La vie de notre héros a de grands et beaux momens, mais il n'y en eut jamais un de cette grandeur : le sang épargné, ce malheureux Gênes rendu à lui-même, ces infortunées victimes de la barbarie stupide de l'Autriche arrachées à ses fers, cette armée qui défile à travers dix-neuf places fortes qu'elle remet sans avoir osé combattre, cette paix et ce calme rendus dans un instant à ces misérables peuples d'Italie, non, jamais il n'y eut tant de bienfaits, tant d'avantages réels d'une seule action et d'un seul homme.

Un correspondant, qui ne signait point et dont l'écriture m'est inconnue, allait même plus loin, et peu s'en fallait qu'il n'associât les habitans de Coppet à la gloire de Marengo :

C'est donc de Coppet, madame, que sont partis les foudres de guerre qui viennent de pulvériser l'armée de Mêlas et les ambitieux projets de mon bon ami le baron de Thugut (car il est bon que vous sachiez que je l'ai beaucoup connu). C'est à Coppet que Berthier a diné en se mettant en route avec son chef d'état-major Dupont et tous leurs aides de camp qui se sont collectivement et sommairement distingués. En vérité, madame, je suis ravi que Coppet et ses habitans se lient à cette remarquable campagne. Monsieur votre père a dû se rencontrer avec le Premier Consul à Genève. Et vous, madame, l'avez-vous vu ? Ah ! s'il vous connaissait comme moi, son goût pour tout ce qui est remarquable, le vôtre pour ce qui est grand, je dirai même extraordinaire, vous auraient bientôt rapprochés.

Mde Staël elle-même cédait à l'enthousiasme. C'est l'expression dont elle se sert dans une de ses lettres de cette époque. Après tout un été et un commencement d'automne passés à Coppet, elle revenait à Paris apaisée dans son esprit d'opposition. Elle était heureuse d'y goûter « le plaisir de causer et de causer à Paris qui, je l'avoue, a-t-elle écrit, a toujours été pour moi le plus piquant de tous. » Elle s'empressait de rouvrir son salon et jouissait d'y voir, paisiblement réunis, des hommes autrefois ardemment divisés, républicains modérés, anciens constitutionnels, émigrés rentrés. Aux réunions qui se tenaient périodiquement chez elle, elle aurait pu appliquer ce que, durant cette période d'accalmie et d'apaisement des passions, elle écrivait à Joseph Bonaparte, en lui décrivant un bal auquel elle avait assisté : » Chez un officier russe, toutes les sociétés de Paris s'étaient réunies, l'aristocratie, la démocratie et, comme Ovide le dit de l'âge d'or, les loups paissaient tranquillement à côté des moutons. »

La correspondance de M de Staël avec son père avait repris dès son retour. L'admiration de M. Necker pour Bonaparte allait croissant. C'était le moment où le Premier Consul, accepté comme médiateur par la Suisse, préparait un plan de constitution pour les cantons qui allaient constituer la Confédération Helvétique. M. Necker se réjouissait d'apprendre que Bonaparte donnait la préférence à un gouvernement fédératif à la tête duquel ne serait point placé un chef unique, et il ajoutait : « Il ne doit y avoir qu'un consul dans le monde, comme il n'y a qu'un Buonaparte. »

Quelques fragmens de ses lettres, durant l'hiver de 1801, vont encore nous le montrer judicieux appréciateur des événemens et

sage conseiller de sa fille dont il s'efforçait de calmer les agitations.

3 frimaire.

J'ai reçu ta lettre du 24 où je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public et le tien propre. Je suis tout à fait en peine de ce que tu me dis sur ta santé et de tes insomnies. C'est ainsi que des maladies de bile arrivent. Il n'y a pas le sens commun à tes regrets. D'abord, je n'en crois pas la cause réelle, et puis, quand cela serait, qui peut s'affliger de n'avoir pas vu l'avenir ? Qui pourrait même croire assez à ses facultés pour voir bien le présent ? Souvent ce qu'on regrette eût fait notre mal et je pourrais très bien appliquer cette observation à ton cas particulier. Mais aujourd'hui, ce n'est qu'un mot de sensibilité et de morale que je t'adresse, et je l'accompagne de tous les sentimens que tu peux deviner.

Je reçois ta lettre du 2 nivôse. Quelle véhémence ! Quelle peinture désespérante ! Pourrait-on croire que tout cela est écrit par une personne qui fait envie à tout le monde du moment par sa situation et son éclat dans la société ? Je suis bien persuadé que tu exagères les exceptions qui se présentent dans ta route. Oh ! que tu es faible avec tant de raisons d'être forte et qu'importe que tu ne sois pas invitée aux fêtes publiques quand aucune raison ne peut être donnée de cette exception dont tu puisses être ni honteuse ni embarrassée.

Nivôse.

J'ai reçu fort régulièrement ce que tu m'as écrit le 8 et je gémis véritablement de voir que tu continues à être mécontente du fonds de ta santé tandis que ton être moral jouit si pleinement du

danger auquel a échappé le protecteur de la France et de tous les gens de bien, et le tien particulièrement, car tu aurais eu ta grande part des risques dans un bouleversement.

J'étais ici ton médecin, pour toutes tes malingreries, et je regrette d'être privé de cette douce fonction/puisque tu n'as pas confiance à Portail. J'approuve infiniment ton projet de vivre dans l'obscurité. Laisse-toi chercher, tu le mérites bien, et apprends à mépriser. J'aime beaucoup dans ton roman ce que tu te proposais de dire sur le charme qu'il y a à causer avec un ami dans toutes les situations, malheur comme bonheur.

Dans une lettre du 16 pluviôse, M. Necker porte un jugement assez sévère sur la politique anglaise, puis il ajoute :

Buonaparte saura bien profiter de toute cette politique. Et il est dans une position unique pour cela. Il agit par lui-même, n'a rien à craindre d'une faute parce qu'il n'a point de supérieur et que l'opinion même n'existe pas. Je ne sais même s'il se soucie de la ménager en paroles. Lucien avait paru vouloir la caresser et il paraissait s'y entendre, mais je ne serais pas surpris que cette sorte de gloire lui eût été interdite, car nous voulons cette dame exclusivement. Je suis toujours affligé, quoique je ne te le répète pas, de ton amour malheureux pour le général Consul, mais s'il fait le bonheur et la gloire de la France, tu auras un dédommagement.

21 pluviôse.

Ta cousine est toujours pour toi ce que tu peux désirer ; elle prend une sensible part à ta position et bien plus cependant, ainsi que moi, à l'impression qu'elle fait sur toi. Je te blâme toujours et ta disposition à regarder comme fixe, comme invariable tout ce

qui te fait de la peine, et je suis bien loin de juger de même nommément tes peines présentes. Comment ne peux-tu pas, en attendant des changemens, vivre heureuse même en fermant ta porte à tout le monde et vivant au milieu du tourbillon de Paris et voyant seulement Constant, Mathieu, Pictet, Nestor, et d'autres encore, mais pourquoi des personnes qui sont assez esclaves de la fortune pour croire faire un sacrifice en te voyant ? Élève-toi donc à ce que tu es, et fais une fois connaissance avec le sentiment consolateur qu'on nomme le mépris.

Je n'entends jamais parler du général Consul qu'avec éloge et l'on vit encore à Genève sur l'enthousiasme que tu as laissé pour lui à ton dernier séjour et il est vrai que, par sa vie héroïque depuis lors, il a bien vérifié tes prédictions. Serait-il possible qu'on cherche à lui faire des ennemis. Voici ce que je lis dans une lettre d'un homme arrivant de Bâle, et qui voit tout en beau : « Je n'ai pas trouvé chez les généraux dont j'ai vu plusieurs, non plus que chez les officiers et même les soldats l'enthousiasme pour (Bonaparte)… que je m'attendais. » Je vois avec plaisir qu'à Paris il n'y a rien de semblable, mais on y est tellement gens de singerie et d'imitation qu'on ne peut compter les hommages parmi les rentes perpétuelles, à commencer par M. Necker qui, à la vérité, était un bien petit héros auprès de Buonaparte.

21 ventôse.

Oui, il faut se réjouir de cette première fin de tant de malheurs, et honneur en soit au héros de la France et du monde…

Ta lettre du 16 m'est venue exactement, celle du 12 de même. Tu as bien besoin de venir chercher ici quelques paroles propres à ton caractère ou plutôt à cette imagination qui te désole. Je

connais ce mal, mais pas au point où tu m'en parais possédée. L'éloignement des mêmes objets te soulagera déjà plus que tu ne penses.

On blâme universellement Tal. (évidemment Talleyrand) de ne l'avoir pas invitée à son bal (trois mots illisibles). Je n'en ai entendu dire mot à personne et l'on ne parlera pas davantage de la conduite de Pastoret. Adieu, chère Minette. Quel grand homme toujours davantage que Buonaparte !

24 avril.

J'ai reconnu au style et à l'écriture qu'une lettre charmante que j'ai reçue de l'Administration maternelle était faite par M Pastoret et je te prie de lui témoigner ma sensibilité à ses expressions si délicatement choisies. Et, à cette occasion je voudrais aussi que M. et M Pastoret sussent ici que je prends à reconnaissance et avec toute la force de mon affection pour toi leurs procédés à ton égard. Que ne suis-je au temps de ma puissance pour le marquer efficacement, et, confident que je suis de ton caractère et de tes plus secrètes pensées, comme il serait aisé d'expliquer et de garantir qu'aucun reproche sérieux ne peut jamais t'être fait !

Adieu, chère Minette ; ton départ est donc fixé au 21 floréal que nous appelons ici le 11 de mai. Je voudrais qu'un beau printemps m'aide à te bien recevoir et à t'offrir avec mon amitié quelques compensations de ce Paris unique pour la jouissance de tout ce que la nature t'a donné en esprit et en talent. Peux-tu douter que je n'aie un plaisir extrême à te revoir. Ah que ne serait-il pas, ce plaisir, s'il n'était pas troublé par la connaissance de l'ennui que ce séjour te cause !

Mde Staël arrivait donc à Coppet au mois de mai, partagée comme toujours entre la joie de retrouver son père et l'ennui que lui causait ce séjour un peu solitaire. Pour tromper cet ennui, elle cherchait à y attirer Fauriel, avec qui elle était entrée récemment en relation, et qui se rendait dans le Midi. Comme il s'excusait de ne pas s'être rendu à son invitation, elle lui écrivait :

Vos excuses sont inutiles. Elles sont plus que suffisantes pour un certain degré d'amitié, elles ne valent rien pour un certain degré de plus… Ce qui fait donc que, si nous parlons sérieusement, solidement, comme deux bons vieux hommes, je suis très reconnaissante de ce que vous êtes pour moi ; mais si je reviens à ma nature de femme, encore jeune et toujours un peu romanesque même en amitié, j'ai un nuage sur votre souvenir que vos argumens ne dissiperont pas.

Le nuage devait se dissiper cependant et M de Staël demeura dans les termes d'une amitié très cordiale avec Fauriel. Elle était sujette à ces susceptibilités, et, suivant la remarque très juste de M Necker de Saussure, « jamais les distinctions entre les diverses espèces d'attachement n'ont été moins marquées que chez elle. En elle la tendresse maternelle et filiale, l'amitié, la reconnaissance ressemblaient toutes à l'amour. » De là, dans quelques lettres d'elle qui ont été publiées dans ces derniers temps de droite et de gauche, des expressions excessives qui ont donné lieu à des interprétations peu bienveillantes. On ne saurait, en tout cas, mal interpréter les sentimens qu'elle portait au vieux Meister, l'ancien collaborateur de Grimm, le continuateur de la Correspondance littéraire et aussi l'ancien précepteur du fils de M Vermenoux, cette aimable femme à qui M. Necker avait fait la cour, et dont il avait fini par épouser la demoiselle de compagnie.

Meister était demeuré l'ami du ménage. Il connaissait M de Staël depuis son enfance. Aussi entretint-elle avec lui, trente années durant, une correspondance affectueuse. Après avoir longtemps vécu à Paris, Meister était établi à Zurich, son pays d'origine. Aussi M de Staël, qui continuait de travailler à son roman de Delphine, s'adressait-elle à lui, avec un souci de l'exactitude et de la couleur locale qui surprend un peu chez elle, pour lui demander des renseignemens sur un certain couvent de Seckingen, situé entre Bâle et Schaffouse, où elle voulait trouver un refuge pour son héroïne. « Le noviciat est-il long dans cet ordre ? lui écrivait-elle. Un évêque pourrait-il en dispenser ? » Et elle ajoutait : « Tous les détails que je pourrais savoir sur les règlemens de cet ordre, la liberté qu'il laisse, son histoire, qui l'a fondé ? le livre où on en parle, me seraient très utiles. « Dans une autre lettre, elle s'abandonnait à son « humeur boudeuse » qui ne trouvait pas beaucoup d'écho chez Meister, assez récemment revenu d'un voyage en France et « ennemi déclaré de toutes les révolutions. »

Que dites-vous de toutes ces paix, lui écrivait-elle, et de l'indifférence de Paris à côté des transports de Londres ? La paix était bien plus utile cependant à la France qu'à l'Angleterre. N'en concluriez-vous pas par hasard que la liberté est de quelque chose dans l'intérêt que les peuples prennent à leur destinée… Bonaparte, très en colère de l'impassibilité de Paris, a dit à ses courtisans réunis : « Que leur faut-il donc ? » Et personne ne s'est levé en pied, ou rassis, s'il était debout, pour lui dire : La liberté, citoyen consul, la liberté !… Vous voyez que je me laisse aller à mon mouvement naturel, mais je vais rentrer dans les chaînes et l'amusement, qui énerve aussi l'âme, et je me tairai six mois.

Mde Staël rentrait volontairement « dans les chaînes, » c'est-à-dire à Paris, au mois de novembre. Durant les dernières semaines de son séjour, un dissentiment, le premier, s'était élevé entre elle et son père. « Ces séparations, écrivait-elle quelques années auparavant, sont le malheur de ma vie. J'aimerais mieux mourir que d'exister longtemps avec tant de peines. » Les mêmes peines se renouvelaient cependant, chaque année plus cuisantes. Aussi M de Staël avait-elle conçu la pensée de ramener son père avec elle à Paris. Rien à ses yeux ne s'opposait à ce dessein. Bien que tenue un peu à l'écart par le monde officiel, comme on dirait aujourd'hui, elle y avait passé à tout prendre un hiver et un printemps paisibles. Le Premier Consul ne témoignait vis-à-vis de M. Necker d'aucun sentiment d'hostilité depuis l'entrevue qu'ils avaient eue à Genève. Pourquoi M. Necker ne viendrait-il pas s'établir à Paris avec sa fille ? M de Staël le voyait déjà entouré d'honneurs, faisant l'ornement de son salon, visité, consulté peut-être par tous ceux qui prenaient part aux affaires et aidant ainsi sa fille à exercer cette influence et ce magistère politique auquel elle aspirait. Probablement dans les dernières semaines qui précédèrent son départ, elle s'ouvrit à son père de ce désir. Mais M. Necker, plus judicieux appréciateur de sa propre situation que ne l'était sa fille, ne voulut point entrer dans ce projet auquel M de Staël devait revenir, l'année suivante, avec une insistance que nous verrons. Cette discussion entre eux semble avoir ajouté à la tristesse de la séparation. Chaque départ était au reste un drame au cours duquel le père et la fille s'efforçaient de se dissimuler mutuellement la vivacité de leurs regrets. Sous le toit de Coppet, ils s'écrivaient, de chambre à chambre, mais ils ne se parlaient pas ou à peine. Ainsi en témoigne ce court billet que, la veille ou le matin de son départ, M. Necker adressait à sa fille :

Chère amie, j'ai cru remarquer avant-hier que tu approuvais le désir que j'avais d'éviter un dernier déchirement. Je t'embrasse du fond d'un cœur passionné pour toi. Je prendrai soin de tes dépôts et de ton ami ; tu lui as rendu, par ton charme et ton amitié, un sentiment de crainte qu'il avait perdu. Adieu, chère Minette, bon courage.

Mde Staël ne partait pas seule cette fois. Elle avait pour compagne de route sa plus chère amie, M Necker de Saussure, la fille du grand naturaliste, qui avait épousé le fils du frère aine de M. Necker, celui que dans ses lettres il appelle souvent Germani. Bien qu'elle trouvât assurément dans cette compagnie un adoucissement à sa douleur, cependant, du premier relais de poste après la frontière, elle adressait à son père cette lettre qui n'est qu'un long sanglot.

Morez, vendredi soir.

Hélas ! cher ange, je n'ai à t'entretenir que de sentimens douloureux. Cette route, tant de fois parcourue dans ce sens avec des souvenirs toujours déchirans, me retrace ce que j'ai souffert, pour ajouter à ce que je souffre. Je ne puis concevoir comment je suis partie sans avoir rien obtenu de toi, et si je retournais, le seul charme de ta présence m'ôterait la force de te demander même la vie, si mon insistance te déplaisait. Pourquoi voudrais-tu donc abuser de ce charme ? Change-t-il rien au fond du cœur, et quand vingt fois ta grâce angélique enchaîne la plainte sur mes lèvres, en dévore-t-elle moins mon âme ? Ah ! je te l'affirme, cette vie de séparation est impossible, et j'aimerais mieux, comme je ne sais quel jeune homme chez les anciens, m'ensevelir sur les limites des deux patries, qu'éprouver encore ce que j'ai senti cette fois. Je ne suis point mobile, mais ton empire, mais ta perfection,

mais ta nature céleste, compriment souvent ce que je ne cesse jamais de désirer. Ah ! j'ai pour toi le plus tendre, le plus passionné des sentimens ; veux-tu l'empoisonner par le malheur ? Je ne t'admirerai pas moins si tu me refuses, mais chaque douleur s'unira à ton souvenir, tandis que ta présence fait naître à tous les instans une nouvelle jouissance. Penses-y ; rien ne peut concilier mon bonheur avec la séparation, rien, jamais rien, et quand tu m'auras soulevée quelquefois, je retomberai toujours dans le désespoir. Que suis-je loin de toi ! Sans toi, mon être intérieur se désorganise, et l'autre vie, si elle existe, c'est à toi seul que je puis la devoir.

Ma pauvre cousine, toute aimable et toute douce, s'est coupé le doigt assez cruellement à la cure, en se servant à l'inverse de ces couteaux qui plient ; penses-y pour n'en avoir pas ; — ta grosse fille ne s'est fait aucun mal, elle en avait assez d'ailleurs. — Nous attendons mon cousin, je finirai ma lettre après l'avoir vu.

J'ai été un peu plus contente de ce que m'a dit le cocher. En lui remettant mon billet, il m'a assuré qu'il aimerait mieux être tué que te verser et je l'ai bien confirmé dans sa préférence, car, moi aussi, j'aimerais mieux me tuer que de te voir verser, et je vaux bien Richer.

Mon cousin arrive, cher ami ; il me dit qu'il t'a vu ; je voudrais, à chaque poste, rencontrer un visage qui eût vu le tien, le tien qui est le plus noble, le plus expressif que je connaisse. Adieu, ange, ange à moi sur cette terre ; n'oublie pas le dernier mot que tu m'as écrit ; j'y pense sans cesse.

De Poligny, la première petite ville que l'on rencontre, au sortir des montagnes du Jura, elle écrivait encore à son père :

Samedi soir.

Me voilà hors des montagnes, cher ami, mais nous avons eu la fin de journée la plus pénible grâce à l'insigne personnalité de mon cousin qui, voulant avoir des chevaux là où il n'y en avait pas, nous a fait mettre des rosses indignes et qui reculaient dans les montagnes. Oh ! comme j'ai pensé à toi ; je regardais les nuages, et il me semblait que je te parlais ; si tu avais été là, quelle aimable colère aurait calmé la mienne ! Le petit Albert était gentil ; on voyait qu'à dix-huit ans il n'aurait pas souffert qu'on tyrannisât sa mère. Mais je me sentais perdue et tremblante, non du danger qui n'était pas grand, mais de cet isolement de tout secours en sortant d'auprès de toi dont l'intérêt enveloppe ma vie. Adieu, ange.

Dimanche à 5 heures du matin.

Nous sommes raccommodés, ton neveu et moi, et aussi il est resté lui-même trois heures au milieu des bois pour prix de son égoïsme, et il a promis de nous laisser passer. Mais j'avais besoin de m'adresser à mon gros chat pour qu'il vînt en pensée au secours de ma colère. Adieu, mon ange à moi, qui m'aime mieux que les autres et que j'aime plus que tout au monde.

Pour quelle raison ces deux lettres sont-elles les seules de l'année 1801 qui aient été conservées ? Je ne saurais le dire. Une seule chose est certaine, c'est que les autres ont été égarées ou détruites. Pour suivre M de Staël, il nous faut maintenant retourner à la correspondance de M. Necker, qui allait la reprendre avec régularité, et dont je continuerai d'extraire les fragmens qui me paraissent de nature à présenter quelque intérêt général.

Sans date.

Je ne t'aurais pas écrit aujourd'hui, ma chère Minette, si je pouvais différer de t'exprimer par quelques mots l'émotion que m'a causée ton billet de Poligny. Je te vois sans cesse sur le penchant de cette montagne regardant le ciel et pensant à ton ami, à lui ton protecteur, non par ses droits, mais par ses ardentes prières. Je voudrais aussi remplir auprès de toi toutes les places où l'on peut te servir de sauvegarde ; il n'en est aucune que je rebutasse, aucune qui ne me fût chère.

J'ai eu quinze jours de très bonne force, et puis des malingreries morales et physiques m'ont enlevé mon tems. Heureusement qu'il n'est pas nécessaire, comme autrefois, à la chose publique. Mon voisin qui rêve aux corneilles a fait une République platonique après avoir discuté ce qui est, et en vérité ce n'est pas tellement mal qu'avec un an de travail, il ne pût en faire quelque chose, mais il faudrait pourtant qu'un homme de plus d'esprit s'en mêlât. Je crois toujours que ce n'est pour personne le tems d'écrire et pourtant je me reconnais juge imparfait de certaines circonstances. Et de plus, tout est cultivé, ce me semble, en serres chaudes, ce qui avance ou dénature les saisons. Je crois beaucoup au tems et à la nécessité de lui laisser sa part : c'est ce qu'on ne voit pas assez au milieu du mouvement de Paris où l'on est alors disposé à croire que les causes et les effets se touchent.

Je pense comme toi et tous les jours davantage que Bonaparte est un homme unique, et c'est l'acclamation de l'Europe. Combien les Anglais me paraissent effacés et par leurs résolutions et par leurs hommes et par leurs manières ! M. Pitt figurait bien là, mais sa pernicieuse et opiniâtre adhésion à la guerre continentale a perdu les finances ; il a fait ce que la France, surabondamment forte en hommes, devait souhaiter qu'il fit. On a craint, dit-on, la

descente, mais on la craindra bien davantage, quand la marine de France sera plus forte.

Le cardinal Caprara soupant tête à tête avec M Grand, quelle initiative de religion que de telles manières ! Elles ne ressemblent pas à celles de Luther et de Calvin, mais le tems seul fait voir que les arbres ne s'élèvent que des racines.

17 novembre.

Tu auras toujours une navigation difficile entre les deux promontoires, mais il est impossible de sacrifier à l'incertain la considération actuelle et cette compagnie vers laquelle ton goût te porte et qui seule peut te sentir et te bien louer. Pauvre petite, te voilà dans la vaste mer et mes regards t'y suivent, car, avec l'esprit des siècles, tu es toute enfant par le caractère. Tu me fais des caresses charmantes ; reste-moi fidèle comme je te le serai.

Quelqu'un revenu de Paris a dit que Madame Buonaparte tenait depuis quelque tems beaucoup plus à distance les personnes admises chez elle.

1 décembre.

Il me semble que le brillant de la gloire du héros va en augmentant. Mon cynique voisin (?) disait hier que ce brillant lui faisait mal aux yeux mais je le traitai rudement. Et tous ces émigrés ! quel changement de décoration ! Je viens de voir Bonstetten allant de Berne à Genève. Il m'a fait des tableaux plus que des récits. Je pense que tout l'intérêt est à Reding dont il loue l'esprit et le courage. Au reste, tout dépend dans cette République comme dans les autres de la volonté connue ou devinée de Buonaparte. Jamais homme n'a eu une autorité plus étendue, car il y

a une vaste atmosphère de lui au delà de l'univers auquel il commande directement…

6 décembre.

Je reçois ton billet du 8 avec la lettre qui y était jointe. Il est nuit, et je n'ai pu lire avec tous mes soins toutes les phrases de cette bête et impertinente production. Je suis très offensé, mais, de grâce, toi, ne dis rien et garde-toi de donner à cette Dame les honneurs d'une explication parmi les siens et les ébats de son ridicule héroïsme. Il faut étouffer cela par un mépris silencieux et ta cousine doit se garder d'aucun éclat ; libre à elle de se retirer doucement. Il faut savoir se vaincre pour son intérêt quand on ne peut rien obtenir par la bataille. Je pense que ta cousine n'aura pas laissé paraître qu'elle t'avait instruite. Tu es, chère amie, condamnée à l'envie ; elle prendra des armes contre toi où elle pourra, mais tes nombreux amis, ton salon même, sans rien dire de ta renommée, seront plus forts que ces petites insurrections de l'amour-propre fâché du bruit que tu fais. Appelle-moi, je le veux bien, mais pour un plus grand combat.

La dernière lettre que j'ai de toi est du 12 frimaire. Ta mélancolie me fait une peine extrême. Ta situation n'est-elle pas établie ? Il est certain que cette manière de te laisser dire par ta cousine tous les petits propos qui te concernent est un agacement continuel. C'est, comme tu le dis fort bien, écouter aux portes, et cela ne vaut rien pour le bonheur. Quelle gaucherie que tout cela. Ah ! sans doute, tu aurais besoin d'une sauvegarde. Et moi j'aurai ? besoin d'une force agissante égale à mon sentiment pour toi.

26 décembre.

Voici ce que j'ai lu dans une lettre de Paris : « La maison de M de Staël est plus brillante que jamais et tout ce qu'il y a de plus marquant, de plus saillant vient y porter son tribut d'hommages. » J'ai joui de ce récit, et puis je gronde un peu ma chère Minette de ce qu'elle me réserve toujours la part mélancolique. Encore si je pouvais y faire du bien, je n'envierais rien.

On accourt à Lyon pour voir le héros, l'homme unique, ainsi que tu l'appelles.

Cette lettre de. M. Necker est la dernière de l'année 1801. L'année 1802 devait voir la reprise des démêlés de M de Staël avec Bonaparte et le commencement de ses épreuves.

Le pouvoir et le prestige de « l'homme unique « allaient croissant chaque jour ; mais chaque jour aussi sa main se faisait sentir plus lourde. Au cours de l'année 1801, il avait supprimé plusieurs journaux dont l'indépendance le gênait. Il ne voulait plus de la liberté de la presse. Au début de l'année 1802, il supprima l'opposition parlementaire dont il ne voulait pas davantage. À son instigation, le Sénat, usant de son droit constitutionnel, fit sortir du Tribunat vingt et un membres qui s'étaient signalés par leurs critiques de certaines dispositions législatives proposées par le Premier Consul. Les principaux étaient Benjamin Constant, Daunou, Chénier, Ginguené. Tous comptaient parmi les amis de M de Staël et les habitués de son salon. Elles les vengea d'un mot spirituel. Quelqu'un ayant dit devant elle que le Tribunat avait été « épuré : » « Vous voulez dire écrémé, » répliqua-t-elle. Le mot fut rapporté à Bonaparte. À la première impression, l'épigramme ne lui déplut pas parce qu'elle avait d'un peu dédaigneux pour les membres conservés du Tribunat, qui n'avaient guère l'heur de lui plaire davantage. Mais à la réflexion il s'en offensa. Son irritation

s'accrut d'un autre propos attribué à M de Staël, bien qu'en réalité le mot eut été fabriqué par Rœderer, et que M de Staël n'eût probablement fait que le répéter avec complaisance. On sait l'aversion que Bonaparte professait contre ceux qu'il appelait les idéologues et ses fréquentes sorties contre eux. M de Staël l'aurait traité d' « idéophobe. » « Cela sent sa M de Staël d'une lieue ! s'écria-t-il quand le propos lui fut rapporté. C'est gentil. Ah ! elle veut la guerre. Idéophobe. C'est gracieux ! Pourquoi pas hydrophobe ? » et, achevant de s'emporter, il dit à Lucien Bonaparte, en présence de son frère Joseph, témoin de la conversation : « Avertissez cette femme, sans plus tarder, que je ne suis ni un Louis XVI, ni un Reveillère-Lepeaux, ni un Barras. Conseillez-lui de ne pas prétendre à barrer le chemin, quel qu'il soit, où il me plaira de m'engager ; sinon, je la romprai, je la briserai ; qu'elle reste tranquille, c'est le parti le plus prudent. »

Nul doute que cette conversation n'ait été rapportée à M de Staël par Lucien ou par Joseph Bonaparte, plus vraisemblablement par ce dernier, qui se montra toujours pour elle, comme nous le verrons, un ami fidèle et un protecteur impuissant. Plus prudente, M de Staël aurait tenu compte de cet avertissement. Elle n'en fit rien. « Je crois bien, dit-elle dans les Dix années d'exil, que je me laissai aller à quelques sarcasmes. » Son imprudence alla même plus loin. Il est difficile de savoir dans quelle mesure elle fut, sinon complice, du moins confidente du peu sérieux complot qui s'ourdissait dans l'ombre au profit de Bernadotte et dont le but était de le porter à la place du Premier Consul. Plusieurs des compagnons d'armes de Bernadotte cherchaient à se mettre d'accord avec lui et à trouver un moyen d'exécution. « Pendant que toute cette négociation très dangereuse se conduisait, continue M de Staël, je voyais souvent le général Ber-

nadotte et ses amis. C'était plus qu'il n'en fallait pour me perdre si leurs desseins avaient été découverts. » Les archives de Coppet ne m'ont fourni aucune lumière sur ce point obscur. Si elles portent trace en effet des relations de M de Staël et de Bernadotte, et si ces relations sont attestées par une fort belle miniature qui est probablement un don de Bernadotte lui-même, les documens qui témoignent de ces relations sont d'une époque très postérieure. Il est difficile cependant de croire que M de Staël ait été laissée dans une ignorance complète de ces vagues desseins. À tous les points de vue, elle passa donc un hiver et un printemps fort agités. De ces agitations, nous allons trouver de nouveau le contre-coup dans la correspondance de M. Necker, et nous y verrons en même temps que cependant rien ne portait atteinte à l'admiration du père et même de la fille pour « le héros. »

1 janvier.

Ta lettre du 7 nivôse m'a soulagé après celle du… J'ai beau connaître tes accès de véhémence, la plume à la main, il m'en reste toujours une impression pénible. Le moral devient de plus en plus mon dominateur, et je suis au-dessous de ce qui est dans mes expressions. Je vois toujours revenir, à cinq heures et demie du matin, les choses qui m'ont saisi même très passagèrement, dans la journée, et quand j'éprouve ce que de petites choses me font aujourd'hui, j'ai peine à croire que de grandes ne surpassent pas mes forces… Je reviens à toi. N'as-tu donc aucun secours dans tes blessures de détail ? Es-tu, comme moi, sans aucun confident, sans aucune aide ? Passe pour un vieillard ; il doit s'y attendre ; mais toi qu'il est si doux de suivre dans les plus légers sentimens, se lasserait-on de te secourir ?

J'ai su des détails charmans de société dans une lettre de ta cousine à sa mère. Elle reste au coin de sa cheminée et tu voltiges de triomphe en triomphe ! C'est elle qui est sereine et c'est toi qui te plains ! Quelle fatalité ! Mes vœux, mes tendres vœux et tout ce qui est en moi.

Sans date.

On attend à tout moment de savoir quand le Consul partira pour Lyon. Je voudrais pour ma part qu'il ne se mît pas en route dans ces mauvais temps, mais que fait le mauvais temps à quelqu'un qui a passé et repassé les plus hautes montagnes ? mais c'était pour des causes plus importantes, autant du moins qu'on en peut juger du parterre.

Si le Consul envoie de nouvelles lois au Corps législatif, il va trouver tout facile, et les Finances, le Concordat, l'éducation, seront des sujets importans, les Finances surtout en ce moment. Y aurait-il pensé en frappant comme il a frappé ? Quel habile homme dans toute la force du mot !

15 janvier.

Je m'associe sincèrement à tes nouvelles peines. Songe cependant que si des événemens que tu croyais heureux t'ont causé tant de chagrins, d'autres, que tu juges avec raison bien différemment, peuvent amener des sentimens inattendus.

On débite icy qu'on a muré les soupiraux des caves et les fenêtres du rez-de-chaussée de l'hôtel où le grand Consul doit demeurer. Voilà bien des agitations, ce me semble, et de plusieurs genres. Et chacun glose à sa manière. Je reviens à mon amie et je l'invite à la sérénité. Qu'elle regarde l'horizon et non pas les rues.

17 janvier.

Je ne t'écris qu'un mot pour te dire que j'ai reçu à la fois tes billets du 20 et du 22. Nous ne savons rien de Lyon que les témoignages ardens d'enthousiasme prodigués au Premier Consul et qui le récompensent de ses travaux et de son dévouement à la gloire et à la prospérité de l'État. J'aime à voir comment tu lui rends justice, nonobstant ton chagrin sur le projet d'élimination du Tribunat dans lequel un de tes amis pourrait bien être compris. On a trouvé ici sa dernière opinion fort sage et fort mesurée.

23 janvier.

On écrit de Lyon que le Consul a le plus grand succès, qu'il surprend par la variété de ses connaissances, qu'il entretient la nuit même les Cisalpins pour couler à fond l'affaire de la Constitution. On dit que la France conservera une autorité quelconque sur la Cisalpine. Pelet de la Lozère a été le Préfet le mieux traité : il a soupe avec sa femme le premier et le second jour avec M. et M Buonaparte. D'Eymar n'est pas de retour. Chose assez singulière et certaine, il a parlé en confidence du Concordat avec doute qu'il achevât l'affaire.

2 février.

J'ai vu la personne dont je t'ai parlé. Le bien qu'on lui a dit de moi consiste en généralités, en paroles d'estime, et j'ai inutilement demandé qu'on se souvint de quelques mots particuliers, mais il n'y en avait aucun relatif à ma créance. On ne peut oublier les services que j'ai rendus en 1788. Encore c'est en pressant que j'ai obtenu cette particularité qu'on a peut-être inventée pour répondre à ma curiosité, — curiosité certes, qui n'était que pour toi. Et je me suis hâté de demander ce qu'on avait dit de toi : c'est

une critique de ton goût pour les affaires, et une justice rendue à ton esprit et à ton bon cœur. L'ami m'a assuré que, s'attendant à de l'aigreur, il a été très satisfait…

Il est dans l'enchantement de la conduite de Buonaparte ; il a été étonné de la multiplicité de ses connaissances sur l'administration. Il n'a nul doute que le Concordat ne soit mené à sa fin.

9 février.

Hier encore, j'ai encore parlé à d'Eymar et j'ai vu clairement qu'il avait été presqu'étonné de la manière douce dont le Consul lui avait parlé de toi et il m'a confirmé qu'il n'avait aperçu aucun symptôme d'irritation contre M. C. et, partie sentiment, partie vertu, il m'a parlé comme étant décidé à ne pas diminuer envers lui d'empressement. Combien je sens ta position présente. Je crains que tu ne donnes des conseils contre toi par générosité. Je suis bien loin de blâmer ce sentiment, mais il ne faut pas aller jusqu'à se méprendre sur les véritables intérêts de ses amis pour leur montrer un dévouement plus entier. Adieu, chérie.

20 février.

M. et M de Noailles sortent de chez moi. Ils ont parlé de toi, de tes succès, de la manière du monde la plus animée et la plus satisfaisante pour moi. Ils m'ont dit que tu avais tout vaincu, tout subjugué dans la société et qu'il n'y avait plus de malveillans pour toi ; que l'éclat de ton esprit était tel que M de Tessé disait qu'elle voudrait être reine pour avoir le droit de te commander de venir parler près d'elle ; que de plus tu étais devenue très prudente et que tu étais la première à rejeter les conversations de politique ; que chez les Suard la maison était pleine les jours où l'on savait que tu devais y venir. Je sais bien que M. et M de

Noailles ne rapportent tout cela que par ouï dire, mais ce n'est que mieux. Enfin il n'y a eu aucun mais dans leur discours, et c'est la femme surtout, elle qui regarde moins vaguement que son mari, qui a surtout parlé. Ils m'ont fait un brillant tableau de l'embellissement physique de Paris, les Tuileries, le Muséum, l'Opéra, la place nouvelle devant les Tuileries, les gardes consulaires, les revues du quintidi ; c'est bien assez ce me semble pour satisfaire les étrangers et pour les attirer, mais le tableau de la société m'a plu ; de même cette simplicité forcée des personnes qui avaient autrefois un rang et un état distingués et qui sont rappelés par leur costume et par leurs habitudes à tout ce qu'ils ont perdu et qui seraient aisément chagrins d'une autre manière de la part de tel et tel : cette vanterie d'indifférence au présent avec un amer souvenir du passé, ces conversations qu'on porte avec contrainte vers tout ce qu'il y a de plus innocent, etc. J'ai bien vu par des mots échappés qu'ils étaient du grand nombre de ceux qui me croiraient déplacé à Paris, mais je n'ai jamais le courage de personnalité nécessaire pour les mettre sur cette question et c'est un sentiment que j'éprouve constamment ici comme ailleurs, sans exception et partout. Les personnes dont je viens de parler auraient pu me donner un autre exemple, car ils vivent en eux d'une manière formidable. Ils se trompent, ce me semble, pour leur bonheur en venant chercher un établissement dans ce pays. Ils n'y trouveront point à l'épreuve le remplacement de Paris, mais dans ce moment ils ont un éloignement pour leur situation précédente que je ne puis concevoir.

4 mars.

Le bon P. est venu me voir ce matin, enchanté d'une lettre qu'il venait de recevoir de toi du 8. Il fronçait le sourcil sur un

bruit qui s'était répandu d'un concordat avec le Pape, mais dont les conditions ne peuvent être telles qu'on les débitait, et avec le Consul, sur le connu je juge l'inconnu.

12 mars.

J'ai toujours présent, en prenant la plume pour t'écrire, que tu m'as demandé une décision sur notre grande question avant ton départ, et cette idée m'afflige et m'abat. Car il faudrait auparavant que je t'entretinsse longuement après m'être entretenu sans cesse avec moi-même, et je me sens découragé de toutes manières. Ton oncle, à qui j'ai beaucoup parlé, causera avec toi, mais, dis-moi pourquoi tu veux ce que tu appelles un oui ou un non avant ton départ ? Nous nous faisons malheureux l'un l'autre et je ne t'accuse point, car j'entre dans ta situation de tout mon sentiment, mais tu ne veux voir qu'une seule chose. Je suis aussi dans ce moment en mélancolie physique à cause de cette affection rhumatismale qui s'affaiblit avec lenteur et qui m'oblige à un régime sévère ; tout cela n'est que chronique et le médecin me dit guéri.

Partie le 20 mars.

J'ai reçu ta lettre du 20 ventôse, finie le 22. Quel froid de tristesse y apparaît ! Ne reçois-tu donc aucun secours de tout ce qui t'entoure ? Je quittais M Browne lorsque je l'ai reçue et nous avions passé une heure à parler de toi. Tu lui paraissais une femme comblée des faveurs de la Providence. Mais il est vrai qu'elle faisait surtout la récapitulation des divers charmes de ton esprit sans pareil et de tes succès universels. Elle me dit en parlant des Pictet qu'ils lui parlaient de toi comme elle l'aimait, qu'ils lui avaient dit l'autre jour qu'à ton esprit, à tes grâces, il fal-

lait ajouter encore trois mérites que ton plus ardent ennemi ne pourrait te contester : de n'avoir jamais dit du mal de personne ; de n'avoir jamais abandonné un ami ; de n'avoir jamais négligé l'occasion de rendre un service. Qu'est-ce que toutes ces défaveurs d'un moment près de si beaux hommages ?

Un M. Dugald Stewart, un Écossais vivant à Edimbourg, a nouvellement publié un livre ayant pour titre : Philosophy on human life et, en parlant de l'influence de l'imagination sur le caractère, il avoue ne pouvoir rien dire de mieux sur ce sujet que deux ou trois pages de tes lettres sur Rousseau et il les transcrit littéralement. Quel malheur seulement que M Luci ou Lucé, — je n'ai pas pu lire le nom, ce qui rend mon jugement un peu hasardé, — quel malheur que M Luci ou Lucé ne te présente pas à M Buonaparte ; c'est là tout ce qui manque à ton éclat. Tu vis au milieu d'individus que tu renverserais d'un coup d'aile, mais comme tu leur laisses voir que tu as deux pieds comme eux, ils te traitent de pair à pair dans l'ordre commun de la vie. Je suis persuadé que tu donnerais toute ta réputation ou au moins la moitié pour un salon bien entretenu et tu serais une folle.

1 avril.

Tu changes ma petite date ; elle est comme de raison la très obéissante servante des tiennes, car elle n'est pas réglée comme les tiennes par la nécessité. Pauvre Minette qui gouvernerais le monde et qu'une petite loi, toute de sa façon, subjugue ; si toutefois il y a, entre tes colonnes un petit passage ouvert au raisonnement, je dirai qu'en ayant devant soi un pays qu'on déteste, il faudrait au moins achever le semestre à Paris car c'est une mesure aussi fort spacieuse, du moins parmi nous gens de la terre et

à part l'autorité de la lune et de ses différentes phases, car celle-là est d'un ordre supérieur.

Je voudrais que le dernier mois que tu destinerais à Paris tu essayasses, sous le prétexte d'un départ peu éloigné, d'une vie moins étendue, d'une vie où Paris et la société de quelques gens d'esprit pourraient te suffire. Je me souviens d'une définition du bonheur que répétait sans cesse le Premier Président d'Aligre, « une bonne santé, l'aisance de son état. » Il appliquait uniquement ce dernier mot à la fortune et je le trouverais d'un plus grand sens encore rapporté à la vie sociale. Il ne faut pas y prendre une étendue qui tienne dans l'inquiétude, mais tracer sa ligne au contraire de manière à n'avoir pas à songer sans cesse à la défendre. On s'étend ensuite selon les circonstances et tu peux faire tout cela sans rien perdre en bonne société : enfin je crois que pour ton bonheur, il y a quelque chose à changer à son système actuel.

Je te conseille sur la politique de t'en tenir à ce que tu sais très bien faire : l'éloge de ce qui est louable ; pense à beaucoup de choses.

Partie le 13 avril.

Je ne doutais pas que le danger de la descente aurait décidé l'Angleterre à la paix. Si cela n'est pas, comme quelqu'un l'assure, je me perds en admiration de l'habile négociation de Buonaparte ; faire céder aux Anglais tout ce qu'ils ont dans la Méditerranée et qu'ils ne reprendront jamais, le Cap de même, probablement la Martinique aussi, et les laisser tout ébahis d'avoir Trinquemale qu'avec leur puissance dans l'Inde ils étaient sûrs d'avoir quand ils voudraient ; ébahis de même de garder la

Trinité isolée sur les côtes des (mot illisible) et qu'on leur reprendra un jour ou l'autre par quelque expédition secrète. Tout cela est bien extraordinaire, Buonaparte a trouvé dans Addington le second Mêlas. Enfin ces mêmes Anglais laisseront punir le Turc par Buonaparte s'il est vrai que les Autrichiens sont lâchés sur la Bosnie et la Valachie. Je crois l'Angleterre considérablement baissée. On dirait qu'ils bornent leur gloire à réussir dans un emprunt. L'opposition n'osera pas jouer ses grands jeux sur cette paix parce qu'elle est populaire.

20 avril.

Il me semble que, dans l'affaire du Concordat, il y a tout ce que l'art sait faire. C'est le je ne sais quoi du sentiment qui y manque et il est là peut-être aussi important qu'en amour. Je trouve que dans la même circonscription Portalis a déployé beaucoup d'esprit et de talent et de tous ses ouvrages c'est à mon gré le plus complet. Quant à Lucien, j'aime toujours son libre essor. Je lirai deux fois son discours et celui de Portalis, qui vaut mieux, seulement une.

Je ne sais rien de Genève que par Germani et Coindet, et, à les entendre, aucune impression n'a été saillante. Il me semble que le compte des protestans est le plus facile à faire. La bonne catholique M Malingre n'est pas contente ; les Despaux, religieux à plus gros grains, sont fort satisfaits. Il y aura bien à faire encore à tout cela. Mais, comme tu le dis très bien, le génie de Buonaparte vient à bout de tout.

29 avril.

Ne crois point, quand je te fais part des choses qui me reviennent et qui peuvent te plaire, que je ne fasse très bien la dis-

tinction des transeuntibus, mais il n'est jamais indifférent de savoir comment on nous voit à quelque distance. Souvent nous nous voyons nous-mêmes de trop près et nous nous grossissons l'effet que fait sur les autres la chose pénible dont nous sommes continuellement occupés. Ah ! que je voudrais être ton (mot illisible) et vivre près de toi ! Je gagerais ma tête de réduire à peu de chose ce qui te paraît tout, tantôt en t'entraînant à voir plus exactement les objets, tantôt en te forçant à t'élever au-dessus d'eux, tantôt en te conseillant une conduite et surtout en te persuadant bien de ta valeur supérieure et de l'impossibilité des efforts contre toi, si tu montrais moins tes frayeurs. Mais il est des oppositions dans notre esprit et dans notre caractère qui exigent malheureusement bien des combats. Pauvres nous, combien j'y ai pensé et j'y penserai encore en songeant aux fatalités qui nous empêchent d'être heureux l'un par l'autre autant que je le désirerais si vivement. Pauvres nous, je désespérais de le l'entendre dire pendant ma vie. Cependant, ne crois pas qu'un mot de douceur ferme aucune des chances que mon imagination cherche à recueillir pour obéir à mon désir extrême de faire tout pour toi.

Comme on a pu le voir par certains passages de ces lettres, un dissentiment s'était élevé entre M. Necker et sa fille. Voici en quoi consistait leur différend.

Ce partage de sa vie entre Paris et Coppet, ces séparations annuelles devenaient de plus en plus insupportables à M de Staël. Aussi avait-elle conçu le dessein de ramener son père avec elle à Paris. Mais ce n'était pas seulement son amour filial qui lui avait suggéré cette pensée. Elle se figurait que la présence de son père auprès d'elle, la considération dont il serait environné, lui viendrait en aide au milieu des difficultés de sa vie, l'entourerait

d'une protection bienfaisante, déjouerait les malveillances dont elle se sentait l'objet et l'aiderait par d'utiles conseils à échapper aux périls dont elle se sentait environnée. Elle rêvait plus. Les attaques, les injures, les calomnies dont son père avait été abreuvé ne lui avaient pas fait oublier complètement les beaux jours de la Révolution où il était l'idole de tout un peuple. Elle espérait qu'il éprouverait le bénéfice de l'apaisement des passions, qu'un revirement de l'opinion publique s'opérerait en sa faveur et qu'il verrait se produire un retour de sa popularité d'autrefois. Elle le voyait déjà sollicité de donner son avis non pas seulement sur les affaires financières, distribuant des conseils à ceux qui viendraient les lui demander, et pratiquant à Paris même cette « magistrature de vérité, » suivant une expression dont elle-même devait se servir, que, de Coppet, il s'était efforcé d'exercer par ses écrits politiques. Au retour de M. Necker à Paris, son cœur, son intérêt, son orgueil filial trouveraient donc tout à la fois leur compte, et elle apportait à obtenir l'acquiescement de M. Necker à ce projet l'ardeur passionnée qu'elle déployait pour tout ce qui était l'objet d'un désir de son cœur.

M. Necker ne partageait pas ces illusions ; il se rendait mieux compte à quel degré, aux yeux des nouvelles générations, il était un homme du passé, combien les idées et les principes politiques auxquels il était demeuré fidèle répondaient peu et mal à l'état présent des esprits, et jusqu'à quel point, aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais vu, ou qui l'avaient oublié, il apparaîtrait, ne fût-ce que par son aspect extérieur, avec la coiffure poudrée et bouclée qu'il n'avait jamais cessé de porter, comme un personnage archaïque et démodé, comme un revenant. Mais il lui était pénible de refuser quelque chose à sa fille, dont les instances répétées le jetaient dans une perplexité douloureuse. Les archives de

Coppet contiennent trace de ces perplexités. C'était l'habitude de M. Necker, quand il avait quelque parti à prendre, de coucher par écrit, les unes après les autres, les raisons dans les deux sens et de ne se décider qu'après en avoir fait en quelque sorte l'addition et la balance. C'était ce que M. Necker appelait s'entretenir avec lui-même. Les archives de Coppet contiennent le manuscrit de plusieurs de ces entretiens, sur grand papier, à mi-marge, d'une écriture qui n'est pas celle de M. Necker, mais avec de fréquentes corrections ou additions de sa main. L'un de ces manuscrits débute ainsi :

Ma fille désire, avec ardeur, avec passion, que j'aille m'établir à Paris. Ce vœu de sa part est naturel. Le premier motif est le sentiment qui nous attache l'un à l'autre et l'aide dont je lui suis encore par son entière confiance et par mes conseils. Enfin, pour elle comme pour moi, chacune de ces séparations est cruelle.

Il énumère ensuite les principales raisons qui militent en faveur de ce séjour à Paris : épargner à sa fille la fatigue d'un voyage annuel ; lui permettre, en demeurant toute l'année à Paris, d'élargir encore le cercle de ses relations au lieu d'être obligée de les suspendre pendant plusieurs mois, et augmenter ainsi l'influence et l'éclat de son salon ; étendre sur elle une protection qui ne serait pas sans efficacité contre l'hostilité persistante des personnes en puissance et en crédit ; enlever aux malveillans le prétexte de dire qu'elle devrait aller rejoindre son père, et, en venant au contraire s'établir avec elle, transformer par avance son éloignement éventuel en un véritable exil ; enfin facilités plus grandes pour gérer sa fortune et en particulier poursuivre le recouvrement des deux millions laissés, par lui, au Trésor.

Mais après avoir énuméré ces raisons, M. Necker passait à l'examen de celles qui s'opposaient à son retour et elles lui paraissaient infiniment plus fortes. Il n'ignorait ni la rancune tenace que lui portaient les émigrés, même ceux qui étaient rentrés en France et qui persistaient à voir en lui l'auteur de la Révolution, ni la haine dont le poursuivaient encore les Jacobins, autrefois combattus et depuis lors dénoncés par lui dans ses ouvrages. La retraite où il vivait avait peu à peu amorti ces rancunes et ces haines. Mais qu'il vint à reparaître sur un grand théâtre, aussitôt elles se réveilleraient, et M de Staël elle-même en ressentirait aussitôt le contre-coup. Quant à l'aide qu'il pourrait lui prêter, et à la protection dont il pourrait l'environner, c'était une pure illusion. Son retour serait mal interprété. On y verrait une rechute d'ambition et la pensée qu'il serait en crédit auprès des hommes au pouvoir, que les Consuls le viendraient voir, qu'ils prendraient ses conseils, n'était qu'une chimère.

L'un des trois, écrivait-il, me reviendra peut-être, et s'il faut que j'aille aux Tuileries lui rendre sa visite, s'il faut qu'on m'y voie passer, appuyé sur mon bâton, s'il faut que j'y traverse la foule, ne fût-ce qu'au milieu des cours, ne fût-ce qu'en montant l'escalier, le rouge me montera au visage en songeant que ce n'est pas le vrai rôle, le rôle d'un ancien ministre du Roi, n'eût-il pas même été signalé par un caractère fier ou honorable.

Ce retour à Paris, non seulement ne relèverait pas son crédit, mais diminuerait sa considération. Il apparaîtrait comme un monument du passé, mais comme un monument dégradé. Il décrivait ses infirmités, ses dents mauvaises qui lui rendaient difficile de causer en mangeant, sa corpulence et ses jambes enflées qui le feraient paraître ridicule. Il lui en coûterait de se montrer en cet

état et d'apparaître comme un personnage grotesque aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais vu.

Des mobiles plus élevés achevaient de le déterminer. Il avait grande répugnance à quitter le tombeau de sa femme.

Un sentiment qui échappe au raisonnement, écrivait-il, m'attache à un dépôt qui a été mis sous ma garde, et que tant de souvenirs, tant de pensées habituelles me rappellent. Mon amie n'a pas exigé de moi de rester dans le lieu où notre tombeau serait placé, mais je suis bien sûr qu'elle ne l'aurait jamais quitté si j'étais mort le premier, et sans cesse nous avons parlé ensemble de la réunion de nos cendres.

Enfin il terminait par cette considération qui n'était pas sans noblesse :

Je tiens encore à ma retraite par le sentiment intime que je m'y suis amélioré. J'y ai fait des réflexions sur le monde, sur moi-même, sur les autres, sur les grands rapports de l'homme avec une cause suprême, et ces réflexions ont perfectionné mon caractère, ont épuré mon ambition. Quelle transition de tout cela à Paris, à Paris encore tel qu'il est ! Quelle transition vers la fin de la vie, et lorsqu'on a le plus besoin des sentimens qui doivent servir à nous consoler de notre décadence et à nous préparer à la mort ! Oui, dans ma retraite, j'ai posé des pierres d'attente, pour la route qu'il me reste à parcourir. Que deviendra tout cela, si je vais me placer au milieu de son tourbillon ?

Aussi, en fin de compte, se décidait-il à ne pas donner suite au vœu formé par M de Staël, et le printemps arrivé, il la laissait partir pour Coppet.

Mde Staël se mettait en route dans les premiers jours de mai. Elle emmenait avec elle M. de Staël. Mais le voyage devait finir tragiquement.

Depuis quelques années, le lien conjugal s'était distendu entre M de Staël et son mari, avec lequel nous l'avons vue entretenir une correspondance si active, durant les années de la Révolution et du Directoire. Lui-même, au cours de sa carrière diplomatique, avait subi plus d'une vicissitude. Investi d'abord, après l'assassinat de Gustave III, de la confiance du Régent, le duc de Sudermanie, il avait négocié pour le compte de celui-ci avec la République française plusieurs traités avantageux. Puis il était tombé dans une demi-disgrâce, et avait été obligé d'aller présenter sa propre défense à Stockholm. Les relations de la Suède avec le Directoire s'étant altérées, il reçut l'ordre de quitter de nouveau Paris, et resta deux ans sans fonctions. Il avait été renommé cependant ambassadeur en 1798. Mais, en mai 1799, il fut remplacé définitivement par le baron Brinnkman. Sans fortune personnelle, M. de Staël n'avait pour vivre que son traitement d'ambassadeur, et les revenus de la dot de sa femme, depuis longtemps entamée. Libéral, généreux jusqu'à la prodigalité, il ne sut pas proportionner son train de vie à ses ressources et tomba dans de graves embarras d'argent. Son contrat de mariage lui avait garanti une pension de 20 000 francs du gouvernement suédois au cas où ses fonctions d'ambassadeur lui seraient retirées. Mais cette pension de 20 000 francs n'était payable qu'en Suède. S'il séjournait en France, elle était réduite à 10 000. Or M. de Staël ne voulait pas retourner en Suède. Aussi ses embarras d'argent allaient-ils croissant. Ils avaient été rendus notoires par la saisie qu'avait fait pratiquer chez lui M Clairon, en vertu d'engagemens singuliers qu'avait pris vis-à-vis d'elle M. de Staël, et qui font plus d'hon-

neur à sa délicatesse et à sa générosité qu'à sa prévoyance. Bonaparte dans une lettre à son frère Joseph s'est exprimé durement à propos des embarras où M de Staël laissait son mari. Il ne savait pas que M. Necker était intervenu à deux reprises pour régler les affaires de son gendre, et que, s'il avait cru devoir, en 1800, provoquer une séparation de biens, il ne s'était cependant pas désintéressé de la situation de M. de Staël ; il continuait à négocier, tant avec lui-même qu'avec ses créanciers, des arrangemens dont la conclusion ne laissait pas d'être difficile. Sur les entrefaites, M. de Staël fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui le mit hors d'état de s'occuper de ses affaires. Émue de cette situation, M de Staël se rapprocha de lui. N'écoutant que son cœur, elle voulait se charger elle-même du règlement des affaires avec les créanciers et, pour soustraire M. de Staël à cette situation pénible, le ramener à Coppet. M. Necker se montra d'abord peu favorable à ce projet. Le 9 avril, il écrivait à sa fille :

As-tu pensé, en examinant l'idée d'amener ici M. de Staël, que tu renforces ainsi tes liens hors de Paris ? Tu craignais qu'on ne dise : Qu'a-t-elle à faire ici ? Et au contraire tu aurais pris avantage dans la question si tu avais placé dans ta propre maison M. de Staël et si tu avais toujours eu à dire, dans tous les cas : Je dois être ici pour soigner M. de Staël. Ainsi, en ne considérant l'affaire que sous un rapport, tu mets contre toi ce que tu pourrais mettre pour toi. Je n'ai pas apprécié tout de suite ces considérations. T'auraient-elles échappé de même ? C'est aussi une chose bien scabreuse que cet appel à tous les créanciers pour qu'ils aient à faire leur déclaration, et si la somme de leurs réclamations et de leurs créances est très considérable, est-ce après en avoir eu la connaissance authentique que tu peux emmener avec toi leur débiteur ? Et cependant, si tu as fait bruit de cette der-

nière résolution, pourras-tu dire convenablement que tu y renonces, parce que les dettes de M. de Staël sont trop étendues ? Ce mélange des idées sensibles avec les calculs tourne toujours au détriment des derniers devant le tribunal de l'opinion. Enfin, c'est une affaire à mûrir et à consulter davantage, et je ne vois pas de motif pour hâter le départ de M. de Staël.

Mde Staël tint bon. M. Necker finit pardonner son consentement, et elle partit en emmenant M. de Staël dans sa chaise de poste. Ils cheminaient à petites journées pour ménager les forces du convalescent. Le 8 mai, ils s'arrêtèrent à Poligny. Dans la nuit du 8 au 9 mai, M. de Staël fut frappé d'une nouvelle attaque d'apoplexie : on le trouva au matin inanimé dans son lit. Toute seule dans cet endroit perdu, M de Staël dut accomplir elle-même toutes les formalités nécessaires pour pouvoir au moins ramener un cercueil. Quelques jours après, le triste cortège arrivait à Coppet. M. de Staël fut enseveli dans le cimetière de la paroisse.

Mde Staël fut très émue de cette mort. À une lettre de condoléance que lui adressait Pictet de Rochemont, elle répondait avec simplicité et dignité :

Il est vrai que j'ai ressenti un sentiment de douleur beaucoup plus vif que celui que j'aurais ressenti dans toute autre circonstance. Je me faisais un vrai bonheur de lui payer en soins ce que je n'avais pu lui donner en sentimens. J'avais passé six semaines à ne faire autre chose qu'arranger ses affaires, et je voulais lui présenter pour résultat sa pension de Suède et la nôtre, c'est-à-dire 16 000 livres de rente, dégagées de toute retenue. Je me donnerai encore de la peine et je ferai des sacrifices pour que ses dettes soient payées ; mais je n'ai plus de plaisir dans ce devoir.

Enfin je suis très affectée de cette mort, et je ne me consolerai jamais de n'avoir pu le rendre heureux quelque temps quand il s'était de nouveau livré à moi, et qu'il m'avait retrouvée, lorsque ses mauvais amis l'avaient abandonné. À ce sentiment s'est joint l'horreur d'être seule avec lui, seule avec ses tristes restes. Je n'avais jamais vu la mort de si près et j'ai éprouvé pendant vingt-quatre heures les impressions les plus douloureuses et les plus fantastiques en même temps… Adieu, adieu. Comme la terre tremble sous nos pas ! S'il n'y avait pas une autre vie, quel misérable rêve serait celle-ci !

L'été de 1802 fut consacré par M de Staël à préparer la publication de son roman de Delphine qui parut en automne simultanément à Genève et à Paris. L'éclatant succès de ce roman lors de son apparition, le discrédit et l'oubli complet où il est tombé aujourd'hui sont un des signes les plus frappans de la mobilité et de la variation des goûts en matière de littérature romanesque. Sans doute, dans le succès de Delphine, il faut faire la part de la curiosité. Sous certains rapports, c'était un roman à clef. On cherchait les ressemblances parmi les principaux personnages qui composaient l'entourage de M de Staël : on les nommait tout bas, et même probablement tout haut. On s'appliquait à percer le déguisement sous lequel elle s'était efforcée de dissimuler quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi que la malignité publique ayant cru découvrir Talleyrand sous les traits de M de Vernon, cette femme indolente qui ne se donnait que rarement la peine de vouloir, mais que, son parti une fois pris, rien ne détournait de son but, Talleyrand lui-même se vengea par ce mot : « On dit que dans son roman M de Staël nous a peints, elle et moi, déguisés en femme. » C'était bien elle-même en effet que M de Staël avait peinte en Delphine, c'était bien ses générosités, ses ardeurs, ses

idées sur la société, sur la religion qu'elle lui prêtait. En lisant Delphine, on croyait entendre encore cette conversation prodigieuse qui était le plus éclatant de ses dons, et par laquelle elle ravissait et subjuguait tous ceux qui l'entendaient. Mais ces raisons, un peu secondaires, ne suffisent pas à expliquer un succès pareil. Il faut reconnaître que l'amour s'exprime, suivant les temps, de façon singulièrement différente. La langue qu'il parle par la bouche de Delphine et de Léonce, et qui nous paraît si ampoulée, est bien celle que parlaient les amans d'alors, puisque ces effusions lyriques n'amenaient un sourire sur les lèvres d'aucun railleur et l'on peut s'étonner que ce sentiment éternel s'exprime de façon si changeante et si éphémère. Cette enflure, qui nous semble insupportable, fait tort à bien des observations sur la société qui sont spirituelles et fines, à certaines scènes qui sont jolies au point de vue du cœur ; ainsi celle où Delphine, trahie par M de Vernon, lui reproche d'avoir méconnu « sa première amitié, sentiment presque aussi profond que le premier amour. » Ce qui nous ennuie ou nous fait sourire dans Delphine intéressait et passionnait autrefois. Les archives de Coppet sont pleines de lettres de félicitations adressées à M de Staël. De ces lettres je n'en veux extraire qu'une ; elle est de cette exquise M de Beaumont, dont M. Beaunier a fait revivre tout récemment la délicate figure et qui, plus que personne, devait, ce semble, apprécier la mesure et la réserve dans l'expression des sentimens :

J'ai voulu, ma chère petite, avant de vous remercier, avoir recueilli la partie de l'opinion publique qui peut me parvenir, et elle pénètre bien lentement dans ma retraite. Un bien assuré ne donne pas de grandes jouissances. Aussi je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme de M Hocquart, de sa mère, de M de La Briche et de tous ceux qui, vous aimant et aimant les romans, ne de-

mandent pas mieux que de le dire. Vous ne pouvez douter de ces sortes de suffrages, mais que M. de Vaines dise : l'auteur de Delphine réunit souvent l'esprit de Voltaire à l'éloquence de Rousseau, que l'abbé Morlet (Morellet) dévore un roman moderne, qu'il le loue avec éclat ; que plusieurs personnes dont l'autorité est d'un grand poids, placent Delphine parmi les romans classiques, cela mérite, ce me semble, d'être compté. Je ne sais rien du faubourg Saint-Germain, mais ceux mêmes qui se piquent d'une critique sévère, conviennent d'un grand talent, exaltent l'esprit, commencent à aimer ou aiment davantage l'auteur de Delphine. Hier, en retrouvant par hasard un échantillon de l'ancien monde, je me suis écriée : Delphine, comme Charlotte dans Werther, s'écrie : Klopstock. En effet, quelle vérité de peinture et que j'aurais voulu pouvoir ajouter à vos tableaux celui de cette même société jugeant l'ouvrage célèbre d'un auteur célèbre. Je ne vous dis rien du jugement des puissances parce que je l'ignore absolument. Je n'ai pu joindre la seule personne en état de m'en instruire. J'espère, ma chère petite, que cette lettre ne vous trouvera plus à Coppet ou au moins qu'elle vous trouvera prête à en partir. J'ai une extrême impatience de vous revoir et de parler enfin avec vous de cette Delphine qui est bien aimable. M. de Chateaubriand doit vous écrire pour vous remercier, puisque, ne pouvant vous convertir, il est forcé de vous admirer.

Chateaubriand écrivait en effet à M de Staël une longue lettre qui a été publiée ici même. Dans cette lettre, il adressait à l'auteur quelques critiques qui n'étaient pas sans fondement. Mais il la louait d'avoir prêté à l'amour un langage aussi éloquent, lorsqu'elle fait dire à la dévote Mathilde de Vernon ces mots : « Je ne sais si Dieu permet qu'on aime autant sa créature. » Et il ajoute cette réflexion singulière : « Quoi que vous en puissiez dire, il n'y

a que les cœurs religieux qui connaissent le vrai langage des passions. » L'auteur d'Atala n'avait guère qualité pour reprocher à l'auteur de Delphine de faire parler à l'amour une langue un peu ampoulée. Quant aux » puissances, » pour parler comme M de Beaumont, M de Staël ne tarda pas à connaître leur sentiment. La critique officielle se déchaîna contre elle avec violence. L'ouvrage avait déplu au maître. Il le déclarait antisocial. Celui qui devait, quelques années plus tard, en user si cavalièrement avec la pauvre Joséphine, avait été choqué de l'apologie du divorce. Au lendemain du jour où il venait de signer le Concordat, il avait été offusqué du parallèle entre la religion catholique et la religion protestante, tout à l'honneur du protestantisme. Enfin, bien qu'il fût en paix avec l'Angleterre, cependant l'éloge des Anglais que contenait le livre ne pouvait que lui déplaire, car c'était rendre hommage à un pays libre, et lorsque M de Staël dédiait Delphine : à la France silencieuse, cette dédicace contenait une critique et un regret. Aussi, ne pouvant plus interdire la publication du livre que la censure avait autorisée, essaya-t-il, sans y réussir du reste, d'en entraver le succès. Il obtint de l'électeur de Saxe que la vente en fût interdite à la foire de Leipzig. En même temps, il lâchait contre elle les écrivains dont il disposait. Dans un article violent jusqu'à la grossièreté, Fiévée dénonçait l'ouvrage et l'auteur, qu'il traitait d'intrigante et de sans-patrie. Le Journal des Débats la prit à partie également. M de Staël fut très blessée de ces attaques ; elle n'ignorait point d'où partaient les coups et se sentit personnellement menacée, comme elle l'avait été deux ans auparavant, au lendemain du discours de Benjamin Constant. Aussi n'osa-t-elle pas venir se mettre sous la main du maître irrité, et elle prit son parti de passer à Coppet l'automne et l'hiver de 1802 à 1803.

Ce parti lui avait coûté. Au mois de septembre, elle s'était efforcée de déterminer Camille Jordan, avec lequel elle était en correspondance fréquente, à partir avec elle pour l'Italie. Camille Jordan, nouvellement marié, se dérobait. Elle entreprenait alors diverses excursions à l'Ile-Saint-Pierre, ou dans le canton de Vaud, en compagnie de deux Anglais dont elle avait fait la connaissance, lord John Campbell et son ami Robertson. Au cours de l'une de ces excursions, elle adressait à son père cette courte lettre :

Morges, samedi soir.

Je ne peus pas t'exprimer assez, mon ange, combien je suis touchée de cet envoi que tu m'as fait, mon impression a été si vive, que j'en ai eu un battement de cœur. Dis-moi, je te prie, si toute ma tendresse, toute mon affection est digne d'un caractère tel que le tien, si grand et si bon, couvrant des ailes de son esprit ce qu'il y a de plus sublime et entrant dans les plus petits détails par son cœur. Lord John est allé à Lausanne, ce qui fait qu'il ne saura que demain ce message unique ; mais je cède à M Robertson le plaisir de t'écrire quelques lignes.

Quelques lignes de Robertson terminaient en effet la lettre.

De retour à Coppet, elle y attirait ses nouveaux amis qu'elle réunissait à quelques personnes distinguées de la société de Genève. Elle donnait des diners, des soupers en leur honneur. Un jour, arrivant à l'improviste, ils la trouvaient dirigeant un bal d'enfans qu'elle terminait « par une danse pour la vieille génération. » Ou bien, inaugurant les représentations qui devaient rendre célèbre, quelques années plus tard, le théâtre de Coppet, elle s'essayait dans le rôle de Phèdre, et lord John Campbell parle

avec admiration « de sa puissance comme actrice, » et aussi de « sa puissance de conversation qui attirait alors une foule d'hommes, parmi les plus distingués de l'Europe. » Il reconnaît cependant que « ses manières sont sans affectation, et il admire ses yeux noirs et expressifs. »

Le séjour de Coppet continuant cependant à lui paraître morose, elle alla, au début de l'été de 1803 faire un séjour à Genève dans la maison Turettini. Elle se rapprochait ainsi de ses deux amies intimes, M Necker de Saussure et M Rilliet-Huber. Mais à Genève non plus qu'à Coppet, elle ne trouvait ni charme ni repos. « La belle ambassadrice meurt d'ennui et de tristesse, écrivait à lord John Campbell M de Saussure, la belle-fille du grand physicien. Elle passe sa vie entre Coppet et Genève et ne trouve nulle part les ressources qu'il faut pour son cœur et son esprit. » M. Necker, pendant ce temps, demeurait tranquille à Coppet, se bornant à aller voir de temps à autre M de Staël à Genève. Deux lettres de celle-ci vont nous montrer à quelles agitations elle demeurait en proie.

Tu as mis dans ta lettre une phrase qui m'a coûté et me coûtera longtemps des larmes. Je ne puis vivre qu'en rassemblant tous les exemples, toutes les probabilités qui confondent nos vies, et, si l'on m'ôtait ce repos contre lequel mon imagination ne lutte que trop, je détesterais l'existence. Tu es mon seul appui sur la terre. Considération, fortune, direction, bonheur, religion, tout est là pour moi. J'ai des affections ailleurs, je n'y ai point d'appui et jamais être n'a eu plus besoin d'un autre. Il faut donc, il faut que j'espère les mêmes années et c'est du fond du cœur que je souhaite que les miennes s'abrègent pour nous rapprocher plus sûrement. — Ce rhume dont tu as la bonté de t'occuper est

presque passé ; j'ai eu à la place cette nuit des douleurs d'entrailles assez vives et de la fièvre. J'ai fait venir Butini et il m'a prouvé que ce n'était rien ; en effet je suis mieux depuis les petits remèdes qu'il m'a fait prendre. Ce que tu me dis sur la cité est le seul argument possible, mais tout le monde s'accorde à ne rien savoir avant mercredi. — Dans quelle situation nous allons être en Suisse ! Y as-tu pensé, mon ange ? sais-tu que les officiers du génie qui sont ici parlent de fortifier Genève ? Tout cela pourrait bien être absurde, mais je vois qu'ici on est affecté. Mon oncle et moi nous trouvons bien qu'il faudrait penser à changer de demeure, mais ma chère cousine ne se hâtera pas. Adieu jusqu'à mardi, mon ange tutélaire ; fais que nos liens ne se dissolvent jamais ; je crois quelquefois que la vie est l'œuvre de la pensée. Cette nuit, quand je souffrais beaucoup, j'étais résolue à te prier de venir, sûre que je ne mourrais pas si tu étais là. Mais toutes ces idées étaient l'effet du mal de nerfs ; à présent, j'ai repris presque l'état de la santé. Adieu, adieu.

Ce lundi soir.

J'ai reçu une lettre de Lyon, de Mathieu, cher ami. Il est donc certain qu'il arrive demain à 4 ou 5 heures, et je compte sur toi mercredi matin. Permets-tu que je te prie de venir assez tôt après les lettres pour que je puisse envoyer un homme à cheval à Coppet porter une réponse, si c'était d'Ulm qu'une lettre m'arrivait ? J'ai des nouvelles de Neuchâtel où ils sont tous espérant se sauver, mais ne se pressant pas selon leur noble coutume. Le Préfet m'a paru inquiet et même choqué des propos qui se tenaient dans les cercles de Genève. L'animosité augmente contre les Anglais et devient tout à fait nationale. Il paraît que le Consul revient à Paris plus tôt qu'on ne croyait. Il y a des gens qui disent que de l'in-

quiétude sur Paris en est la cause. Je ne sais pas ce que cela veut dire et n'y crois pas. — Combien j'ai repensé à ce que j'ai lu ; c'est plus extraordinaire en son genre, que tout le reste de tes écrits, mais cela a pénétré mon cœur d'une nouvelle tristesse. C'est une idée du ciel que de tels sentimens, qu'un caractère comme le tien, et cela sert à empoisonner toute relation et à donner cependant un désir continuel d'en avoir une ; enfin rien n'a jeté mon âme dans un tel trouble ; c'est au delà des sentimens et des pensées que j'avais parcourus dans mes réflexions et dans mes rêveries, et, si cela étend l'existence, cela multiplie la douleur. Adieu, cher ami, garde Frédéric ou renvoye-le-moi suivant qu'il te conviendrait ou non de m'envoyer quelqu'un après les lettres, s'il n'était pas dans tes arrangemens d'être ici à onze heures ou onze heures et demie. Pardon encore de cette faiblesse ; je tâcherai de la faire passer, mais on ne peut rien sur la douleur ; tant que sa griffe vous tient, il faut souffrir. — Adieu encore, être surnaturel ! Quel courage veux-tu qu'il y ait pour rien quand tant de perfections ne donnent pas de bonheur.

Àcette lettre elle ajoutait ce post-scriptum où se trahit son trouble :

Cher ami, Christin vient d'être arrêté par M. de Barante, qui l'avait vu hier dans ma voiture, comme agent de l'Angleterre. Ses papiers saisis, son argent, etc., lui conduit au secret. J'ai vu M. de Barante ; ce qui me regarde dans une affaire aussi simple est, à ce que je crois, tout à fait nul, mais je suis excessivement affectée du sort de Christin. Je te déclare que la France me devient tout à fait insupportable, ou la vie, si ce n'est pas la France. Je te prie de faire affranchir cette lettre pour lord John, de faire mettre celle pour Neuchâtel à la poste et d'envoyer à Nyon celle de M. Mar-

kow pour qu'elle ne soit pas timbrée de Coppet. Mon ange, un tel monde n'est pas fait pour ta fille, adieu.

Ce Christin, dont M de Staël annonce l'arrestation, est un personnage assez obscur, Neufchâtelois d'origine, qui avait été employé par l'ambassadeur de Russie en France, M. de Markow. Après avoir été tenu quinze jours au secret à Genève, dans des conditions très rigoureuses, il fut transféré à Paris et enfermé au Temple où il subit une longue détention, au cours de laquelle M de Staël se montra très bonne pour lui. Elle l'avait reçu fréquemment au château de Coppet. Cette arrestation, qui la troublait assez naturellement, car elle pouvait se croire compromise, faisait partie de tout un ensemble de mesures violentes auxquelles le Premier Consul s'était déterminé pour marquer sa rupture avec l'Angleterre. Ces mesures avaient pour conséquence de disperser la petite société anglaise au milieu de laquelle se complaisait M de Staël et de lui rendre, par là, plus pénible encore la prolongation de son séjour en Suisse. Aussi allons-nous la voir s'informer de tous côtés si les obstacles qui s'opposaient à sa rentrée à Paris ne pourraient pas être levés. Mais elle devait au contraire apprendre que ces obstacles étaient plus difficiles à franchir encore qu'elle ne pensait et qu'à la mauvaise humeur du maître contre la fille, contre l'auteur de Delphine, s'étaient joints des griefs contre le père, contre l'auteur des Dernières vues de politique et de finances. Nous verrons bientôt comment, non sans quelque imprudence, elle prit son parti de braver ces obstacles.

04

Comme on a pu le voir par ses dernières lettres à M de Staël, M. Necker préparait depuis deux ans un grand ouvrage politique. En 1801, cet ouvrage était terminé, mais, d'accord avec sa fille, il en avait retardé la publication.

Si détaché que fût M. Necker de toute arrière-pensée personnelle, il ne pouvait se désintéresser de la France. L'avenir du pays qu'il avait aimé et servi le préoccupait, et c'était à la France qu'âgé de soixante-dix ans, il adressait ses Dernières vues de politique et de finances. « Oui, les dernières, disait-il dans la préface ; ce mot convient à mon âge et à ma santé qui s'affaiblit ; c'était même pour un temps au delà de moi que je destinais cet ouvrage en le commençant. Ce confident me plaisait : il m'était inconnu, et je pouvais, en imagination, le faire mon ami. » Quelles raisons le déterminaient donc à anticiper cette publication, et à s'adresser non pas à l'avenir, mais au présent ? Ses lettres nous ont montré également que, dès le jour où la Constitution de l'an VIII avait été promulguée, il avait été étonné qu'une constitution, « ouvrage des siècles, » fut faite, comme un habit, à la mesure d'un homme. Pour cet homme, M. Necker nourrissait une admiration sans bornes. Dans la préface de son ouvrage, — préface plusieurs fois remaniée car il en existe divers brouillons dans les archives de Coppet, — il le proclame toujours « l'homme nécessaire, dont la dictature avait préservé la France de nombreux malheurs, lui avait valu de plus une paix glorieuse et le calme intérieur dont elle jouissait. » Au cours de l'ouvrage, il déclarait même que cette dictature devait durer aussi longtemps que le dictateur le jugerait utile ; mais si elle prenait fin, il estimait que la Constitution de l'an VIII ne pouvait pas survivre à ce-

lui entre les mains duquel, en réalité, elle concentrait tous les pouvoirs. Le jour où l'homme nécessaire abandonnerait ces pouvoirs, pour quelque cause que ce fût, la France aurait à choisir entre une monarchie tempérée, à l'anglaise, et une république une et indivisible, car M. Necker excluait avec regret une république fédérative, à l'américaine. La monarchie tempérée avait toutes ses préférences, mais il n'en croyait pas l'établissement possible dans l'état social et politique de la France, Bonaparte lui-même voulût-il, soit rappeler au trône l'ancienne dynastie, soit établir à son profit et à celui de sa famille une monarchie héréditaire. Restait donc la République une et indivisible que M. Necker entourait, comme conclusion de son ouvrage, d'institutions qui lui semblaient de nature à garantir la liberté, à maintenir l'ordre et à assurer la bonne administration des finances, point capital à ses yeux.

M. Necker ne paraît pas avoir supposé un seul instant que son ouvrage pourrait déplaire au « héros. » Le 10 août 1802, il écrivait au consul Lebrun, homme de bonne compagnie, ancien inspecteur des domaines de la couronne qui était un peu de l'ancien monde et avec lequel il n'avait jamais cessé d'entretenir de bonnes relations, pour lui faire hommage de son livre et le prier en même temps d'en offrir de sa part un exemplaire au Premier Consul.

Je crois bien, écrivait-il, avoir déposé dans l'ouvrage dont je vous entretiens des vérités utiles et des principes recommandables, et comme j'ai répandu partout non seulement ma haute admiration pour le général Bonaparte, mais encore des sentimens d'affection exprimés avec respect, je crois pouvoir vous prier, sans indiscrétion, de remettre au Premier Consul l'exem-

plaire dont je m'empresse de lui faire hommage. C'est un devoir sans doute, mais les motifs auxquels j'obéis se rapportent également et à l'homme doué de tous les genres d'esprit que j'ai eu le bonheur d'entretenir à Genève, et au chef suprême de l'État. Je désirerais, dans mon ambition, l'approbation de l'un et l'indulgence de l'autre.

Se figurer que l'ouvrage pût ne pas déplaire au « héros » c'était cependant mal le connaître. Les hommes nécessaires ont un penchant naturel à se croire immortels et quant à prévoir qu'un jour viendrait où, bénévolement, Bonaparte renoncerait à la dictature, il y avait dans cette supposition une certaine naïveté. La réponse de Lebrun, qui vivait près du maître, aurait dû commencer d'ouvrir les yeux à M. Necker et de lui inspirer certaines inquiétudes. « Je vous croyais dégoûté des constitutions, lui écrivait-il ; la vôtre nous arrive après des événemens que nous n'avons pas pu prévoir ; » et après quelques réponses aux suggestions de M. Necker en matière financière, il ajoutait : « Vous savez aussi bien que moi que, pour raisonner sur tout cela, il faut être sur le terrain. Au reste le Premier Consul connaît parfaitement la situation journalière de ses finances, et son génie aperçoit les suites de toutes les conceptions raisonnables en ce genre. »

C'était dire assez nettement à M. Necker qu'on n'avait pas besoin de ses conseils. Il en aurait pris son parti, car il avait de longue date l'habitude d'être peu écouté ; mais il ne tardait pas à être informé que le Premier Consul avait conçu de cet ouvrage une vive irritation. Pour s'en convaincre, M. Necker n'aurait eu qu'à lire les feuilles officieuses qui recevaient l'inspiration d'en haut. Toutes l'attaquaient avec une vivacité presque injurieuse ;

entre autres le Mercure de France. Il avait de même l'habitude des attaques, et, plus philosophe qu'il ne l'était autrefois, « ce sentiment consolateur qu'on nomme le mépris, » comme il l'écrivait à sa fille, l'aurait aidé à les supporter. Mais ce qui le plongeait dans la désolation, c'est qu'il apprenait, à n'en pouvoir douter, que l'irritation du maître se traduisait surtout en propos contre sa fille, accusée d'avoir, en quelque sorte, tenu la plume et inspiré un ouvrage où Bonaparte voyait une critique dirigée contre son administration. Le 27 ventôse 1803, un correspondant qui ne signait point, et dont l'écriture ne m'est pas connue, écrivait à M de Staël et lui rendait compte d'une conversation qu'il avait eue à son sujet avec le Premier Consul. Bonaparte reprochait à M de Staël « de recevoir souvent ensemble des gens de tous les partis et de les recevoir aussi successivement. »

Les opposans de toutes les classes, aurait-il dit, se succèdent chez elle, le matin, à midi, le soir. On va l'un après l'autre exhaler son mécontentement, exercer sa censure, et tous ceux qui ont ainsi, les uns pour une cause, les autres pour une autre, accusé le gouvernement reportent ensuite, chacun de leur côté, l'idée d'une désapprobation qui paraît générale et prend le caractère d'une opinion universelle. Je ne veux pas qu'elle vienne.

Et la lettre se terminait ainsi :

Au surplus, c'est moins contre vous que contre votre père et son dernier ouvrage qu'il éprouve de l'humeur, et vous le concevrez aisément. Je m'étonne qu'à une pareille distance, avec peu de correspondance avec les hommes qui se mêlent des affaires publiques, votre père ait eu plus le sentiment de la vérité que le sentiment des vérités qu'il pouvait convenir au gouvernement de voir publier.

Un autre correspondant lui écrivait également :

L'exaspération est toujours très vive, surtout contre l'ouvrage de M. Necker, et l'on assure qu'elle est entretenue par M de (nom illisible) et plusieurs autres. Cependant, il n'est pas possible qu'elle ne se calme pas et que l'hiver prochain vous ne soyez quitte de cette persécution.

Garat ne laissait pas ignorer non plus à M de Staël à quel point, en conversation, le Premier Consul s'emportait contre elle.

Sa colère, lui écrivait-il, le 11 messidor, a voulu paraître très grande. Elle s'est montrée surtout brutale et grossière. Il n'a rien dit pour la motiver. Il n'a rien articulé, ni dans un premier accès, devant des conseillers d'État et devant des ministres, ni dans un second devant Truguet. Qu'aurait-il pu dire… Je pense entièrement comme vous sur votre résolution de revenir à Paris et d'y passer l'hiver. Il est très vrai qu'on a déclaré, et hautement, que vous n'y remettriez plus les pieds, mais il serait par trop étrange qu'une parole jetée dans un moment de fureur pût être un arrêt de bannissement. Dans quelque niche que vous vous mettiez, cette niche sera entourée de dévots ; on vous y laissera en repos et en surveillance. On n'ira pas plus loin, quoique les menaces aillent beaucoup plus loin. Même dans ce moment, on n'arrête pas, on ne chasse pas une femme aussi aisément qu'un homme, surtout quand cette femme est vous.

Cependant M. Necker, profondément troublé et affligé de penser qu'il était pour quelque chose dans cette malveillance et cette irritation qui se déchaînaient contre sa fille, se résolut à une détermination qu'il avait souvent agitée avec lui-même, celle de s'adresser au Premier Consul. Il le fit, sinon directement, du

moins indirectement, en écrivant de nouveau à Lebrun une lettre destinée à passer sous les yeux de Bonaparte. Cette lettre est trop longue pour être citée tout entière ; je me bornerai à en détacher quelques passages :

Citoyen Consul, disait-il en commençant, les obstacles inattendus apportés au retour de ma fille et dont vous avez jugé à propos de nous faire avertir par la médiation de M. de Montmorency, ont jeté la désolation dans ma famille. M de Staël est livrée à un sentiment de douleur qui me toucherait profondément, lors même qu'elle ne serait pas ma fille, et l'objet mérité de ma tendre affection. Permettez-moi donc de demander à l'homme public un moment d'attention, quoique ce soit d'un intérêt particulier que j'aie à l'entretenir. Ma fille est née en France ; elle y a reçu son éducation et une éducation pour laquelle on n'a rien négligé, rien épargné. Tant de soins ayant rencontré une nature distinguée, je dirais presque hors de pair, si je l'osais, l'esprit de Coppet de Staël s'est formé de bonne heure, et, successivement, il s'est associé, il s'est ouvert à tous les genres d'idées, et son âme ardente a mis de l'intérêt aux divers objets de la vie. Jugez, citoyen Consul, de ce que l'exil est pour elle et si M de Staël peut sans désespoir se voir reléguée dans la sévère solitude de Coppet ou dans les petites villes qui nous environnent, si elle le peut surtout au milieu de ses plus belles années.

Il faisait valoir ensuite, en faveur de M de Staël, la nécessité de pourvoir à l'éducation de son fils aîné et à la liquidation « des malheureuses affaires de M. de Staël, » qu'elle voulait terminer, afin de « transmettre sans tache à ses enfans la mémoire de leur père. » Puis il entreprenait l'apologie de sa fille :

Je crois facilement à quelques paroles imprudentes de la part de M de Staël, parce que je lui connais une imagination très vive et surtout une grande expansion dans le caractère. Elle est d'ailleurs entrée dans le monde vers la fin de la Monarchie et dans un temps où la plus grande liberté régnait dans la conversation, et la Révolution qui a succédé a donné longtemps l'habitude des controverses politiques. Elle a pu être tardive à se mettre en harmonie avec la réserve commandée par un nouvel ordre de choses, à s'y mettre du moins parfaitement… Mais, en laissant le passé et en priant le Consul de pardonner ce qui aurait pu lui déplaire, je suis certain que M de Staël aura désormais la circonspection la plus parfaite. Voilà un grand éveil qu'elle reçoit, et ma fille vient de déposer entre mes mains la promesse d'adopter le genre de vie que vous aurez la bonté de lui conseiller et de renoncer fermement à toute espèce de conversation sur le gouvernement et la politique, objets d'esprit pour elle et qu'elle peut si facilement remplacer par d'autres. Elle prendra même la liberté d'adresser cet engagement au Premier Consul dès le premier signe qu'elle recevra d'un retour d'indulgence et de bonté de sa part.

M. Necker allait jusqu'à offrir de se rendre à Paris pour être « le surveillant » de sa fille et « son garant auprès du gouvernement. » Enfin, après avoir fait valoir encore en faveur de M de Staël les souvenirs de sa mère à l'action bienfaisante de laquelle la Commission des hospices venait tout récemment de rendre un public hommage, il terminait sa lettre en disant :

Je ne sais si j'aurais aussi des titres à transmettre. Je me souviens seulement qu'en d'autres temps, j'aurais mieux attendu de la France que l'exil de mes enfans.

Une sorte de post-scriptum ajoutait ces quelques lignes :

J'aurais pris la liberté d'écrire au Premier Consul, mais je n'ai pas osé lui adresser directement une lettre où j'étais forcé d'entrer dans plusieurs détails domestiques, et pourtant je crois à ses affections de famille, même au milieu des vastes intérêts dont il a le gouvernement. Je serais moins craintif, si j'ai, comme je l'espère, des hommages de reconnaissance à lui présenter.

Cette lettre que l'amour paternel arrachait à M. Necker et dont la dernière phrase relève cependant le ton, était, ce semble, de nature à toucher. Mais le Premier Consul n'était guère homme à s'attendrir aux chagrins d'une femme ou à la douleur d'un père. La réponse que M. Necker allait recevoir de Lebrun, datée du 16 germinal, était faite pour lui enlever toute illusion. Après lui avoir, en guise de préambule, donné l'assurance que le Premier Consul était arrivé au pouvoir avec une opinion prononcée en sa faveur, il avait le regret de l'informer que son dernier ouvrage, « lancé dans le public, » avait détruit cette opinion favorable, et faisant parler Bonaparte lui-même, il continuait :

Si vous aviez, a-t-il dit, des vérités utiles à révéler, il était dans les convenances que vous commençassiez par lui, et vous ne deviez les livrer au public, si tant est pourtant que vous le dussiez, que quand l'homme que vous appelez nécessaire les aurait méconnues et repousse es.

Après avoir mis la conduite de M. Necker en parallèle avec celle de Calonne qui, lui aussi, avait fait parvenir un mémoire financier au Premier Consul, mais en secret, Lebrun ajoutait :

Des propos échappés à M de Staël, des démarches plus qu'indiscrètes de gens qu'on sait être ses confidens les plus intimes

l'ont convaincu qu'elle avait travaillé votre opinion et influé sur vos ouvrages. Il pense qu'elle veut du mouvement dans quelque sens qu'il s'opère, et quoiqu'il ne craigne rien des rumeurs de société, il ne veut pas qu'on le croie assez faible ou assez imprudent pour laisser l'administration en proie aux sarcasmes.

La lettre se terminait ainsi :

Vous voyez qu'avec une pareille opinion, toute tentative est inutile. Je ne sais si le temps pourra changer les dispositions, mais je ne puis vous en donner aucune espérance.

M. Necker demeurait « confondu » de cette lettre. C'est l'expression dont il se sert dans une longue réponse qu'il adressait à Lebrun « comme à un ancien ami, » car, disait-il, « dans mon trouble, ce serait un travail pour moi d'approprier toutes mes paroles au langage parfaitement mesuré qu'exige une correspondance avec le magistrat consulaire. » Dans cette réponse, il déclarait, « au nom de la vérité et sur la foi de l'honneur, » que son ouvrage avait été composé en l'absence de M de Staël, et qu'elle n'avait eu aucune part à la détermination qu'il avait prise de le publier. Loin de l'y exciter, elle aurait même, au moment de l'impression, montré quelques inquiétudes. Après avoir cherché à justifier encore une fois sa fille des propos inconsidérés qu'on lui prêtait, il continuait en faisant une longue apologie de ce malencontreux ouvrage, et il terminait en exprimant l'intention de venir lui-même à Paris tout à la fois pour plaider la cause de M de Staël et pour défendre ses intérêts propres en même temps que ceux de ses petits-enfans compromis par la liquidation de la succession de M. de Staël.

Plus, disait-il en terminant, on me désignerait comme une des causes du malheur de ma fille, d'un malheur qui touche à tout pour elle, plus je serais contraint de faire un dernier effort auprès du Consul en allant solliciter moi-même sa justice ou son indulgence. Il me semble que j'aurais encore la force nécessaire pour défendre une cause paternelle, et pour supporter, même en ma vieillesse, la disgrâce que pourrait me valoir une louable tentative.

M. Necker ne pouvait, on le voit, se persuader que les préventions du Premier Consul contre sa fille et contre lui-même fussent invincibles. Il l'admirait trop pour croire chez lui à un parti pris d'injustice. M de Staël elle-même partageait cette illusion. La meilleure preuve en est qu'en désespoir de cause, elle prit son parti de s'adresser directement à lui. Déjà elle avait eu plusieurs fois cette idée. C'est ainsi qu'ayant appris l'année précédente que Bonaparte lui reprochait de laisser M. de Staël aux prises avec des difficultés d'argent, elle avait eu la pensée de lui écrire pour se justifier, et elle avait jeté le brouillon d'une lettre qui se trouve dans les archives de Coppet, mais qui, je le crois bien, ne fut jamais envoyée. Cette fois, se sentant directement non seulement menacée, mais atteinte, elle se décida et lui adressa la lettre suivante :

Ayant eu connaissance l'hiver dernier que mon retour à Paris ne vous était pas agréable, je me suis condamnée, sans aucun ordre direct de votre part, à passer dix-huit mois dans l'exil. Quelques paroles de bonté que vous avez depuis prononcées sur moi et qui me sont revenues m'ont persuadée que cet exil vous paraissait assez long et que vous voudriez bien prendre en considération les intérêts de famille qui rendent mon retour à Paris

absolument nécessaire. Je m'arrêterai cependant à une campagne à 10 lieues de Paris, ne me permettant pas d'arriver sans savoir votre intention à mon égard. Si je connaissais le genre de prévention que mes ennemis ont essayé de vous inspirer contre moi, je saurais ce que je dois dire pour me justifier, mais je me borne à vous assurer que je ne prononcerai ni n'écrirai un seul mot relatif aux affaires publiques pendant mon séjour en France. Je ne sais si, née à Paris, rencontrant partout en France des traces honorables de la conduite publique de mon père et des établissemens charitables de ma mère, je puis être considérée comme étrangère. Mais je sais que c'est de votre volonté seule que dépend mon séjour en France, et quand je vous prie d'y consentir, je dégraderais mon caractère si je ne remplissais pas fidèlement les conditions qui doivent être la suite d'une faveur, serais-je réduite à demander seulement de passer deux mois dans une campagne, à 10 lieues de Paris, pour reposer mes enfans que la fatigue du voyage a rendus un peu malades et faire avec les créanciers de M. de Staël un arrangement qui me permette d'honorer sa mémoire sans ruiner mes enfans. J'espère que votre bonté et, s'il m'est permis de le dire, votre justice ne se borneront point à ces deux mois. Pourquoi renverseriez-vous la destinée d'une femme qui n'a de sa vie fait de mal à personne ? Pourquoi forceriez-vous une mère à chercher ailleurs que dans sa patrie les ressources nécessaires à l'éducation de ses enfans ? Enfin surtout, à la hauteur où vous êtes placé, pourquoi vos regards tomberaient-ils sur moi, si ce n'est par un sentiment de protection et de bienveillance.

Agréez, Citoyen Consul, l'hommage de mon respect.

Je ne reproduis cette lettre que d'après un brouillon, mais il n'y a point de doute qu'elle fut envoyée, car nous verrons M de Staël, dans une seconde lettre qu'elle adressa, le mois suivant, au Premier Consul, faire allusion à la réponse qu'elle reçut. Cette réponse ne fut point directe, car elle se trouverait assurément dans les archives de Coppet, mais Bonaparte paraît cependant s'être laissé fléchir et lui avoir fait savoir indirectement qu'il l'autorisait à séjourner à quelques lieues de Paris. C'était un commencement de satisfaction donnée à l'ardent désir de M de Staël de rentrer tout au moins en France. Elle se hâta donc d'accepter la proposition que lui fit son notaire de venir habiter une petite maison que celui-ci possédait à Maffliers, dans le département de l'Oise, à quelques lieues de Paris. C'était, pour reprendre l'expression de Garat, la niche où elle espérait pouvoir s'abriter, en attendant mieux La confiance renaissait dans son cœur et elle fixait son départ de Coppet à la fin de septembre.

Sans croire aux pressentimens, on ne saurait cependant méconnaître que, dans la nuit où nous vivons, il y a certains momens où une lueur fugitive semble éclairer l'avenir et où un obscur instinct nous avertit des épreuves qu'il nous prépare. J'ai dit déjà que chaque départ de Coppet était un drame, mais jamais séparation du père et de la fille ne fut aussi douloureuse que celle-ci qui devait être la dernière, car ils n'étaient point destinés à se revoir. Rien cependant ne donnait à craindre que la mort planât sur la tête de M. Necker. Sans doute il avait soixante et onze ans, et les années d'un septuagénaire ne sont jamais que des années de grâce, mais il ne semblait point atteint dans sa santé qui avait toujours été robuste. L'affection rhumatismale, de nature chronique, dont il souffrait, n'était point une menace pour sa vie. Aucun symptôme nouveau n'était de nature à inquiéter M de

Staël et à la détourner du projet qu'elle avait formé, soit de passer l'hiver en France et d'y rester jusqu'au printemps, soit d'entreprendre en Allemagne un voyage dont, pour des motifs que je dirai plus tard, elle caressait depuis longtemps le projet. Cependant ce départ fut un déchirement. Toujours M. Necker et sa fille avaient l'habitude de se dire adieu par lettre, de chambre à chambre, pour s'épargner l'émotion du dernier moment. Ils ne pouvaient « soutenir un adieu déclaré, » ainsi que l'écrivait Duguet, le directeur de M de La Fayette, à une personne qui lui était chère et dont il avait pris congé sans mot dire. Par le même sentiment, M de Staël faisait remettre à son père cette lettre :

Je ne peux pas m'empêcher, mon ange, pendant que je suis encore sous ton toit protecteur, de te dire que je veux réunir tous mes efforts pour tâcher de me faire une vie dans ce pays qui soit assez tolérable pour moi pour que je sache t'y rendre heureux. Ces séparations me déchirent le cœur, et de si grandes douleurs ne sont-elles pas un avertissement du ciel, qu'il ne faut pas se quitter ? Toi qui lis si bien au fond des cœurs, tu dois voir que, plus que jamais, ma vie dépend de la tienne. Je te conjure par cette vie de moi que tu veux conserver à mes enfans, d'avoir des soins minutieux de ta santé. Je sens qu'on se détacherait de vivre si c'était pour soi seul, mais quand toute une famille entière repose sur ta tête, préserve-la, mon ange, et frémis en pensant à ce que souffrirait ta pauvre fille si elle craignait pour toi. Tu vois mon caractère battu par les vents ; je ne sais si la Providence, à cause de toi, m'accordera de trouver un appui qui m'empêche de me tuer, si je te perds. Je ne sais si, mille fois plus généreuse, elle t'accordera cette longévité qui me permettra d'établir mes enfans pendant ta vie et de m'endormir ensuite avec toi. Je sais que, dans ce moment, je mourrais dans les convulsions du désespoir

si je te perdais. Prends donc garde, je t'en conjure, je ne dis pas seulement à me conserver la vie, mais à m'épargner cette mort de douleur qui fait frémir tous mes sens. Ne réponds pas un seul mot à cette lettre à présent ; viens me voir à déjeuner pour quelques affaires ; sors de ma chambre sans rien dire ni à moi, ni à ma fille ; fais-toi lire les papiers et écris-moi seulement lundi. J'ai autant besoin que toi de tous ces ménagemens ; je suis plus ébranlée, plus déchirée, que je ne l'ai été de ma vie, non que j'éprouve aucun pressentiment pénible sur ce voyage ; je suis convaincue qu'il est raisonnable et qu'il réussira bien, mais t'avoir vu une année de plus, c'est t'aimer mille fois davantage. Pardonne, si j'ai dit des mots absurdes dans mes accès de folie. Dieu sait que je t'aime, que je t'adore, et qu'il n'y a pas dans mon cœur même un regret sur ce que tu n'as pas été en France. Je changerai peut-être quand j'y serai, mais d'ici elle ne me semble pas digne de toi. Sois donc bien sûr que tu as senti ce qu'il y avait de plus céleste et fait ce qu'il y avait de plus sage. Dieu me protégera à cause de toi. Adieu, nous nous reverrons, mais ceci, c'est adieu.

Quelques jours avant la date fixée pour le départ, M. Necker faisait venir dans sa chambre l'aîné de ses petits-fils, Auguste, qui était âgé de douze ans. M. Necker était très attaché à cet enfant qu'il avait souvent gardé avec lui à Coppet pendant les longs séjours de M de Staël à Paris. Il s'était beaucoup occupé de son éducation et faisait cas de lui. Il l'appelait : un honnête petit homme. L'enfant, au sortir de la chambre de son grand-père, écrivait tout ému le récit de cette conversation. Je reproduis ce récit dans sa forme enfantine :

13 septembre.

Ce jour restera éternellement dans ma mémoire. Papa (ses petits-enfans appelaient toujours ainsi M. Necker) m'a fait appeler dans sa chambre et m'a fait asseoir à côté de lui. « Mon cher Auguste, tu vas vraisemblablement me quitter pour longtemps. J'ai voulu te demander ce que ton cœur te disait sur l'existence d'un Dieu, en attendant que tu fasses un cours de religion complet pour ta première communion. Tu es né avec d'heureuses dispositions et je ne te connais pas de graves défauts. Tu es seulement trop susceptible sur les choses qui te regardent. Tâche de te corriger de ce défaut, car il est une vraie petitesse. Je te recommande de faire soir et matin une prière. Je ne veux pas te la dicter. Il suffit que tu élèves ton âme à l'Être suprême. Tu as surtout des devoirs à remplir envers ta mère, envers ta mère à laquelle je ne puis penser sans m'attendrir. Aime-la, respecte-la, par-dessus tout. Tu n'as point de père. Dieu t'appelle donc à être le protecteur de ta famille. Habitue-toi à être de bonne heure son appui, son soutien. Donne un bon exemple à ton frère ; sois le chevalier de ta sœur, mais surtout sois profondément reconnaissant de la peine que ta mère a prise pour ton éducation. Tâche en récompense de la rendre aussi heureuse que tu pourras. Pense à moi, écris-moi quelquefois. Mais, adieu ! Je ne veux pas prolonger mon émotion ; je suis faible, et elle pourrait me faire du mal. Dieu te bénisse ! »

« Il me serait impossible, continue le petit Auguste, d'exprimer l'impression que cette conversation a faite sur moi, quelle époque elle sera dans ma vie, combien je me propose d'en faire mon unique règle, avec quelle émotion je me la rappellerai toujours. » Et il termine ce récit en prenant ces nobles résolutions de l'enfance pieuse que la jeunesse et l'âge mûr ne tiennent pas toujours.

Trois jours après, le 16 septembre, M de Staël quittait Coppet. Le matin de son départ, elle adressait encore ces quelques lignes à son père :

N'est-il pas vrai, mon ange, que tu as compris tout ce que je n'ai pas montré ? Oh ! quelle journée et que, si j'étais contente de moi, je me serais abandonnée avec le sentiment le plus passionné ! Troxel m'a donné des postillons excellens que je crois des Russes. La route, à ce qu'il dit, est parfaite. Il croit qu'on va te donner beaucoup d'officiers ; il passe sans cesse de l'artillerie. Adieu encore, mon ami, mon ange. Ah ! quel poids j'ai sur le cœur ! quelle main me tirera de ces combats, de ces déchiremens ? Adieu, Dis à Albert un mot tendre pour moi. Je t'en conjure, soigne ta santé, c'est là bien plus qu'ici qu'est ma vie, celle de mes enfans ; adieu.

Mde Staël emmenait avec elle son fils Auguste et sa fille Albertine. Elle était accompagnée de Mathieu de Montmorency qui était depuis quelque temps à Coppet. En cours de route, elle adressait à M. Necker une première lettre datée de la frontière, et, depuis ce jour jusqu'à celui où, six mois plus tard, elle apprit en Allemagne la maladie, puis la mort de son père, elle entretint avec lui une correspondance fréquente et régulière qui paraît avoir été presque entièrement conservée. À partir de ce moment commence donc mon rôle d'éditeur, et je n'aurai plus guère qu'à accompagner ces lettres de quelques commentaires nécessaires à leur parfaite intelligence ; j'y intercalerai aussi parfois quelques fragmens des lettres de M. Necker.

Morez, samedi soir.

Voilà toutes les frontières passées, cher ange, avec des politesses, assez de pluie, mais pas le moindre inconvénient. J'ai la même idée sur le reste du voyage ; aussi toutes mes pensées sont-elles en arrière et point en avant ; je suis triste, mais je n'ai point de craintes.

Tu ne peux te faire une idée de la vivacité d'Albertine. C'est ta fille en miniature : même crainte de l'ennui, même besoin de mouvement et une société déjà, non par la valeur de ce qu'elle dit, mais par l'intérêt qu'elle y met. Elle disait à Auguste : Mais tu vois bien que je m'ennuie, pourquoi donc ne me contes-tu pas des histoires. À présent, elle tourne autour de moi et me dit : Tu écris toujours ? avec un vrai regret de ne pouvoir parler. C'est bizarre qu'un aussi bizarre caractère que celui de ta fille se recommence, mais la pauvre petite n'aura pas comme moi un ange tutélaire, je l'espère, jusqu'à la fin de ma vie.

Mathieu est d'une bonté parfaite pour moi ; c'est son triomphe que l'action. Hélase qui, comme tu sais, l'a amené en Suisse, il y a dix ans, avait un tel désir de le voir qu'il est venu jusqu'ici pour le rattraper, et c'est à lui que je donne ce billet qui t'arrivera demain à neuf heures. Si ma cousine est encore chez toi, tu lui diras, n'est-ce pas ? un de tes aimables mots qui restent à jamais dans le cœur.

J'ai oublié de fermer la porte de mon armoire et de t'en donner la clef ; je te prie de la prendre ; tous mes papiers sont là. Auguste a oublié mon livre de musique avec un petit liseret d'or sur lequel M. Bosse a copié des airs ; c'est mon bréviaire en fait de musique. Je te prie de le faire serrer pour qu'on me l'envoyé dès que je serai posée ; voilà mes deux petites commissions que j'ose t'adresser.

Auguste veut, de tout son cœur, que je te parle de lui. C'est un petit Mathieu en herbe ; il s'extasie sur les rochers, les arbres, etc., et sa sœur commence à se moquer de lui comme je me moque de Mathieu. C'est un vrai développement de leurs caractères dont je voudrais que tu fusses témoin. Ah ! je voudrais que tu fusses de tout et cette vie à part que je commence me semble bien isolée, quel que soit le mouvement qui m'attende. Adieu, mon ami, mon ange, mon père, tous les noms les plus tendres et des sentimens plus tendres encore.

Tu m'écriras lundi, n'est-ce pas ? et tu m'enverras ce qui sera venu pour moi ; tu souriras de ce souvenir, mais il me suit. Au delà de ces montagnes il me semble que toutes les idées sensibles m'apparaissent. Adieu encor, mon ange ; j'ai beaucoup souffert ce matin de ce que tu te promenais par l'humidité, et j'ai besoin de savoir que cela ne t'a pas fait de mal. Parle-moi, je te prie, avec détail de ta santé ; j'imagine que tu sais à présent que c'est de ma vie dont tu me parles. Adieu.

Pontarlier, ce mardi soir.

Tout ce que tu arranges, mon ami tutélaire, est ce qu'il y a de mieux dans un cruel voyage. Pas un accident, pas même une peur, et le plus beau soleil du monde sur les montagnes ; je t'ai dit le bien, tout le reste est douleur. À ce bien je dois joindre encore les soins infinis de Gerlach. Mais, hélas ! toute influence de toi m'abandonne et je vais me lancer dans cet abîme de boues, de froids, de peines. De quoi me plains-je ? ne le voulais-je pas ? Cependant mon cœur s'est comme brisé cent fois depuis hier en me rappelant ton dernier regard, ton dernier adieu. Oh ! mets de ton génie à ce que nous ne nous séparions plus. Ce bien sera si grand pour moi qu'il vaut une de tes pensées. Adieu.

Auguste voulait t'écrire, je l'en empêche. Baise Albert pour moi ; il a été aimable.

De son côté, à peine sa fille partie, M. Necker s'empressait de lui écrire :

20 septembre.

Tu t'en vas, tu t'éloignes, chère Minette, mais tu me vois sûrement sans cesse auprès de toi. C'est impossible autrement, car je te suis, je ne t'ai pas quittée. Qu'il m'en a coûté de ne pas verser des larmes dans ton sein en te voyant partir ! Et cependant ce que nous avons fait l'un et l'autre était bien plus raisonnable. Jamais il ne m'en a tant coûté de me séparer de toi ; jamais je ne t'ai mieux sue par cœur ; jamais je ne t'ai tant aimée. Hélas ! c'est une grande fatalité que celle qui me sépare de toi et je ne m'absous pas si absolument, il s'en faut bien, que tu l'as fait, en partant, avec tant de générosité. J'approuve parfaitement le parti que tu as pris et j'espère que tout tournera bien. Tu m'as donné pour mission de soigner ma santé ; je le ferai de mon mieux à cause que la recommandation vient de toi. J'ai été désolé du mauvais temps que nous avons eu dimanche pour passer la montagne. Le voilà revenu au beau et je ne le boude pas moins. J'ai reçu la lettre de Morez fort exactement. Bonne petite ! Je te voyais écrire sur une petite table d'auberge, Albertine à tes côtés, et un tourniquet dans la main. Ta cousine était avec moi quand ta lettre est arrivée. Elle a été ravie de celle que tu avais laissée pour elle à Coppet ; elle était attendrie et flattée ; elle trouvait ton style un diamant. Quel mot en effet que : Et n'êtes-vous pas moi perfectionnée ? Chère Minette, il est bien décidé que tu es la personne la plus aimable et la plus spirituelle du monde connu. Ne pouvons-nous rien faire de cela pour ton bonheur ?

Il n'y a rien de nouveau à ma connaissance ; sois sage et prudente comme tu y es résolue.

Àtoi, ma Minette, de nouvelles caresses ; à toi tout ce que je connais de plus tendre et de plus aimant.

D'une lettre postérieure de quelques jours, je détache encore ce post-scriptum :

L'ami qui t'a rencontrée à Dijon croit fermement au succès de la descente et les détails dans lesquels il entre à l'appui de son opinion sont très remarquables. C'est un homme prodigieux que le Consul.

Le 26 septembre, M de Staël arrivait à Maffliers. La maison où elle s'installait était petite, humide, froide. Souvent elle s'en plaindra. Dès le lendemain, elle écrivait à son père. Dans le haut de lettre, à côté de la date, sont écrites ces quelques lignes : « Je te prie de garder ces lettres ainsi écrites. J'en veux faire une sorte de journal. » À cette mention est due, probablement, la conservation de ces lettres.

Ce 27 septembre.

Je commence, cher ami, une lettre que je n'enverrai peut-être pas tout de suite parce que je voudrais réunir encore plus de détails sur ce qui me touche.

E. et Garat disent que j'ai mal fait de ne pas venir à Paris, qu'il n'en serait rien résulté de plus que l'humeur assez calme qu'il a témoignée en lisant ma lettre, et qu'à présent, il faut recommencer une nouvelle négociation. Moi, je crois encore que cette forme plus timide doit mieux convenir à son caractère, et, dans quinze jours, je prétexterai une maladie de ma fille et j'arriverai en écri-

vant seulement à Lebrun, car le Premier Consul ayant dit : je ne lui répondrai pas, je trouve qu'il serait inconvenable d'écrire encore ; s'il me refuse dans ce moment-là, je partirai pour Berlin. Ce que j'entends par ce mot : s'il me refuse, c'est-à-dire s'il m'envoie l'ordre de partir ; toute autre insinuation ne me suffira pas. Je suis comme cet Irlandais qui attendait d'être jeté d'un troisième étage en bas pour ne plus revenir. Mais ce qui serait fâcheux pour moi, c'est qu'il partît et fût longtemps absent, car, entre autres inconvéniens, cette maison serait inhabitable pour moi, et surtout pour Albertine, dès qu'il ferait humide ou froid. Aie la bonté, cher ami, de me répondre sur tout cela ; tu pourrais prendre le même moyen que je prends pour t'écrire et adresser à Maradan, en m'en prévenant, le paquet avec dessus : pour Eugène, afin que, dans la foule de paquets qu'ils reçoivent, ils ne confondent pas celui-là. Je crois que je pourrai louer une autre maison beaucoup plus près de Paris, mais je t'avoue que cette existence proscrite et solitaire, au milieu d'un pays tel que celui-ci, est bien peu de mon goût, et que je me sens plus de goût pour aller ailleurs tenter d'autres hasards. Il y aurait de retourner vers toi et tu ne peux pas douter que mon cœur ne bondisse à l'idée de te revoir, mais il y a là dedans un air battu qui me frappe encore plus ici que de loin, et je conviens que je veux un succès pour cet hiver.

En attendant l'arrivée d'un homme qui m'apportera des lettres de Paris, je veux te dire quelques faits qui ne s'écrivent point par la poste. Ce qui s'est passé à Saint-Domingue est horrible et le tout pour complaire au général Le Clerc, car on aurait fait avec Toussaint Louverture le traité qu'on aurait voulu et un beaucoup plus avantageux que celui auquel on est obligé de se soumettre, aujourd'hui que les nègres sont maîtres de tout l'intérieur de l'ile.

Les noyades ont été exécutées là comme à Nantes. Une fois que les nègres ont attaqué le Cap, on a eu l'idée que peut-être les nègres de l'intérieur de la ville pourraient favoriser les assiégeans et on en a jeté 1 800 à la mer sans forme de procès. Il y a à présent aux galères de Toulon des généraux nègres en habit de généraux et tout ce que la violence et le mépris de l'homme peuvent faire inventer de cruel a été prodigué contre ces infortunés. Pour te donner une idée de la législation sur cette couleur, il y a un mulâtre nommé Pelasge qui a rendu de très grands services à la Guadeloupe, mais qui, avant de les rendre, commandant dans l'île, avait renvoyé l'amiral La Crosse envoyé d'ici, mais détesté dans les colonies. Écoute sur cela la conversation d'un général de mes voisins, qui commandait à la Guadeloupe. « Ce Pelasge, m'a-t-il dit, est à la Conciergerie depuis un an, parce que les juges ne veulent pas le condamner, quoique ce soit l'intention du Premier Consul ; ils ne sont pas raisonnables, les juges ; ils veulent être libres de décider s'il faut le condamner ou non, tandis que c'est une mesure politique dont le Gouvernement doit juger. » J'ai parlé beaucoup en faveur de ce Pelasge sans lequel nous n'aurions pas gardé la Guadeloupe, et qui a reçu beaucoup de blessures à notre service. Il est vrai que l'intention du Premier Consul est de lui faire grâce, mais il veut d'abord qu'il soit condamné. J'ai essayé, moi, très doucement, quelques objections. « Il est vrai, a-t-il ajouté, que Pelasge prétend même qu'il n'a pas eu tort en renvoyant l'amiral La Crosse, qu'il a reçu un coup de bayonnette dans la joue en défendant sa vie, mais que, haï comme il l'était, il aurait été infailliblement massacré, s'il était resté. Le Premier Consul sent tout cela ; il veut même lui donner un régiment de nègres à commander dans l'Inde, quand il aura été condamné, mais il faut d'abord qu'il le soit. » Je te fais grâce de

mes observations sur la mésidération d'un général qui aurait été condamné à être pendu, et sur la bizarrerie de ces juges qui ne voulaient condamner que d'après leur conscience. Mais ce général est un excellent homme, qui a dans sa tête toutes ses idées pêle-mêle, comme les consulaires de bonne foi, ou du moins voulant être de bonne foi. Il déteste la Terreur et ne dit rien sur la nomination de Barrère à la tête d'un journal anti-britannique. Il trouve simple que tous les émigrés soient rentrés en France, et, à l'expédition de Quiberon, dont il était, il a trouvé simple que M. de Sombreuil fût fusillé. Il trouve bien vilain aux nègres de se pendre, sans égards pour leur propriétaire, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage avec lequel ils se faisaient sauter plutôt que de se rendre. « C'était absurde à eux me disait-il, de ne pas écouter les propositions que nous leur faisions ; il est vrai que Richepanse, qui les leur faisait, était bien résolu à ne pas les tenir. Les nègres se jetaient sur nos bayonnettes en descendant des montagnes ; nous n'avions rien à faire qu'à les recevoir. Si on avait voulu établir un régime de travail très sévère, mais pas l'esclavage, il n'y aurait pas eu une goutte de sang de versée. » Ne crois-tu pas que je te fais parler un homme en délire ? c'est l'un des plus sages et des plus indépendans qu'il y ait à présent.

Il m'a conté sur Quiberon deux anecdotes assez intéressantes, l'une qu'au moment où un aide de camp de M. de Sombreuil vint pour demander une capitulation, Tallien lui donna un soufflet en lui disant : « On ne capitule pas avec des émigrés ; » l'autre, que les Anglais, loin d'avoir abandonné les émigrés, les avaient constamment soutenus, faisant feu des deux côtés de la langue de terre qui formait la baie de Quiberon, et que, lorsque la tempête les eut obligés de s'éloigner, il ne restait plus qu'une frégate qui tirait toujours, mais à qui M. de Sombreuil donna le signal de

cesser et qui cessa. Les Français émigrés avaient conjuré les Anglais de ne pas faire descendre à terre un seul des leurs, parce qu'ils étaient sûrs qu'alors aucun Breton ne se réunirait à eux. Dix mille en effet s'étaient déjà réunis, qui ne seraient pas venus, s'il y avait eu des Anglais ; honorable trait de patriotisme. La femme de mon général a été prise par les Anglais et vient de passer deux mois en Angleterre. Elle a la tête tournée des égards, des attentions, qu'on a eus pour elle. « Ah ! me disait-elle, on n'est pas vexé là ; il vaut mieux être citoyen anglais que citoyen français. » « J'ai voulu, me disait son mari, et tous les ministres m'appuyaient, obtenir, en échange des égards qu'on avait eus pour ma femme, un passeport pour lady Elgin, mais le Consul l'a refusé. Il prétend que lord Elgin a voulu obtenir sa liberté de force. » — Et comment cela ? lui ai-je dit. — En disant qu'il était contre le droit des gens de retenir un ambassadeur. — Sans doute, ai-je répondu, de force, c'est-à-dire en réclamant la justice.

On ne peut se faire une idée du luxe de M. de Talleyrand. On croit lire Suétone en entendant parler de tous les plats qu'il fait venir d'un bout du monde à l'autre. Il est plus en faveur que jamais, et le Consul a rendu tous ses biens au baron de Talleyrand, en écrivant de sa main à M. de Talleyrand que c'était en sa considération qu'il s'écartait de la règle. Cependant il n'a pas voulu dire un seul mot en faveur de son frère qui est toujours exilé à 25 lieues de Paris, Je sais que M. de Narbonne lui a parlé de moi et qu'il a dit qu'il serait neutre ; mais cela me paraît ne rien signifier, ignorant les détails de la conversation. Il ne restait dans le gouvernement qu'un seul homme qui fût pour Barbé Marbois ; il paraît que cela a déplu au Consul. Il a fait avec Murissart une affaire qui lui a valu cent mille écus, dot du mariage de sa fille avec

le fils de Le Brun, et, depuis ce temps, sa considération est de niveau avec celle des autres. Le chef des Cultes, Portalis, est l'un des plus voleurs ; c'est une infâme corruption qu'il est dans les principes du Premier Consul d'encourager. Quant à l'opinion, elle est sûrement beaucoup moins favorable à ceci qu'il y a seize mois, mais c'est un mécontentement qui ne produira aucun événement ; ce ne serait qu'après un événement qu'il pourrait avoir quelques suites.

Les marins ne croient point à la possibilité de la descente, mais bien les troupes de terre. On dit que Bruix, qui doit la commander, exige presque que le Premier Consul vienne sur son vaisseau, et qu'il a dit : « Si je dois mourir, au moins je rendrai, quel que soit l'événement, un grand service à mon pays. « Il paraît que le Premier Consul essayera d'abord des descentes sur les côtes de France, dont le succès n'est pas douteux, et qu'on partira de vingt endroits différens à la fois. Certainement, si cela est possible, il en viendra à bout, mais on dit que, dans la dernière guerre, ce même La Crosse avait voulu attaquer les iles Marcouff avec dix bateaux plats et qu'il avait suffi d'une frégate pour en couler huit. Cependant mon général me disait toujours : « Vous voyez bien ; sur les bateaux plats on saisit avec la main les vaisseaux de guerre, et l'on marche ainsi aussi vite qu'eux. » Ce n'est pas de la lumière, mais c'est bien de la foi et elle produit des miracles. Moi je crois toujours à quelque paix pour éviter cette descente dans laquelle le Premier Consul est tellement engagé maintenant qu'il faut qu'elle se fasse cet hiver. Il perdrait quelque chose du mouvement et de la confiance. En attendant, ses frères sont moins bien avec lui, à ce qu'il paraît, parce qu'ils veulent l'hérédité et qu'il s'y refuse pour ce moment-ci. — C'est M. de Talleyrand qui a conseillé la démarche auprès de Louis XVIII ;

c'est bien peu spirituel pour lui. Le Sénat avait une répugnance inouïe pour nommer M. de Luynes ; l'introduction d'un ci-devant par lui lui était odieuse.

M. de Lafayette m'a dit que ton dernier ouvrage était le plus supérieur de tous ; on croit bien aussi que le Premier Consul en a été furieux. Sur les finances il dit, chaque fois qu'on lui annonce une banqueroute : « Tant mieux, cela obligera à employer l'argent dans les fonds publics. » — On va établir un cordon pour la Légion d'honneur ; on a eu beaucoup de peine à engager Sieyès à le porter, mais comme on y tenait beaucoup à cause qu'il s'est montré le plus grand partisan de l'égalité, il y a consenti. Ce sera aussi comique que le capitaine des chasses M. d'Arrencourt avec son arlequine d'épouse. Il y a toujours du bouffon dans les tristes combinaisons de tout ceci.

Au milieu de tout cela, c'est un homme infatigable ; il se lève à 2 heures du matin quand il ne peut dormir, revient, travaille seul avec les portefeuilles de ses ministres cinq ou six heures, fatigue dix chevaux dans une revue, n'oublie rien depuis le plus petit jusqu'aux plus grands intérêts, et tient sans cesse la nation en activité comme lui-même. Il se porte mieux que jamais, tant il est vrai que l'action est la vie de l'homme.

Ce 29.

Mes lettres sont les plus insignifiantes du monde ; on m'y dit en l'air que ma position est bonne, mais personne n'a l'idée de venir ici, ce qui est le vrai symptôme de la peur que je fais ; j'ai donc une véritable envie de décamper d'ici, et je saurai dans quelques jours si je puis le risquer, parce que Mathieu ira à Morfontaine. Louis est remis au secret ; la veille de ce jour il a écrit

une lettre très sombre sur tout ce qui menaçait les habitans de sa demeure et lui. Je n'y puis rien comprendre, mais on l'accuse bien injustement, à ce qu'il me paraît, de tout ce qu'il y a de plus sérieux. Une chose bien extraordinaire et que tu peux vérifier, c'est qu'on a inséré, dans la Gazette à la Haye, un article extrait d'une gazette de Danemark qui répondait à l'accusation du petit prince insérée dans le Moniteur : Un petit prince, c'est celui qui se permettrait un luxe insolent, qui doublerait les impôts pour y satisfaire, qui détruirait la considération de la nation qu'il gouverne, au dedans et au dehors, etc., mais un prince sage ne peut être considéré ainsi.

Adieu, cher ange, je suis triste, incertaine, et loin de toi je ne connais que la lune à qui je puisse dire tout ce que je pense.

Maffliers, ce 1 octobre.

Je recommence mon petit journal, cher ami, qui ne partira pas de sitôt. On dit que le Premier Consul, en revenant de la Belgique, alla à la Comédie, pour voir jouer Ariane par M Duchesnois et qu'il eut une véritable colère de ce que M Duchesnois fut dix fois plus applaudie que lui ; il faut qu'il s'y accoutume avec cette nation-ci. Moreau voulait être employé dans la guerre ; il l'a dit publiquement, et il paraît que son irritation est fort augmentée par l'inaction où on le laisse et le mépris avec lequel tout ce qui entoure le Premier Consul parle de lui comme militaire. Miot, qui est l'intime ami de Joseph, a dit à un de mes amis que Joseph lui avait dit : « C'est une grande bêtise à elle de n'être pas venue directement à Paris ; les partis étaient si aigris dans ce moment qu'il n'aurait pas voulu les aigrir davantage. » Je ne sais pas ce que signifiait ce mot « les partis étaient si aigris. » Il est vrai que d'un côté les Sénatoreries déplaisent beaucoup aux Sénateurs et

aux Conseillers d'État, et que la famille du Consul est très mécontente de ce qu'il va à la guerre sans avoir assuré l'hérédité ; mais je ne vois pas bien dans tout cela ce qui l'aurait empêché de me persécuter. Cette idée de faire présider le Conseil de régence par Joseph ne me paraît pas encore bien établie et j'ai dans l'idée qu'elle doit déplaire au Consul.

Voici quelques petites anecdotes, Il y a quelque temps que Chaptal, en lui faisant un rapport, l'impatientait extrêmement. Il lui arracha son papier et lui en donna un soufflet au milieu du visage. Chaptal ne dit rien, mais il alla chez le Grand Juge et lui remit sa démission. Le Grand Juge, tout en tremblant, la remit au Premier Consul, qui lui dit avec beaucoup de hauteur : « Pourquoi m'envoie-t-il sa démission ? — Mais, répondit le Grand Juge, il a cru, dans le dernier travail, s'apercevoir qu'il avait déplu. » À ce mot, le Premier Consul l'interrompit et lui dit : « Qu'il s'avise de rappeler cela ; il m'avait fait une insulte grave ; j'ai été assez bon pour ne lui témoigner à cet égard qu'un mouvement d'humeur ; j'aurais dû le faire déporter. » Il n'y avait pas un mot de vrai, comme tu penses bien, à cette insulte, mais il voulait que son ministre ne le quittât pas pour une telle cause. Cependant la chose s'est divulguée tellement, qu'en rencontrant les commis du ministère de l'Intérieur, on leur disait : Est-il vrai que votre ministre a reçu des coups de pied ? etc. — Une autre fois, il y a assez de mois, lorsque cette pièce qui a fait bannir Du Paty a été jouée, on prétendait que l'acteur Chénard, en faisant le concierge, avait porté un habit rouge qui ressemblait à l'uniforme des Consuls ; le Consul passa toute la nuit à faire réveiller les comédiens pour qu'on lui apportât l'habit, qui heureusement ne se trouva pas semblable ; il avait déclaré que, s'il l'avait trouvé semblable, il aurait fait déshabiller Chenard par le bourreau le jour de la parade

et l'aurait fait fusiller. On croit qu'il a eu l'idée de prendre une maîtresse, en titre, comme coutume de Louis XIV.

Lefebvre est l'un des questeurs du Sénat, c'est-à-dire qu'il a cent mille livres de rente et seize gardes à sa porte, et les fonctions de sa place sont de tenir propres le Sénat et le jardin. Tout ce luxe serait impossible à entretenir si l'on ne mettait pas l'Europe à contribution, mais on lui fait payer des tributs, pour la laisser ce qu'on appelle en paix, qui alimentent ce luxe.

Faber a été conduit au Temple avec des menottes aux mains. Masséna, dans une longue conversation sur la descente, a paru ne pas se soucier de l'expédition d'Irlande qui doit partir de Brest ; il a murmuré quelques mots de système mal établi qu'on a attribué à l'influence de Faber ; il est d'ailleurs à présent tout à fait brouillé avec Talleyrand et l'on dit qu'il possède des papiers très importans sur toute la conduite des princes avant et depuis la mort du Roi, que Bonaparte voulait posséder. Ce pauvre Louis s'est confié imprudemment, à ce qu'il paraît, dans sa prison et il est plus resserré que jamais. En général, depuis la guerre, tout est plus âpre et plus triste, le gouvernement est beaucoup moins aimé, mais en masse cependant, on aurait peur qu'il fût renversé ; ce sentiment subsiste encore.

M. Grimod de la Reynière a mis dans les Petites Affiches un morceau contre ton dernier ouvrage ; je suis persuadée que c'est dans l'intention d'animer contre moi. Ah ce pays est bien immoral et bien dur. Un homme, échantillon des autres hommes, que je voyais hier et qui me parlait vivement contre le gouvernement dont il est personnellement mécontent, me disait hier, au milieu de déclamations pour la liberté : « Mais ce qu'aucun Français ne peut supporter, c'est l'avilissement dans lequel les Anglais ont

voulu nous jeter. Ces corsaires, ces pirates, les derniers des gueux, etc. » Il s'est fait une espèce de colère, dans toutes les têtes, qui rend la conversation des Français aussi fatigante que celle des fous.

Les habits brodés sont tellement exigés que quelques pauvres gens ayant essayé d'aller chez Cambacérès en noir, il leur a dit : « Est-ce que vous êtes en deuil ? je prends part à la perte que vous avez faite. » Les Sénateurs portent des plumets blancs en dedans de leurs chapeaux. Le Consul dit toujours en parlant des évêques : M. d'Orléans, M. de Senlis. Les prêtres ne sont presque plus payés et au ministère de l'Intérieur on en parle avec beaucoup de mépris. Cependant Cambacérès va tous les Dimanches à la messe. Ce qui déplaît extrêmement dans le peuple, ce sont les rigueurs de la conscription ; on ne peut presque plus se faire remplacer à présent, tant on a épuisé chaque classe, et quand un homme est hors d'état de servir physiquement, il est obligé de donner 1 200 francs.

La chasse aussi est rétablie dans toute sa rigueur : partout où l'on va on vous dit : Ici ce sont les plaisirs du général un tel. M… qui chassait avec un général, proposa de lancer un cerf à travers la plaine ; on objecta la crainte de gâter les champs. « Bah ! bah ! dit-il, le paysan est vaincu à présent, il ne dira plus rien. » Et il est très vrai que les gens du peuple sont plus asservis que jamais. La querelle entre le Premier Consul et Moreau est plus ouverte que jamais. Il a réformé le général La Borie, un des meilleurs généraux de l'armée, qui avait signé l'armistice après Hohenlinden. David, un secrétaire de Moreau, est au Temple depuis treize mois, pour avoir, dit-on, raccommodé Pichegru et Moreau. Carnot et Moreau sont très bien ensemble, Carnot dit qu'il a examiné

tous les projets de descente pendant qu'il était directeur et qu'elle est impossible à moins d'intelligences très fortes dans le pays. On répandait le bruit qu'il allait y avoir une pétition des Sénateurs pour engager Bonaparte à ne pas s'embarquer. On prétend que Sidney a promis de faire enlever Bonaparte, et, en conséquence, deux généraux ont été conduits au Temple ; on disait que c'était à la parade qu'ils voulaient le tenter. Quelle absurdité ! Mais beaucoup de gens sont mécontens parce que les hommes nouveaux seuls sont employés.

Mde Talleyrand a établi à Valencay, terre de M. de Talleyrand, une école de douze petites filles ; elle en a fait les règlemens. M. de Talleyrand, en les recevant, a dit : « C'est une seconde Coppet de Maintenon. » La belle-sœur de Malouet a demandé à être mise à la tête de cette école.

Il paraît certain qu'il y a un très vif débat entre Joseph et son frère. Le Premier Consul voulait qu'il fût chancelier. Joseph a déclaré qu'il n'accepterait qu'une place qui lui donnerait un pouvoir réel, celle de président de la Régence, en l'absence du Consul. Il dit beaucoup que le Premier Consul le traite fort mal, qu'il le fait espionner, qu'il a eu tort de faire la guerre, que la descente est scabreuse, et qu'enfin il veut ou se trouver dans une situation, si son frère était tué, à pouvoir se défendre, ou avoir la sauvegarde de sa modération. Tout cela est d'une raison parfaite et Lucien s'y associe complètement. Il a de plus eu la bonté de compter, parmi ses raisons d'être mécontent, la manière dont on me traitait, et Lucien a parlé pour moi à sa prière. J'avais donc assez d'espérance, et j'en ai encore, puisque Joseph a promis de parler, qu'il a dit qu'à ma place il irait à Paris. Mais hier M de Vaines (on m'a depuis assuré que non) a dit que le Premier Consul avait paru

étonné de ce qu'elle avait dit que j'étais à six lieues de Paris, croyant que c'était dix, et qu'il a déclaré que, si j'avançais davantage, il me ferait prendre par quatre gendarmes et reconduire à Coppet. Tu vois que je. supprime toutes les réflexions. De plus et bien de plus, Benjamin a été voir Fouché, qui lui a dit que, demain samedi 15 vendémiaire, quatre gendarmes viendraient me prendre ici pour me conduire de brigade en brigade jusqu'à la frontière ; il est vrai que les circonstances de ce discours me font croire qu'il était uniquement chargé de m'effrayer, car il répétait toujours : « Ce n'est pas du Consul que je sais cela ; » mais comme il affirmait en même temps que cela serait, le bruit du tambour m'a fait assez mal ce matin. Tout cela est-il supportable ? Benjamin lui a fort bien répondu, mais l'autre a repris : Et vous, n'avez-vous pas reçu d'ordre ? — Non, a dit Benjamin, mais pourquoi en recevrais-je ? — Pourquoi, pourquoi ? Voilà une belle question ; est-ce qu'on demande jamais pourquoi dans ce pays-ci ? Au reste je n'ai pas entendu parler de vous. Si j'étais resté ministre, M de Staël n'avait rien à craindre, mais je lui ai bien dit que, moi dehors, elle avait perdu toute garantie. — Il envoie tous les huit jours chez Moreau pour lui annoncer qu'il sera arrêté, et il semble que sa police volontaire se fait ainsi maintenant. Pendant qu'il disait tout cela, il y avait chez lui un nommé Duperret, chef des gueux, qui est exilé à quarante lieues de Paris pour avoir diné chez Faber ; la police de Dubois qui l'a trouvé là, l'a dénoncé, mais il réclame en déclarant qu'il était envoyé là comme espion de Fouché et l'on espère beaucoup pour lui que cette excuse sera reçue. Ah ! mon ami, je ne puis rester dans un tel pays et si je t'y voyais, je croirais voir Clarisse chez M Saint-Clair ; il y a de grands progrès dans ce genre-là depuis mon absence.

M. de Talleyrand a demandé au Consul de monter sur le vaisseau avec lui. Il paraît qu'on fera partir sept ou huit expéditions à la fois, et que celle dont on espère le plus c'est celle d'Irlande, quoiqu'il soit positif que Masséna est en disgrâce pour l'avoir refusée.

J'oubliais de te dire que Fouché a dit à Benjamin : « S'il y avait quelque chose contre vous, vous êtes bien sûr que je vous en avertirais. — Je vous prie en grâce de n'en rien faire, lui a dit Benjamin ; je veux attendre fermement et paisiblement tout ce qui peut m'arriver. » C'est de l'histoire et de l'histoire romaine que tout cela. Tu as remarqué la statue de Charlemagne. Au retour de l'expédition d'Angleterre, si elle réussit, il sera proclamé ; c'est ce qui me fait croire qu'il ne fera pas le Conseil de régence. Rien de nouveau avant ce temps ; Cambacérès d'ailleurs, en son absence, ne signait pas une place d'huissier sans lui envoyer un courrier. Il était comique par la manière dont il variait ses objections aux ministres, et le tout en finissant toujours par dire qu'il y réfléchirait, qu'il avait besoin de se rappeler quelques faits ou d'interroger quelques personnes, etc. On dit pourtant, à présent, que Le Brun et Cambacérès sont ceux qui parlent le plus franchement.

Ce 2 octobre.

Je me sens, cher ami, tous les jours plus triste sur ma situation. On m'écrit sans cesse : Ne revenez pas ; vous seriez arrêtée, renvoyée, et cependant la maison où je suis est tout à fait inhabitable. Un jour de pluie la rend malsaine. Il faut donc qu'avant peu de jours je sache où je puis passer l'hiver, et cette seconde décision est plus importante que la première. Il paraît que l'on prépare un sénatus-consulte qui établirait un Conseil de régence

en l'absence du Consul, dont Joseph serait le président ; on me renvoie à ce moment-là, mais je ne sais pourquoi. J'ai besoin de faire décider ce qui me concerne pendant que le Consul y est. Au reste, il ne part que dans quinze jours, il sera six semaines absent, reviendra et repartira ensuite pour la descente qui aura certainement lieu cet hiver. L'Espagne est pacifiée pour 18 ou 24 millions ; toute l'Europe est aux pieds du Consul. Je puis avoir une lettre de toi en réponse à celle-ci que je recevrai encore avant toute décision prise par moi, si tu veux bien m'écrire courrier par courrier. Le silence de Robert est encore un chagrin pour moi. Je suis bien poursuivie par le malheur, cher ami, et toi seul m'empêches de succomber. Il n'est plus question d'aucune idée de paix et dix expéditions partiront à la fois de tous les ports de France. Il y a une haine contre les Anglais en France la plus nationale du monde. Talon est au Temple, on dit qu'il a conseillé à Masséna de refuser de s'embarquer à Brest ; cela me paraît absurde mais enfin cela se dit. J'ai reçu un petit mot de toi en m'envoyant les lettres de Ferbert dont la date était de la plus touchante bonté : c'est demain lundi. Ne m'envoie jamais que chez le notaire l'argent que je te demande de la part de Robert, pour diverses raisons. Ma petite se porte à merveille jusqu'à présent. L'air de France, physiquement, est si doux. — Adieu, cher ange, un mot de toi qui me guide ; je regrette bien Saint-Ouen à présent.

Le notaire vient me voir et me dit, par une lettre, que le Premier Consul a été content de la mienne, mais qu'il croit y avoir beaucoup accordé en me permettant d'être où je suis ; mais je ne puis rester où je suis ; ainsi la difficulté est la même. Voici quelques détails de finances qu'il me donne. On place en terre à 4 pour 100, en maison à 4 et demi, en hypothèque à 8 ou 10, et tel est en général le taux de l'argent, qui est rare.

Gaudin a remis au Premier Consul le 1 Vendémiaire 200 millions d'obligations des receveurs généraux valant 180 millions comptant. Tout ce qui se fait dans la marine est payé comptant. Quels moyens prodigieux ! Adieu encore une fois, mon ange ; ma tristesse augmente d'heure en heure, plus par des réflexions sur la vie en général que pour des malheurs particuliers. Adieu, j'écris toujours à cet ami dont je t'ai parlé chez M. Paschoud, mais il est si loin que, de trois semaines peut-être, il n'aura ma deuxième lettre.

Ferais-je bien de me mettre à Saint-Ouen, Clichy, ou quelque chose de pareil pour tout l'hiver ?

Ce 5 octobre.

J'ai un grand chagrin, cher ami, du silence de mes amis. Je me représente des accidens de tous les genres, ou l'oubli le plus cruel, et je regrette surtout beaucoup de n'être pas vivement attirée ailleurs dans un moment où le lieu que j'habite me déplaît tous les jours plus. Mon ange, il y a quelque chose de fatal dans ma destinée et le bonheur de t'avoir pour père était si grand qu'il a paru suffire à mon lot. Enfin, je ne veux pas de loin t'accabler encore de ma pesante tristesse. Il faut que je tâche, avant de te rejoindre, d'avoir rendu ma vie plus tolérable. Je serai en route pour Berlin dans quinze jours, ou paisiblement établie à Paris ou près de Paris. Je ne puis pas élever mes enfans ici. Je m'y ennuie ; il faut que je sorte de là. Je commence à croire que les partis décidés font plus de bien que tout le reste, et après avoir tout employé pour tâcher de me rétablir, il faut prendre un autre parti s'il est nécessaire plutôt que de languir ainsi.

Passons maintenant à quelques affaires d'argent. Tu sais que Louis a été saisi pour dettes. Eh bien ! c'est l'intérêt même que son maître y a pris qui a été cause du renouvellement de sévérité de M. Michel ; le maître a parlé avec hauteur ; aussitôt M. Michel a refusé tout accommodement et le pauvre domestique est malade et n'a pu obtenir des secours. Je voudrais à présent que son ami dont j'ai oublié le nom, le mari de la sourde et muette, vint à son secours ; il me semble qu'étant de son état, il lui serait plus utile.

J'ai été attendrie jusqu'aux larmes, cher ami, de ton petit mot pour Albertine : offre-lui mes respects, on ne refuse ce sentiment de personne. Il n'y a que toi sur la terre qui puisse trouver les expressions qui remuent le cœur jusqu'au fond, et la petite, quand je le lui ai expliqué, en a pleuré. C'est une charmante créature, mais légère comme cela doit être à son âge. Sa santé est améliorée par l'air de France, et, si je pouvais lui donner des maîtres, elle y gagnerait sûrement beaucoup de grâces. Pour Auguste, il faut que je me décide à le mettre en pension ; il perd trop de temps avec moi. J'ai un peu commencé les affaires de la succession, mais la distance nuit à tout. J'ai seulement découvert une dette nouvelle de 22 mille livres à Hambourg et d'un M. Ferbert ; des gens qui disent qu'ils n'ont pas un sol. Ce résultat est triste : cependant j'espère toujours arriver successivement à quelques arrangemens en ménageant ta pauvre fortune, source de notre vie à tous.

Cher ami, je t'aime avec un attendrissement qui me fait mal, et c'est à force de t'aimer que je te le dis moins ; il y a dans mon cœur, sur ce sujet, tant de tendresse que si je la remue trop, il faut mourir. Élise et Henri ont-ils paru ? Veux-tu me permettre

de réunir cette nouvelle à un recueil de nouvelles que je veux faire, et ne pas la faire vendre, mais seulement la donner, si elle est imprimée séparément. L'abbé de Montesquiou a reçu l'ordre en Gascogne, où il était, de ne pas revenir à Paris ; M. de Chateaubriand est tout à fait en disgrâce ; il a couru même le risque d'être arrêté parce qu'il avait écrit par un courrier à M de Beaumont qu'il était beaucoup mieux traité que le cardinal Fesch. Aussi quelle sottise d'écrire cela. Il ne paraît pas que l'affaire de la conquête du Portugal soit abandonnée ; cependant la Russie s'est alliée avec lui. Il y a des gens qui disent que nous sommes plus froidement avec la Russie ; moi, je crois que ce bruit vient de ce qu'on est ici extrêmement mécontent de M. de Markoff ; on le lui témoigne ouvertement. Je t'ai dit que M. Talon était au Temple. Tu sais combien c'est un mauvais sujet ; le Premier Consul s'est exprimé sur lui très vivement. As-tu reçu une lettre de mon ami Mathieu, le même jour que mon billet de Nangis. Il est si excellent pour moi que je désire que tu lui répondes, et lui aussi, je l'ai aperçu, le souhaite. Tu dois aller à Genève le 1 de novembre, tu me l'as promis. Avant ce temps, ce que je ferai sera décidé. Quant à l'argent que je pourrais me procurer chez M. Vandevehen, un homme très capable parmi ses prédécesseurs, à qui Monis avait rendu service à Genève autrefois, assure que son entreprise ne réussira pas, qu'il avait refusé d'entrer dans cette spéculation, il y a sept ans, parce qu'il la regardait comme mauvaise ; c'est un avis d'un grand poids. Quant à M. Récamier, personne ne me paraît avoir d'inquiétude sur lui.

J'ai écrit à Fornier un petit billet pour l'informer de ma marche, mais rien de plus. Il a fait entrer mon homme bien mystérieusement et l'a chargé de bien des complimens pour moi, en ajoutant que c'était tout ce qu'il pouvait. Tu vois que ton ami est

prudent. Adieu, toi qui n'as rien de ton ange qu'une protection plus désintéressée que celle de la jeunesse, adieu. J'ai besoin de te revoir bientôt, mais je voudrais que ce fût avec une existence suffisante non pour être heureuse, mais pour te donner tout le bonheur que je puis tirer de mon sein. J'ai écrit à mon oncle ce dernier courrier.

Tu me manderas si le libraire a payé le 18 vendémiaire.

Lis le dedans de l'enveloppe de cette lettre.

Maffliers devenait, comme on voit, de plus en plus pénible à M de Staël. Elle ne s'y sentait pas en sécurité. Elle s'y ennuyait ; elle s'y s'attristait : elle rêvait toujours d'aller s'établir à Paris. Pour en obtenir la permission, elle avait recours à un protecteur dont elle s'exagérait la puissance, mais dont l'appui ne lui avait jamais fait défaut : au bon et fidèle Joseph Bonaparte. Depuis plusieurs années, elle était en correspondance avec lui. Elle savait qu'à plusieurs reprises, il avait pris sa défense auprès du Premier Consul. Elle crut pouvoir lui adresser la lettre suivante :

Maffliers, ce mercredi 4 octobre.

Il faut, quoique à regret, mon cher Joseph, que je vous entretienne encore une fois de mes tristes affaires. Peut-être sera-ce la dernière. Je ne voulais de ma vie vous importuner par aucune sollicitation, mais c'est un des grands malheurs de la persécution de vous obliger à demander l'air qu'on respire comme les autres demandent des places et de la fortune. Mon notaire m'a prêté pour un mois une maison à peu près inhabitable, et, ce qui est plus sérieux, malsaine pour mes enfans. Il faut que je la quitte absolument et je ne puis tenir un fils de treize ans loin de tous les maîtres nécessaires à son éducation. Il faut donc que je sache où

je puis passer l'hiver. Si je ne puis rester à Paris, il faut que je demande un passeport pour mener mon fils dans quelque université savante de l'Allemagne et je ne puis attendre, pour prendre un parti, que les chemins soient devenus impraticables. Il m'eût été bien plus doux de préparer mon fils pour l'École polytechnique que de me voir réduite à lui donner une éducation étrangère. Mais puis-je supporter plus longtemps l'injuste traitement que j'éprouve ? Permettez que je vous en présente le tableau. Je fais un roman, qui ne contient assurément rien qui puisse blesser le gouvernement. Ce roman est traduit dans toutes les langues de l'Europe. Dix journaux français sont chargés de l'insulter. La censure existe pour les pièces de théâtre. Deux pièces sont jouées au Vaudeville. Dans toutes deux moi, dans l'une d'elles mon père et moi, nous sommes outragés personnellement. Un ancien ministre, une femme, la femme d'un ambassadeur, sont représentés sur le théâtre de leur vivant. Mon père, à son âge, et avec sa considération, écrit à Lebrun pour déclarer qu'il veut venir lui-même plaider sa cause à Paris. On lui répond que c'est à cause de son livre qu'on exile sa fille.

La moitié de sa fortune est entre les mains de l'État et l'on n'accorde, ni à lui ni à moi, la liberté de venir réclamer nous-mêmes ce qui nous est dû. Et tout cela pour quel crime ! Parce que j'ai exprimé, peut-être inconsidérément, mes opinions sur la liberté et la philosophie. Il est cruel de bannir de France, pour une telle faute, la famille entière de M. Necker et de ne se laisser détourner par aucune promesse pour l'avenir. On me répète des complimens dont je me passerais bien volontiers sur mon esprit, sur mon influence. Si je jugeais de ma supériorité par l'acharnement de mes ennemis, je devrais en avoir une grande idée. Mais vous qui me connaissez, ne savez-vous pas ce que je suis ? Vous

qui auriez, si vous le vouliez, tant d'ascendant sur moi, ne savez-vous pas que je suis plus dominée que dominante ? Cet esprit, s'il existe, contenu, soumis en France, ne sera-t-il pas plus libre partout ailleurs ? Et vous qui connaissez si bien le cœur humain, n'êtes-vous pas certain que j'ai à présent le plus sincère désir de reconquérir cette bienveillance du gouvernement qui peut seule m'assurer le repos et la France.

Pardon de cette longue lettre, mon cher Joseph. Mais si vous avez conservé quelque bonté pour moi, c'est le moment de venir à mon secours. J'irai certainement à Paris avant le départ du Premier Consul, car, en son absence, je serais exposée au zèle de la police. Ayez donc la bonté en retournant à Paris de le préparer à m'y laisser. En m'abandonnant, vous me forcerez à quitter la France. Vous aurez perdu dans ce pays la personne du monde qui, dans toutes les circonstances, vous serait le plus tendrement et le plus vivement dévouée. J'ose vous prier de garder cette lettre pour vous seul. Je ne l'ai point calculée pour être montrée. Mathieu, qui a été pour moi ce qu'il est, un ange tutélaire, un véritable envoyé du ciel, m'a promis de me rappeler au souvenir de M Julie. Elle ne cesse, je le sais, d'être parfaitement bonne pour moi. Quoique je sois votre voisine, je n'ai pas osé aller vous voir. J'aurais pourtant donné beaucoup pour passer une heure seule avec vous le matin, car j'ai beaucoup de choses à dire qui ne s'écrivent point. Quand donc vous verrai-je librement ? Le Premier Consul ne sait-il donc pas que, pour obtenir un tel plaisir, je me ferais volontiers la personne la plus prudente de la République.

Mde Staël ne nourrissait cependant pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité de cette intervention, car, deux jours après, elle

écrivait à son père :

Ce 14 vendémiaire 1803.

Je suis triste, cher ami, et très triste. Mon opinion est que je serai en Allemagne dans quinze jours. Peut-être vois-je en noir ; peut-être tout se passera-t-il mieux que je ne l'espère, mais je suis décidée à sortir de la situation où je suis. Il n'y a pas de jour que l'on ne vienne me dire : « Le Premier Consul va vous envoyer des gendarmes même ici, ou si vous prenez une maison près de Paris, ou si vous allez à Paris conduire votre fils en pension. » Cette vie est insoutenable ; on n'ouvre pas ma porte que je ne pâlisse ; il ne passe pas un homme à cheval dans la rue que je ne le croie un gendarme. Cette vie n'est pas supportable et tout le monde est d'accord avec moi sur la nécessité d'en sortir d'une manière quelconque. Tu ne peux pas croire, à présent que je n'ai pas de nouvelles de l'objet qui m'intéresse et que j'ai repris à l'habitude de ce qui m'entoure, tu ne peux pas croire, dis-je, que ce ne soit pas avec une grande douleur que je prends le parti du départ, mais je le prendrai, et tu sauras, par des détails que je t'écrirai, si je ne devais pas le prendre. Je crois fermement que les lettres retardent parce qu'elles sont ouvertes. Cependant, pour en juger, remarque celle que j'ai donnée au notaire et qui a dû partir lundi 10 vendémiaire, pour arriver hier vendredi 14 vendémiaire. Je finirai cette lettre après avoir vu un homme de mes amis que j'attends ce soir. On me montre sûrement parmi mes amis beaucoup d'intérêt, mais cela n'est qu'une douleur de plus, si le sacrifice est nécessaire. Le Conseil d'État a ratifié quatre exils à 20 lieues de Paris : MM. de Laval, de Choiseul, de Montesquiou et Archambault de Périgord, frère de M. de Talleyrand. Il me semble qu'il y a de la tristesse partout ; c'est peut-être parce que

j'en ai beaucoup moi-même. Joseph a été parfaitement bon pour moi. Ce que je puis te dire avec vérité, c'est qu'un de nos amis, Natural, a bien gagné, s'il était possible qu'il gagnât, par sa dernière affaire ; tout le monde me l'a dit, ainsi tu peux tirer sur lui.

Mde Staël n'avait pas tort de voir en noir. L'orage dont elle se savait menacée et dont elle pressentait l'approche finit par éclater. Dans les Dix années d'exil, elle attribue son malheur à une rivalité de femmes de lettres. Ce serait M de Genlis, — qu'elle ne nomme cependant pas, — qui, cherchant à se faire valoir aux dépens d'une autre femme plus connue qu'elle, vint dire au Premier Consul que les chemins étaient couverts de gens qui allaient lui faire visite. D'après la lettre qu'on va lire, ce serait au contraire une certaine M de Vaines qui aurait fait une maladresse, peut-être volontaire, et qui aurait attiré, sur son séjour à Maffliers, l'attention du Premier Consul. Quoi qu'il en soit, la foudre tomba sur sa tête.

15 vendémiaire.

Hé bien ! mon ami, le plus affreux est arrivé. M de Vaines a dit au Premier Consul, à ce qu'on prétend, que Maffliers n'était qu'à six lieues de Paris, et, sur cela, il a écrit au Grand Juge cette lettre-ci : « Je suis informé que M de Staël est arrivée à Maffliers près de Beaumont. Vous aurez à lui faire savoir par ses amis et de manière à éviter l'éclat que si, le 13 vendémiaire, elle est encore dans cet endroit, elle sera reconduite par des gendarmes à la frontière. Mon intention est qu'elle ne reste pas en France. »

Mde Staël n'ajoutait rien à cette lettre dont la brièveté même montre le trouble où elle était plongée. J'incline à croire qu'une lettre du lendemain ou du surlendemain a dû être perdue, lettre

par laquelle elle informait son père d'une dernière démarche que Joseph Bonaparte avait tentée en sa faveur et de la réponse de celui-ci qui était ainsi conçue :

Paris le 15 vend. an 12.

J'ai reçu vos lettres ; j'ai été ce matin expressément à Saint-Cloud. J'ai fait tous les efforts que vous aviez droit d'attendre des sentimens que vous me connaissiez, mais je ne crois pas avoir réussi. Le Premier Consul a terminé la conversation en me disant : Je verrai le Grand Juge ce soir. Agréez, madame, le vif regret que j'éprouve de n'avoir pas mieux répondu à la confiance que vous me témoignez, et que je mérite par l'amitié que je vous ai vouée.

Ainsi prévenue, M de Staël ne croyait pas pouvoir rester à Maffliers. Elle acceptait l'hospitalité d'une femme « vraiment bonne et spirituelle, » dit-elle dans les Dix années d'exil, et elle ajoute : « La nuit, seule avec une femme dévouée, depuis plusieurs années à mon service, j'écoutais à la fenêtre si nous n'entendions point le pas d'un gendarme à cheval ; le jour, j'essayais d'être aimable pour cacher ma situation. » C'est de cette retraite, où elle se tenait cachée, qu'elle écrivait à son père la lettre suivante :

Ce lundi soir, 10 octobre 1803.

Voilà ma lettre et la réponse de Joseph, mon ami. Le mot : Je verrai le Grand Juge a été suivi de la confirmation de l'ordre, et j'attends d'heure en heure la lettre du Grand Juge ; quand je l'aurai, je demanderai un passeport et je partirai. Ainsi, dans quatre jours, je serai en route très probablement ; je supprime les réflexions, nous nous entendons, mais je suis comblée d'amitiés

douces et déchirantes et je me soutiens ; je t'en (sic) conjure d'éprouver le même mouvement. Dans six mois, nous serons réunis et pour longtems je l'espère, mais je t'aurais porté une tristesse qui m'aurait empêché de te rendre heureux. Cher ange, je t'embrasse comme mon ami, comme mon soutien, comme mon espoir, et je te promets d'être digne de toi par mon courage. Ma fille est un peu malade, mais j'espère que ce ne sera rien et que nous partirons très bien portans. Ma première lettre te dira où il faut m'écrire. Il me semble que déjà tu pourrais m'écrire quelques lignes qui me parlassent, de ta santé sous l'enveloppe de M. Turckheim banquier à Strasbourg. J'ai besoin de savoir le plus tôt possible que cette nouvelle peine ne t'a pas trop affecté, mon ami ; songe que tu es mon unique recours dans la vie et ne m'ôte pas la possibilité d'exister en te faisant du mal. Adieu ; à jeudi pour ma dernière lettre d'ici, très vraisemblablement.

Ce mercredi 12 octobre.

Ma position est toujours la même, cher ami ; aucun ordre ne m'est arrivé, aucune lettre, et quelquefois j'espère de ce silence ; mais la position n'en est pas moins très cruelle et très incertaine, et je ne sais pas véritablement ce que je dois faire pour en sortir. M. Teinat, très obligeamment, m'offre sa maison pour cet hiver et je m'y établirais si je croyais le pouvoir à dater du 1 novembre, mais que décider dans une situation si bizarre ? Ah ! si tu étais là, je te consulterais, mais, seule, je ne sais que faire, et mille pensées agitent mon âme. Mes amis cependant sont très bien pour moi, et je crois pouvoir remarquer une amélioration, même dans la bienveillance que je pourrais me flatter d'inspirer. Voilà tout ce qui me soutient. D'ailleurs, je serais bien triste ; je fais des préparatifs pour mon départ, tout en espérant que ce départ n'aura pas

lieu. Le Premier Consul revient quelquefois, quand il sent lui-même qu'il n'y a pas de torts dans la personne qu'on avait accusée auprès de lui. On m'a dit depuis hier que c'est un certain Louis de Traz qui m'a fait mal auprès de lui ; en vérité, je ne sais pas pourquoi. J'ai bien peu le courage de te dire des nouvelles ; la seule que je sache c'est que l'ambassadeur russe n'a pas été invité à Saint-Cloud dimanche dernier et qu'il est en disgrâce ouverte pour avoir fait, dit-on, des réclamations peu mesurées sur un nommé Christin qu'on dit Suisse ou Français, je ne sais pas bien lequel. Du reste, comme je ne vois presque personne, je suis et je serais, si je restais, bien étrangère à tout ce qui se passerait. Je finirai cette lettre ce soir.

Rien de nouveau, cher ami, je ne puis croire que, le courrier prochain, ma situation soit la même, mais j'ai passé deux jours avec mes amis pendant lesquels je me suis fait un moment illusion sur mon sort. T'ai-je assez dit que Joseph s'était conduit comme l'ami le plus généreux ? Il paraît aussi que Lebrun s'est montré ton ami et le mien. Peut-être le Premier Consul daignera-t-il croire que je suis décidée à ne pas dire un mot qui puisse lui déplaire ; peut-être aussi que le mieux que j'éprouve est celui qui précède la dernière peine. Enfin, cher ami, je saurai la supporter ; ne sois donc pas inquiet ; tout ce qui ne sépare pas pour longtemps ne doit pas déchirer le cœur. — Adieu, j'ai reçu le livre de musique, je voudrais savoir si la mienne est arrivée.

Elle suspendait sa lettre et reprenait quelques heures après :

Desmarets, le premier commis du Grand Juge, a été chez M. de Montmorency, qui a refusé formellement de se charger de cette commission. Je viens d'écrire au Consul pour lui demander un passeport pour l'Allemagne, et huit jours à Paris pour avoir le

temps d'avoir de l'argent et de faire voir Albertine à un médecin ; je lui offre encore de passer l'hiver à Saint-Ouen que M. Teinat me cède, et Joseph, à ce que je crois, portera cela ce matin. J'en attends le résultat sans espoir, et j'ai bien de la peine à ne pas perdre la tête de désespoir. Pauvre ange ! d'une manière ou d'une autre, je te reverrai bientôt. Pouvais-tu t'attendre que ta fille et ses deux enfans seraient pris par des gendarmes ? J'irai passer l'hiver en Allemagne, mais je te rejoindrai au mois de juin au plus tard. J'ai écrit au Consul que tu viendrais peut-être toi-même ici demander quel crime a commis ta famille pour être aussi barbarement traitée ; je lui ai écrit qu'il me donnait une ligne dans son histoire. Ce n'est pas de lui tout cela, mais on l'anime et il se laisse faire ; il n'aurait eu personne autour de lui de plus reconnaissant que moi s'il m'avait accordé ce que la plus simple justice exigeait. Cher ami, envoie-moi ta bénédiction ; jamais je n'en eus plus de besoin. Je suis cachée dans une maison. Auguste est resté chez moi avec des domestiques ; ils pleurent ces pauvres enfans et ne conçoivent pas quel crime a commis leur mère. Je finirai cette lettre dans quelques heures et je l'enverrai à Paris.

Comme on le voit, M de Staël ne pouvait concevoir que le Premier Consul nourrît une pareille animadversion contre elle. M. Necker n'y pouvait croire non plus.

Je te plains, ma bonne amie, de ta situation, écrivait-il à sa fille, et je trouve le Consul heureux en tout si, parmi les trente millions d'hommes qui sont sous sa domination, nous sommes les deux qui méritions le moins d'égards… Je ne reviens pas de voir Buonaparte, qui a tant à demander à la reconnaissance publique, négliger si fort un ancien serviteur de la France. Je n'ai rien vu ni dans ses discours, ni dans sa physionomie qui annon-

çât de la dureté. Je te l'ai dit plusieurs fois, il y a quelque impulsion dans tout cela.

L'admiration que lui inspirait le Premier Consul ne recevait cependant aucune atteinte des procédés dont avait à se plaindre sa fille. « Qu'il est habile, qu'il est grand homme, ce Consul, écrivait-il encore à celle-ci, et je vois avec plaisir que, nonobstant les coups d'épingle qu'il te donne, tu lui rends hautement justice. » Aussi dut-il approuver le parti que prit M de Staël d'écrire une seconde fois à Bonaparte. Cette lettre a été plusieurs fois citée. Je crois devoir la reproduire encore. Le brouillon en est à Coppet.

Je vivais en paix à Maffliers, sur l'assurance que vous avez bien voulu me faire donner que j'y pouvais rester, lorsqu'on est venu me dire que des gendarmes devaient m'y prendre avec mes deux enfans. Citoyen Consul, je ne puis le croire, vous me donneriez ainsi une cruelle illustration. J'aurais une ligne dans votre histoire.

Vous perceriez le cœur de mon respectable père qui viendrait, j'en suis sûre, malgré son âge, vous demander quel crime j'ai commis, quel crime a commis sa famille pour éprouver un si barbare traitement. Si vous voulez que je quitte la France, faites-moi donner un passeport pour l'Allemagne, et accordez-moi huit jours à Paris pour avoir de l'argent pour mon voyage et faire voir à un médecin ma fille, âgée de six ans, que la route a fatiguée. Dans aucun pays de la terre une telle demande ne serait refusée.

Citoyen Consul, il n'est pas de vous le mouvement qui vous porte à persécuter une femme et deux enfans ; il est impossible qu'un héros ne soit pas le protecteur de la faiblesse. Je vous en conjure encore une fois ; faites-moi la grâce entière ; laissez-moi

vivre en paix dans la maison de mon père, à Saint-Ouen ; elle est assez près de Paris pour que mon fils puisse suivre, lorsque le temps en sera venu, les cours de l'Ecole polytechnique et assez loin pour que je n'y tienne pas de maison. Je m'en irai au printemps, quand la saison rendra le voyage favorable pour mes enfans.

Enfin, Citoyen Consul, réfléchissez un moment avant de causer une grande douleur à une personne sans défense. Vous pouvez par un simple acte de justice m'inspirer une reconnaissance plus vraie, plus durable que beaucoup de faveurs peut-être ne vous vaudront pas.

Après avoir, toujours par l'intermédiaire de Lebrun, fait parvenir cette lettre au Premier Consul et passé quelques jours à Saint-Brice, chez M Récamier, M de Staël retournait à Maffliers pour y attendre le résultat des démarches que tentait Joseph Bonaparte en sa faveur. Le 14 octobre, elle écrivait à son père :

Joseph a dû parler avec intérêt pour moi, mais je n'en espère rien et je suis convaincue que ma première lettre sera pour te dire de m'écrire à Strasbourg poste restante ; la coupe qu'on me fait boire est amère. Mon ange, le Premier Consul a dit que tu avais fait un deuxième ouvrage nouvellement ; tu sais si cela est vrai, mais les Petites Affiches ont remis un extrait de l'ancien. Lebrun a été bien, à ce qu'il paraît, car le Premier Consul lui a dit : « Vous avez tort de les défendre ; ils sont mal pour vous. » Je ne sais où prendre de l'argent ni une voiture ; la tête me tourne ; mon cœur me portait bien vers toi, mais tout le monde est d'avis qu'après avoir dit que je voulais aller en Allemagne, je dois y persister ; mon ange, ils sont bien durs pour nous, mais, quand je serai dans tes bras, je l'oublierai. Veux-tu bien donner cette lettre à

M. R. J'ai reçu, mon ange, deux lettres de toi, l'une à Maffliers et l'autre à Paris et, comme je te l'ai dit, le livré de musique que je désirais. Ma situation est encore la même aujourd'hui, mais elle devient à chaque heure plus pénible par les peurs continuelles que l'on me fait. Je ne puis concevoir cependant comment il serait possible que le Consul voulût que je partisse et qu'il ne me le fît pas écrire par le Grand Juge ; c'est un moyen si simple et je ne sais pas le degré de vérité que peuvent avoir toutes les choses qu'on me redit. J'en suis restée au dernier mot dit à Joseph : « Je verrai ce soir le Grand Juge, « et, ne recevant aucun ordre, il me semble que je dois attendre. Cette situation n'en est pas moins la plus cruelle en ce genre qu'on puisse imaginer. Il paraît que ce moment est fâcheux, que les exils se multiplient ; on cite aujourd'hui Le Noir ex-lieutenant de police. Il y a de l'agitation dans les esprits, non assurément contre le gouvernement, mais parce qu'on répète toujours que le Premier Consul est mécontent. Mais moi, juste ciel ! avec la vie que je mène et que je veux mener, quelle importance puis-je avoir ! Le Consul est si sûr de ses succès ; indépendamment de ses talens, ses moyens sont immenses. On dit que le budget présentera 280 millions pour la Marine et 310 pour la Guerre ; avec de tels moyens, l'Europe n'est qu'une province, mais je voudrais avoir au coin pour respirer dans cette province. Je t'ai écrit tous les courriers et avec une exactitude extrême pour les heures, car ce n'est jamais la même personne qui a remis mes lettres ; tu peux juger ainsi de leur exactitude. Si je vais à Francfort, pourras-tu m'y faire parvenir avec certitude les parures que je désire ; je le désirerais assez. On vient de me dire encore que je recevrai l'ordre demain, mais avec toutes sortes d'égards matériels ; je l'attends. Il se répand que la reine d'Angleterre a déclaré que, le roi étant en démence depuis

deux ans, tous ses actes appartiennent à cet état, et qu'en conséquence on croit à la paix et l'on a donné quelques ordres en conséquence. Ce serait un nouveau trait de l'inexprimable bonheur du Premier Consul. Pourquoi ne veut-il pas que tous les cœurs soient heureux de sa joie ? Adieu, mon ange ; quoi qu'il arrive, j'ai de la force pour le soutenir, et il n'arrivera rien que de civil dans le sens donné à ce mot.

Ce fut le lendemain de cette lettre qu'elle reçut l'ordre tant redouté. Comment ne pas se reporter au récit des Dix années d'exil :

J'étais à table, avec trois de mes amis, dans une salle où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée. C'était à la fin de septembre. À quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille et sonne. Il me fit demander. Je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celles de la nature ! Cet homme me dit qu'il était le chef de la gendarmerie de Versailles, mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme dans la crainte de m'effrayer. Il me montra une lettre signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris dans vingt-quatre heures, en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il ajoutait qu'étant étrangère, j'étais soumise à la police… Je répondis à l'officier de gendarmerie que partir dans vingt-quatre heures convenait à des conscrits, mais non pas à une femme et à des enfans, et, en conséquence, je lui proposai de m'accompagner à Paris où j'avais besoin de passer trois jours pour les arrangemens nécessaires à mon voyage. Je montai dans ma voiture avec

mes enfans et cet officier qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des complimens sur mes écrits. « Vous voyez, monsieur, lui dis-je, où cela me mène d'être une femme d'esprit ; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

Elle avait la griffe dans le cœur en effet, et elle devait la sentir pendant toute la durée de son exil. Elle passa quelques jours à Paris, rue de Lille, et, de là, elle adressait à son père les trois lettres suivantes :

17 octobre.

Voilà où en était mon pauvre journal, cher ami, lorsque j'ai éprouvé tous mes malheurs. J'ai passé huit jours chez M Récamier qui a été un ange pour moi, et je m'y suis très malheureusement repris d'un goût très vif pour la France. Le coup qui m'a frappé a failli me tuer et, sans toi certainement, il l'aurait fait. Je sens que je ne peux vivre hors de cette France. Quel charme dans la conversation ! comme on s'entend ! comme on se répond ! Quelle affection toi et moi nous aurions trouvée dans les subalternes mêmes ; j'en ai vu des traces au milieu de mon malheur ; l'officier de gendarmerie qui est venu me signifier l'ordre, me parlait de toi et même de moi avec les plus grands éloges. Dubois a évité de se charger de l'ordre ; enfin tout le monde autour de lui a été contre, et il a dit lui-même qu'on avait employé tout ce qui avait du pouvoir sur lui. Il a parlé de ton ouvrage deux ou trois fois avec amertume, mais jamais il n'a dit un mot sur ton arrivée ici, ce qui me persuade ce que j'ai toujours cru, c'est qu'elle ne rencontrerait point d'obstacle. Mais cependant il est vrai qu'il te hait plus que moi, car il a dit sur ton ouvrage : « C'est une action

immorale, » et l'on dit qu'il a montré de l'humeur à la phrase de ma seconde lettre où je disais que tu viendrais toi-même. Cet ouvrage lui a fait une impression terrible, car il est vrai qu'on l'a loué ici parmi les gens éclairés, que cela a pu lui déplaire. Il a répété sur moi à Junot, à son frère, à tout ce qui lui a demandé de me laisser : « Je n'ai rien contre elle, mais elle monte les têtes, vous le voyez, bien, puisque tout ce qui m'aime s'intéresse à elle, quoiqu'ils sachent bien qu'elle ne m'aime pas. » Ensuite il a prétendu que, pendant les huit jours que j'avais passés chez M Récamier, j'avais fait des plaisanteries sur son gouvernement, que j'avais dit par exemple que les dames de sa famille faisaient allonger la queue de leur robe, que les Conseillers d'État l'approuvaient, mais que les laquais se refusaient à la porter ; bêtise que je n'ai jamais dite, mais qui a été dite devant moi, entre six personnes, ce qui prouve comme on vit.

On a dit que je m'intéressais à Moreau et qu'en cas de malheur, ce ne serait pas à Joseph, mais à Moreau que je souhaiterais le Consulat. Se fait-on l'idée d'inquiétudes pareilles dans le gouvernement quand la nation, sans être contente, est cependant si tranquille ? Ce pays réunit tout ce qui peut plaire et tout ce qui peut agiter. On y répand tous les jours le bruit d'un nouvel exil ; on disait M. de La Fayette, je n'en crois rien, mais cela te montre la disposition.

18 octobre.

Cette descente, que personne ne croit possible, agite les esprits des gouvernans. Il paraît que le Premier Consul dit que l'opposition, appuyée du prince de Galles, est pour lui en Angleterre et lui en ouvrira les chemins ; je ne crois pas cela ; mais il dit affirmativement qu'il sera à Londres en germinal, et ceux qui l'en-

tourent, Sebastiani, etc., ajoutent que, cette expédition finie, le monde est à eux et qu'il faut bien que la destinée des Français égale celle des Romains.

Adieu. De Bray a été très bon pour moi, Junot, M Récamier et Joseph, l'admirable Joseph, vient de m'inviter à aller à Morfontaine. Bizarre destinée d'être exilé par le frère et d'aller chez le frère. Mais en général, il faut que l'opinion soit moins favorable au gouvernement puisque, dans cette occasion, on m'a témoigné tant d'intérêt. Le Premier Consul a dit à un de mes amis qui lui parlait des salons de Paris et qui l'assurait qu'ils ne faisaient que parler, mais qu'ils ne criaient pas : Si la guerre devient sérieuse, il faudra qu'ils parlent bien bas.

M. de Lucchesini m'a écrit que la princesse de Radzivill désirait beaucoup ma présence à Berlin ; M. de Markoff m'a donné une lettre de recommandation pour Berlin ; mais j'ai une idée confuse que cette Allemagne est composée d'hommes bien peu courageux. Il y a ici un M. Kandoler qui m'a demandée autrefois en mariage et qui est député d'Hanovre, à Paris ; il est venu me voir comme on se dévoue, et il a été si effrayé de son action qu'il a écrit à M. de Talleyrand pour l'en prévenir. Cependant un succès en Allemagne me ferait du bien ici. M. de Markoff a réclamé Christin et depuis ce moment il a été mis au secret. Le Consul lui a dit à l'audience : Monsieur, vous réclamez un fort mauvais sujet et vous ne l'aurez pas. Il s'est plaint ensuite de ce que M. d'Entraigues, qui lui-devait la vie, écrivait contre lui et était protégé par la Russie ; il a déclaré qu'il le ferait chasser de Dresde, M. de Markoff l'a prié assez vivement de ne pas lui parler d'affaires en public et, depuis ce temps, ils sont brouillés. Il paraît aussi que la Russie s'oppose à la descente et n'a jamais cédé sur le Piémont,

se réservant d'en faire un sujet de plainte si cela lui convenait, mais la terreur qu'il inspire est inconcevable ; il dit sans cesse qu'il est à cinq jours de Berlin, à huit jours de Vienne, et c'est la réponse à toutes les objections ou représentations qui lui sont faites. La terreur qu'il inspire est telle qu'un homme me disait qu'un aveugle dans la grande galerie de Saint-Cloud se croirait seul quand le Premier Consul ne parle pas, tant le silence est profond. Il emploie toujours Fouché qui a été médiocrement pour moi dans cette affaire.

Toutes les dames de la famille ont à présent une dame d'honneur, excepté la femme de Joseph qui conserve la plus touchante simplicité au milieu de tout cela.

Il y a eu une flottille de dispersée en passant du Havre à Boulogne et vraiment tous les détails de cette descente sont si misérables qu'on ne peut concevoir comment il y a lui-même confiance ; on ne se fait pas d'idée cependant de son activité dans ce genre. Il mesure lui-même des bateaux plats, un pied à la main, se fait raconter par M. de Talleyrand tout ce qui se passe dans la société, nomme tout, décide de tout et l'on croit avoir un vent impétueux qui vous souffle dans les oreilles quand on est près de cet homme-là. La conscription est exercée avec une rigueur inouïe ; on envoie en prison, hors de France, dans les citadelles, avec la plus grande facilité, et l'on est abasourdi tellement par sa volonté et par son agitation que personne ne reprend haleine.

Chénier a tout à fait tourné ; il se fait faire des manchettes de dentelles, se moque de ce que Sieyès n'est pas mis avec assez de goût ; enfin, c'est le Turcaret des poètes. Comme l'espèce humaine est misérable ! Mais je ne puis te dire combien ce qui

m'entoure me semble de choix. M Bonaparte n'a pas été trop bien pour moi ; on dit que c'est parce qu'elle n'aime pas Joseph, mais je crois que le prétendu propos des queues de robe l'a choquée.

Un Irlandais qui est ici, O'Connor, l'un des insurgés d'Irlande, a déclaré qu'il voulait bien de six mille Français pour les aider, mais pas de vingt parce qu'ils pourraient les subjuguer. Je ne vois aucune chance pour la descente que s'il était vrai que le prince de Galles et son parti la favorisassent. J'ai vu ici un membre de l'opposition, M. Green ; il est certain qu'ils sont faibles dans leurs propos, et que leur teinte anglaise est bien pâle.

Cher ami, cher ange, adieu ; voilà une lettre qui est causer, mais il reste encore bien des récits d'angoisses que je réserve pour le temps où elles seraient diminuées.

Paris, mardi 18 octobre.

Une légère indisposition m'a retenue ici aujourd'hui, cher ami ; je ne pars que demain à 9 heures, et, ce qui prouve l'horreur de ma situation, je ne sais pas encore de quel côté je tourne mes pas ; je sais seulement que, deux fois par jour, j'ai la visite de mon gendarme déguisé qui ressemble à la Barbe bleue qui criait : « Descendras-tu tout à l'heure ? » Il m'est revenu de tous les côtés que le Premier Consul a dit que je pouvais rester à Bordeaux, à Lyon, dans une grande ville de France, mais pas à Paris ni aux environs. Reste à savoir s'il consentirait à vingt lieues de Paris et voilà ce que mes amis vont demander pour moi. Je m'arrêterai sur la route de Strasbourg, pour savoir le résultat de cette demande ; si elle m'était accordée, je m'y résignerais pour ne pas déchirer ces liens de France qui, à chaque heure, semblent se resserrer davantage autour de mon cœur et de mon imagination. Je

crois rêver quand je me vois entourée de mes amis, dans un appartement charmant où je pourrais mener des jours si doux, recevant mille fois plus de témoignages d'affection que je ne pouvais m'en flatter, et condamnée à tout quitter demain. C'est la mort en miniature cela.

Si tu étais là, ce serait impossible, mais aussi cela ne serait pas. Peux-tu te représenter les tourmens d'incertitude qui m'ont déchirée ? j'aurais donné tout au monde pour te rejoindre, mais j'ai une si invincible horreur pour le pays que tu habites que, dans l'état où je suis, je ne pourrais en triompher. Si tu avais été à Lyon, partout ailleurs que là d'où je viens de partir. Enfin je ne sais rien, absolument rien encor de ce que je vais faire et je fermerai peut-être cette lettre sans pouvoir rien y ajouter de décisif. Je t'ai écrit tous les courriers depuis que cette crise est commencée ; il se peut que le courrier prochain, je manque l'heure de la poste.

Parmi les réformes que je fais parmi mes gens, je renvoie Frédéric dans son pays ; tu auras des bontés pour lui comme tu en as eu pour le libraire, n'est-ce pas, s'il t'écrit pour te demander de l'argent. Il retourne en Normandie après-demain ; Olive en a eu soin. Cher ami, je passe par toi pour prier Dieu ; fais recevoir mes vœux par ton angélique protection.

Mercredi matin.

Je pars pour aller chez un ange protecteur, l'aimable sœur dont je t'ai parlé, et de là je me déciderai.

Le lendemain, M de Staël partait pour Mortfontaine. C'est un trait singulièrement honorable de la part de Joseph Bonaparte que de lui avoir, en un pareil moment, offert l'hospitalité, alors

qu'il risquait d'attirer sur lui-même la colère du Premier Consul. Elle avait raison d'écrire à son père que sa situation était singulière.

Mortfontaine, 21 octobre.

Singulière date pour ma situation, cher ami ; elle prouve au moins que je n'ai pas conspiré et je conserve encore l'espoir qu'on me laissera à vingt lieues de Paris, comme tous les autres exilés ; je te manderai si cela est obtenu, non par le premier courrier, mais le second. Il est vraisemblable que ma vie errante m'empêchera de te donner de mes nouvelles avant deux jours. Joseph m'a confirmé que le Premier Consul croyait avoir les plus graves raisons de se plaindre de ton ouvrage. Puis-je écrire qu'il a dit : que cet ouvrage était pour le faire tuer, toi qui l'admires plus que personne, et quand, entre autres motifs, j'ai objecté le mot de l'homme nécessaire, on m'a dit que cela voulait dire : l'homme sans lequel ce gouvernement ne pourrait pas subsister, et qu'il fallait tuer pour faire tomber ce gouvernement. Je te demande si une interprétation de ce genre est possible quand tout le monde a compris que tu voulais dire : l'homme nécessaire à la France, Enfin, je ne sais pas ce qu'il y a à faire pour persuader le Premier Consul sur ce sujet, mais il est certain qu'il a reçu sur le livre l'impression la plus vive et la plus fausse en même temps. — Je saurai dans deux ou trois jours mon sort, et si c'est en Allemagne que je vais ou à vingt lieues que je reste. Je n'ai point admis d'intermédiaire à cet égard, car je ne vois pas bien de quel avantage serait pour moi d'aller à Lyon où à Bordeaux ; j'y serais oubliée comme à Genève, et je serais loin de toi, et j'aurais à faire à une société scabreuse et inutile qui exigerait de moi des soins et des craintes sans me rapporter aucune espèce de profit. Ma première

lettre te dira donc ce que je deviens ; ah ! quelle vie j'ai menée depuis quinze jours !

Je reçois tes délicieuses lettres ; cher ami, positivement, je ne veux pas mon cousin à Strasbourg, mais je te prie de m'épargner cela avec une adresse parfaite. Tu peux dire qu'il se peut que, de Strasbourg, j'aille en Suisse et que je l'écrirai de là ce que je ferai. Tout, excepté qu'il vienne ; je serais extrêmement triste d'une obligation sans bonheur, et il n'y en aurait pas le moindre pour moi. Je te supplie aussi de ne penser à aucun voyage pour toi ; le seul qui m'est venu dans la tête, c'est Lyon ou le Midi, mais j'y vois encore de grands inconvéniens de fatigue pour toi, et, très vraisemblablement, je me déciderai à Strasbourg, sur les nouvelles que j'y aurai, si, comme je l'espère encore, je n'obtiens pas les vingt lieues. — Tu auras de mes nouvelles le premier courrier.

Prends garde, je t'en conjure, de me mettre bien avec mon cousin et ma cousine.

Les démarches de Joseph Bonaparte et des autres amis de M de Staël échouaient. L'ordre, tant redouté, arrivait enfin, cette fois formel. On devine dans quel désespoir cet ordre la jetait.

Paris, le 24 septembre.

L'ordre est arrivé, cher ami, et tous les efforts humains n'ont pu le faire révoquer. Je suis livrée aux plus affreux tourmens de l'incertitude. Mon cœur froissé aurait besoin de se reposer près de toi, mais l'idée d'arriver un mois après le départ a quelque chose qui me fait souffrir horriblement. Je crains aussi de te porter un état de désespoir qui ne te fasse que du mal. Écris-moi à Strasbourg, sous l'adresse de M. Turckheim banquier ; je serai là assez près de Suisse pour y retourner si tu le désires vivement,

assez près de l'Allemagne pour continuer. Que dirais-tu de l'idée de venir ici, toi-même, au printemps pour traiter tes affaires que je ne peux plus traiter ; enfin, que me conseilles-tu ? Je n'ai pas besoin de te peindre mon malheur ; il dépasse ce que mon imagination avait conçu. Je suis là, dans une maison charmante, entourée de mes amis qui me paraissent plus aimables que jamais, ayant reçu de Joseph, du général Junot, de M Récamier surtout, de tout le monde, des preuves inouïes d'intérêt, mais des preuves qui constatent d'autant mieux l'inflexibilité du Consul à mon égard. Il a répété sans cesse : « Je ne hais point M de Staël ; si c'était elle que je haïsse, je l'atteindrais mieux que je ne le fais, mais elle monte les têtes et je ne veux pas qu'elle soit à Paris. Elle peut aller chez Melzi, où elle voudra, même à Lyon, à Bordeaux, mais pas à Paris ni aux environs, » — et sans ajouter un mot qui dise le terme de cet exil. Du reste, j'avais demandé un délai de huit jours et il m'a été refusé. Je n'aurai pas de gendarme pour m'accompagner, mais il m'en vient un, déguisé, tous les matins pour me rappeler que je n'ai que vingt-quatre heures et que j'en prends davantage, puisque c'est avant-hier samedi que l'ordre m'a été apporté. Un article du Code civil dit positivement qu'une Française mariée à un étranger lorsqu'elle devient veuve, résidant en France, reprend ses droits de Française. J'ai écrit cela au Grand Juge en demandant un passeport que d'abord on ne voulait pas me donner ; le passeport m'a été envoyé pour la Suisse et l'Allemagne, mais il n'est rien dit sur ce passeport qui puisse faire présumer si je suis Française ou non. Le Consul a toujours parlé de ma vivacité, de ma manière de monter les têtes ; rien absolument, rien de plus ne m'a été rapporté, du moins rien d'autre, et même il a parlé avec calme, disant que tout ce qui avait du pouvoir sur lui avait essayé en vain de le faire changer. Il y a quelque

chose là-dedans de bien effrayant pour l'avenir, et je le sens avec un désespoir qui me tue. Si tu as jamais eu l'idée de me sauver, vois, mon ange tutélaire, si tu as quelques moyens pour cela. Écris-moi à Strasbourg, je m'en remets à toi, j'y attendrai tes lettres. Les nouvelles de paix sont tombées. Ah ! ta pauvre fille, cher ami, ne devait pas être traitée ainsi ! Je donnerais tout au monde pour te revoir, mais ailleurs qu'où tu es ; enfin cependant écris-moi à Strasbourg ; j'y attendrai tes volontés.

Joseph vient chez moi ce matin pour me dire adieu. Si tu as eu des lettres de mes amis, tu me l'écriras, n'est-ce pas ?

Elle partait en effet le lendemain non pour Strasbourg, mais pour Metz, où certaines raisons, que je dirai plus tard, l'attiraient. À Bondy, c'est-à-dire aux portes de Paris, elle s'arrêtait encore, et de l'auberge elle écrivait une dernière fois à son père :

Ce 25 octobre. Bondy.

Je n'ai pas de lettres de toi par ce courrier ; j'ai envoyé à Paris pour le savoir et on ne m'a rien apporté. Cela m'inquiète extrêmement ; je crains que cette secousse ne t'ait rendu malade, et je te conjure de m'écrire à l'instant, poste restante, à Metz. Il y a de mes amis qui voudraient que je restasse là tout l'hiver comme étant plus près de revenir après l'événement de la descente ; écris-moi là ce que tu penses. Berlin me distrairait plus ; Genève est de tous les endroits celui où l'on reste le plus quand on y est ; Metz est ridicule. Hélas ! que devenir ! Frédéric doit être arrivé quand tu recevras cette lettre. Tu pourrais m'envoyer Bosse à Francfort avec les parures ; enfin écris-moi le plus tôt possible à Metz. Donne-moi un conseil, un secours qui me fasse du bien ; sans toi je n'aurais pas survécu à ce que je souffre. Les amis sont

pour Metz, du moins les amis qui entourent le gouvernement ; d'autres disent qu'il n'y a pas de dignité à cela ; ceux qui sont pour Metz disent que c'est l'événement de la descente et de l'absence de Bonaparte cet hiver qui a fait qu'il n'a pas voulu, ni à Paris, ni à une distance qui permit de correspondre avec Paris, mais que, cet événement décidé, il s'adoucirait, qu'il a montré plus d'amertume contre toi que contre moi. Mais que suis-je sans ton appui, et j'ai senti plus que jamais que je ne pouvais pas vivre sans cette France. Mon ami, ne te vient-il pas quelque idée ? Ah ! j'ai bien besoin qu'il t'en vienne, car je n'ai plus la force de me guider moi-même.

Cette inflexibilité de Bonaparte m'a confondue et j'ai vu qu'il fallait que j'eusse autour de lui des ennemis bien implacables. Enfin, donne-moi du courage pour Berlin ; dis-moi comment tu te portes, si tu ne te sens pas de dispositions au rhume, à aucune incommodité pour cet hiver. Si je m'établissais quelque part sans distraction, je sens que je tomberais malade ; les femmes ne sont pas faites pour de telles douleurs. Adieu, je monte en voiture à trois lieues de Paris, le voyant, quittant mes amis qui sont là, — par force, — ah ! Dieu !

Cette lettre est la dernière de celles que M de Staël ait adressées à son père, avant son exil. Je reprendrai, dans quelque temps, la publication de celles qu'elle lui fît parvenir durant son voyage qui devait durer six mois. On peut penser que les épreuves par lesquelles passait sa fille avaient dans le cœur de M. Necker un retentissement douloureux. Le soir même du jour où il avait appris son départ de Paris, il lui écrivait :

28 octobre.

Ma pauvre petite ! j'attends ta première lettre avec une impatience infinie. Je t'ai vue montant en carrosse avec tes enfans comme une exilée, et mon cœur en a été déchiré. Chère amie, je n'ai su ni prévenir tes peines ni t'en défendre. On me méprise dans ma vieillesse, mais à toi, si jeune et si vaillante, on devait sagement plus d'égards. Tu as raison ; tout cela n'est pas du Consul, n'est pas de ton héros… Tes peines sont présentes à mon cœur. Je suis blessé de la conduite qu'on tient avec toi, et c'est Buonaparte, que nous avons tant loué, ensemble et séparément !… Ah ! lève la tête dans l'adversité et ne permets pas qu'aucun puissant de la terre te tienne sous ses pieds.

Bonaparte ne réussit pas à tenir M de Staël sous ses pieds. Ce voyage en Allemagne devait servir à la gloire de celle qu'il exilait, et cet acharnement contre une femme, qui, tout en l'admirant, se permettait de le juger, n'a rien ajouté à celle du « héros. »

05

MADAME DE STAËL À METZ

Nous avons laissé M de Staël éplorée, s'arrachant de Paris pour obéir à un ordre arbitraire, s'attardant aux portes et prenant enfin, après de longues hésitations, la route de l'Allemagne. Ce n'était pas une résolution brusque qui la déterminait à adopter cette route plutôt que celle qui l'aurait ramenée à Coppet. Elle ne faisait au contraire que mettre à exécution un dessein conçu depuis longtemps, tantôt abandonné, tantôt repris, suivant les circonstances qu'elle traversait. Avant de l'accompagner, d'étape en étape, au cours de ce voyage qui devait durer depuis octobre 1803

jusqu'en avril 1804, et de reprendre la publication des lettres adressées par elle à son père, de Metz, de Weimar, de Berlin, en les entremêlant de quelques fragmens des réponses de M. Necker, je voudrais remonter de quelques années en arrière et montrer comment, après avoir témoigné peu de goût, et même quelque dédain pour la littérature allemande, M de Staël en était arrivée peu à peu à reconnaître qu'il y avait, de l'autre côté du Rhin, une province intellectuelle de l'Europe qui valait la peine d'être explorée, et pourquoi elle avait résolu d'entreprendre elle-même cette exploration.

Dans les premiers jours de mars 1796, Meister, le collaborateur et le continuateur de la Correspondance littéraire de Grimm, et, de tout temps, l'ami de la famille Necker, avait écrit à M de Staël pour lui proposer de venir à Zurich où Wieland passait quelques semaines et d'y faire connaissance avec l'auteur d'Oberon. Le 18 mars, M de Staël lui répondait de Coppet : « Aller à Zurich pour un auteur allemand, quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Je crois savoir déjà tout ce qui se dit en allemand et même cinquante ans de ce qui se dira. Ce que j'aime d'eux, c'est leur talent, mais non pas leur esprit, et, en conversation, il n'y a que l'esprit. « Il est vrai que, quelques mois après, elle écrivait dans une autre lettre à Meister : « Avez-vous pensé par hasard à faire à Wieland des coquetteries pour moi. Des coquetteries, cela va à tout. »

Malgré cette opinion un peu dédaigneuse des Allemands, elle n'en priait pas moins le même Meister de lui trouver un traducteur pour son ouvrage : De l'Influence des passions sur le bonheur des nations, et elle le chargeait d'en faire parvenir deux exemplaires, l'un à Wieland, l'autre à Gœthe. Gœthe répondait,

l'année suivante, à cet hommage. Le 22 avril 1797, M de Staël écrivait à Meister : « Gœthe m'a envoyé, avec la plus superbe reliure possible, un roman de lui nommé Williams (sic) Meister. Comme il était en allemand, je n'ai pu qu'admirer la reliure. Benjamin assure, entre nous, que je suis mieux partagée que lui qui l'a lu. Mais il faut que, dans votre bonté, vous fassiez parvenir à Gœthe un remerciement superbe qui jette un voile sur mon ignorance et par le beaucoup de ma reconnaissance et de mon admiration pour l'auteur de Werther. »

Ainsi, en 1797, M de Staël avouait ne pas savoir un mot d'allemand, et il est infiniment probable que, de toute la littérature allemande, elle ne connaissait que Werther, dont une première traduction avait paru en 1776, peut-être encore les Idylles de Gessner, qui du reste était Zurichois, et les Brigands de Schiller qui, aux débuts de la Révolution, avaient été traduits et joués à Paris. Cette ignorance lui était commune avec toute la génération des beaux esprits du XVIII siècle, au milieu desquels elle avait grandi et brillé dans sa première jeunesse. Pour toute cette génération, la littérature anglaise était, en fait de littératures étrangères, presque la seule qui existât. On sait les larmes que non seulement les femmes, mais les hommes sensibles versaient sur les infortunes des héroïnes de Richardson et l'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de ses héros. À son entrée dans la vie, M de Staël avait partagé cette admiration : « L'enlèvement de Clarisse, disait-elle, a été un des événemens de ma jeunesse. » Mais ce n'était encore que l'engouement d'une jeune fille romanesque qui s'éprenait d'une égale passion pour la Nouvelle Héloïse et dont les lettres sur Jean-Jacques Rousseau furent le premier écrit. Quelques années devaient encore s'écouler avant que son goût pour la littérature du Nord se développât. Cette littérature conve-

nait à certains côtés de sa nature, à la fois ardente et triste, accessible aux plus nobles passions humaines et toujours prête à s'y livrer, mais entretenant aussi le sentiment du néant de la vie et tourmentée du problème de la destinée. On sent le changement apporté par les années, lorsqu'en 1800 elle publia son ouvrage intitulé : De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. « La poésie mélancolique, écrit-elle, est la poésie la plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux doivent faire naître, mais ils ont conservé l'imagination du Nord, celle qui plaît sur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages, celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du Nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité. » Elle trouvait que la poésie anglaise savait mieux parler la langue de l'amour que la poésie grecque ou italienne. « Les vers de Thompson, a-t-elle écrit également, me touchent plus que les sonnets de Pétrarque. J'aime mieux les poésies de Grey que les chansons d'Anacréon. »

Lorsque M de Staël écrivait ces lignes, la littérature anglaise était, parmi les littératures des peuples du Nord, la seule dont elle pût parler en véritable connaissance de cause. Par les chapitres qu'elle lui a consacrés, entre autres par celui sur Shakspeare qui va bien au delà de ce qu'en avait écrit Voltaire, on voit que le théâtre, la poésie et les romans anglais lui étaient familiers. À la littérature allemande qui, dit-elle, ne date que de ce

siècle, — et c'est là une affirmation un peu absolue, — elle ne consacre qu'un court chapitre. Elle fait brièvement mention de Gœthe dont elle parle avec enthousiasme, mais seulement à propos de Werther, de Klopstock, dont elle connaissait la Messiade et de Schiller, dont elle se borne à dire que « ses tragédies contiennent des beautés qui supposent toujours une âme forte. » Son ignorance de la langue allemande l'a visiblement gênée. « Les livres dont vous avez la bonté de me donner la note, écrit-elle à Meister, ne sont-ils pas presque tous en allemand ? Je ne l'ai pas appris depuis votre départ. » Elle n'en continuait pas moins à se préoccuper de l'opinion allemande sur son compte et à être désireuse de faire pénétrer son nom au delà du Rhin. Elle demandait à Meister de lui procurer un traducteur pour un de ses écrits politiques et d'en faire parvenir à Gœthe un exemplaire. Elle ajoute : « En voilà assez de l'auteur femelle. » Ce n'est qu'en 1800 qu'elle prend son parti de se mettre à étudier l'allemand, mais c'est d'abord avec peu de goût. « Je continue l'allemand avec résignation, écrit-elle à Meister, mais je ne conçois pas comment vous avez fait pour écrire si bien le français en sachant si bien l'allemand ; il me semble que l'un exclut l'autre. » Bientôt cependant elle s'enflamme pour cette littérature dont, si peu d'années auparavant, elle parlait avec tant de dédain, et elle s'adresse encore à Meister, qui est son intermédiaire habituel avec l'Allemagne. « Vous allez me trouver bien importune, mais l'ardeur de l'allemand me transporte, » et elle lui demande s'il pourrait lui faire envoyer trois romans allemands dont elle lui donne les titres, un ouvrage intitulé : le Dictionnaire des deux nations, les œuvres dramatiques de Gœthe a et la dernière pièce de Schiller intitulée : Wallstein. » Elle s'inquiète en même temps de savoir ce qu'en Allemagne on pense de son ouvrage sur la Littéra-

ture. « Le duc de Brunswick, écrit-elle, dit des biens infinis de mon ouvrage. Toute démocrate que je sois, cela m'a fait plaisir. Ne vous en est-il rien revenu d'Allemagne et savez-vous si l'on le traduit ? Je voudrais qu'il le fût sur la seconde édition. »

D'où vient ce changement dans les dispositions de M de Staël, cette ardeur après ce dédain ? On a voulu voir dans sa prédilection pour la littérature des peuples, du Nord je ne sais quel mystère atavique. On a rappelé que les Necker étaient d'origine, d'abord irlandaise, puis allemande, et que le grand-père de M de Staël était né à Custrin sur les bords de la mer Baltique. Je ne crois pas qu'il faille aller chercher si loin d'aussi obscures raisons. C'est bien plutôt que, depuis deux ou trois ans, un vent venant d'Allemagne avait soufflé sur la France et que les relations littéraires des deux pays avaient changé. Ils avaient cessé de s'ignorer. Nombre de Français qui, durant les années orageuses de la Révolution et du Directoire, avaient dû chercher un refuge en Allemagne rentraient peu à peu en France. Parmi eux figuraient un certain nombre d'amis de M de Staël : Suard, Chênedollé, Gérando, Camille Jordan, qui formaient précisément sa société intime, sans parler de Benjamin Constant, qui y avait vécu et s'y était même marié dans sa jeunesse. Elle était liée également avec Adrien de Lezay, pour lequel elle faisait venir le Don Carlos de Schiller, dont Lezay publiait une traduction en l'an VIII. Les rares Allemands qui séjournaient à Paris fréquentaient ce petit groupe, entre autres Jacobi et Guillaume de Humboldt qu'elle devait retrouver plus tard à Rome et qui s'offrit à lui donner quelques leçons d'allemand. On parlait souvent de l'Allemagne, qui n'était déjà plus l'Allemagne féodale et princière d'autrefois, où les idées nouvelles, issues de la Révolution française, avaient fait peu à peu leur chemin, portées en partie au delà du Rhin par

nos soldats, car les idées cheminent souvent avec les armées, où la période qu'on a appelée Sturm und Drang, la période d'orage, avait préparé l'émancipation des esprits. Cette période d'orage ne pouvait manquer d'intéresser M de Staël, qu'à cette même époque, dans sa correspondance intime avec M de Beaumont, Joubert appelait souvent « le tourbillon. » Sa curiosité et son imagination étaient ainsi depuis quelque temps déjà, tournées vers l'Allemagne, lorsqu'elle entra en relations par lettres avec un homme qui exerça sur elle une influence décisive et qui l'initia en particulier à la philosophie allemande, avec Charles de Villers. Comme il sera plusieurs fois question de Villers dans les lettres adressées par M de Staël à son père, et comme nous la verrons s'attarder assez longtemps à Metz en sa compagnie, il ne paraîtra peut-être pas sans intérêt d'entrer dans quelques détails biographiques sur ce personnage qui eut son heure de demi-célébrité, mais qui avait été singulièrement oublié, jusqu'au jour où des travaux récens ont attiré de nouveau l'attention sur lui.

Charles de Villers ou plutôt Villers, car il paraît bien que son père n'avait point droit à la particule dont il faisait précéder son nom, était né en 1765 à Bouley, petite ville de Lorraine située entre Metz et Sarrebrück. Après avoir été élevé chez les Bénédictins de Metz, il entrait à quinze ans, non sans quelque difficulté et par la protection d'un oncle maternel, — sa mère était de petite noblesse, — dans le corps royal d'artillerie dont l'accès ne s'ouvrait qu'aux jeunes gentilshommes. Il y fit un chemin assez rapide et était déjà second lieutenant à 18 ans. Fort agréable cavalier, habile à bien tourner les chansons, les petits vers et les madrigaux, Villers eut beaucoup de succès mondains, dans les différentes villes où il tint garnison. Il excellait dans la comédie de salon. À Besançon, il joua, paraît-il, les rôles de jeune premier avec

une conviction particulière auprès d'une certaine M Anthoine que nous verrons reparaître. En 1783, il fut envoyé à Strasbourg. Cagliostro y séjournait alors avec sa femme, une fort belle Italienne. Villers profita de l'occasion pour s'initier aux doctrines du magnétisme tout en faisant la cour à la femme de Cagliostro. Un ressouvenir de cette situation lui inspira même un roman intitulé ; le Magnétiseur amoureux, qui faillit lui occasionner quelque désagrément dans sa carrière, l'ouvrage ayant été mis au pilon.

La Révolution survint. Villers traversa une courte période d'enthousiasme, mais, bientôt, dégoûté des excès dont il était témoin, il publia coup sur coup plusieurs brochures contre-révolutionnaires, qui rendirent sa situation périlleuse, d'autant qu'il était poursuivi par la haine du mari de M Anthoine, devenu un personnage politique important. Aussi prit-il son parti d'émigrer à la fin de 1792, et d'aller rejoindre l'armée de Condé. Après la défaite des troupes royalistes, il crut pouvoir rentrer en France ; mais aussitôt dénoncé, il émigra de nouveau et cette fois définitivement, en ce sens du moins qu'il ne devait plus revenir en France qu'à de rares intervalles et toujours pour un temps très court, car il fit sa patrie de l'Allemagne, Après avoir erré quelque temps de ville en ville, il finit, en 1796, par s'établir à Gœttingue et, bien qu'âgé de trente et un ans, il s'inscrivit comme étudiant à l'Université qui comptait des professeurs alors célèbres en Allemagne.

Au nombre de ces professeurs se trouvait l'historien Schlötzer. Schlötzer avait une fille qui répondait au prénom de Dorothée. M Dorothée Schlötzer était elle-même doctoresse de l'Université. Elle se prit de tendresse pour cet étudiant un peu mûr, et, dit un

des biographes de Villers, « elle entreprit avec succès de le germaniser. » Cependant elle se défendit toujours modestement de l'influence qu'elle avait exercée sur lui, car, bien des années après, en réponse à l'un des rédacteurs de la Biographie Michaud, qui lui demandait des renseignemens pour consacrer à Villers une notice, elle écrivait : « Je serais obligée de trop parler de moi, ce que je ne puis faire, car, vraiment, une bien petite part me revient de son initiation à la littérature allemande. »

De son côté, Villers aidait Dorothée à se « franciser » et trouvant sans doute qu'on lui enseignait le français d'une façon trop pédante, il écrivit à son intention un petit traité intitulé : Lettre à M D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue. Cette initiation littéraire et grammaticale réciproque fut l'origine d'une relation qui, après une courte période de séparation, se renoua et se fortifia au point de les enchaîner pour toujours l'un à l'autre. Après dix-huit mois de séjour à Gœttingue, dégoûté de l'Allemagne par la difficulté de s'y créer une situation, Villers avait fait le projet de partir pour Saint-Pétersbourg où un de ses frères servait dans l'armée russe. Pour s'embarquer, il gagna Lubeck. Mais à Lubeck, il retrouva Dorothée Schlötzer, devenue la femme d'un gros bourgeois de la ville, le sénateur de Rodde. Elle eut l'art de le retenir, et même de le fixer à Lubeck, où il s'établit définitivement. Désormais la vie de Villers devient inséparable de celle de M de Rodde, sans que le mari de celle-ci paraisse y avoir trouvé à redire. Le sénateur de Rodde, M de Rodde et Villers constituent une sorte de ménage à trois, comme on en voyait parfois au XVIII siècle. Villers vit et voyage avec eux, soit qu'il accompagne le sénateur et sa femme dans leurs pérégrinations, soit au contraire que M de Rodde voyage seule avec lui. C'est à elle que,

mourant en 1845 d'une mort prématurée, il laissera tous ses papiers. Elle veillera avec sollicitude sur sa mémoire ; c'est à elle que les biographes de Villers s'adresseront, et elle finira par léguer tous les papiers de Villers à la bibliothèque de Hambourg où ils sont encore aujourd'hui.

De ce premier séjour à Gœttingue où Villers devait revenir à la fin de sa vie, puis de son établissement à Lubeck date l'enthousiasme de Villers pour la littérature allemande qu'il allait bientôt communiquer à M de Staël. Revenant onze ans après sur cette époque de sa vie, il écrivait :

Né Français, j'ai été nourri de lectures françaises et longtemps je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité et que j'étais encore susceptible de fusion. Je me sentis donc bientôt saisi de respect et d'admiration pour ce qui, avant de le connaître, m'avait semblé, comme à tant d'autres, mériter assez peu d'attention.

La réceptivité et l'admiration de Villers se traduisirent par un certain nombre d'articles qu'il publia dans le Spectateur du Nord, journal qu'un émigré, Baudus, faisait paraître en français à Hambourg, -mais qui comptait un certain nombre d'abonnés en France. Les articles de Villers portaient surtout sur les questions philosophiques ; il y était fréquemment question de Kant et de Fichte. Ces articles parurent de 1798 à 1800. C'était précisément le moment où M de Staël préparait la publication de son ouvrage sur la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, où elle comptait consacrer un chapitre à la littéra-

ture allemande. Nul doute qu'elle n'ait eu connaissance de ces articles et ne s'en soit inspirée dans une certaine mesure, au point même que, dans le Spectateur du Nord, Baudus le lui reprochait. Mais ce qui la mit en relations directes avec Villers ce fut l'ouvrage de celui-ci sur Kant. À Villers revient en effet l'honneur, et par là son nom a mérité d'échapper à l'oubli, d'avoir fait le premier connaître en France la doctrine du philosophe de Kœnigsberg, ou du moins d'avoir consacré une étude intelligente et approfondie à cette doctrine qui n'avait été jusque-là l'objet que de discussions superficielles. Au commencement d'août 1801, il faisait paraître à Metz : la Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale, avec une dédicace à l'Institut, qui était ainsi conçue : « À l'Institut National de France, tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences, juge naturel et en premier ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la Nation. »

Peu de temps après, escortant le ménage de Rodde, il venait passer quelque temps à Paris où son ouvrage avait donné lieu, dans une séance de l'Institut, à des débats fort vifs, et fait assez de bruit pour que Bonaparte demandât que la philosophie de Kant lui fût résumée en quatre pages, « pas davantage. » Villers eut à Paris peu de succès, son ton hautain et son attitude agressive lui ayant fait des ennemis. M de Staël n'était pas à Paris, mais il entendit beaucoup parler d'elle par les amis dont elle avait coutume de s'environner, les Suard, Fauriel, Stapfer. Il dut apprendre de leur bouche que son exposé de la philosophie de Kant avait été lu par elle avec beaucoup d'intérêt et qu'elle avait été séduite par la doctrine. Elle n'aperçut pas que cette doctrine n'aboutissait à rien moins qu'à ébranler les fondemens mêmes de la certitude, et elle fut séduite par ce qu'il y avait de noble dans la

tentative de rétablir la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme sur la base de la morale, de l'Impératif catégorique. Elle y vit surtout une réaction contre la philosophie sensualiste et matérialiste qui avait triomphé au XVIII siècle et dont Cabanis venait encore d'affirmer les principes dans un livre récent, car si, à cette époque, M de Staël était, comme elle le disait elle-même, philosophe, elle était ardemment déiste et spiritualiste. Elle dut être séduite par cette phrase célèbre que les disciples de Kant ont fait graver sur son tombeau et que souvent M de Staël aimait à répéter : « Deux choses remplissent mon cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelle et toujours croissante à mesure que ma réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoile au-dessus de moi, la loi morale en moi. » Voici au surplus comment, dans une lettre à son ami Gérando qui, au Lycée, avait entrepris un cours de métaphysique, elle appréciait la doctrine elle-même :

Je n'en aime point les formes, les catégories, les néologismes, etc. Mais il y a une idée première qui me frappe et qui est complètement d'accord avec mes impressions intérieures : il y a quelque chose de plus dans notre être moral que les idées qui nous viennent par les sens. La faculté intérieure qui modifie les idées que nous recevons du dehors n'a point de rapport avec les idées simples et n'en a pas non plus avec toutes les explications données sur la mémoire comme souvenir de sensations, sur le jugement comme comparaison de sensations. Cette faculté, si nous sommes immortels, est ce qui doit nous survivre. Le système de Kant m'offre une lueur de plus sur l'immortalité et j'aime mieux cette lueur que toutes les clartés matérielles. La conscience ne nous vient point uniquement d'aucune idée qui ait passé par les sens. Quand tous les hommes l'ont appelée une voix intérieure, un autre soi-même, c'est qu'ils sentaient bien que ses impres-

sions n'étaient pas de la même nature que les autres impressions. Je trouve beau tout ce que Villers dit à cet égard. Enfin je trouve ce système grand, pieux, plus respectueux pour l'homme et la divinité.

Lorsque le nom de Villers se glissait ainsi sous la plume de M de Staël, ils étaient déjà entrés en relations par correspondance. Informé par ses amis de la faveur que son exposé de la doctrine de Kant avait trouvée auprès d'elle, il avait cru pouvoir lui écrire. Dans un temps où les relations étaient moins faciles qu'elles ne le sont de nos jours, les échanges de lettres entre personnes qui ne se connaissaient point et qui ne s'étaient jamais vues étaient assez fréquens. Les lettres de Villers sont généralement assez lourdes. Elles sentent l'apprêt. Les propos galans y alternent avec les considérations philosophiques. « Villers m'écrit deux lettres où l'amour de Kant et de moi se manifestent, mais Kant est préféré, » écrivait M de Staël à Camille Jordan. Cependant, dans ces deux lettres et dans les autres, les complimens abondent. La première est datée du 23 juin 1802. Elle débutait ainsi :

Des champs, près de Lubeck,

Il y a un an que, partant de ma solitude, je m'acheminais vers Paris, plein d'attente, d'espoir et d'impatience d'y voir M de Staël, de lui payer le tribut de mon admiration, de déposer à ses pieds l'hommage de quelques grandes pensées que j'avais recueillies dans le Nord et qui, par cela seul qu'elles étaient grandes, lui appartenaient exclusivement. Mon vœu le plus ardent était de placer la nouvelle doctrine, dont je me faisais l'apôtre, à l'ombre de son égide, de solliciter son appui pour la belle cause du génie et de l'humanité et de l'intéresser à la conversion des frivoles Pari-

siens. Ma consternation fut extrême quand j'appris que la Théano de notre âge passait l'été et l'automne près du Léman, qu'elle n'en reviendrait qu'aux approches de l'hiver, tandis que des circonstances impérieuses me forçaient à retourner en Allemagne avant cette époque.

Villers continue en exaltant le dernier ouvrage de M de Staël, « dont les vues fines et profondes n'ont pu être saisies par les myopes de la capitale, » et donnant cours au mépris qu'il a conçu pour ses compatriotes, il ajoute :

Je vis au milieu des littérateurs d'Allemagne sur le compte desquels vous avez dit tant de choses si saillantes, si vraies, si bien pensées, mais que vous accusez de manquer de goût. Permettez-moi de vous dire tout bas que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le goût en France. Cette décrépite déité de vos boudoirs avec son grêle archet, ses paniers et sa perruque à la Louis XIV, n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a longtemps qu'un coup de pied de la muse teutonne l'a précipitée dans le bourbier. Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne ; ses cheveux blonds, couronnés de gui, sont relevés en tresse ; son vêtement est une simple draperie éthérée. Si quelque Dieu du goût la suit dans son vol et dans ses courses, du moins n'est-ce pas celui à bas de soie et à talon rouge.

Mde Staël ne pouvait qu'être flattée d'un hommage qui lui venait de si loin et d'un inconnu. Aussi ne demeurait-elle pas en reste de complimens. L'ouvrage de Villers lui avait prouvé « qu'il était impossible d'avoir un esprit plus étendu et un sentiment de ce qui est moral et vrai plus vif et plus animé. » Mais la suite de la lettre est une leçon. Si l'ouvrage de Villers et Villers lui-même

n'ont pas eu à Paris tout le succès qui leur étaient dus, c'est qu'il n'a pas voulu « avoir de l'adresse dans la manière de présenter les idées de Kant et de combattre celles de ses adversaires. » C'est qu'il n'a pas assez ménagé l'amour-propre des philosophes et qu'en Allemagne il a un peu oublié la vanité française. Quant au goût français, il ne mérite pas le dédain de Villers :

Le goût arbitraire, le goût de mode mérite tout ce que vous en dites, mais le bon goût est Grec, Romain, Français, quelquefois Allemand, Anglais, car il se trouve dans toutes les beautés de ces littératures. Le bon goût est la vérité, la mesure, et le choix ; c'est quand les Allemands sont fleuris et affectés qu'ils sont de mauvais goût. Ce n'est point les hardiesses heureuses que je condamne ; à Dieu ne plaise, mais c'est de se faire vif, pour me servir de l'expression d'un Allemand très connu en France.

Mde Staël va cependant faire à Villers une grande concession :

Je crois avec vous que l'esprit humain, qui semble voyager d'un pays à un autre, est maintenant en Allemagne. J'étudie l'allemand avec soin, sûre que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentimens profonds, mais il manque à ce pays que les idées puissent influer sur les institutions, et que la méditation puisse conduire à des résultats positifs. Quoi qu'il en soit, c'est le pays du monde aujourd'hui où il y a le plus d'hommes distingués, comme philosophes et comme littérateurs. Je voudrais bien cependant que vous réussissiez parmi nous ; votre style rappelle si bien que vous êtes Français que nous ne pouvons consentir à vous perdre.

Et elle termine par ce trait :

On m'a dit aussi que vous accompagniez à Paris une femme dont on m'a beaucoup vanté l'agrément, malgré ses rares connaissances. Sans elle je vous dirais bien : pourquoi restez-vous à Lubeck ?

La correspondance se poursuit sur ce ton entre eux pendant plus d'une année. Villers continue de témoigner un profond mépris pour « les petits littérateurs parisiens » et d'exalter la littérature et les institutions allemandes, en particulier « le superbe code prussien, le plus humain et le plus républicain de ceux qui existent. » Il se félicite de la résolution que M de Staël a prise d'étudier la langue des « laborieux Germains. » Quel sort l'esprit germain n'a-t-il pas à attendre lorsqu'elle aura « l'entrée dans son territoire ? » Comme il voudrait lui servir de guide ! Pourquoi ne vient-elle pas en Allemagne, car lui-même ne pourra revenir à Paris avant un an ? Il termine ainsi une autre lettre :

À Paris, l'on brille, l'on est admiré ; on a des autels et un culte. En Allemagne, on médite, on vit isolé, on pâlit dans le culte silencieux du vrai. Serions-nous pas par hasard tous deux à notre place ? Mais je sens que ma place serait aussi de me trouver confondu parmi vos admirateurs. C'est un sort auquel je n'échapperai pas, tôt ou tard et au-devant duquel je courrai avec dévotion et empressement.

Le 16 novembre, M de Staël lui répond :

… Pourquoi ne venez-vous pas à Paris cette année ? Vous faites des projets à un an de distance, et douze ans de révolution nous ont dégoûtés de croire à l'avenir. J'ai peut-être plus que vous de l'indignation contre tout ce qui se montre en France, et si nous causions au lieu d'écrire, je vous satisferais au moins. Mais

je suis née dans ce pays ; j'y ai passé ma vie ; je suis encore assez jeune pour avoir besoin d'être bien aimée et pas assez pour recommencer une destinée nouvelle. À trente-deux ans, les souvenirs troubleraient les espérances, quand il serait vrai qu'on aurait encore assez de vivacité pour en concevoir. Cependant si, au lieu de Lubeck, vous habitiez une ville d'Allemagne un peu plus rapprochée de l'habitation de mon père, je serais tentée d'aller vous y voir et de voir avec vous les hommes distingués de l'Allemagne. Je serais tentée de l'Italie, de l'Allemagne, de tout hors la France, et c'est en France que je vais. On a, je le crois, un amour mystérieux pour sa patrie : on erre partout ailleurs.

Aussi M de Staël ne peut-elle comprendre que Villers s'obstine a demeurer à Lubeck et qu'il songe même à s'y établir définitivement :

Est-il vrai que vous devez avoir je ne sais quelle place à Lubeck qui doit vous y fixer ? Pouvez-vous ainsi quittez la France ? J'ai comme vous beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands, mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables, en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier ? Vous dites : dans un an. Je vous le répète, je n'ai jamais pu croire à un an de distance que comme à une idée métaphysique, à l'immortalité. Adieu, monsieur ; me voilà encore une fois effrayée de ma longue lettre ; mes amis vous diront que je déteste d'écrire, mais il me semble que j'ai envie de suppléer à se connaître et que je vous écris avec le désordre de la conversation pour me persuader que je vous parle.

L'année suivante, M de Staël lui faisait adresser Delphine, et Villers engageait avec elle, sur ce qu'il appelle « les sublimes extravagances de Delphine, » une discussion où, à quelques cri-

tiques qui ne laissent pas d'être assez justes, se mêlaient des éloges enthousiastes. M de Staël lui répondait en se défendant et cet échange de lettres développait chez l'un et chez l'autre le désir d'entrer en relations personnelles et directes. Dans une lettre du 3 mai 1803, Villers traduisait ce désir sous une forme ampoulée à laquelle ne répugnait pas son goût germain.

Vous êtes extraordinaire, qui réunissez les grâces d'un sexe à la profondeur de l'autre, vous que je ne puis nommer ni du nom de votre mère, ni de celui de votre époux, dont j'ignore le nom personnel et que je me plais à individualiser par celui de Théano, de la fille d'un sage persécuté par ceux qu'il avait instruits. Je vous ai vue, oui, vue ! Je connais le caractère général de votre physionomie, l'ensemble de vos traits, les contours de votre taille. Tout cela m'est si présent que je vous reconnaîtrais entre cent mille. Reinhard m'a conduit exprès à un bal où dansait une jeune demoiselle qui est votre portrait vivant à ce qu'assurent tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître. On m'a indiqué ce qui diffère, ce qui est mieux en vous et mon imagination est parvenue à se sculpter une image qui ne peut être que la vôtre. C'est de tous les ouvrages qu'elle a produits jusqu'ici, sans contredit, celui qui me plaît davantage. Vous voulez savoir ce qui arriverait de moi quand nous nous verrions. Mais il n'est pas trop sûr que je voie et que j'entende en ce moment. Je vous demande d'avance beaucoup d'indulgence et sûrement je ne saurai que balbutier. Il est presque arrangé que je passerai le mois de juillet et peut-être le suivant à Paris. Est-ce que vous n'y paraîtrez pas ? Non. C'est la saison du Léman. Et puis une main perfide ne vous tient-elle pas éloignée de Paris ?... Je vous salue, madame, avec un respect et un dévouement sans bornes, comme c'est aussi le

vœu le plus ardent de mon cœur, celui de contempler votre esprit dans vos yeux, et de l'entendre dans vos paroles.

Àce vœu ardent M de Staël répondait d'abord en l'invitant, lorsqu'il se rendrait à Paris, à faire un détour pour s'arrêter à Coppet. « Il me serait bien doux, lui écrivait-elle, d'y causer quelques jours avec vous. Pensez à cette idée, qui m'occupe beaucoup, et dites-moi si c'est un château dans les airs, ou bien si vous pouvez faire descendre ce rêve sur la terre. » Puis, dans une lettre postérieure, elle lui donne rendez-vous à Paris ou dans une campagne près de Paris où elle espère que Villers viendra la voir, et elle ajoute : « Savez-vous que j'ai fort envie de faire un voyage en Allemagne, et que, si vous y retournez, je pourrais bien concerter mon projet de voyage avec vous, indépendamment du désir que j'ai de connaître les hommes distingués de l'Allemagne. »

Le moment approchait où M de Staël allait, contrainte et forcée, entreprendre ce voyage en Allemagne qui, par certains côtés, la tentait. Nous avons vu qu'au mois de septembre elle était venue s'établir aux environs de Paris, avec l'espérance qu'elle serait autorisée à séjourner sinon à Paris, du moins dans le voisinage immédiat, peut-être à Saint-Ouen. Nous avons vu également qu'un ordre impérieux la força de s'éloigner. Ce fut alors qu'elle se résolut à mettre à exécution son projet de départ pour l'Allemagne. Ne sachant pas exactement quelle partie de l'Allemagne elle commencerait par visiter, elle comptait y pénétrer par Strasbourg qui était la route ordinaire. Déjà, elle avait donné à M. Necker le nom d'un banquier sous le couvert duquel il pourrait lui écrire dans cette ville. Mais apprenant que Villers, en route pour Paris, s'était arrêté à Metz, retenu par le désir de voir sa sœur,

femme d'un président à la Cour, elle changeait brusquement ses plans et lui écrivait pour lui demander si elle était sûre de l'y trouver ; en ce cas, elle passerait par Metz « pour causer deux jours avec lui. » Vous voyez, ajoutait-elle, mon empressement à vous connaître, — et Villers de répondre sur-le-champ :

Oui, madame, je vous attendrai ici, par où je vous rends mille actions de grâce d'avoir bien voulu diriger votre route. Je m'efforcerai d'y mettre bien à profit le peu d'instans que vous daignez me promettre d'y séjourner. J'ai tant de questions à vous adresser, tant de choses à apprendre devons, peut-être quelques-unes à vous dire, puisque vous allez en Allemagne.

Il continuait en l'informant des soins qu'il prenait pour lui préparer un gîte :

Je suis descendu ici, par une vieille habitude de famille et à cause de la proximité de mon beau-frère et du spectacle, dans une ancienne auberge qui a été éclipsée dans ces dernières années par une ou deux plus modernes. C'est l'Hôtel de Pont-à-Mousson, place de Chambre. Le local n'est pas très vaste ni très beau, et M de Rodde avec ses enfans occupe tout le premier étage. Cependant cela n'a pas empêché d'y descendre Madame la Princesse de Saarbrück, qui est partie d'ici ce matin, et qui avait une suite assez considérable. J'aurai soin qu'il soit tenu quelques chambres vacantes vers l'époque où vous comptez y arriver, sans que cela gêne en rien vos projets ultérieurs. Je suis préoccupé, consterné, inquiet de cette résolution inattendue. Je m'en veux de n'avoir pas été plus tôt à Paris. Cela n'a pas tout à fait dépendu de moi.

Ainsi l'hôtel de Pont-à-Mousson allait abriter en même temps, sous son toit, Villers, M de Rodde et M de Staël. Metz fut sa première étape sur la route de l'exil où ses lettres à M. Necker nous permettront de l'accompagner en quelque sorte jour par jour.

Mde Staël était partie de Paris le 25 octobre avec son fils Auguste, âgé de douze ans et sa fille Albertine, âgée de neuf ans. Elle avait laissé son troisième fils, Albert, alors âgé de six ans, aux soins de M. Necker. Benjamin Constant les accompagnait. « Chaque pas des chevaux me faisait mal, a-t-elle écrit dans les Dix années d'exil et quand les postillons se vantaient de m'avoir menée vite, je ne pouvais m'empêcher de soupirer du triste service qu'ils me rendaient. Je fis ainsi quarante lieues sans reprendre la possession de moi-même. Enfin nous nous arrêtâmes à Châlons, et Benjamin Constant, ranimant son esprit, souleva par son étonnante conversation, au moins pendant quelques instans, le poids qui m'accablait. Nous continuâmes le lendemain notre route jusqu'à Metz. »

Elle y arrivait le 20 octobre. Le jour même, elle écrivait à son père :

Metz, ce 26 octobre 1803.

Quelle triste date, cher ami, pour une personne qui a laissé ses habitudes, ses amis, un appartement charmant, tout ce qui pourrait faire jouir de la vie et qui voit tout cela remplacé par une vie errante et si peu conforme à ses goûts. Benjamin m'a rendu dans cette circonstance un service que rien ne peut exprimer. J'étais hors d'état d'exister par moi-même, et je ne pouvais aller te rejoindre sans te porter un genre de peine si profond que peut-être elle eût altéré mon caractère et m'eût rendue injuste pour tout le

monde, amère sur le passé et décourageante sur l'avenir. Il vaut mieux se secouer pendant six mois.

M. Villers, homme de beaucoup d'esprit véritablement, que j'ai trouvé ici, m'assure que je serai très bien en Allemagne ; il faut en essayer. Mes amis du gouvernement me disaient beaucoup qu'il fallait rester en France, ne pas aller à Genève pour ne pas se replacer où l'on était avant, mais choisir une ville de province pour s'y établir. Il me semble que je ferais là une très sotte mine, n'étant ni chez toi ni chez moi, ni en voyage ; c'est aussi par trop débonnaire. J'ai eu un moment l'idée de m'arrêter ici, mais depuis que j'y suis, depuis quelques heures seulement, je sens déjà combien ce serait ridicule. J'écris donc à Strasbourg pour avoir tes lettres s'il y en a et je continuerai ma route pour Francfort dans quatre jours ; c'est là que je te prie de m'écrire sous l'adresse de M. Maurice Bethman à Francfort.

Benjamin va avec moi jusques-là, et là j'espère trouver un autre compagnon ; il n'y aura plus d'ailleurs que six jours de marche pour se rendre à Berlin, et six jours seront bientôt passés. Je te demande seulement à Francfort beaucoup de détails sur ta santé, et, si tu es bien, des consolations fortifiantes pour ma route. De l'incertitude, là, serait ce qui me ferait le plus de mal ; je tiens mon âme à deux mains, il ne faut pas m'ébranler. Je reste ici six jours pour avoir une réponse de Strasbourg ; il m'en faudra quatre pour aller à Francfort ; j'y arriverai le jour où tu recevras cette lettre et j'y resterai six jours pour avoir ta lettre ; voilà du moins mon projet actuel, sauf les changemens, mais dans tous les cas ne m'envoie personne à Francfort. Je tâcherai de ne dépenser que les mille écus par mois que je tirerai sur M. Foucault ; le voyage sera plus cher, mais je compenserai cela ensuite par le sé-

jour. Au mois de juin, je reviendrai et, pendant ce temps, tu auras réfléchi si tu as un moyen de me faire revoir Paris, car j'ai senti plus que jamais qu'il n'y avait de bonheur pour moi que là, si tu y étais. Tu me diras, n'est-ce pas, si rien ne m'est arrivé de Robert ; ce silence est inconcevable.

Je reste ici pour avoir de Paris les lettres que tu y auras écrites ; je ne puis partir sans elles.

Le 27 octobre, nouvelle lettre de M de Staël :

J'ai reçu ici, cher ami, une lettre de toi qui m'a causé une grande émotion. Je passe mes jours dans une lutte la plus cruelle qu'il soit possible d'imaginer. On me conseille de rester à Metz. L'idée de m'éloigner de toi me fait un mal horrible et cependant une sorte de raison me dit que le grand voyage est ce qu'il y a de plus raisonnable. J'écris à Bosse d'aller de Strasbourg à Francfort. Strasbourg est d'ici un détour de trente lieues, mais quand je serai à Francfort je puis encore revenir en Suisse. Si tu ne te sentais pas à merveille de santé, dis-le-moi ; sans aucune espèce de doute je mourrai folle à Berlin si j'étais inquiète de ta santé. Ainsi tu dois me parler sur cela avec un scrupule profond. Sans doute, si tu te portes parfaitement bien, il est assez sage de ne pas s'exposer aux goguenarderies des Genevois et de se distraire pendant six mois, si toutefois la distraction m'est possible. Mais tous ces motifs ne sont rien à côté de l'ombre d'une inquiétude sur toi, et je te supplie de penser mûrement à ce que je te demande. Au milieu de l'hiver, un voyage est faisable, mais plus difficile en Allemagne, et cependant, pour un accès de fièvre, je partirais. Ainsi, dis-moi si l'approche du froid ne t'a point enrhumé. Enfin, je t'en conjure, entre sur ta santé dans les plus grands détails ; comment sont les jambes ? Me fais-tu le plaisir de t'établir à Genève, le jour

où tu recevras cette lettre si tu n'y es pas déjà ? Enfin rassemble-moi dans ta lettre à Francfort tout ce qui peut me tranquilliser, si je dois partir, si je dois revenir de Francfort. Je pourrais aller à Carlsruhe présenter mon fils au roi de Suède et remplir ainsi un but de voyage qui rendrait naturel que je me rabbattisse sur Bâle. Entends bien, je te prie, le fond de ma pensée ; je préfère de raisonnement aller à Berlin ; Villers, que je vois sans cesse ici et qui est très agréable, croit que j'y aurai beaucoup de succès. Mais tu connais notre imagination ; le nouveau, l'inconnu m'effraye, et quand je quitterai Benjamin à Francfort, tout cela me saisira. D'un autre côté, je crains le retour à Genève. J'ai un chagrin rongeur au fond du cœur sur cette France, sur ce Paris que j'aime plus que jamais ; dans ce déchirement, dans cette incertitude une seule chose est décisive, et je te demande de l'examiner pour moi comme si tu examinais Albertine si je te l'avais confiée : ta santé te paraît-elle assez bonne pour ne me donner aucune inquiétude cet hiver ? Si elle est ainsi, il n'y a pas à hésiter à aller à Berlin. Si elle n'est pas ainsi, par les nuances les plus délicates, ce serait un crime pour toi de me laisser partir. Réponds-moi sur-le-champ à Francfort, je quitterai Metz le 2 ou le.3 novembre. On y est fort bien pour moi : ce Villers t'admire et te dit admiré extrêmement dans le Nord de l'Allemagne dont il arrive avec une grosse Allemande, M de Rodde, qu'on laissera très paisiblement à Paris.

Mde Staël, comme on vient de le voir, se louait fort de la société de Villers et de l'accueil qu'elle avait trouvé à Metz. Elle devait bientôt, du moins en ce qui concernait la société de Metz, revenir de cette première impression. La vieille capitale de l'Austrasie, ensuite Ville Impériale, était demeurée fière de son histoire, et du temps où, devenue le boulevard de la France, elle tenait tête à Charles-Quint dont elle repoussait les assauts, méritant ainsi le

surnom glorieux de Metz la Pucelle que l'incapacité poussée jusqu'à la trahison devait lui faire perdre. Elle était fière aussi de ces années où, ville presque indépendante et petite république aristocratique, elle était gouvernée, sous l'autorité un peu lointaine du Roi, par un collège d'échevins qui appartenaient tous aux meilleures familles du pays, aux paraiges comme on les appelait. Le Président de ce collège, le Maître échevin était tenu par ses concitoyens en si haute estime qu'au baptême d'un enfant on souhaitait à la mère que son fils devînt « Maître échevin, ou sinon roi de France. » Ces franchises municipales avaient été détruites par la Révolution, et Metz n'était plus que la paisible capitale d'un département français dont la société se divisait, comme celle de bien d'autres villes, entre une société aristocratique, un peu fermée et boudeuse, et un petit groupe de fonctionnaires. La noblesse du cru, fidèle, au moins par le souvenir, à l'Ancien régime et qui comptait un certain nombre d'émigrés rentrés, n'avait pas vu arriver sans appréhension une femme célèbre, fille d'un ministre auquel beaucoup continuaient d'attribuer les malheurs de la Révolution. Les quelques salons de Metz hésitèrent assez longtemps à lui ouvrir leurs portes. Il fallut qu'un homme aimable et lettré, le comte Jaubert, la réunît plusieurs fois aux beaux esprits du pays. Mais l'émoi, parmi les fonctionnaires, était grand. Ils la savaient peu en faveur auprès du nouveau maître. Aussi leur causait-elle une peur terrible. On la considérait, elle-même l'écrivait, comme une pestiférée ; si le préfet, le comte Colchen, hardiment, lui rendait visite, en revanche, le président du tribunal criminel craignait d'être destitué s'il venait frapper à la porte de la demi-exilée. Et cependant, il était le propre beau-frère de Villers dont il avait épousé la sœur.

Peu devait, au reste, importer à M de Staël l'attitude de la noblesse et celle des fonctionnaires, bien qu'elle fût sensible à toutes les nuances et que, dans l'attitude des personnes, elle remarquât la moindre différence. Mais comment se comporterait Villers ? Assurément elle dut se le demander avec quelque anxiété le soir où, sur les six heures, elle débarquait à l'hôtel de Pont-à-Mousson. Lorsque deux personnes se sont à distance, mais sans se connaître véritablement, prises de goût l'une pour l'autre, lorsqu'elles ont échangé des lettres, des impressions, des idées, lorsque, après avoir fait un effort réciproque, elles sont au moment de se rencontrer, il doit y avoir, à la veille de cette rencontre, un sentiment d'inquiétude et, à l'instant même, un moment de gêne. M de Staël était de nature trop ouverte et trop expansive pour que pareille gêne pût durer longtemps avec elle, et bien qu'il fût, à en juger du moins par ses lettres, de nature un peu contrainte et revêche, il ne paraît point que Villers ait causé de déception à celle qui s'était détournée de sa route pour le voir. Sans avoir l'éblouissante conversation de M de Staël, Villers était, tous ceux qui l'ont approché l'affirment, un brillant causeur. Piqué au jeu, il dut se mettre en frais, car M de Staël écrivait à Gérando : « Ce qui me plaît à Metz, c'est Villers à qui je trouve vraiment beaucoup d'esprit, et je vous recommande de tirer parti de cet esprit cet hiver ; il a toutes les idées de l'Allemagne du Nord dans la tête. » Or c'était précisément les idées de l'Allemagne que M de Staël venait demander à Villers. Celui-ci s'efforçait de lui faire partager son admiration pour la littérature et la philosophie allemandes ; M de Staël ne s'y refusait point, mais prenait cependant contre le dénigrement systématique de Villers la défense de la France. Entre ces deux champions de deux littératures si différentes ce devait être un échange de propos étincelans. On re-

grette qu'il ne subsiste rien de ces conversations et qu'aucun Eckermann ne se soit trouvé là pour en rapporter quelques bribes. Benjamin Constant y assistait bien de temps à autre ; un peu jaloux peut-être de l'ascendant que Villers semblait prendre sur l'esprit de M de Staël, il se plaisait même à les mettre aux prises, ce qui ne devait pas être difficile, car M de Staël était vive et Villiers était cassant. Mais avec M de Staël les querelles n'étaient jamais de longue durée, car elle était aussi prompte à pardonner qu'à s'offenser. Sa nature généreuse faisait volontiers le premier pas dans la voie des réconciliations, comme en témoignent les deux billets suivans. Le premier est daté du 30 octobre, c'est-à-dire quatre jours après son arrivée :

Je vous assure que ma vivacité d'hier venait de la crainte que vous ne sussiez pas assez combien j'étais exclusive dans mes sentimens, quoique je fusse un peu universelle dans ma bienveillance. Si vous n'avez pas compris cela, vous le comprendrez, car, comme il est vrai que j'attache un grand prix à votre amitié, vous finirez par le croire. J'ai toujours persuadé ce que j'éprouvais. Adieu. À midi.

La seconde est du 6 novembre, deux jours avant son départ :

Benjamin prétend que vous êtes revenu ne m'aimant plus du tout parce que je vous avais tourmenté sur le (petit Castillan ?) Je sais bien que Benjamin ne se plaît que dans la guerre civile, mais je ne pense pas me coucher avec cette inquiétude. Venez m'assurer que mes mauvaises plaisanteries ne m'ont pas ôté une ligne de cette affection à laquelle j'attache à chaque instant plus de prix.

Ces conversations n'occupaient pas tous les instans de M de Staël. Villers lui faisait les honneurs de la ville. Ensemble ils visitaient la cathédrale et la synagogue. Mais des nuits sans sommeil avaient mis M de Staël dans un état nerveux qui transformait tout pour elle en impressions pénibles.

Ces tombeaux dans la cathédrale, ces cris aigus dans la synagogue, écrivait-elle à son fidèle ami Mathieu de Montmorency, tout agissait sur moi et j'avais une terreur de la vie qui ne peut se peindre. Il me semblait que la mort menaçait mon père, mes enfans, mes amis, et ce sont des sensations de ce genre qui doivent préparer le désordre des facultés morales. Pourquoi vous peindre, cher Mathieu, un si misérable état ? Mais mon âme va se réfugier dans la vôtre et j'ai pour vous de ce sentiment que vous inspirent les personnes en qui vous vous confiez et que vous croyez meilleures que vous.

C'était surtout dans l'âme de son père que M de Staël cherchait un refuge. La correspondance continuait, singulièrement active, entre le père et la fille, qui ne laissaient passer aucun courrier sans s'écrire. Informé de l'arrivée de sa fille à Metz, M. Necker lui faisait parvenir des conseils de prudence dont il savait qu'elle avait toujours besoin :

Il faut que, dans un pays étranger, tu sois prudente et avisée dans les détails. Il faut songer, quand on a des voisins, qu'ils peuvent tout entendre quand on parle dans les auberges. Il faut songer que, dans un cercle, il y a amis et ennemis, et que tout ce que tu diras retentira à Paris et que tu aurais du chagrin si la porte de la France t'était hermétiquement fermée. Il faut songer qu'il y a quelquefois, et je le sais, des bureaux de poste, en Allemagne même, à la dévotion de la France et gagnés par elle, mais

ceci est bien superflu à dire, car tu n'auras jamais rien à confier dont le secret soit d'une grande importance. Tu dois songer encore que l'on vole les papiers dans les auberges, que rien n'est si commun, et que si tu laisses traîner les tiennes (tes lettres), si tu ne brûles pas celles de tes amis, tu auras grand tort. Prends garde aussi par qui tu fais porter tes lettres à la poste. Pour moi, tu le sais bien, je n'ai rien à t'envoyer que des amitiés. J'ai été enchanté en apprenant que tes amis t'avaient soutenue par leurs caresses ; c'est toujours là, pauvre petite, ce qu'il te faut. Je ne puis concevoir la conduite du chef ; il t'aurait gagnée si facilement, puisque tu es éprise de tout ce qui est grand, et il est dur, lui seul dans le monde, avec toi. Adieu, cara, carissima, je te serre contre un cœur fidèle et digne encore d'être uni à déjeunes années ; mais alors je ne t'écrirais pas, je volerais vers toi.

Àces conseils si judicieux et à ces assurances si tendres, M de Staël répondait par les deux lettres suivantes :

1 novembre.

Combien Bosse m'a apporté, cher ange, de touchantes preuves de ton intérêt pour mon malheur, intérêt trop grand puisqu'il t'a troublé si cruellement. Je ne sais ce que j'ai écrit dans de certains momens ; je sais qu'il en est dans lesquels ta pensée seule m'a empêchée de mourir, car je me sentais un poids pour mes amis et un danger pour mes enfans.

J'aurais été désolée que tu vinsses à Bâle ou à Strasbourg. J'ai un moment hésité si je te le demanderais pour Lyon ; mais j'ai pensé que tu avais un appartement charmant cet hiver à Genève et que l'esprit de Lyon ne convenait ni à toi ni à moi. J'ai donc ajourné toute demande de ce genre à l'année prochaine, et je ne

souhaite qu'une chose de toi, c'est que tu me promettes les soins les plus minutieux pour ta santé. Je te promets aussi une extrême poltronnerie et tu sais que je tiendrai parole.

Je t'ai déjà écrit que j'avais rencontré ici un homme dont la société me plaît beaucoup, Villers. S'il y avait dans tout Genève un homme de ce genre, on saurait avec qui causer. Entre lui et Benjamin, je passerais des heures assez douces si l'avenir et le passé ne pesaient pas sur moi.

J'ai envoyé Bosse, qui m'est arrivé ici sans aucun ordre de ma part, porter une lettre à Carlsruhe à un baron d'Armfelt que je connais, pour en savoir quelque chose relativement à mes affaires de succession ; il me renverra la réponse et là-dessus je partirai. Ainsi, dans six jours, je serai en route. J'espère qu'une lettre de toi m'arrivera ici en réponse à celle que je t'ai écrite en partant de Paris. Toutes les autres, je les attends à Francfort et je t'y demande encore à genoux les nouvelles les plus scrupuleuses sur ta santé.

Le préfet d'ici a été excellent pour moi. J'écrivais hier à un de mes amis que la nature humaine me paraissait bien plus belle depuis que je recevais des services que quand j'en rendais.

Ce qui t'étonnera peut-être, c'est que j'ai trouvé ici, parmi deux hommes de commerce, une grande idée de la dernière entreprise de Natural ; j'ai été même étonnée que son associé m'eût refusé de l'argent là-dessus. S'il faisait beau, si je ne me séparais pas de Benjamin au moment même où j'entre dans un pays étranger, je tâcherais de supporter ce choc, mais il se renouvellera tout entier à Strasbourg ou à Mayence, suivant ma réponse de Carlsruhe.

M. de Talleyrand, dans un dîner qui a suivi mon départ, a dit beaucoup de bien de moi devant tout le monde. Quelle cruelle comédie ! T'ai-je écrit, dans mon trouble, qu'il y avait un article du Code civil qui semble fait exprès pour moi ? « Une Française qui a épousé un étranger, lorsqu'elle devient veuve, résidant en France, recouvre tous ses droits de Française, etc. » Tu peux le lire dans le Code civil. Lebrun a dit que c'était vrai, qu'il fallait faire sa déclaration devant l'officier civil ; j'y penserai. Si j'écoutais Villers, je pourrais me croire une grande réputation en Allemagne, mais ce qu'il dit aussi du matériel de l'Allemagne ne te séduirait pas. Oh ! qu'elle est belle, cette France et quel sort que d'en disposer. Je crois que tu peux seul me la rendre l'année prochaine, mais nous en causerons à mon retour. Je t'ai écrit trois fois d'ici, celle-ci comprise, et je n'ai pas manqué un courrier à Paris. Ce n'est point par négligence que je n'ai pas mis d'autre adresse ; je voulais qu'on sût ouvertement ce que je pensais. D'ailleurs tu ne peux te faire l'idée du trouble où j'ai été. Deux fois par jour, ce malheureux gendarme revenait me dire : « Êtes-vous prête ? » absolument comme la Barbe Bleue : « Descendras-tu tout à l'heure ? » et mes amis eux-mêmes trouvaient à cela un faux air d'exécution. Si j'ai dit un mot dans ce moment qui pût te déplaire, c'est à mon insu. Je n'ai pas senti un mouvement qui ne fût ce que tu mérites, et ce que tu mérites c'est l'adoration et l'amour ; mais il y a des momens où l'âme est renversée. J'avais un tel serrement dans la poitrine, qu'il faut toute ma force pour n'y avoir pas succombé. Dans ce moment, je suis un peu mieux, mais je crains la grande résolution et tu vois combien j'ai inventé de moyens pour la retarder.

Si je n'avais pas contre Genève une maladie de pays, une horreur qui tient à l'idée que la fatalité me conduira là, je serais volée

vers toi cent fois, mais dans ce pays-ci, où il y a mille fois moins d'esprit qu'à Genève, je me sens mieux ; mes nerfs sont ébranlés sur la Suisse comme sur un mauvais génie, et cependant mon bon ange est là ! Je rouvre ma lettre pour te dire que je suis convenue avec Foucault qu'il se payera de cent louis pour la succession de M. de Staël, sur le deuxième payement de M. Maret.

Ce 7 novembre.

Je commence une lettre pour toi que je ne finirai, mon ange, qu'après avoir eu la réponse de Bosse. Il y a un mot dans ta dernière lettre qui m'a fait pleurer pendant vingt-quatre heures : on me méprise dans ma vieillesse. Grand Dieu ! ne sais-tu pas ce que l'univers entier répondrait à cela, et peux-tu me briser ainsi le cœur ? Je te dirai, sur ma jeunesse, que M. Rœderer a dit à un de mes amis : « que mon renvoi n'était qu'une mesure de police contre une tricoteuse de faux bruits. » J'ai eu, je l'avoue, un mouvement de fureur à ce mot, mais il me semble que tout ce qu'il a d'infâme m'a calmée. On a rappelé le duc de Laval ; on dit que c'est M. de Luynes qui l'a obtenu, mais je crois que c'est une compensation pour Mathieu, mais il ne la reçoit pas comme compensation. Le Premier Consul a dit dimanche dernier en parlant de l'offre qu'avait faite, au gouvernement anglais, M. le Comte d'Artois de servir avec lui : « Je commande 700 mille hommes ; eh bien ! ni moi, ni le Tribunat, ni le Sénat, ni toutes les autorités réunies nous n'aurions la puissance de rétablir les Bourbons, tant l'opinion est contre eux. » Une femme gentille a dit : « On renvoie M de Staël comme femme d'esprit ; on nous prend donc toutes pour des sottes. » Ma cousine me mande que tout ce qui se dit à Genève sur mon histoire me déplairait. — Quel pays malveillant que celui-là ! Ici où je n'ai aucun lien, je suis comblée de

marques, d'égards, mais vive la France ! Il est vrai aussi que j'ai trouvé ici un homme vraiment distingué, Villers, et que sa conversation a été une grande distraction pour moi. C'est un homme qui, après Benjamin, est de première ligne ; il a une vénération pour toi qui t'aurait plu. Le maire d'ici, à qui je disais en causant qu'on avait donné ton livre comme une raison de mon exil, m'a répondu : « Il se devait peut-être de le publier. » Un homme arrivé de Paris et capable de parler a dit qu'on disait que la cause de mon exil était des propos tenus devant le Préfet à Genève, je ne crois pas cela.

Même date.

Voilà la lettre de Carlsruhe. Elle me fait repentir d'avoir écrit. Ce n'était pas mon mouvement, mais ma cousine me pressait tant que j'ai été assez bête pour me laisser influencer par Genève, qui me déteste et me fera toujours du mal. Cette lettre a aussi redoublé ma peur de l'Allemagne, et je pars avec un sentiment de tristesse plus profond encore qu'en quittant Paris. Je me sentais un désir inouï de tourner vers Genève ou plutôt vers toi, car ce sont ces Genevois qui empoisonnent ma vie. Mais on a déjà dit à Paris que je n'osais pas aller en Allemagne dans la crainte de n'y être pas reçue, et cela m'oblige à ne pas reculer. Quel triste enchaînement ! Si à Francfort encore tu m'écrivais quelque chose qui pût m'ouvrir un avenir, je reviendrais. Je vais de ville en ville, comme un pauvre animal blessé, mais il faut tâcher de vivre, puisque tu le veux.

N'ouvre plus, je te prie, à présent les lettres de mes amis de là-bas ; cela te fait une impression qui change ton style envers moi. Ainsi envoyés les moi tout simplement, je te le demande. Mais cette affaire est à présent à mille lieues de moi et très malheureu-

sement même, car elle pourrait me donner un petit goût pour passer le Rhin, et je n'éprouve à cette idée que de la terreur. Ma vie est misérable. La vie qui convient à mes goûts, Paris, est hérissée de dards ; l'inconnu me fait peur. J'aurais bien besoin que tu prisses une résolution active en ma faveur. Je ne puis, je ne dois pas te la conseiller, mais il me semble bien qu'à ta place je ne me résignerais pas à livrer ainsi tout au hasard. Pardon si cette pensée, si ce vœu te blesse. Mais il part d'un cœur bien malheureux et qui, cette fois, en a moins dit mille fois qu'il n'en éprouve.

Je ne sais, et je te le dis au hasard, si un mot de remerciement de toi au sénateur Joseph, un mot comme tu sais l'écrire, ne m'aurait pas fait beaucoup de bien ; je te soumets cette idée. Il m'en était venu une ici plus glorieuse pour moi, c'est que tu écrivisses un récit de ce qui s'est passé relativement à moi, que tu pourrais intituler « motifs pour moi de faire tel voyage. » Je livre tout cela à ta pensée, mais je conviens que si une douleur constante ne doit pas miner ma vie, il faut que ma situation change de quelque manière. Je pars dans quelques heures pour Francfort où je serai vendredi prochain ; je n'ai pas passé par Strasbourg parce que la route me menait à travers de Carlsruhe. D'ailleurs je n'aurais absolument rien trouvé à Strasbourg qui pût ressembler à la société de M. de Villers et à l'excellent accueil des autorités ici. Quant à la saison, elle est assez belle aujourd'hui et comme j'ai le projet de séjourner partout et à Weimar un mois, je n'arriverai pas de sitôt à Berlin, J'espère toujours qu'un hasard me ramènera et chaque tour de roue de plus me fait mal. Tu as été généreux en ne me rappelant pas à Genève ; je ne sais si je n'aurais pas désiré que, dans cette circonstance, tu ne le fusses pas. Un avenir et ce présent-là était ce qui valait le mieux. Enfin

j'ai bien connu l'incertitude, je n'ai plus le droit de me plaindre de la tienne.

Adieu, mon ami, écris-moi à Francfort.

La lettre de Carlsruhe était une réponse à une demande d'audience que M de Staël avait adressée à Gustave IV par l'intermédiaire de d'Armfelt. Le roi de Suède était alors à la cour de son beau-père l'électeur de Bade. M de Staël était veuve d'un ancien ambassadeur de Suède. Quelle que fût sa nationalité à elle, son fils était incontestablement Suédois. Les gazettes allemandes annonçaient toutes sa prochaine arrivée. Il ne me semble donc pas qu'elle ait eu tort, bien qu'elle se le reprochât, de penser qu'il y aurait eu de sa part peu de convenance à paraître ignorer la présence de Gustave IV à la cour de Bade et à ne pas profiter de la circonstance pour lui présenter son fils. Mais la réponse de d'Armfelt n'était guère encourageante.

Chaque gentilhomme, écrivait-il à M de Staël, chaque sujet suédois a le droit d'être présenté à son souverain dès qu'il est en âge de lui servir ou de lui offrir ses services. Monsieur votre fils n'a pas encore atteint cet âge, et si Sa Majesté voulait faire une exception aux règles établies, elle se trouve dans ce moment à la cour d'un prince où l'étiquette est bien plus sévère qu'en Suède.

D'Armfelt s'efforçait, dans la suite de la lettre, d'atténuer ce que le début avait de peu satisfaisant ;

C'est moi, Madame, qui suis aux regrets de ce contre-temps qui me prive de l'honneur de vous faire ma cour. Quand une fois on a eu l'avantage de jouir de votre société, on ne se console pas aisément d'une privation motivée par des causes pareilles. Le Roi m'a chargé de vous dire qu'il sera charmé de voir un jour. Mes-

sieurs vos fils en Suède si leur intention est d'y trouver une patrie.

De quelques circonlocutions que d'Armfelt enveloppât ce refus, il était évident que M de Staël ne pouvait guère à l'avenir, ni pour elle, ni pour ses enfans, compter sur la bienveillance du jeune souverain qui du reste, engagé fort avant dans la Coalition, ne devait pas avoir oublié que, sous la régence du duc de Sudermanie, M. de Staël avait autrefois représenté le parti français et compromis la Suède avec la Révolution. Sa situation était douloureuse. La patrie de son cœur et de son choix semblait à la veille de se fermer pour elle ; celle de son mari et de ses enfans ne voulait point s'ouvrir. C'était une raison de plus pour M de Staël d'affirmer et de consolider ses droits à cette nationalité française qu'on lui disputait et qu'elle avait un intérêt croissant à faire reconnaître. Toujours elle s'était appuyée sur un article de la Constitution de l'an III, qui attribuait la qualité de Français aux enfans d'un étranger résidant en France au moment de leur naissance pour soutenir que cette qualité ne saurait lui être refusée. Il existe même aux Archives Nationales un long mémoire adressé par elle, en nivôse an V, au Ministre de la Justice où elle proteste, en s'appuyant sur cet article, contre l'idée qu'elle puisse être déportée sans jugement. Le Mémoire se termine ainsi : « Je sais d'ailleurs que mon état de grossesse me met à l'abri, par tous les droits de l'humanité comme par toutes les lois de la France, d'aucune espèce d'acte de rigueur. Vous trouverez néanmoins, citoyen ministre, qu'il est dans l'esprit républicain de chercher avant tout l'esprit de la loi et de se placer sous son égide. « Mais, depuis lors, force lui était de reconnaître qu'une législation nouvelle avait été promulguée, et cette législation faisait perdre la qualité de Française à une femme ayant épousé un étranger. Aus-

si n'avait-elle garde de négliger le conseil que lui avait donné Lebrun. Elle se présentait devant le maire de Metz, et celui-ci lui délivrait une attestation de laquelle il résultait : « Que M Necker de Staël Holstein, étant née Française, résidant en France lors du décès de son mari et ayant recouvré la qualité de Française en vertu de l'article 19 de la première section du chapitre II du titre I du Code civil, est dans l'intention de jouir des droits attachés à la qualité de Française et de continuer à ce titre son domicile en France. » Elle s'empressait même d'envoyer cette pièce à Lebrun dont nous verrons plus tard la réponse. En même temps, elle écrivait à Joseph Bonaparte :

Metz, ce 7 novembre.

Je suis restée ici quinze jours, mon cher Joseph, et par abattement et par l'idée confuse que peut-être un mot de vous viendrait me tirer de là. Cela n'était pas probable, mais votre bonté n'est-elle pas surnaturelle, et ne pouvais-je pas attendre un miracle de ce miracle ? Je continue ma route pour Francfort, mais je ne me crois pas la force d'aller jusqu'à Berlin ; c'est trop loin. J'établirai mon fils dans quelque université, et j'attendrai là que votre influence bienfaisante me rende ma patrie. Mon pauvre père, qui a été bien blessé de tout ce qui s'est passé, m'écrit une lettre bien touchante sur vous. Le langage dont il se sert irait à votre âme. Il me semble, plus j'y réfléchis que nous valons mieux que tant de gens si bien traités. Mais je m'abstiens de ces inutiles réflexions. N'y a-t-il pas des temps où la moitié des idées sont bannies. Le Premier Consul les rappellera peut-être à leur tour. Quel homme par exemple que votre Rœderer qui met dans son journal : « M de Staël et M Raucourt sont à Metz. » Quel goût pour l'esprit ! Quel goût pour le cœur ! Si l'on me demandait ce que

j'aimerais le mieux, de mourir tout à l'heure ou d'insulter une femme malheureuse, je n'hésiterais pas. Ah ! Joseph, gardez bien la puissance au milieu de pareils amis. Ils ont tout prêts l'éloge du vainqueur et la condamnation du vaincu. — Pendant mon séjour ici, j'ai pu remarquer l'estime générale dont vous jouissez. Si vous aviez plus d'occasion de vous taire connaître, il me semble que ce sentiment acquerrait une grande force. Daignez croire qu'à jamais ce que je puis est à vous. Je vais effacer ma vie jusqu'à ce qu'elle puisse vous être utile. Je n'écrirai ni ne parlerai, et j'attendrai de vous le retour à tout ce qui peut être du bonheur. J'étais si souffrante, si accablée que j'avais envie de rester où je me trouvais, mais on est trop un objet extraordinaire dans ces villes de département où rien de nouveau n'arrive, et le seul jour que j'aie été au spectacle, de tous les coins de la salle on me regardait. Cette célébrité sans puissance ressemble aux arbres élevés qui attirent l'orage. On a besoin de se perdre, ou dans la foule ou dans le désert. — Il n'y a rien de remarquable ici qu'un excellent préfet, une soumission parfaite et un Français, homme d'esprit, M. de Villers, qui va à Paris avec l'enthousiasme de la philosophie allemande. On n'a pas trop le temps à Paris de se replier sur soi-même et d'analyser tout ce qu'on éprouve, mais en Allemagne où rien ne séduit au dehors, on analyse ce qu'on pense et ce qu'on sent. Je vous écrirai, de Francfort. Je voudrais vous intéresser un moment par mes lettres. Je voudrais découvrir une expression de reconnaissance nouvelle pour la faire parvenir jusqu'à vous. Permettez-moi d'offrir mes tendres et respectueux hommages à Madame Julie. Daignez ne pas m'oublier tous les deux. Vous devez, mon cher Joseph, prendre à moi l'intérêt que vous inspire ce qui est dans votre dépendance et par son sort et par son choix.

Le moment était arrivé cependant où M de Staël devait quitter Metz. Elle sentait l'impossibilité de demeurer plus longtemps dans cette « ville de département, » où elle n'avait été attirée que par le désir de rencontrer Villers, et il ne paraît pas que Villers ait fait de grands efforts pour la retenir. La situation où il s'était placé était assez délicate. On se souvient qu'il avait retenu un appartement pour M de Staël dans l'hôtel ou il avait déjà installé M de Rodde. La grosse Allemande, dont M de Staël n'était pas « parvenue à percer les charmes, » ne voyait probablement pas sans quelque inquiétude la fascination que la société de M de Staël exerçait sur Villers. Elle n'assistait pas à leurs conversations qui souvent dégénéraient en discussions. M de Rodde n'avait point l'habitude de discuter avec Villers, pour lequel elle nourrissait une admiration un peu esclave. Cette admiration inspirait quelque impatience à M de Staël. Elle écrivait à Jacobi :

Villers, qui est très aimable et très spirituel, passe sa vie avec une grosse Allemande, M Rodde, qui a pour lui une admiration sans perspective, où tout est sur le même plan, comme dans les anciennes peintures, et quand on veut nuancer des observations, il croit qu'on est une frivole Française ; tout lui paraît léger et superficiel à côté de sa bonne petite lapine.

À Metz, Villers avait retrouvé de plus cette M Anthoine auprès de laquelle il avait joué autrefois, avec tant de conviction, les rôles d'amoureux quand il était un brillant officier à Besançon et dont le mari avait poursuivi Villers de sa rancune. Depuis lors, elle était devenue veuve de ce mari ; le souvenir de quelques propos tenus par Villers lui avait fait croire que, le jour où elle serait libre, il lui proposerait mariage. Il n'en fit rien ; M Anthoine dissimulait mal son dépit sous les dehors d'une dignité froide et

calme, tandis que M de Rodde ne pouvait contenir les manifestations de sa jalousie. Entre la rancune de M Anthoine, l'agitation de M de Rodde et l'amitié un peu exigeante de M de Staël, Villers ne devait pas se sentir tous les jours à l'aise. Il se tira d'embarras en annonçant l'intention de poursuivre sa route vers Paris ; M de Staël, de son côté, n'avait guère de raison pour ne pas poursuivre sa route vers l'Allemagne. La veille de son départ, elle renvoyait à Villers des manuscrits que celui-ci lui avait confiés et elle ajoutait ces mots : « Ne vous donnez pas la peine de m'écrire ce matin, et seulement venez me voir de bonne heure, parce que, pour le dernier jour, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Vous m'avez fait une vive peine hier. »

Le lendemain, 8 novembre, M de Staël quittait Metz. Pour la distraire en route, Villers lui avait prêté un volume de Jean-Paul Richter. Le 9, elle lui écrivait de Forbach :

Les chemins et ma santé que tant de peines ont abîmée m'ont forcée de m'arrêter ici ; je continue ma triste route, mais je souhaite la perspective d'une lettre de vous à Francfort. J'ai commencé à lire votre Richter ; à travers mille niaiseries, il y a des mots charmans. « Ne vous raccommodez jamais avec votre ami, dit-il, qu'en pleurant et orageusement, car le froid de brouillerie pourrait rester dans la réconciliation. » Mais je n'en trouve pas moins l'extérieur allemand bien peu esthétique. Déjà ici la voix, les accens, les tournures m'annoncent que la France disparaît. Vous disparaissez avec elle, vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai pas de modèle au delà du Rhin. Adieu. Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? Rappelez-moi au souvenir de M de

Rodde et souvenez-vous que mes sentimens pour vous peuvent changer par vous, jamais par moi.

Le 11 novembre, Villers lui répondait :

Votre lettre de Forbach, ravissante amie, m'a jeté dans de vives alarmes. Ah ! ménagez une santé qui est si chère à tous ceux qui tiennent à vous et parmi lesquels j'oserai me placer. Reposez-vous longtemps à Francfort et méditez-y bien le parti que vous voudrez prendre. Ce n'est qu'avec une répugnance infinie que je vous verrai vous éloigner d'une frontière que j'ai franchie avec tant de joie, il y a quelques semaines, dans l'espoir de vous trouver à Paris… Le journal de Rœderer a dit que Constant et moi nous vous accompagnions tous les deux à Berlin. C'est la première fois que, parlant de vous, j'aie souhaité qu'il ait dit vrai. Nous partons dimanche ou bien lundi. Depuis vous, j'ai dîné deux fois chez M. Colchen. Dites-moi pourquoi je m'y suis trouvé avec un sentiment de douceur inexprimable, moi qui d'ailleurs ne me soucie pas de cette maison. Diriez-vous que je suis sous clef pour vous écrire ? obligé de me cacher, de tromper. Cette façon d'être m'indigne contre moi(même et contre l'amer ridicule de mon sort. Oserai-je vous supplier encore de m'écrire votre première lettre de Francfort, — s'il en est temps encore, — comme si vous ne m'aviez pas écrit de Forbach et que moi-même je ne vous eusse pas écrit une première lettre, c'est-à-dire sans faire mention de l'une ou de l'autre. Ne trouvez pas étrange que j'écarte de sensibles coups d'un cœur trop facile à blesser et qui ne le mérite pas.

Il continue en prenant contre M de Staël la défense de « son » Richter et la lettre se termine ainsi :

Toute la vaste superficie de la nature ne saurait être dessinée par Lenôtre. Toute l'habitude morale d'une nation ne peut être celle des cercles. En France on ne travaille que pour Paris, et dans Paris que pour trois ou quatre sociétés. En Allemagne, on travaille pour toute la nation, même celle des petites villes et des campagnes. Adieu, étoile brillante de ma vie intellectuelle. Puissent les orages ne jamais m'en dérober la vue !

Le 10 novembre, M de Staël quittait Forbach. Encore quelques tours de roue, la frontière était franchie et la France disparaissait. Le 17 elle arrivait à Francfort où, dans quelque temps, nous la rejoindrons.

06

V.

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DE M DE STAËL SUR L'ALLEMAGNE

Dans un des premiers chapitres de l'Allemagne, M de Staël n'a pas essayé de dissimuler l'impression mélancolique et presque funèbre qu'elle éprouva lorsqu'elle franchit le Rhin et lorsqu'elle se sentit « exposée à entendre ces mots terribles : Vous êtes hors de France. »

J'étais, il y a six ans, sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive ; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment votre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente ; il est permis à l'homme d'attribuer

quelque puissance à ses peines ; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. Je m'inquiétais pour mes enfans, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs. — Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande et s'étonnaient de ne pas être compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille Allemande, assise sur une charrette ; elle ne voulait même pas en descendre pour traverser le fleuve. « Vous êtes bien tranquille, lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit ? » Ces simples mots me frappèrent en effet. Pourquoi faire du bruit ? Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins, et sauraient de même les atteindre.

Francfort fut la première ville d'Allemagne où M de Staël fit un séjour de quelque durée. Elle y était arrivée, incertaine de ses projets et de la route qu'elle prendrait. Quand elle était à Metz, elle songeait encore à se diriger vers Berlin ; mais elle hésitait à s'enfoncer plus avant dans cette Allemagne qui lui faisait peur. Weimar l'attirait au contraire par l'éclat que projetait sur la petite cour ducale la présence simultanée de Goethe et de Schiller. Mais avant de prendre l'une ou l'autre route, elle voulait attendre des nouvelles de M. Necker et la réponse aux questions minutieuses qu'elle lui avait adressées sur l'état de sa santé.

Une lettre que M. Necker lui écrivait le 4 novembre était de nature à la rassurer et l'encourageait à continuer son voyage :

… Tu auras déjà vu dans une de mes dernières lettres adressées à Metz que, là, il n'y avait pas la plus légère incertitude à

conserver sur la convenance de ton voyage en Allemagne et que je t'invitais, par toutes sortes de motifs, à le faire avec sérénité, et puisque tu m'écris de nouveau sur ma santé, je te répète, avec la plus grande vérité, que je suis aussi bien que je l'ai été depuis longtems et justement de même que tu m'as laissé. J'ai mes réveils, lorsque des lettres de toi m'inquiètent, mais je surmonte aisément ces impressions dans la journée, et j'espère, avec la bénédiction du ciel, que je ne serai pas mis à des épreuves plus fortes que celles que j'ai eues. Je n'ai même aucun battement de cœur comme j'en ai eu quelquefois l'hiver dernier. Je trouve donc, relativement à ma santé, que l'époque est bien choisie pour l'entreprise de mon petit pigeon voyageur. Le jugement de Genève, dont tu as la bonté de prendre souci, est tel que tu peux le souhaiter ; on trouve que tu as noblement fait de t'éloigner dès qu'on marchandait sur ton séjour à Paris ; on trouvait de plus d'une raison parfaite l'idée que tu aurais eue d'aller présenter ton fils au Roi de Suède, et j'ai bien quelque regret à ce que tu ne l'aies pas fait.

Mde Staël était arrivée à Francfort le 17 novembre. Le jour même de son arrivée, elle avait, suivant son habitude, écrit à son père une lettre qui a dû être perdue ou que M. Necker n'a pas conservée, car elle ne se trouve point dans les archives de Broglie. Le 19, elle lui écrivait une seconde lettre et lui faisait part de ses premières impressions sur l'Allemagne qui, on va le voir, n'étaient guère favorables.

Je t'ai écrit avant-hier à mon arrivée ici, cher ami, et j'ai reçu depuis une lettre de toi de Metz, dans laquelle tu veux bien entrer dans plusieurs détails de prudence que je suivrai très exactement. Je ne suis pas encore séparée de Benjamin ; ainsi, tout le

poids de l'Allemagne n'est pas encore retombé sur moi ; il ne s'est montré à personne : je le tiens en chartre privée dans mon auberge. On me traite bien ici à ce que je vois, mais c'est une ville sans ressources sur le rapport des lumières, et tout le matériel en Allemagne est insupportable ; lits, nourriture, poêle, toutes les sensations sont pénibles, et tout ce qui n'est pas distingué parmi les Allemands n'est pas tout à fait de l'espèce humaine relativement à nos habitudes et à nos goûts. Je frémis de ces quatre mois dans lesquels je suis embarquée ; je ne crois pas qu'ils aient d'inconvéniens positifs, il me semble qu'on est bien disposé pour moi, les gazettes n'ont rien dit de fâcheux, la curiosité que j'excite est vive même ici, mais je me croirai dans une prison aisée quand mon ami m'aura quitté. Ah ! il est impossible de vivre ailleurs que dans sa patrie, et quand cette patrie est Paris, c'est Armide dont on a pris l'habitude. Les gazettes sont aussi tremblantes ici qu'à Paris ; un gros résident de France (qui n'est pas venu chez moi) les surveille et le caractère des Allemands n'est point imprudent. Rien ne ressemble moins à des Anglais, quoique leur opinion soit la même sur tout, mais ils serrent leur opinion dans une armoire comme une chose dont on ne se sert pas même les dimanches. Ce qui m'a le plus intéressée, c'est un spectacle allemand où l'on donnait une pièce de Kotzbue, pièce aussi d'une philosophie complète sur le rapport du catholicisme, mais tout cela dit et écouté de manière que l'effet n'en doit pas être plus rapide que celui de la goutte d'eau qui ne pénètre le rocher qu'à l'aide des siècles. J'irai à Weimar dans 8 jours ; il faut toujours m'écrire ici. MM. Bethmann me renverront mes lettres si je n'y suis plus. Je tâche de vivre économiquement, quoique la vie d'auberge soit bien chère ; c'est à mille écus par mois que je vise et j'espère ne les pas passer, mais quelle triste manière de dépenser

ton argent ! — Il me semble que toutes les lettres d'Angleterre ici s'accordent à dire que les Anglais désirent la descente et c'est pour cela que je crois toujours qu'elle ne se fera pas, au moins cet hiver. Le roi de Prusse ménage toujours extrêmement la France ; on croit qu'il voudrait s'approprier l'électorat d'Hanovre. À Berlin il faut être présentée à la Cour par le ministre de sa nation et je ne veux pas être présentée comme Suédoise. C'est une difficulté, car je ne sais pas si Laforêt, même avec la lettre de Joseph, me présentera comme Française. Tout est difficulté hors de France quand on n'est protégée ni par l'aristocratie, ni par le gouvernement français. Metz valait mieux que tout cela, mais tu l'as trouvé ridicule ; il avait trop l'air de frapper à la porte ; cependant il faut y retourner dans quelques mois et envoyer de là mon fils en pension. Je voudrais ne te revoir qu'après avoir vaincu ce terrible ennemi de mon repos, l'exil ; mais je t'en conjure, réfléchis si tu peux venir à mon secours pour en triompher. J'espère que tu dis pour moi des tendresses à mon oncle ; je ne lui écris pas, me fiant à toi. M Rilliet aura une lettre de moi quand j'aurai vu son fils à Hanau ; j'y passe en allant à Weimar. Je ne me soucie plus trop de ces diamans ; ne les risque pas, cher ami. Qui sait si j'irai jusqu'à Berlin, j'ai tant d'envie de rentrer en France. Le résident de France n'est pas venu chez moi, ni le prince de Gotha que j'ai souvent rencontré ; comme l'attrait de l'esprit est nul ici, passé la curiosité, il n'y a pas une balance contre rien. Ah ! découvre-moi un moyen de me rétablir en France. J'ai trouvé ici deux compatriotes de mes amis de l'île Saint-Pierre qui ont été comme ma famille en soins pour moi ; eux ou Paris ou Coppet l'été, tout le reste ne peut aller. Dis-moi donc un mot de l'humeur des Genevois contre moi.

Le même jour, elle écrivait à Villers une longue lettre :

J'ai été saluée sur la terre étrangère par une lettre de vous et je me suis crue en la recevant un moment dans une patrie. Rendez-moi souvent cette illusion. J'ai devant moi un hiver que je voudrais apaiser comme un ennemi et chaque jour qui s'écoule, chaque instant de soulagement que j'éprouve est un véritable bienfait du temps ou de mes amis. Je n'aurais pas cru qu'après trente ans on pût désirer jamais que la vie se hâtât, mais mon avenir de quelques mois est si cruellement dépouillé que je voudrais le traverser rapidement comme un désert… Vous dirai-je, au bout de deux jours, en véritable Française, mon impression sur un pays que je ne connais pas ? Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtemens de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée. Il y a de la poésie dans l'âme, mais point d'élégance dans les formes.

« Un concert dans une chambre enfumée, » telle était la première impression produite par l'Allemagne sur M de Staël, la prolongation de son séjour à Francfort, où un pénible incident la retenait, ne devait pas détruire cette impression :

Francfort, ce 22 novembre.

C'est la première fois, cher ami, depuis mes malheurs, que je suis depuis six jours sans nouvelles de toi et cela m'inquiète vivement. Je te demande en grâce de m'écrire, ne fût-ce que quelques lignes, trois fois par semaine. Je ne peux rien supporter sur la terre étrangère ; mon imagination se frappe à l'instant.

Je viens aussi d'avoir une terrible épreuve. Il y a trois jours que ma fille a pris la fièvre, et je crois que le contraste de la cha-

leur des appartenons par les poêles de fer et du froid de la rue en était la cause. J'ai envoyé chercher le docteur Sommeringen, un homme très fameux, comme anatomiste, dans toute l'Europe, et qui a fait l'horrible découverte que la tête séparée du corps a encore du sentiment et de la connaissance. Au moment où il a vu ma fille qui était rouge de la fièvre, il m'a dit : « C'est la fièvre rouge, elle règne ici. » La pauvre petite se mit à pleurer tout de suite ; je lui demandai en anglais, pour qu'elle ne m'entendit pas, si elle était dangereuse. « Oui, me dit-il ; à l'instant, une jeune femme de vingt ans qui demeure devant votre auberge, vient d'en mourir. » Je ne sais pas comment je ne suis pas tombée à terre de l'effroi de ces paroles. Si Benjamin n'avait pas été là, j'aurais perdu la tête ; cependant un examen plus attentif m'a fait voir que Sommeringen se trompait et grâce à Dieu la petite n'a eu que deux accès éphémères dont elle est aujourd'hui parfaitement guérie ; mais quelle brutalité allemande dans ce médecin !

Restait une autre anxiété ; il ordonnait des remèdes et je ne savais pas du tout s'ils étaient bons ou mauvais. C'était une drogue composée d'alcali neutralisé par du vinaigre, de nitre, et de citron. Un Anglais que je vois assez souvent, qui est sorti de France parce qu'il avait à peu près soixante ans, m'a assuré que cette drogue était tout à fait innocente, et qu'il l'avait vu très souvent employer en Angleterre ; je l'ai donc laissé prendre et elle ne lui a point fait de mal. À présent, je voulais lui donner de la manne, Sommeringen me l'a défendu, il prétend que l'on a découvert que les médecines n'agissent sur les entrailles qu'après avoir passé dans le sang et que sous ce rapport elles font beaucoup de mal ; il dit d'ailleurs que la fièvre est presque toujours une affection nerveuse qui demande des caïmans et rien autre

chose ; fais-moi le plaisir de dire tout cela à Buttini et de me mander ce qu'il en pense.

Je voudrais aussi que tu fisses mettre tes lettres à la poste à Coppet ; je suis sûre, que par la France, elles retardent et de Genève elles passent toujours par la France. Voici ma quatrième lettre à toi de Francfort. J'attends une réponse de Weimar et le parfait rétablissement d'Albertine, pour recommencer mon ennuyeux voyage. Je crois que je partirai samedi ou dimanche ; je ne partirais sûrement pas si je n'avais pas de tes lettres : écris-moi toujours ici. Je t'ai écrit, je crois, de Metz, que j'avais écrit à Lebrun pour lui envoyer la déclaration que j'avais faite devant le maire de l'intention où j'étais de recouvrer mes droits de Française comme veuve, conformément à l'article du code civil qui m'y autorise ; voilà sa réponse. Elle est singulière ; ne dirait-on pas que c'est volontairement que je m'en vais. Cette réponse cependant m'a encore fait pencher vers l'idée d'aller seulement à Weimar pour avoir eu un but quelconque de voyage, d'écrire de là ce qui est vrai, c'est que l'air et les poêles ne conviennent ni à ma santé, ni à celle de ma fille et de revenir à Strasbourg où je trouverais des maîtres pour Auguste, de l'envoyer de là dans une pension à Paris, vers le mois de février en allant, moi, à Metz qui est plus près, et d'écrire au Premier Consul, le temps de la descente passé, en me rendant secrètement à Paris. Tu sens bien, je l'espère, qu'il me serait doux, non de revoir les impitoyables Genevois, mais de te serrer contre mon cœur. Mais si je me repose à ma place, je n'ai plus de moyens d'en sortir, et il y a dans mon errante vie à présent quelque chose qui force à une décision. Le grand malheur de ton séjour à Genève pour moi, c'est qu'il finit tout intérêt sur mon exil ; il n'en est pas de même de tout autre endroit. Ici je parais infiniment moins chez moi qu'à Paris.

Je te prie d'avoir la bonté de réfléchir sur tout cela, car, plus que jamais, je me suis convaincue qu'il n'y avait que Paris pour moi ; je déteste l'Allemagne, l'Angleterre est impossible et l'on ne sait ce que vaut la France, que quand on voyage. Cette ville est tout à fait indifférente aux nouvelles : il en faut de terribles pour percer le triple rempart des habitudes, de la nourriture et de la pipe ; on y a toutes les gazettes, mais presque aucune lettre.

On n'est inquiet parmi les amis des Anglais que pour l'Irlande, et encore paraît-il sûr que les rebelles mêmes ne veulent pas des Français. Un grand libraire d'ici et de l'Allemagne, Eslinger, m'a dit que ton ouvrage, le dernier, avait été prodigieusement lu en Allemagne.

Adieu, cher ange, écris-moi.

La réponse de Lebrun était singulière en effet ; elle était ainsi conçue :

Paris, 22 brumaire an XII.

On a reçu, avec la lettre de M de Staël, la déclaration qu'elle a faite à la municipalité de Metz. L'une et l'autre ont été mises sous les yeux du chef du gouvernement. On la suivra toujours avec bien de l'intérêt dans tous les lieux qu'elle va parcourir. Elle trouvera partout des raisons de préférer la France. On croit que les enfans d'une Française ne doivent être élevés qu'en France, et on est fâché de voir ceux de M de Staël aller prendre dans un pays étranger des mœurs et des habitudes dont il faudra qu'ils se défassent, tandis qu'ils n'y trouveront point l'instruction que leur offrait leur patrie. On lui renouvelle l'hommage d'un ancien attachement.

Il était quelque peu superflu de dire à M de Staël, que la France était préférable à tout autre pays et quelque peu étrange de lui reprocher, au moins indirectement, de n'y point faire élever ses enfans, alors que la nécessité de pourvoir à leur éducation était précisément la raison qu'elle avait fait valoir pour obtenir l'autorisation de séjourner à Paris. Comme on l'a vu par sa lettre à M. Necker, M de Staël le ressentit. Elle crut cependant plus politique de n'en rien laisser voir, de témoigner en cet ancien attachement dont on lui renouvelait l'expression, une confiance qu'elle n'éprouvait qu'à moitié, et de répondre par l'assurance d'une reconnaissance qui ne paraît pas avoir été très méritée. Le 30 novembre, elle écrivait à Lebrun :

Francfort, 30 novembre.

J'ai été bien touchée, citoyen consul, du petit mot qui m'accusait la réception de ma déclaration. Si vous saviez dans quelle situation elle m'est arrivée, vous seriez bien aise de m'avoir fait un peu de bien dans ce moment-là. Ma fille avait la fièvre depuis huit jours et j'étais dans une auberge avec un médecin allemand, prête à perdre la tête de douleur. Je me répétais souvent que si le Premier Consul m'avait vue dans cet état, il aurait pensé comme moi que l'exil était une douleur presque égale à la mort. Je ne mettrai point mon fils dans une université allemande. La terre étrangère porte malheur. Je l'enverrai bientôt dans une pension à Paris, quelque cruel qu'il soit pour une mère de se séparer de son fils. Ah ! quel mal on me fait, à moi qui n'en ait jamais fait à personne. Je vais à Iéna et à Weimar, pour que mon fils y achève l'étude de l'allemand. Je voudrais n'être pas obligée de continuer ma route jusqu'à Berlin. Je crains que, dans une ville où il y a tant de monde et tant d'affaires, mon nom qui excite de la curio-

sité ne soit encore cité, quelques soins que je prenne pour l'en empêcher. Si vous pouviez m'écrire que le Premier Consul me laisse revenir, avec quelle joie je renoncerais à tout ce qui n'est pas la France. Mon père est si cruellement affecté de ce qui m'est arrivé que nous nous ferions mal réciproquement en nous parlant, et tant que mon exil durera, je ne dois pas l'attrister par le spectacle de ma douleur. Je ; ne sais donc pas ce que je deviendrai, si le Premier Consul n'abrège pas cette situation. Mon adresse est toujours ici chez MM. Bethmann banquiers. Ils m'enverront mes lettres. Je resterai encore quinze jours ou trois semaines de ville en ville, avant de partir pour Berlin, espérant toujours qu'il m'arrivera quelques bonnes paroles de vous qui me dispenseront de ce grand voyage. Je fais tous les jours une prière pour qu'une heureuse lettre m'apparaisse. Mettez-vous de moitié dans cette prière. Adieu, citoyen consul, ma reconnaissance vous est déjà acquise. Ajoutez-y s'il se peut mon bonheur.

Mde Staël conservait, on le voit, l'espoir tenace que son exil pourrait être abrégé. Cet espoir se trahit encore dans la lettre suivante que, de Francfort, elle adressait à son fidèle protecteur Joseph :

Mathieu vous a-t-il vu, mon cher Joseph, et vous a-t-il dit que j'ai été retenue ici trois semaines par la maladie de ma fille ? Vous qui aimez Zénaïde, représentez-vous quelle a été ma situation dans une auberge avec des médecins qui ne parlaient pas français, enfin à moitié folle de douleur et d'inquiétude. En vérité, je pensais que M. de Talleyrand lui-même aurait eu pitié de moi dans un tel moment. Ce n'est pas une chose si simple que l'exil, et c'est avec raison que les anciens le trouvaient aussi pénible que la mort. Je vais jusqu'à Weimar, capitale littéraire de

l'Allemagne. Je ne puis encore me résoudre à partir pour Berlin ; c'est si loin et c'est si aisé d'être citée et calomniée au milieu d'une grande réunion d'hommes et d'affaires. Il faudra pourtant bien y aller si, d'ici à trois semaines, je ne reçois rien de vous, car mon père est si amèrement affecté de ce que j'ai éprouvé que je ne dois pas augmenter encore sa peine par le spectacle de la mienne. Le Premier Consul, m'écrit-on, passe l'hiver à Paris. Ne pourrait-il donc pas m'y laisser revenir ? Il saurait chaque jour combien et par abattement et par résolution, je suis devenue semblable à ce qu'on veut que je sois. Savez-vous qu'une gazette allemande de Bamberg a dit que j'avais été renvoyée de Paris parce que je vous avais écrit que je souhaitais de vous voir à la tête du gouvernement et que vous aviez montré cette lettre au Premier Consul. Quelle sottise ! mais vous n'avez pas d'idée de l'importance qu'on attache en Allemagne à tous les noms et à toutes les anecdotes de France. Ce n'est pas assurément que nous soyons aimés en Europe. Si j'ai jamais le bonheur de vous revoir, j'aurai, dans ce genre, des faits assez curieux à vous raconter. La France a besoin de succès ; elle n'aurait pas d'amis volontaires, et c'est encore une des raisons qui me rend le séjour de l'étranger pénible. Mes affections et mes sentimens y sont froissés ; je me trouve là plus amie de votre gouvernement qu'il ne le croit parce que le mouvement de mon caractère est de défendre ce qu'on attaque. Je dois vous dire, pour vous flatter, vous qu'on ne flatte point, que votre considération personnelle est intacte ; il y a partout estime et respect pour votre caractère. Quant au Premier Consul, il me semble qu'il n'y a qu'une voix, ici comme ailleurs, sur ses talens extraordinaires, mais il est, comme la France, plus craint qu'aimé. Quant à moi, si je n'étais pas considérée sous le point de vue de la littérature, ce qui me vaut beaucoup d'empres-

sement, je sentirais encore plus combien on est mal hors de France, quand on a aimé les principes de la Révolution. Il faut être un pur aristocrate de 89 pour s'accorder avec la féodalité continentale et j'aimerais cent fois mieux mourir que de vivre partout ailleurs qu'en France ou en Angleterre, si l'Angleterre n'était pas en guerre avec nous. — Il y a ici un gros envoyé de France, Hirsinger, plus fait pour représenter Francfort à Paris, que Paris à Francfort, mangeant, buvant, fumant, dormant, enfin tout à fait agréable à ce pays et peu à moi, qui n'y suis pas encore naturalisée, à qui, d'ailleurs, ma disgrâce a fait assez de peur. Je ne sais pas si elle produira ce même effet sur Laforêt, mais je sais bien que deux lignes, qui me dispenseraient de voyager plus longtemps, seraient reçues par moi comme la rosée du ciel. Adieu, mon cher Joseph, vous qui avez été mon ange tutélaire, autant que vous l'avez pu, recevez des respects et des hommages pour Madame Julie, pour vous et que la Providence vous préserve à jamais de quitter la France et d'avoir vos enfans malades loin de leur patrie.

La rosée ne tomba pas du ciel ; les deux lignes espérées n'arrivèrent point et M de Staël dut continuer sa route. Elle fut cependant retenue quelques jours encore à Francfort pour la santé de sa fille. Avant de partir, elle adressait à son père ces deux lettres où elle traduit, avec sa vivacité ordinaire, ses incertitudes, ses agitations, son amour maternel, sa tendresse filiale, en même temps qu'elle continue de faire part à son père de ses impressions sur l'Allemagne :

Francfort, ce 25 novembre.

J'ai été retenue ici, cher ami, par la santé de ma fille ; elle avait repris la fièvre et je ne crois pas avoir passé dans ma vie quatre

jours comme ceux-là, ne sachant si j'avais pris le meilleur médecin, s'il me donnait les meilleurs conseils, entendant à moitié ce qu'il me disait, enfin bien misérable. Grâce à Dieu elle n'a plus de fièvre et je crois que lundi (c'est aujourd'hui vendredi) nous nous mettrons en route pour Weimar. J'attribue sa maladie au changement de nourriture ; elle n'a mangé que de la viande, parce que les légumes ici sont exécrablement arrangés et son estomac en a souffert. J'ai enfin obtenu qu'on lui donnât un peu d'émétique avant-hier et, depuis ce moment, elle va infiniment mieux. Cependant l'appétit n'est point encore revenu. Sommeringen lui a ordonné des gouttes stomachiques dans lesquelles il entre un peu de quinquina. Fais-moi le plaisir de consulter Buttini sur cela et de m'écrire ce qu'il pense ; elle avait un grand mal de tête chaque fois que la fièvre revenait, un peu de mal de cœur sans vomissement, presque habituellement de la tristesse, de l'abattement, du dégoût pour tout et (c'est le seul symptôme qui dure encore) point d'appétit. Je vais prendre pour sa nourriture à l'avenir des précautions auxquelles son air de santé et de vivacité ne m'avait pas fait assez songer, mais je voudrais un avis de Buttini sur l'usage de l'hypécacuana, lorsqu'il est évident que l'estomac est trop chargé. Ah ! quelle entreprise qu'un voyage avec elle. Mon Dieu ! que je l'ai souhaitée près de toi ! Si Benjamin n'avait pas été avec moi, je crois que j'aurais perdu la tête ; il pense à m'accompagner jusqu'à Weimar, et moi, quelquefois, je pense à n'aller qu'à Weimar, ce qui est un but littéraire rempli, et à revenir à Strasbourg et à Metz pour faire ma tentative de Paris au 1 d'avril. Je pense aussi à te proposer de m'envoyer dans ce cas chercher ma fille à Strasbourg pour la ramener chez toi, en me donnant peut-être Albert en échange, mais il faudrait lui donner pour la route quelqu'un qui l'amusât ; enfin je te fais passer sous les yeux

divers projets ; j'en ai formé cent pendant ces quatre jours ; j'aime cette petite à la folie.

Je t'écrirai sous le couvert de M. Merian après-demain ; je te supplie d'aller à Genève, je suis tourmentée de te savoir à Coppet. De Weimar il n'y a que deux courriers par semaine et très inexacts, je t'en avertis ; mais tu peux être sûr que je t'écrirai toujours trois fois, et, si quelqu'un de nous était malade, c'est alors surtout que tu aurais des lettres, car moi ou un autre, nous écririons tous les jours.

J'ai reçu une lettre de Mathieu depuis celle de Lebrun que je t'ai adressée ; il n'attache pas une grande importance au conseil de Lebrun ; ma lettre et ma déclaration avaient été envoyées, il n'en avait pas entendu parler et prenait cela pour un bon signe.

Un grand embarras à Berlin, c'est la présentation à la Cour ; il faut être présentée par son ministre et, malgré ma lettre à Laforêt, me présentera-t-il ? Le roi de Suède passe l'hiver à Carlsruhe, singulière idée pour un roi ; il oublie que même le roi des échecs ne remue pas. La flotte, comme tu sais, a fait voile le 16 novembre avec Augereau pour l'Irlande ; juste ciel, qu'en arrivera-t-il ? Les Anglais, qui se moquent de l'idée d'une descente en Angleterre, ont quelque inquiétude pour l'Irlande.

J'en ai de cette ville-ci par-dessus les yeux ; on m'y a reçue de manière à ce que je puisse dire que c'est très bien, mais avec des yeux fins, on y pourrait trouver des nuances non de ma disgrâce, mais de mon républicanisme. J'ai reçu deux lettres de toi depuis ma dernière ; adresse toujours tes lettres ici.

Francfort, ce 27 novembre.

Albertine va beaucoup mieux, cher ami ; elle n'a plus de fièvre et l'appétit revient, mais si pareil accès lui revenait à Weimar, je croirais que l'air, les poêles et la nourriture d'Allemagne lui font mal et je reviendrais tout de suite à Strasbourg. Il faut que je donne un prétexte à mon expédition d'Allemagne et les hommes de lettres de Weimar en sont un suffisant ; enfin je me déciderai là ; à chaque station j'espère toujours qu'elle sera la dernière. Je crois que jeudi prochain 1 décembre, ma fille sera en état de se remettre en route ; écris-moi toujours ici ; ce n'est qu'en montant en voiture pour Weimar, que je te donnerai mon adresse là.

La flotte de Brest est, dit-on, sortie ; on répand sans cesse des bruits sur sa prétendue défaite, mais c'est l'esprit de cette ville, si toutefois le mot d'esprit, en aucun sens, peut y être appliqué. En lisant les papiers anglais, on a bien l'idée de beaucoup d'esprit public dans la nation, mais d'aucune habileté dans le gouvernement, ce qui est toujours, ce me semble, une raison d'inquiétude pour les Anglais. On dit d'ailleurs ici que M. de Markoff va partir sans avoir de successeur et que le continent se brouillera, mais que signifient les « on-dit » de Francfort ? Tu dois savoir à présent les nouvelles bien mieux que moi. J'ai reçu deux lettres de toi de Metz, qui m'ont désolée parce que tu étais inquiet de mon silence et je ne puis concevoir encore comment ce silence est arrivé. On m'assure que je serai reçue à ravir en Saxe ; c'est possible par les individus, mais j'ai toujours une raison de craindre que les cours voient mal ma disgrâce, mon républicanisme et mon esprit ; c'est plus qu'il n'en faut pour effrayer. Tout cela est difficile à mener et plus ennuyeux encore que pénible. Je sens qu'il faut que je m'en aille d'ici pour qu'ils ne découvrent pas qu'ils auraient pu en faire davantage pour moi. Une chose triste aussi des voyages, c'est qu'on apprend trop à connaître son public, et c'est

inouï combien l'Europe est encore peu éclairée. Le caractère allemand est d'ailleurs d'une telle timidité que, quand je demandais à M Bethmann la mère (masse informe) quel était le meilleur médecin de la ville, elle n'osait pas me le dire de peur de se compromettre.

Il paraît, par les papiers anglais mêmes, qu'il y a 22 vaisseaux de ligne à Brest, et l'on prétend que lord Cornwallis n'en a que 8 ; mais il y a une seconde flotte sur les côtes d'Irlande commandée par l'amiral Gardner. En tout, il n'y a pas de comparaison entre l'habileté des gouvernemens. Ce sont les choses et non les hommes qui tireront l'Angleterre d'affaire ou du moins pas les hommes qui la gouvernent.

Je voudrais bien te savoir à Genève, cher ami ; cette solitude de Coppet m'inquiète. Mon Dieu, qu'il est malheureux pour moi que tu n'aies pas choisi ta retraite en France ! Quel tiraillement continuel entre le désir d'être avec toi et l'aversion pour le pays que tu habites I Ne pourrais-tu pas trouver une manière de me sortir de cette situation ; elle est la prison de ma vie. J'ai reçu ta réponse à ma dernière lettre de Metz, tu m'en annonçais une suivante qui n'est pas encore arrivée.

Il y a ici des lettres de Londres jusqu'au 14 novembre par la voie d'Hambourg ; on se hâtait de fortifier lord Cornwallis ; il était bien temps d'y penser. Adieu, cher ami, mon cœur se resserre de nouveau en me préparant à quitter Francfort.

Mde Staël passait ici la plume à sa fille, qui adressait à son grand-père quelques lignes affectueuses et enfantines. Puis elle reprenait :

Albertine a voulu t'écrire, cher ami, cette petite lettre qui est toute de sa composition. Sa santé va beaucoup mieux, ce qui fait que nous partons après-demain pour Weimar. Je t'écrirai cependant après-demain. J'espère, d'ici là, une lettre de toi qui me dira que tu as reçu mes lettres de Francfort ; je ne conçois pas comment je n'ai pas de réponse à la première écrite il y a aujourd'hui 17 jours. Ce petit mot est la septième fois que je donne de mes nouvelles, sans compter ni ma cousine, ni Albert ; tu vois que je deviens ennuyeuse, comme tu veux bien dire que tu l'es. Adieu, cher ange. On commence à douter ici même du départ de la flotte de Brest.

Le 1 décembre, M de Staël quittait Francfort et prenait la route de Weimar. Mais elle cheminait lentement, pour ménager les forces de sa fille convalescente et s'arrêtait quelques jours à Gotha.

Voltaire définissait les petites cours d'Allemagne : « de vieux châteaux où l'on s'amuse. » Cette définition s'appliquait à merveille à la petite principauté de Gotha, durant la seconde moitié du XVIII siècle, en particulier sous le règne de la duchesse Louise-Dorothée. Cette princesse, intelligente et cultivée, était en correspondance avec Voltaire, qui avait passé quelques semaines chez elle en quittant Berlin et qui n'avait jamais oublié la manière dont elle l'avait reçu dans le « paradis thuringien. »

Souveraine sans faste et femme sans faiblesse,

c'est ainsi qu'il la qualifie. La duchesse Louise-Dorothée avait fondé à Gotha un ordre des Ermites de bonne humeur, dont la devise était : Vive la joie ! et dont la règle consistait à « mettre l'étiquette de côté dans les réunions du chapitre. » Elle faisait re-

présenter sur le théâtre de la Cour des pièces françaises, recevait communication de certains chants de la Pucelle et « prenait plaisir aux aventures de Jeanne, d'Agnès et du père Grisbourdon. » Ce qui est davantage à son éloge, elle avait discerné de bonne heure le mérite de Grimm, qu'elle avait même attaché pendant quelque temps comme secrétaire à son fils aîné, le prince héréditaire, quand celui-ci vint faire un séjour en France. Elle fut une des premières princesses à favoriser par une souscription cette fameuse Correspondance littéraire, que Grimm adressa tous les quinze jours, pendant vingt ans, aux principales cours de l'Europe, et qui est aujourd'hui, pour l'étude du XVIII siècle, une mine de renseignemens si abondans et si précieux.

Grimm devint même son correspondant particulier, correspondant singulièrement actif et utile, car il s'emploie avec une égale ardeur à obtenir le paiement de certaines créances que la cour de Gotha croyait avoir le droit de faire valoir, et à faire parvenir à la duchesse une tête frisée, une considération (sorte de paniers), et un volume qui contient la description de vingt-huit coiffures différentes avec autant de planches gravées et enluminées. Pour le récompenser de tant de zèle, la duchesse Louise-Dorothée l'avait fait nommer conseiller de légation. Il fut même nommé, quelques années après, ministre plénipotentiaire de Gotha à Paris et il figure en cette qualité sur l'Almanach royal jusqu'en 1792. À cette époque Grimm, fuyant la Révolution, quitta la France et vint chercher un refuge à Gotha. Sa protectrice était morte depuis plusieurs années ; elle avait laissé un fils, le duc Ernest II, qui mit à la disposition de l'ancien correspondant et factotum de sa mère une maison. Cette retraite convenait bien à celui qu'une autre de ses correspondantes, la grande Catherine, appelait, dans ses spirituelles lettres, tantôt : Monsieur le philo-

sophe, tantôt Monsieur le soufre-douleurs, et à qui elle écrivait qu'« il n'était jamais plus heureux que quand il était auprès, proche, à côté, par devant ou par derrière quelque Altesse d'Allemagne. » Grimm n'était pas heureux cependant ; il vieillissait désabusé, aigri, morose, ne comprenant rien à cette Révolution dont, inconsciemment, ses amis de l'Encyclopédie et lui-même avaient bien un peu préparé le triomphe, ne sortant de cette petite maison que pour assister de temps en temps à quelque réception ducale, mais heureux encore, ces jours-là, de sortir de l'armoire un vieil habit vert pomme, et de l'écrin le cordon de Saint-Wladimir qu'autrefois lui avait octroyé Catherine. Dans cette petite maison, il allait recevoir bientôt la visite de M de Staël.

Grimm avait autrefois beaucoup fréquenté chez Hypathie Necker, ainsi qu'il l'appelle dans sa correspondance, et M de Staël avait dû l'y voir souvent. Elle était trop jeune cependant pour assister au fameux diner où il fut décidé que les gens de lettres vertueux élèveraient par souscription une statue à Voltaire, non plus qu'à celui où M Necker, n'ayant pu arrêter les propos irréligieux de Grimm, finit par fondre en larmes, ce qui lui valut le lendemain, de Grimm, une jolie lettre d'excuses. Mais Germaine Necker avait assisté de bonne heure aux réceptions de sa mère, puisque dès l'âge de treize ans, assise toute droite sur une petite chaise, les yeux pétillans d'esprit, — telle la représente un crayon de Carmontelle, — elle tenait tête aux amis de sa mère qui se plaisaient à la surexciter. Grimm avait fait assurément partie de ce petit groupe des admirateurs de la jeune fille, et celle-ci, de son côté, n'avait pu manquer de se plaire à sa conversation qui, moins brillante que celle de Diderot, était plus fine et plus mesurée. Ces souvenirs d'autrefois, l'attrait un peu mélancolique qu'on éprouve au fur et à mesure qu'on avance dans la vie pour ceux

qui ont été les témoins de notre enfance et de notre jeunesse et avec qui nous pouvons nous entretenir du passé, furent peut-être cause que M de Staël s'arrêta quelques jours à Gotha. Mais nous allons voir, par la lettre qu'avant de reprendre sa route elle adressait à M. Necker, quelle impression de désenchantement lui causa sa visite à l'ancien commensal de sa mère, à l'ancien ami de M d'Épinay.

Gotha, ce 10 décembre.

Quelle entreprise, cher ami, que de traverser le Nord de l'Allemagne au milieu de l'hiver ! il y a partout quatre pieds de neige et mes inquiétudes pour ma fille et ma poltronnerie naturelle font de ce voyage un long supplice, et jusqu'à présent pour quel but, quel insipide but !

J'ai passé à Fulda. J'avais envie de voir le prince d'Orange, il m'a écrit qu'il était malade et qu'il me verrait à Weimar. À Eisenach, j'ai trouvé une femme francisée par les émigrés complètement, qui m'a très bien reçu « et m'a montré des lettres de Weimar, qui semblent prouver que la Cour me recevra très bien. Mais on y dit que les grands hommes (Goethe et Schiller) ont une peur terrible de me parler en français et qu'on ne sait pas si, de peur, ils ne s'en iront pas ; mon succès à Weimar est donc encore incertain.

Je crois cependant que je m'en tirerai ; mais qu'est-ce que c'est que s'en tirer ? C'est comme des chemins : arriver sans avoir le cou cassé, résultat qu'on aurait obtenu en ne bougeant pas. Il n'y a rien de plus lourd, de plus enfumé au moral et au physique que les hommes allemands, je n'en dis pas de même des femmes, mais jusqu'à présentée ne conçois pas comment elles peuvent

placer leur amour ailleurs que dans l'idéal, car il n'y a rien de plus tristement réel que ces hommes qu'il faut bien qu'elles épousent. Ce n'est pas une nation que les Allemands, et le Premier Consul en peut faire tout ce qu'il veut, non de leur consentement, mais sans leur consentement, ce qui revient au même.

Il paraît qu'il a demandé à emprunter de l'argent à l'Électeur de Hesse en lui offrant en gage des villages de Hanovre, mais l'Électeur a demandé la garantie du roi de Prusse et de l'Empereur sur la validité de ce gage et cette garantie ne sera point donnée. Le roi d'Angleterre a déclaré qu'il ne reconnaîtrait aucun emprunt fait par les États de Hanovre depuis l'entrée des troupes françaises. T'ai-je dit que j'ai vu à Francfort un Hanovrien qui avait mené les chevaux du roi d'Angleterre au Premier Consul ? il lui a donné pour sa récompense une assignation de 250 ducats sur la caisse même de Hanovre. Ce genre de générosité ne lui plaisait pas. L'enthousiasme pour Bonaparte est fini en Allemagne parce que les aristocrates sont anglais et les démocrates républicains, mais il n'y a pas d'opinion active en Allemagne ni réunie ; chacun pense et fume solitairement. Il y a du gothique dans les mœurs, quoiqu'il y ait du XVIII siècle dans les lumières ; les hommes médiocres y sont, plus médiocres que partout ailleurs, parce qu'il n'y a aucun remplacement par le mérite réel, ni grâces, ni mouvement, ni facilités ; enfin je suis revenue de l'idée qu'on puisse vivre là. Il est vrai que je ne parle pas leur langue et qu'il n'est pas vrai qu'ils sachent le français, quoi qu'ils en disent.

Je serais morte de vapeurs si Benjamin n'était pas avec moi ; c'est une bien grande marque d'amitié que de faire soixante lieues d'Allemagne par la neige, soixante lieues pour revenir sans

compter le voyage de Francfort qui n'est qu'une plaisanterie à côté de ceci, et le tout pour se déguiser en précepteur et ne voir ni un homme ni une chose. Ma fille aussi est une charmante société et j'ai quelquefois peur qu'un développement si extraordinaire ne menace sa santé. Je t'assure qu'elle aura beaucoup plus d'esprit et surtout plus de grâces que moi ; si elle peut se mettre à l'aise avec toi, tu verras que j'ai raison ; mais Dieu veuille que ce Nord ne lui fasse point de mal.

Je serai après-demain à Weimar où j'espère trouver de tes lettres ; j'ai de grandes inquiétudes sur la correspondance dans cette partie de l'Allemagne. Je vais affranchir jusqu'à Nuremberg ; fais-moi le plaisir de savoir si tu dois faire de même et remarque si cette lettre t'arrive en neuf jours comme on me l'a promis ; je puis en recevoir la réponse directement encore à Weimar chez M. Desport, si tu ne perds point de temps ; on m'assure que Francfort est un détour. As-tu reçu une lettre d'Auguste, de notre route ? J'ai écrit aussi à M Rilliet et Auguste à son frère et à Alfred Rilliet, pour que chaque jour il t'arrivât la nouvelle que nous cheminions. Je compte partir de Weimar et me séparer de Benjamin le 2 janvier. Les vraisemblances me paraissent être pour que j'aille à Berlin ; de Weimar il n'y aura plus que soixante-dix lieues ; il faudrait les faire également par la neige pour revenir sur les bords du Rhin ; il vaut mieux aller attendre à Berlin le retour du printems. Ah ! quel ennui que l'hiver ! Pour s'en faire une idée il faut avoir traversé des plaines d'Allemagne qui offrent l'image d'une mer blanche, car vous n'apercevez que de la neige, ni un arbre, ni une élévation, ni rien que la neige réunie au ciel.

J'ai donc été voir Grimm et je dîne chez lui aujourd'hui. Tous ses défauts se sont fort augmentés par ses quatre-vingts ans ; il

est lourd, lent, goguenard, sans esprit ni mesure et d'une aristocratie stupide. Il ne lui reste de sa philosophie passée qu'une amertume contre la vie, qui me rappelait ce que j'avais entendu dire à Saint-Lambert. Il est entouré de cette famille de choix, les filles de la petite-fille de M d'Épinay. Cette petite fille elle-même n'a point d'esprit du tout ; il disait devant moi : « C'est un radotage à moi de vivre longtems, je la voulais courte et bonne et le contraire m'est arrivé. — Ah ! dit-elle avec un air tendre, qui compte sans son hôte compte deux fois. » Mon Dieu, que la bêtise est bête !

J'ai été de là chez la femme du premier ministre du duc de Saxe-Gotha, M la comtesse de Frankenstein, qui m'avait fait demander devenir chez elle ; j'ai trouvé en elle une femme très bien, ce que sont les femmes en général ici, et son mari, un homme de beaucoup de sens, qui m'a parlé de toi, comme au reste tout le monde en parle ici avec le plus grand respect ; il m'a fait plaisir en me montrant combien tous les émigrés font peu d'effet par leurs propos ; à Eisenach, ils les regardaient comme des fous, M. de Castries excepté, qui par parenthèse a toujours parlé de toi avec le plus grand éloge. C'est à Eisenach qu'il a vécu et que le comte Schomberg est mort. J'ai appris quelques nouvelles là, chez ce premier ministre, sures et assez piquantes. On m'avait dit que M. d'Entraigues, avait été forcé de quitter Dresde ; point du tout. Il est nommé conseiller de la légation russe à Dresde ; la Gazette de Pétersbourg a annoncé cette nomination et le don de l'ordre de Saint-André à M. de Markow ; les deux faveurs ont le même but, M. de Voronzoff a eu une explication très vive avec le général Hédouville à Pétersbourg sur la manière dont on avait traité M. de Markow à Paris, et il a insisté positivement sur ce que l'armée française évacuât le pays de Hanovre. Dans la que-

relle qui existe à Ratisbonne pour les votes protestans et catholiques, la France favorise l'Empereur, bizarre combinaison, mais qui fait croire qu'elle ne juge plus la Prusse si dévouée à elle et qu'elle craint que la Russie n'en dispose. On dit la Prusse en effet très embarrassée, on m'avait déjà assuré de bonne part à Paris que la Russie ne voulait pas la descente. L'affaire de l'emprunt au landgrave de Hesse est tout à fait vraie. Voici comment s'est passé celui de Lubeck ; ils l'avaient d'abord refusé, parce que M. d'Alopeus, l'envoyé de Russie à Berlin, les y avait encouragés ; ils ont pris peur cependant des menaces de Léopold Berthier et ils ont recouru après lui ; voici le seul titre qu'il avait pour faire cet emprunt : une lettre de son frère le ministre de la Guerre qui lui disait : Vous nous demandez de l'argent, nous n'avons pas le sou à vous envoyer ; prenez-en chez vos voisins. À l'audience où M. de Markow a présenté ses lettres de rappel, après les avoir remises, il est sorti avant que le Premier Consul fût sorti, ce qui ne se fait jamais : tous les ministres l'ont écrit. Voilà, cher ami, tout ce que je puis tirer de mon pauvre sac.

Je t'écrirai de Weimar où j'espère trouver des lettres de toi. Mon Dieu ! quelle triste pensée qu'un tel éloignement accru par les difficultés du voyage. Ah ! jamais, jamais, je ne me remettrai dans une semblable situation.

Je t'envoie ce qu'on appelle ici une harpe éolienne ; tu ne la recevras guère que dans deux mois. Je t'expliquerai bien dans ma première lettre comment il faut l'exposer à un vent coulis pour qu'elle rende des sons que tu entendras dans une autre chambre ; elle en rend aussi au milieu du jardin quand on la place bien entre des feuilles, et c'est d'un effet assez doux pour qui aime à rêver. C'est d'ailleurs une fantaisie très peu chère et, si cela réus-

sit chez toi, on en pourra faire venir ; cela coûte 18 francs tout emballé. J'ai pris deux leçons d'harmonica ; si je parviens à en jouer, j'en achèterai un à Paris. Le reverrai-je jamais ! Adieu, cher ange, écris-moi, plus que deux fois par semaine, les lettres se perdent et je suis ici trop aisément inquiette.

Par avance, j'extrais d'une lettre que M de Staël adressait quatre jours après à son père, mais de Weimar, quelques lignes relatives à un second dîner qu'elle accepta chez Grimm et à une rencontre qu'elle y lit.

Parlons, s'il se peut, de sujets qui ne m'émeuvent pas. Je suis restée deux jours à Gotha depuis que je t'ai écrit. Le prince héréditaire était venu chez Grimm pour me voir. Il a fallu dîner le lendemain avec lui. Ce prince a été à Genève où tu l'as vu ; il a gagné de l'esprit assez, combiné avec de la folie ; c'est un singulier mélange qui amuse la première fois ; il met du rouge et il a assez de profondeur philosophique ; tous ses goûts sont efféminés et son esprit est assez hardi : il est plus original que tous les autres Allemands que j'ai vus. Leur patron général, c'est de la bonté, de la timidité, du bon sens, de la roideur et de la science.

Ce prince héréditaire de Saxe-Gotha dont M de Staël nous trace un si piquant portrait s'appelait Émile-Léopold-Auguste. Il était né en 1773, âgé par conséquent de trente ans et fils du duc régnant Ernest. Son nom n'est point arrivé à l'histoire. Peut-être faut-il s'en féliciter pour lui, car il paraît avoir été un étrange personnage, à en juger au moins par sa correspondance avec M de Staël. Leurs relations ne devaient point se borner en effet à cette rencontre et à ce dîner sous les auspices de Grimm. Gotha n'étant pas très loin de Weimar, il est probable que le duc Émile eut plusieurs fois l'occasion de la revoir. Il paraît s'être épris pour elle

d'une de ces admirations et de ces amitiés passionnées que M de Staël avait le don d'inspirer à ceux et à celles qui avaient subi le charme de son commerce. Les lettres que le duc Émile continua pendant quelques années d'adresser à M de Staël sont la chose la plus étrange du monde. La plupart sont écrites sur du petit papier, tantôt mauve, tantôt jaune, tantôt bleu, encadré de fleurettes, comme pourraient l'être les billets d'une petite-maîtresse. Aux quatre coins d'une de ces lettres qui est sur grand papier, sont représentés en relief des groupes de petits amours, nus et joufflus, qui tirent à l'arc ou respirent des roses. Au-dessous de ces groupes sont inscrites des devises dans le genre de celle-ci : « Je blesse mais j'attache. » « Ne faites qu'effleurer et craignez d'effeuiller. » Les lettres sont à l'instar du papier. — Il est impossible de pousser plus loin l'afféterie et le mauvais goût. À la déclamation ordinaire du temps s'ajoute le pathos allemand. Il n'appelle jamais M de Staël que « chère Louzinska, » « adorable Louzinska, » transformant ainsi, du moins je le suppose, un des deux prénoms de M de Staël qui s'appelait Louise-Germaine. La petite Albertine devient Louzinskilla. Il a recours aux métaphores les plus invraisemblables. Il se plaint de la « température boréale » des lettres de M de Staël ; il la compare « à deux bonnes choses qui refroidissent très vite : le café et l'amour masculin. » Ces lettres seraient amusantes à force d'être ridicules, si elles n'étaient pas si longues. Il y en a qui ne comptent pas moins de douze pages. Quelques échantillons pourront cependant paraître divertissans. Dans une lettre du 26 février 1804, alors que M de Staël était encore à Weimar, il lui demande de donner une suite à Delphine ; il en trace même le plan ; mais il craint « qu'égarée par les feux follets qui scintillent sur l'autel de la mode, » elle ne

se contente <c d'un éloge éphémère et louche ; « puis tout à coup, il s'écrie :

Mais, grands dieux ! qui me fait parler ainsi ? Comment m'avisé-je de me mesurer avec la reine de la littérature ? À quoi dois-je cette force et ce courage ? Un regard, un mot, peut me terrasser et me confondre, mais enivré par le nectar de l'amitié que j'ai bu à longs traits dans vos yeux séraphiques, je ne redoute ni ce regard, ni ce mot accablant. S'il est vrai que vous m'aimez parce que vous me connaissez, il faut que vous me connaissiez encore mieux pour m'aimer davantage. Sachez que je ne désire point un sort brillant, que je ne crains point les pointes acérées de la vie, que j'ai souvent émoussées, souvent faussées en y laissant accrocher mon pauvre cœur, que je ne cherche ni le bonheur, ni la gloire et que je me contente de marcher sur le chemin raboteux du devoir pour arriver peu à peu à la perfection. Vous savez que mon crépuscule et la sombresse d'une certaine nuit que je ne fuis pas, quoique je ne l'aime pas, m'envelopperont de leurs crêpes humides avant que je ceigne mon front, qui n'est fait que pour des roses légères et des sensitives délicates, d'un diadème pesant qui ne me convient pas. Louzinska, il n'y a pas grande gloire à régner sur les hommes !

Cette mélancolie à la Werther n'empêchait pas cependant le prince héréditaire de Gotha d'être parfois un peu pédant. C'est ainsi que, voulant démontrer à M de Staël qu'en Allemagne tout est à la grecque, il défile une kyrielle de substantifs auxquels il accole l'épithète grec ; il y en a deux pages.

Cette correspondance dura quelques années. Sur un point cependant M de Staël et son bizarre correspondant ne devaient pas être d'accord : c'était sur l'admiration que celui-ci ressentait pour

Napoléon qu'il appelle « l'Unique Grand, notre maître à tous. » Voici comme il parle de l'Empereur, l'année d'Erfurth probablement, — la lettre est sans date :

Mon avenir vous intéresse-t-il ? Il ne sera sûrement pas malheureux, se trouvant entre les mains d'un être grand et unique, d'un héros juste et magnanime qui a daigné me nommer son meilleur ami en me présentant la main dont il tient le globe avec cette parole si classique et si caractéristique : « Prenez-la, duc, elle est pure. » J'ai fait verser des larmes à ce séraphin envoyé par la Providence pour accomplir les prophéties du passé, pour régénérer le présent et pour servir d'idéal à l'avenir. Oui, j'ai fait verser des larmes de sensibilité à ce Grand Unique. »

Napoléon, tendant sa main à l'héritier du duché de Gotha, lui disant : Prenez-la, elle est pure, et, versant avec lui des larmes de sensibilité, j'ai peine à m'imaginer que la scène se soit passée ailleurs que dans l'imagination du jeune prince allemand.

Après avoir prolongé son séjour à Gotha pour dîner avec le singulier convive dont nous venons de parler, M de Staël partait pour Weimar. Elle y arrivait le 13 décembre à quatre heures et demie du soir, et aussitôt elle écrivait à son père :

Veimar, le 14 décembre.

J'arrive, cher ami, et je trouve deux lettres de toi, bonnes, excellentes, délicieuses. Je t'en conjure, ne parlons jamais d'un certain sujet qui me rend folle ; tâche de me persuader en te le persuadant que tu iras si je te le demande, et il est bien vrai que je ne te le demanderai jamais. Mais l'imagination de mon cœur souffre quand je suis à un certain degré malheureuse et que je ne sais que me dire à ce degré : j'ai ce remède-là, pour que j'aie plus peur

que toi de l'employer. Ne l'as-tu pas remarqué quand tu t'y étais décidé il y a huit mois ? Pourquoi ne l'ai-je pas accepté alors ? Aurai-je plus de courage dans un autre moment ? Je ne le crois pas ; il faudrait que tu me surprisses par une décision imprévue, mais savoir d'avance que tu pars, que tu pars à cause de moi, bref, mille inquiétudes qui me bouleverseraient le cœur, cela me serait impossible. Tu n'es pas capable d'art, mais donne-moi ce voyage comme un blanc-seing et sois sûr que je ne l'employerai que la veille du jour où ma vie serait perdue sans cela.

Ici se placent les quelques lignes relatives à ce second dîner chez Grimm avec le prince héréditaire de Gotha que j'ai déjà citées, puis M de Staël reprend :

C'est ici que je vais trouver Gœthe et Schiller, etc. On dit l'esprit sous les armes pour me recevoir. Je t'écrirai, le premier courrier, l'impression que j'éprouverai. Il est certain que c'est un pays cultivé ; je dois le trouver tel, car Delphine y est connue de toutes les classes qui lisent, et l'on me dit en mauvais français : La Delphine est bien charmante. N'est-il pas bizarre que les Allemands l'aient plus senti que les Français ? L'esprit de parti et la disgrâce, — la disgrâce ne nuit pas ici, tout au contraire. J'ai oublié de te dire que le premier mot de M. Woronzoff au général Hedouville a été : « L'Empereur n'est plus impartial : il renonce à son titre de médiateur. » Il s'est plaint alors vivement des traitemens que M. de Markoff avait éprouvés et a demandé formellement l'évacuation de tout le Hanovre. Dans la querelle de l'Empereur avec la Bavière, la France s'est déclarée formellement pour l'Empereur ; elle le ménage à présent tout à fait ; l'Empereur de Russie a demandé à la Prusse de se joindre à lui pour requérir l'évacuation du Hanovre. Elle a dit que c'était trop tard, mais on

la croit fort embarrassée entre la Russie et la France, entre son peu de goût pour la France et son goût pour la paix. Ce son se rapporte personnellement au roi de Prusse. Le savant d'ici qui a le plus d'esprit eu conversation, Herder, se meurt ; je le regrette beaucoup. Au reste, pour tous ces détails littéraires tu les auras dans un journal que je fais et que je t'apporterai ; il est possible que je l'imprime ; il pourrait être piquant. Ma fille est enrhumée, mais rien de plus, j'en ai des soins peut-être excessifs, et Auguste en est jaloux au point de se détraquer tout à fait ; aie la bonté de lui écrire un mot sans parler de cela, mais en l'encourageant en général. Mon ami est ici dans un incognito qui fait rire, mais il faudra bientôt pleurer en se quittant. Que ferai-je cependant ? Irai-je à Berlin ? À présent que je n'en suis plus qu'à soixante-dix lieues, il me paraît fou de ne pas y aller passer deux mois ; cependant en aurai-je la force ? Écris-moi avec le plus grand détail sur ta santé, courrier par courrier, et, alors, je verrai si je puis continuer, mais jamais, jamais je ne tenterai de nouveau pareille entreprise. Tu ne sais donc pas pourquoi je crains les mots mélancoliques. Je crains la trop grande émotion que j'en reçois ; tes lignes effacées m'ont fait fondre en larmes. Je te le dis, je ne puis pas te survivre. Tache, cher ami, de vivre jusqu'à ce que ma fille soit mariée ; nous nous endormirions si paisiblement ensemble alors. C'est un ange que cette petite ; ni toi ni moi ne la connaissions ; ce sera moi doublée pour toi quand je reviendrai. Je vais faire apprendre l'allemand à Auguste en l'établissant avec Bosse chez un Allemand. Mais je renvoyé les détails à ma première lettre. Je profite de la poste qui part ce soir même, deux heures après mon arrivée.

Mde Staël devait faire à Weimar un séjour de plus longue durée qu'elle n'avait projeté en arrivant. Elle y passa deux mois et

demi. Nous l'y rejoindrons prochainement.

07

MADAME DE STAËL À WEIMAR

Le séjour de M de Staël à Weimar marque une des époques relativement heureuses de sa vie. C'est sa période presque de gloire. L'accueil flatteur qu'elle allait y recevoir, — et c'était bien, elle-même en convient, un des buts qu'elle poursuivait en entreprenant ce voyage en Allemagne, — devait faire contraste avec la malveillance et la proscription dont elle était victime en France.

La petite cour de Weimar, au milieu des agitations de l'Allemagne encore féodale que l'esprit de la Révolution française commençait à soulever, constituait une sorte d'oasis pacifique et poétique où un despotisme paternel s'accordait avec l'amour des lettres. Le duchéde Saxe-Weimar, grand comme un de nos moyens départemens français et ne comptant au commencement du XIX siècle qu'une centaine de mille d'habitans, avait longtemps vécu sous la régence d'une femme, la duchesse Amélie, née princesse de Brunswick. Veuve à dix-neuf ans et mère d'un enfant de onze mois, elle avait, pendant dix-sept ans, administré sagement son petit État. Amie des lettres et des arts, elle avait donné Wieland comme précepteur à son fils, le duc Charles-Auguste et, l'éducation de celui-ci achevée, le précepteur était demeuré à la cour de son élève en qualité de conseiller ; mais l'élève, majeur depuis 1775, n'avait pas tardé à subir une autre influence, celle de Goethe qu'à l'âge de dix-sept ans il avait rencontré à Francfort et qu'il avait déterminé à s'établir à Weimar. Lorsque M de Staël ar-

rivait dans cette petite principauté, il y avait déjà plus de vingt-cinq ans que Goethe y trônait en ministre tout-puissant, administrant depuis les finances jusqu'au théâtre. Souverain et ministre vivaient en bon accord et l'on comprend que dans ses entretiens avec Eckermann, Gœthe, reconnaissant, se soit exprimé en termes flatteurs sur le compte du prince auprès de qui s'était écoulée la plus grande partie de sa vie. Il parle « de sa nature sérieuse et richement douée qui était toujours avide de nouvelle connaissance. » Il le tient « pour un des plus grands princes que l'Allemagne ait possédés, » et il va jusqu'à le comparer à Napoléon, car Charles-Auguste aurait été soumis par momens, comme l'était Napoléon, à ce que Gœthe appelait le démoniaque, c'est-à-dire à une force mystérieuse qui agirait sur l'homme par instans et à son insu, en le rendant supérieur à lui-même.

Le duc Charles-Auguste avait eu également l'art d'attirer dans son petit duché Schiller, qu'il avait trouvé en 1790 professeur à l'Université d'Iéna, d'abord sans traitement, puis avec un traitement de 200 thalers par an. Ce fut lui qui le rapprocha de Gœthe et on lui doit cette noble amitié entre les deux grands poètes rivaux, qui est un des beaux et rares traits de l'histoire littéraire.

Le duc Charles-Auguste avait épousé, un mois après sa majorité, la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. L'union ne devait guère être heureuse. La duchesse Louise était une femme d'une âme et d'un esprit très nobles, et d'une nature passionnée, bien qu'elle fût au premier abord d'une froideur un peu déconcertante. Elle poussait le sentiment religieux jusqu'au mysticisme et était demeurée très pure de goûts et d'imagination, tandis que Charles-Auguste faisait sa lecture favorite de la Pucelle de Voltaire et avait rassemblé avec soin une Bibliotheca erotica dont il

était très fier. Aussi eut-il des maîtresses affichées, tandis que la duchesse Louise, qui devait montrer au lendemain d'Iéna toute la grandeur de son caractère, vivait d'une vie un peu solitaire et triste. De son côté, la duchesse Amélie, retirée dans son palais de Tiefurt, à une demi-heure de Weimar, en termes un peu froids, comme il est classique, avec sa belle-fille, vivait d'une vie séparée. Ayant conservé des goûts littéraires, elle réunissait quelques personnes, tantôt l'après-midi au thé, tantôt dans la soirée pour entendre de la musique ou quelque lecture, pendant que les dames autour d'elle faisaient de la tapisserie.

Le duc Charles-Auguste, la duchesse Louise, la duchesse Amélie constituaient donc à Weimar, suivant l'expression de M de Staël elle-même, « la trinité régnante, » entre les trois personnes de laquelle elle allait se partager. Mais à côté régnait encore une autre trinité constituée par Wieland, par Goethe et par Schiller à laquelle M de Staël avait à se consacrer également. C'est entre ces deux trinités, dont il était nécessaire de poser rapidement les personnages que, dans ses lettres, nous allons la voir évoluer. De plus en plus je me bornerai au rôle d'éditeur et n'accompagnerai ces lettres que des commentaires nécessaires à leur intelligence.

Ce 15 décembre.

Je t'ai écrit il y a deux jours et je n'espère point de lettre de toi avant lundi, jour du départ et de l'arrivée des courriers ici. J'y suis traitée à merveille. Le duc de Saxe-Weimar dit qu'il a passé sa vie chez toi en 75 et me rend avec usure toutes les politesses qu'il a reçues de toi. Le lendemain de mon arrivée et le jour suivant, j'ai dîné et soupé à la Cour et le duc est venu lui-même à mon auberge ; il va faire donner les pièces de Schiller et de Goethe à son théâtre pour moi ; enfin plus de politesse et de bon-

té n'est pas possible. Il en est de même de la société et des grands hommes, Wieland, Schiller, etc. Mais ici et dans toute la Saxe les dernières classes de la société ont lu Delphine, tellement que l'amour-propre ne peut rien désirer de plus. Il faut aller dans l'étranger pour savoir ce qui porte loin en fait de réputation. Chateaubriand lui-même y est à peine connu. — Eh bien ! cher ami, de tout cela il en résulte absence de peine, mais point de plaisir ; le plaisir, c'est l'amour, Paris ou la puissance ; il faut une de ces trois choses pour combler le cœur, l'esprit et l'activité, tout le reste est métaphysique en jouissances, mais réel en douleur si cela manque. Que dis-tu de ce portrait fidèle de l'intime moi ?

Schiller et Wieland ont de l'esprit d'une manière très supérieure dans l'ordre des idées littéraires, mais Schiller surtout sait si mal le français, qu'il fait des efforts pénibles à voir pour s'exprimer. Non pas Wieland, mais Gœthe et Schiller ont la tête remplie de la plus bizarre métaphysique que tu puisses imaginer, et, comme ils vivent solitaires et admirés, ils inventent seuls et font recevoir sans difficulté ce qu'ils ont inventé. C'est un public très facile que celui de l'Allemagne, et, sous ce rapport, tu peux en rabattre de mes succès ; or, un public très facile gâte le talent des auteurs. Ce coin de la terre est très étranger à la politique ; il y arrive cependant des papiers anglais et j'ai vu dans un que Saint-Domingue s'était déclarée indépendante. Des bruits de paix viennent de Francfort, et il a passé ici avant-hier un secrétaire de légation russe dont M, de Markow attendait, dit-on, l'arrivée à Paris. Je mets aujourd'hui Auguste dans une pension à Weimar même, pour que, pendant quinze jours, il n'entende parler qu'allemand, et je vais dans un petit appartement pour quitter l'auberge dont la nourriture m'inquiétait pour Albertine ; je vais dans quelques jours à Iéna, qui est à quatre lieues d'ici, pour voir

Gœthe et quelques professeurs. Je n'espère pas y rencontrer un bon instituteur, mes recherches jusqu'à présent sont inutiles. — Bosse est toujours une bête, et je compte m'en débarrasser à Berlin. — J'ai écrit à Sartoris pour savoir s'il ne serait pas possible d'être présentée par la dame d'honneur de la Reine, comme cela se fait ici ; j'attends sa réponse. Il y a dans les papiers anglais des détails sur tous les genres de précaution que la police prend en France pendant l'absence du Premier Consul et sur les précautions qu'il prend lui-même, inquiet de l'effet de son absence ; c'est vraiment curieux et vrai, à ce que je crois. Il est certain que Joseph m'a beaucoup dit qu'il ne voulait pas de moi cet hiver parce qu'il n'y serait pas ; il s'est, selon moi, manifestement adouci sur la fin de notre discussion ; il est bizarre de dire adouci quand il m'envoyait chaque matin un gendarme, mais je crois cependant que le mot est juste. Il a dit une fois à son frère : « Je croyais qu'elle se cacherait dans Paris, » et c'est sur ce mot que je me fonde pour mon retour au printems. Mais je ne puis pénétrer au fond de cet homme. Il disait : « Qu'elle aille en Italie politiquer avec Melzi, » mais il n'avait pas de goût pour l'Allemagne, puisqu'il n'exprima pas ce sentiment. Il est ici jugé comme je le juge ; l'opinion me paraît faite partout, mais point animée, et dans ce pays il y a moins de vie que partout ailleurs. L'idéalisme, le schismatique, l'esthétique, y agitent les esprits plus que les affaires du monde ; mais les femmes sont remarquablement cultivées, et les plus grandes dames de l'Allemagne font ici un million de frais de plus pour moi qu'Amélie Fabri et M de Sellon. Aussi j'y suis beaucoup plus empressée. Ce que je déteste de Genève, c'est d'y trouver les épines sous les roses. La duchesse régnante qui passe pour froide, et que je ne trouve que digne, est plus accorte que les Sellon, et la duchesse mère, sœur du duc de Bruns-

wick, a tout à fait envie de plaire. La sœur de l'empereur de Russie sera pourtant leur belle-fille et petite-belle-fille, etc., etc., cela vaut bien le titre de comte d'empire des Sellon. On va donner pour moi à la Comédie tous les chefs-d'œuvre allemands ; je suis ici sûrement pour quinze jours et peut-être vingt. Écris-moi toujours chez M. Desport. Je t'envoye la copie d'un billet du duc régnant à moi, pour que tu voyes qu'on traite bien ton pauvre chat. Montre-le à ma cousine et à M. Diodati.

« Madame,

« Ayant l'honneur de vous renvoyer la feuille du J. d. d. (?), j'ai encore celui de vous remercier, Madame, de l'indulgente bonté avec laquelle vous voulez bien recevoir les hommages de notre respect et de notre admiration, sentiment que je partage vivement avec les habitans de Weimar : je ne puis que désirer avec ardeur que vous daigniez, Madame, distinguer les miens du reste de la foule et me croire particulièrement, Madame,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Charles-Auguste. »

Weimar, ce 19 décembre.

Ce qui a une triste influence, ce sont les lettres ; voilà deux courriers que je n'en reçois pas de toi ; ta dernière lettre est du 2 décembre, et voici le 19 ; je n'ai de ma vie été à 17 jours de toi. Tu as beau me dire que je ne dois pas être inquiète du silence, je le suis extrêmement, et je te conjure de m'écrire que tu as fait donner à M Geffroysa parole de m'écrire un mot tous les quinze jours ; je l'en avais priée, et je ne sais pourquoi elle ne le fait pas ;

je vais écrire à ma cousine, mais à quelle distance je suis ! Ma fille n'est qu'enrhumée.

Weimar, ce 21 décembre.

J'ai une lettre de toi, cher ami ; tu ne peux pas sentir le plaisir que me fait l'adresse de ta main dans cet éloignement. Jamais un courrier ne manque que je ne sois agitée par mille douleurs, et, quand la lettre est là, j'oublie sa longue date et je suis gaie pour deux jours. L'excessive prévenance qu'on veut bien me témoigner ici a un peu remonté mon âme. J'avais presque du doute, un doute aigu et pénible sur ce que je vaux, et ces excellentes personnes ont remis du calme dans mon âme. Je suis invitée tous les jours à dîner à la Cour. Je refuse deux fois par semaine, et j'y soupe trois fois ; je vais trois fois par semaine au spectacle dans la loge de la duchesse, et le reste du temps, les femmes et les hommes de lettres me disent des choses aussi douces que celles que tu me dirais, et tu sais bien que c'est là ce que je puis exprimer de plus fort et de plus gracieux. Si cette ville était une capitale ou si, tout au moins, le climat en était beau, on s'y trouverait fort doucement, mais c'est un climat plus rude que celui de Genève, parce qu'il n'y a point d'intervalles et que la neige et le froid y sont continuels. Il en résulte que je n'ai pas osé faire sortir ma fille parce qu'elle est un peu enrhumée. Une autre raison s'y est opposée aussi ; elle a pris le plus bénignement du monde une maladie très salutaire, la petite vérole volante, et cette purgation naturelle, qui lui fera beaucoup de bien, demande à être ménagée. Je te répète encore, cette petite est un ange d'esprit et de grâces ; je l'aime follement, car il vaudrait mieux peut-être traiter sa santé avec moins de soins. Malgré tout cela, cher ami, et surtout malgré ta lettre qui a tant d'empire sur mon cœur, je crois

que j'irai à Berlin. Si près de cette ville, il serait presque fâcheux de ne pas la voir, certaine que je suis de n'y revenir de ma vie. Auguste fait des progrès dans l'allemand ; encore trois mois de séjour en Allemagne, et il le saura pour sa vie. Si je n'allais pas à Berlin, on dirait que j'y crains quelques dégoûts, et, si les renseignemens que j'attends me parviennent, je suis sûre d'y avoir du succès. Il faudrait rester ici jusqu'au printemps, car le chemin est beaucoup plus mauvais pour retourner à Francfort que pour aller jusqu'à Berlin. Ce n'est pas s'éloigner, c'est presque se rapprocher, car le chemin est plus praticable de Berlin par Brunswick que par ici. Je verrai le duc de Brunswick à mon retour à l'Université de Göttingue. J'aurai fait un tour complet de l'Allemagne. Il y a à Berlin des étrangers, le prince Louis-Ferdinand, tout ce qu'il faut pour s'amuser avant la fin de mon pauvre visage. Laisse-moi lui faire faire cette petite apparition.

Benjamin aime mieux retourner seul qu'avec moi ; il a envie de passer trois mois à Paris pendant que je voyage, et ce désir est fondé en raison. Si j'arrivais à Metz au milieu de l'hiver, j'y ferais une triste mine. Si j'y arrive au mois d'avril, je serai la maîtresse de tourner mes pas vers la Suisse ou Paris, et j'ai assez l'idée de passer de quelque manière un mois à Paris et de me rendre de là en Suisse. Pour le matériel de la route, Eugène est vraiment admirable. Il n'a pas manqué un clou à ma voiture depuis Paris. Ainsi, cher ange, il ne faut pas être inquiet pour ta grosse fille, qui est prudente jusqu'à la poltronnerie. Au reste, si tu me réponds bien vite, peut-être recevrai-je encore ta lettre ici.

On dit que l'empereur de Russie arme en Courlande pour s'unir aux Anglais dans l'expédition contre la Hollande et cette nouvelle me paraît aussi vraie. Quant aux succès de la descente,

je t'avouerai que je n'y crois pas le moins du monde ; j'ai causé ici avec un vieux Anglais qui a du sens et qui prend tout cela pour des folies. M. de Chateaubriand va venir dans le pays de Vaud. Je m'en réjouis beaucoup. Tu as deviné que j'étais occupé de Valérie ; je te prie de la lire bien vite et de m'écrire si cela me détrône. Cher ange, je te prie, ne t'inquiète plus sur mon voyage. Je l'ai surmonté, je l'espère, et mes vapeurs, car c'étaient des vapeurs, sont pour le moment dissipées. Or, tout le mal venait de la faiblesse de l'âme ; on triomphe des autres difficultés quand on voit les objets tels qu'ils sont : Écris-moi que tu dors bien la nuit et je continuerai ma route avec courage.

Ce 23.

Je vais acheminer ma petite lettre, cher ami ; monsieur mon fils s'amuse à Weimar ; la duchesse a eu l'extrême bonté de le faire venir à la Cour, ce qui ne s'est jamais fait. Elle y a un jeune prince de son âge ; ils font des parties de traîneau ensemble : enfin il est tout enchanté de l'Allemagne. Je ne crois pas qu'il arrive au dehors la moindre nouvelle de ce qui se passe ici ; cela me paraît une retraite, un grand château avec beaucoup de société et un spectacle. Quant aux hommes, il n'en est pas question. Le duc excepté, qui est aimable, je ne crois pas qu'il existe telle chose qu'un homme en Allemagne ; je rabâche là-dessus, mais c'est que c'est triste ! Si tu pouvais avoir la bonté, comme tu fais ton compte le 1 de l'an, de m'envoyer le résultat de ce que je t'ai coûté cette année. J'imagine que les Bethmann auront tiré sur Récamier, et Récamier sur Foucault, les deux cents louis que j'ai tirés sur lui ; j'en ai pris 40 ici en arrivant, qui comptent sur cette année. Adieu encore, cher ami ; de grâce, ne t'inquiète plus sur nous.

Mde Staël n'exagérait rien lorsqu'elle parlait de l'accueil qui lui avait été fait par la famille ducale de Weimar. Entre la duchesse Louise et elle se noua en effet une relation qui devait, en dépit de l'éloignement et des circonstances adverses, durer jusqu'à la fin de la vie de M de Staël. Voici comment M de Staël parle de la duchesse Louise dans l'Allemagne :

La grande-duchesse Louise est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre ; sans prétention comme sans faiblesse, elle inspire au même degré la confiance et le respect. L'héroïsme des temps chevaleresques est entré dans son âme sans lui rien ôter de la douceur de son sexe.

Et voici comment la duchesse Louise jugeait M de Staël peu de temps après l'arrivée de celle-ci à Weimar, dans une lettre qu'elle adressait en français à une amie. Après avoir parlé du chagrin que lui avait causé la mort de Herder, elle continue :

Ce qui nous égaie un peu et remet de la vivacité dans nos entretiens, c'est la présence de M de Staël, et je ne saurais nier que je suis charmée de faire la connaissance, ou plutôt de l'avoir faite, de cette femme célèbre et intéressante sous plus d'un rapport, car je crois qu'elle est unique dans son genre et qu'il n'y a pas deux personnes au monde organisées comme elle. Si cela ne vous ennuie pas que je vous en parle, j'aurai l'honneur de vous dire ce que vous savez apparemment par d'autres, mais, ne vous en déplaise, j'aime à vous répéter qu'avec un esprit supérieur et orné, elle n'a pas l'ombre de pédanterie, car elle parle à chacun de tout ce qu'on veut avec intérêt, ce qui rend sa conversation infiniment aimable et aisée. Tout ce qu'elle dit est exprimé avec une facilité, une justesse, une grâce et un naturel charmant, car ce qu'elle dit avec sensibilité, avec un sentiment profond, est tout aussi naturel

que les choses spirituelles, piquantes et scientifiques qu'elle dit un moment après. Lorsqu'elle voit un auteur, elle lui parle, sans se gêner par les autres, de ce qui l'intéresse et elle a l'air d'avoir un besoin de communiquer ses pensées et de s'instruire des siennes. Mais avec cela, elle change tout aisément la conversation la plus sérieuse avec la plus gaie et vous la voyez et l'entendez s'occuper de métaphysique et, l'instant d'après, d'une bagatelle. En un mot, je n'ai jamais vu une facilité et vélocité pareille d'idées et d'occupations, et avec cela elle paraît être bonne et compatissante, et je puis dire que jamais je ne l'ai entendue médiser (sic) de quelqu'un, car elle est trop juste et trop équitable pour le faire… Quant à l'extérieur de M de Staël, elle n'est pas du tout jolie, quoique ses yeux soient remplis de feu et de vivacité et ses manières sont aussi d'un genre particulier. M de Staël passera encore tout ce mois ici, ce dont je suis aise, car au moins il y a de la conversation pendant notre dîner.

« Weimar ne paraît pas une petite ville, mais un grand château, » disait M de Staël, et elle avait raison, car tout le mouvement de la ville se concentrait dans le château. Mais, dit l'auteur d'une Vie de la duchesse Louise à laquelle j'ai emprunté cette lettre, « les fêtes de Weimar, depuis que le jeune Goethe était devenu un conseiller aulique cérémonieux, semblaient figées dans une cristallisation glaciale. La présence et la magie du génie de M de Staël les vivifiaient. Delphine parut au bal dans des toilettes d'un goût parfait ; elle savait faire mouvoir ses pieds pour les danses aussi rapidement qu'elle savait parler. Elle jouait du piano et avait une voix étendue. Chez la duchesse régnante, souvent elle récitait les ouvrages des classiques français. »

De l'impression favorable produite par M de Staël à la cour ducale il subsiste encore d'autres témoignages, entre autres celui de Charlotte de Stein, à laquelle M. Ernest Seillière a naguère consacré ici même une si intéressante étude. La célèbre amie de Gœthe, avec lequel elle était alors brouillée, avait assisté au premier diner de cour auquel M de Staël avait été invitée. Quelques jours après, elle écrivait à son fils :

Mde Staël est admirée de tous, grands et petits, vieux et jeunes, savans et ignorans. Elle a, avec tout son esprit, quelque chose de très bienveillant, paraît fort ouverte, et a une facilité de parole pour l'expression de sa pensée que je n'ai jamais vue à personne. Tu ne pourrais manquer de t'éprendre d'elle. Son visage aussi m'est agréable, et plus on le considère, plus il plaît. Le duc s'occupe beaucoup d'elle et semble lui plaire mieux que nos autres cavaliers. Il a d'ailleurs ouvert tous les tiroirs de son intellect… Ses pieds sont aussi agiles que sa langue ; elle danse la Pericotine (?) et saute la Polonaise à la française que c'est un plaisir de la voir. Elle a laissé le vieux Reuss à moitié mort hier après la Polonaise. Aujourd'hui elle déclamera chez la duchesse Louise. Elle joue du piano et a une voix puissante, mais je ne l'ai jamais entendue… Elle a en elle un esprit multiforme. Dieu sait combien d'individualités ont péri pour la façonner à sa naissance et dans quelle foule d'êtres ces esprits devront rentrer quand ils seront mis en liberté par sa fin. Au surplus, elle me paraît ouverte, pleine de bonhomie et prompte à la confiance.

Avec la duchesse Amélie, les relations de M de Staël furent moins intimes qu'avec la duchesse Louise. Il est assez surprenant que, dans l'Allemagne, elle n'ait point parlé de cette princesse, qui fut cependant une personne de haute valeur morale et intel-

lectuelle. Tandis que les archives de Coppet contiennent de nombreuses lettres de la duchesse Louise, je n'en ai trouvé que deux de la duchesse Amélie. L'une, datée du 19 février 1804, est assez bizarre. Herder, qui était le pasteur de la Cour, et avec qui la duchesse Amélie était liée d'une étroite amitié, était mort la veille de l'arrivée de M de Staël à Weimar, c'est-à-dire le 12 décembre. Le 13 février, la duchesse Amélie ne lui en écrivait pas moins :

Vous, Madame, qui savez si bien apprécier le beau, je pense que vous ne serez pas fâchée de faire avec mon ami Herder une petite promenade qui vous conduira à sa hauteur où vous vous retrouverez vous-même. Les belles âmes se rencontrent et laissons aller les Schelling et les Fichte avec leurs sentiers tortueux.

La seconde lettre est quelque peu postérieure au séjour de M de Staël à Weimar, et répond à une lettre que celle-ci lui avait adressée de Berlin :

Nous nous trouvons bien flattés, lui écrit la duchesse Amélie, de voir que votre cœur vous parle encore pour nous et que nous pourrons nous livrer avec d'autant plus de sûreté à l'espérance de vous revoir chez nous. En mon particulier, je ne saurais vous dire combien je me trouve heureuse d'avoir la perspective de pouvoir vous répéter mille fois les tendres sentimens que je vous porte et dont je ne prétends pas cependant me faire un titre auprès de vous, puisque je les partage avec tous ceux qui vous connaissent.

Avec le duc régnant Charles-Auguste, M de Staël noua également un commerce de coquetterie intellectuelle dont la durée se prolongea après son séjour à Weimar. Les archives de Coppet contiennent un assez grand nombre de lettres de lui, adressées à M de Staël, les unes pendant son séjour à Weimar, les autres

d'une époque un peu postérieure. Dans l'une de ces lettres, il paraît un peu piqué de n'avoir pu avoir M de Staël à souper, parce que Goethe, qui l'avait eue à dîner, avait encore voulu qu'elle vint prendre le thé le soir. Plus ordinairement, il s'exprime sur le ton d'une admiration respectueuse et passionnée :

Vos bontés infinies, lui écrit-il, me pénètrent de la plus vive reconnaissance. Ce sentiment et celui que l'admiration pour les qualités rares de votre esprit et de votre cœur m'inspirent, forment ensemble la base d'un dévouement respectueux et d'un attachement que je vous ai voué, Madame, et qui durera jusqu'à la fin de ma vie.

Et dans une autre lettre :

Ayant l'honneur de vous envoyer la feuille du journal qui contient la notice du phénomène dont les Buonaparticiens tirent augure contre l'Angleterre, j'ai celui encore de vous remercier, Madame, de l'indulgente bonté avec laquelle vous voulez bien recevoir les hommages de notre respect et de notre admiration, sentiment que je partage vivement avec les habitans de Weimar. Je ne puis que désirer avec ardeur que vous daigniez, Madame, distinguer les miens du reste de la foule et me croire, très particulièrement, votre très honorable et très obéissant serviteur.

Lorsque M de Staël part pour Berlin, il lui remet, une lettre d'introduction pour la reine de Prusse.

Puisse, lui écrit-il en lui envoyant cette lettre, le souvenir des Weimariens conserver un peu d'intérêt pour vous ! Accordez-leur un peu de bienveillance, Madame ; daignez m'en faire participer spécialement en me favorisant au partage de ce bienfait.

La lettre que le duc Charles-Auguste remettait à M de Staël était ainsi conçue :

Madame, les vœux que je forme annuellement de bon cœur pour Votre Majesté à la célébration de son jour de naissance n'ont jamais approché le trône d'une façon plus brillante que cette fois-ci. M de Staël-Holstein m'a ordonné de confier à elle le soin d'exprimer à Votre Majesté la vérité du sentiment d'un très profond respect qui me pénètre et la vivacité de mes félicitations. M de Staël nous a traités, nous Weimariens, avec une indulgence charmante, pleine de grâce et mêlée avec un peu d'équité. Elle applique cette vertu-ci spécialement à l'attachement que nous lui avons voué. En vertu de cette équité, M de Staël a acquis des droits éternels sur notre reconnaissance. Je m'en acquitte en détail pour tous et pour moi au singulier en suppliant Votre Majesté de faire remarquer à M de Staël, avec cette amabilité innée que vous possédez, Madame, au plus haut degré, combien il intéresse Votre Majesté de faire la connaissance personnelle de l'auteur de Delphine.

Le succès de M de Staël auprès de la « trinité régnante » fut donc aussi complet que possible, puisque ce ne fut pas un succès d'un jour dû à l'éclat de sa conversation et à la distraction qu'elle avait apportée à la cour un peu somnolente de Weimar et puisqu'elle y contracta des amitiés qui devaient durer, au moins avec la duchesse Louise, jusqu'à la fin de sa vie. Mais ce n'était pas ce genre de succès et d'intérêt que M de Staël était venue chercher à Weimar. C'était avec l'autre trinité, la trinité Wieland, Gœthe, Schiller, qu'elle s'était proposé d'entrer en rapport. On lira, je crois, avec intérêt le jugement que, dans une lettre à M. Necker, elle porte sur ces trois grands hommes.

Ce 25 décembre.

J'ai envie de te peindre les trois hommes célèbres de Weimar. Comme il n'y a point de nouvelles ici, il vaut autant te dire cela qu'autre chose.

Wieland a 70 ans, une figure fine, de l'esprit formé à l'école voltairienne ; c'est Suard, moins l'usage du monde et la connaissance des hommes et des affaires. Il déteste le système allemand en littérature et craint de le dire de peur de se faire des ennemis dans sa vieillesse.

Schiller a un ordre d'idées sur la littérature tout à fait à lui et ne s'embarrasse de rien d'autre dans ce monde. C'est un grand homme maigre, pâle et roux, mais dans lequel on peut découvrir de la physionomie, ce qui est très rare en Allemagne. Il parle très difficilement français, mais sa pensée, et il en a, se fait toujours entendre. Son amour-propre ne consiste pas, comme celui des Français, dans l'irritabilité ni dans la vanité, mais il est entier dans ses opinions et ne met la tête à la fenêtre pour rien. Tout ce qu'il sait, il en fait de la littérature, mais jamais il ne fait le tour de la littérature par dehors ; il reste toujours concentré dans ses livres ou dans lui-même ; il résulte de cela plus d'originalité que de goût. Il m'a fait un compliment auquel j'ai été sensible ; il m'a dit que j'étais la seule personne qui réunissait les réflexions d'une âme solitaire, avec la grâce d'une femme du monde. Il est doux et bon dans son amour-propre ; rien ne le froisse, et il a d'ailleurs quelque chose de plus intellectuel que les amours-propres qui veulent des louanges instantanées.

Gœthe me gâte beaucoup l'idéal de Werther. C'est un gros homme sans physionomie, qui veut être un peu homme du

monde, ce qui ne vaut rien à demi, et qui n'a rien de sensible ni dans le regard, ni dans la tournure d'esprit, ni dans les habitudes ; mais c'est du reste un homme très fort dans l'ordre de pensées littéraires et métaphysiques qui l'occupent. Certainement je tirerai parti de ce voyage, mais j'ai envie d'être fat et de dire que moi seule j'en pouvais tirer parti comme je le fais, car il faut aller trouver ces hommes sur leur terrain, et toi-même tu les trouverais bien étranges dans tout autre domaine ; mais je réussis parfaitement avec eux, et j'acquiers des idées nouvelles en les écoutant. Le duc est un homme d'esprit à la française, une politesse noble et délicate, assez de gaîté dans l'esprit, de la bonté et de la simplicité ; s'il était roi, il serait sûrement fort loué. C'est un gouvernement très paternel et qui donne tout, de la liberté aux sujets, de la dignité, du caractère, de l'intérêt aux affaires politiques. Ces trois hommes et surtout les deux derniers ne lisent pas une gazette. C'est le coin du monde, je crois, où il y a le plus d'idées abstraites et le moins d'idées positives ; c'est assez doux pour un temps.

On peut penser avec quelle curiosité ardente j'ai fouillé dans les archives de Coppet pour rechercher s'il y existait quelques vestiges des relations de M de Staël avec les trois hommes sur lesquels elle portait ce jugement si juste et si fin. Malheureusement, cette curiosité a été déçue.

De Wieland il n'y a rien à Coppet. M de Staël fut cependant pendant son séjour a Weimar en correspondance avec lui. Elle lui écrivait des petits billets, courts, mais coquets dont les originaux ont été conservés à Weimardans les Archives Gœthe et Schiller. Un jour que Wieland était sans doute souffrant, elle lui écrit :

Je vous parlerai si doucement et si communément que j'espère ne pas vous fatiguer et je ne puis pas avoir une autre raison pour me refuser le plaisir de vous voir. Cependant, si vous aimiez mieux que ce fût ou demain ou après-demain, je suis également libre ces jours-là et je laisserai guider mon impatience par votre santé. Si vous ne voulez pas après-dîner, écrivez sur un petit papier le jour, et voilà tout. Permettez-moi de vous écrire que je vous aime.

Un autre jour, elle lui écrivait :

Le monde de Weimar est tout à fait selon la philosophie de Schelling. C'est le repos ou plutôt le sommeil de l'idéal dans le réel. Mais ce qui vit à jamais, c'est ma tendre amitié pour vous.

Voici enfin le dernier billet qu'à la veille de son départ elle adressait à celui que, dans une autre lettre, elle appelait « le bon et aimable Fénelon de la philosophie. »

Je ne puis me résoudre à vous dire adieu. J'espère cependant vous revoir l'année prochaine, mais la vie est si incertaine dans ce temps que le cœur se serre en embrassant une si rare personne que vous. Le monde n'en produira plus de semblable, et je suis solitaire dans ma génération, tandis que mon cœur a toujours appartenu à la vôtre. Je vous ai trouvé plus jeune que jamais par la pensée et il me semble que vous n'oubliez que le terrestre. Daignez cependant donner une place dans votre souvenir à mon admiration pour vous et pensez à moi et à mon père, sur cette terre et dans le ciel.

Soit que Wieland ne maniât pas facilement la plume en français, soit que M de Staël n'eût pas cru devoir les conserver, il n'y a

point dans les archives de Coppet de réponses à ces aimables billets.

Il n'y a rien non plus de la main de Goethe. Les quelques lettres qui lui ont été adressées par M de Staël ont été publiées dans le Goethe Jahrbuch. Ce sont généralement de courts billets où l'expression de son admiration littéraire alterne avec de fréquentes invitations à venir dîner ou souper avec elle et Schiller.

Dès le lendemain de son arrivée à Weimar, elle lui avait écrit pour lui proposer d'aller passer quelques jours à Iéna pour le voir. « Il ne me faut pas moins de temps, lui disait-elle, pour vous exprimer mon admiration et pour recueillir quelques-unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie. » Gœthe acceptait d'abord et il la remerciait dans un billet un peu lourd dont le brouillon a été conservé :

Voilà, Madame, une des contradictions les plus frappantes. Vous vous trouvez à Weimar, et je ne vole pas vous porter les assurances d'un parfait dévouement. Cependant je ne me plaindrai pas ni des affaires momentanément compliquées ni des indispositions physiques qui me retiennent ici. Ces accidens me sont chers, car ils me procurent un bonheur que je n'aurais jamais osé souhaiter. Vous vous approchez de l'hermite, qui fera son possible pour écarter ce qui pourrait l'empêcher de se vouer entièrement à la bienvenue. Vous éclairerez ces jours tristes et les soirées infinies passeront comme des momens.

Aussi lui faisait-il préparer un petit logis dans son voisinage. Pour le mettre à l'aise, M de Staël lui répondait :

… Je suis la personne du monde la plus indifférente à tout le matériel de la vie et j'y penserai encore moins que de coutume

quand je serai avec vous. Je vous dis cela pour que vous n'imaginiez pas de me recevoir comme une dame de Paris, mais comme la femme du monde qui a le plus pleuré à Werther et au Comte d'Egmont. Si vous ne revenez pas avec moi lundi, je vous préviens que je serai un peu blessée. On prétend ici qu'il n'est pas bien à moi d'aller vous chercher et peu galant à vous de ne pas venir me voir. Moi, je consens avec plaisir à ce premier hommage que mon esprit et mon cœur vous rendent avec tant d'abandon, mais, si je ne vous ramenais pas dans ma voiture, je sais d'avance que cela me ferait beaucoup de peine. Voilà une lettre écrite comme si je vous avais vu toute ma vie, mais ne vous ai-je pas lu toute ma vie ? Mais votre Werther n'est-il pas l'ouvrage que j'ai relu cent fois et qui s'est uni à toutes mes impressions ?

Goethe se ravisait cependant et prenait son parti de rentrer à Weimar. À partir de ce moment, les courts billets de M de Staël ne sont plus que des invitations ou des réponses à des invitations, relevées cependant par des mots gracieux ou d'innocentes coquetteries. C'est ainsi que, l'invitant à dîner avec Schiller, elle termine ainsi sa lettre : « Dites oui, c'est un très joli mot. » Un autre billet, très court, se termine par ce vers :

BAJAZET, ÉCOUTEZ, JE SENS QUE JE VOUS AIME.

Le 1 janvier 1804, elle lui écrit :

Schiller vous a-t-il dit que je vous boudais ? Je vous dis ce compliment de nouvelle année. Si je m'établissais ici, vous feriez bien de me traiter comme tout le monde ; mais, pour quinze jours, n'auriez-vous pas dû me les donner sans chicanes ? Venez demain matin me voir ; je serai seule pour me fâcher sans té-

moin. Ne faut-il pas que j'avoue que je suis jalouse d'un professeur, nouveau genre de jalousie dont j'étudierai les sentimens.

Au commencement d'une autre lettre insignifiante de trois lignes, elle l'appelle : my dear sir, et termine ainsi : « Que dites-vous de : my dear sir. Il n'y a qu'en anglais qu'on a cette première nuance d'une timide amitié. » Sans doute Gœthe avait goûté la formule, car à quelques jours de là, elle l'employait de nouveau et lui écrivait :

Merci, my dear sir, et, dans l'empirisme ou dans l'absolu, aimez-moi un peu ; moi, je vous aime de tout mon cœur, de tout mon caractère et de tout mon talent si j'en ai.

Mde Staël fait sans doute allusion dans ce billet à une conversation qui s'était tenue chez elle à un souper auquel assistait sans doute Schiller, car à ce dernier elle écrivait également :

Gœthe s'est engagé à venir vendredi chez moi à sept heures pour y souper si vous vouliez honorer de votre présence ce souper tout à fait intime. Ne me refusez pas, vous qui êtes aussi simple dans vos manières qu'illustre par votre génie. Il n'y aura que Goethe, vous, Benjamin Constant et moi. Vous viendrez sans toilette, n'est-ce pas ? et vous rendrez heureux tous mes moi, l'empirique, l'absolu, etc..

Les archives de Coppet ne contiennent malheureusement non plus aucune lettre de Schiller, qui parlait mal le français et probablement ne l'écrivait pas du tout, mais elles contiennent six lettres de Charlotte Schiller, sa femme. De même les Archives Gœthe et Schiller de Weimar contiennent vingt lettres de M de Staël à Charlotte Schiller. C'est à travers cette femme modeste, qui fut pour Schiller une compagne dévouée, que M de Staël fait

passer ses avances, ses invitations et ses hommages à l'auteur de Guillaume Tell. Charlotte Schiller savait très bien le français et servait d'interprète entre eux.

Voulez-vous dire à Schiller, lui écrit M de Staël, que je viens de relire l'Épouse de Messine et que je suis dans l'admiration de la beauté des vers et des idées. S'il est bien et qu'il n'aitirien à faire demain, il devrait venir me voir à cinq heures… Il me semble dur de passer plusieurs jours sans vous voir tous les deux. Je puise du bonheur dans votre âme et des pensées nouvelles dans le génie de votre illustre époux.

Dans une autre lettre, elle lui dit :

J'ai bien disputé hier ? n'est-ce pas ? Que je me désole de ne pas parler la même langue que Schiller, mais vous êtes un aimable interprète entre nous !

Un autre jour encore :

J'ai trouvé en rentrant chez moi hier, Madame, une aimable lettre de vous. C'était le doux accueil d'un ami en revenant à la maison. J'espère que vous et Schiller vous dînez chez moi aujourd'hui. Je serais trop triste de rester si longtemps sans vous voir ; le jour de mon départ s'approche, mais sûrement je reviendrai.

Àces aimables billets Charlotte Schiller répond sur un ton affectueux qu'il n'y a point lieu de mettre sur le compte de la politesse. Elle semble en effet s'être prise d'un goût véritable pour M de Staël. Excusant une de ses amies dont M de Staël avait désiré faire la connaissance et qui, étant dans le chagrin, s'était refusée à la visite, elle ajoute :

Pour moi, je trouve qu'elle a tort ; comme je vous connais, Madame, j'ai le sentiment dans mon cœur que votre esprit, votre bonté seraient bien propres à me réconcilier avec le sort et je pourrais oublier dans votre personne mes chagrins.

Soyez persuadée, Madame, que nous vous aimons tendrement et que nous sentons toutes vos perfections avec admiration. Schiller pense comme moi en ce qui vous regarde. — Votre Charlotte Schiller.

Un autre jour encore elle lui écrit :

Je crains bien que Schiller ne puisse pas sortir de sitôt et que la Duchesse n'aimera pas d'attendre longtemps, car, quand on peut vous admirer et voir cette belle sensibilité de votre âme et entendre les sentimens peints par vous, c'est bien un plaisir qu'on ne peut pas goûter trop ni trop tôt se procurer… Je suis bien aise que vous m'aimez un peu pour moi-même. C'est tout ce que je désirais ; je vous rends bien tous les sentimens de votre cœur pour moi avec reconnaissance et je m'en fais gloire d'oser vous dire combien je vous admire et vous aime.

Cependant le départ de M de Staël approchait et Charlotte Schiller lui témoignait en ces termes son regret :

Je me flatte bien que vous me conserverez une place dans votre amitié. Cette pensée est même nécessaire à mon cœur pour vous voir partir tranquillement. Je vous en supplie, laissez-moi l'espérance de vous revoir et ne changez pas de résolution… Adieu, Madame ; permettez-moi de vous dire combien je vous aime.

Schiller, qui était déjà malade à cette époque, devait mourir l'année qui suivit le séjour de M de Staël à Weimar, c'est-à-dire en 1805. M. Necker était mort l'année précédente. La dernière trace qui subsiste des relations entre Charlotte Schiller et M de Staël est la lettre suivante que cette dernière adressait à Charlotte Schiller, peu de temps après la mort de Schiller.

Je suis bien touchée de votre billet, my dear Madame ; croyez que j'ai été plus émue pour vous que je n'osais l'exprimer de peur de vous faire du mal. Donnez-moi de vos nouvelles, aimez-moi ; je vous reverrai, je l'espère, et vos enfans et vous et le noble souvenir qui vous entoure s'unit à mes plus chères pensées. Peut-être mon père est-il avec Schiller ? Dear Madame, je vous serre contre mon cœur.

Je reprends la suite des lettres adressées par M de Staël à M. Necker :

Je reçois une lettre de toi, cher ami, qui m'annonce que tu as bien dormi, c'est la plus douce de toutes les lettres. Écris-moi, je te prie, directement ici, le détour par Francfort est trop long. Je crains tes réponses à de mauvaises lettres de moi, mais tu me connais, tu m'épargneras ma punition. Ma fille est très bien, Dieu merci ! Je rouvre ma lettre pour te prier de m'envoyer une lettre pour M. de Hardenberg chez MM. Schickler banquiers à Berlin. Ce sont eux qui ont succédé à MM. Dohm et Spiegel, pour qui tu m'as donné une lettre de crédit de 500 louis dont je ferai usage quand celle de la même somme, que m'avait donnée M. Récamier sera usée. J'espère que mes six mois de voyage, tout compris, n'excéderont pas ces deux sommes, et je t'assure que pour cela, avec Bosse, il faut de l'économie. Il y a ici une lettre de Russie qui dit que l'on recrute, mais que ce n'est pas un armement sérieux ;

je suis bien portée à le croire ; l'Europe est plus que pacifique ; plus on la voit, plus on le croit. L'Hanovreest traité cependant de la manière la plus cruelle ; il arrive sans cesse des Hanovriens ici, qui sont vraiment dépouillés. La confiance dans la descente paraît très diminuée dans l'armée française. Adieu, cher ange, n'oublie pas M. de Hardenberg. Je dis à Auguste de t'écrire sa vie à la ville et à la Cour. Je joins quelques paroles à ce barbouillage d'Albertine, mon cher ami : la copie de la lettre où tu as nommé M d'Erlach. Elle m'a fait la même impression qu'à toi mais j'aime pourtant qu'il l'ait écrite. Il ne faut pas oublier qu'il est prince et c'est une chose remarquable que le caractère de ce genre ; il n'y a pas d'individualité qui puisse triompher du caractère de l'espèce, mais nous causerons de tout cela avec le beau soleil quand il reviendra. Benjamin a été présenté hier à la Cour et tout s'est bien passé ; il reste ici quinze jours et moi je pars pour Berlin le 1 de février. Il me paraît certain que la Russie est mal avec la France. Le successeur de M. de Woronzoff a le même sentiment que son prédécesseur ; la Russie a fait de vaines tentatives sur la Prusse pour ébranler sa neutralité. Elle veut l'Hanovre et la France le promet, tandis que l'Angleterre le refuse. La Russie se retourne vers l'Autriche et l'on dit avec plus de succès, mais tout cela est bien vague. Le prince Constantin est vivement pour la guerre et on lui dit une sorte de crédit sur l'Empereur. Le chef réel de la Prusse c'est un M. Lombard tout au Premier Consul. Il est positif que M. de la Rochefoucauld a forcé l'Électeur de Saxe à défendre Delphine. On croyait en France que tout le succès en Allemagne dépendait de la foire de Leipzig, mais je puis te dire avec vérité que le succès de ce livre me confond ici. Wieland a dit à Benjamin que j'étais l'être dont le génie, par écrit et en parlant, l'avait le plus frappé en sa vie. Il faut bien que je te confie cela, moi qui t'ai

tant accablé de mes disgrâces. Adieu, mon ange ; quand il m'arrive du plaisir je t'en crois et je t'en sens la source.

Weimar, ce 2 février.

Il m'en coûte de partir pour Berlin, cher ami, sans savoir que ton rhume est passé et j'espère, avant quinze jours que je reste encor ici, avoir le temps d'apprendre que tu es guéri. As-tu l'admirable saison dont nous jouissons ici ; on n'a jamais vu rien de semblable, c'est un hiver d'Italie pour la douceur et la beauté. Albertine se porte à merveille, et, Dieu merci, sa force semble augmenter chaque jour. Si tu m'écrivais que tu ne tousses plus, nos vies physiques iraient tolérablement bien. J'ai fixé invariablement le jour de mon départ au 21 de ce mois et je serai ainsi à Berlin le 1 de mars, Benjamin me quittera le 25 février à Leipzig et il t'écrira de Francfort. Mon projet est de passer deux mois ou deux mois et demi à Berlin et de revenir ensuite par Weimar. Je m'y suis si bien trouvée que, si je crois sage d'envoyer mon fils un mois à l'avance à Paris, c'est d'ici que je l'enverrai ; mais, si je passe encor l'été loin de toi, ne pourrais-tu pas établir Albert à Coppet avec un homme de mérite provisoire ; j'ai peur qu'une pension prolongée ne lui vaille rien, mais où est cet homme de mérite ? Je cherche ici et je n'ai rien trouvé. Ah le pauvre Gerlach ! quelle perte et comme nous étions loin de sentir tout ce qu'il valait.

Je continue à trouver ici de l'intérêt dans les idées philosophiques et littéraires. C'est un monde de pensées tout à fait nouveau pour moi et le sérieux qu'on met à ce qui tient aux livres me fait illusion à moi-même sur la puissance qui les écrase. J'ai un projet de livre sur l'Allemagne qui aura je crois de l'intérêt ; je le grossis tous les jours de notes, et hier j'ai fait un nouveau plan de

roman tout à fait remarquable. Singulier peuple que ces Allemands qui le plus paisiblement du monde ont une imagination tout à fait romanesque. Ils ne sont pas sensibles comme les Français ; point de sensations comme les Italiens, mais ils se créent un monde idéal dans lequel ils ont des conceptions tout à fait nouvelles, et la route pour y arriver m'est inconnue. L'homme le plus supérieur d'ici, sans aucun doute, c'est Werther Goethe, mais il a un amour-propre d'une nature aussi bizarre que son imagination. Il se croit inspiré d'une manière surnaturelle. Il est spiritualiste, et à la tête d'une nouvelle philosophie dont c'est l'idée ; il croit donc que le monde idéal et réel n'est qu'une pensée qui est Dieu, et il se croit plus près de cette pensée qu'aucun être vivant, de manière qu'il est impossible de savoir en conversation si l'on ne heurte pas sans y songer sa religion de lui-même. Il m'attache cependant par l'étonnante analyse de son esprit dans les sujets les plus subtils, et l'inattendu de son imagination dans une foule de petites productions, que tu ne connais pas et dont je t'ai envoyé une petite, il y a deux courriers, je crois.

Je t'envoye aussi une lettre de la duchesse régnante, non qu'elle soit bien signifiante, mais c'est beaucoup pour elle, parce que ses manières sont très froides.

3 février.

Au milieu de mes discours, je reçois de ta bonté parfaite une consultation sur mes yeux ; je les ai guéris avec du thé, ce qui est à peu près la même chose que le conseil de M. Buttini et je n'y pensais plus quand ta lettre est arrivée ; je suis encore tout à fait en état de dominer la nature physique. — Cette seconde lettre de toi est du 22 et la précédente est du 20, et je les ai reçues toutes les deux à 24 heures de distance.

Je crois que la dernière a passé par la France. J'ai vu un homme qui arrivait de Berlin ; il m'a dit qu'on m'y attendait avec une grande bienveillance ; on dit aussi que la Russie et la Prusse s'entendent assez bien et que M. de Haugwitz n'est plus pour la France, mais seulement Lombard. Tu vois que mes nouvelles sont vraies ; il me semble que tout annonce que la descente est renvoyée.

Je pars invariablement le mardi 21 février, je reste quatre jours à Leipzig et je suis le 1 de mars à Berlin ; voilà ma marche lunaire. Ta lettre où tu m'assures que ton rhume est diminué me redonne des forces pour ces derniers pas éloignés qui seront bientôt suivis d'un retour.

Écris toujours ici. Adieu, adieu.

Weimar, ce 10 février 1804.

J'ai reçu hier une lettre de toi, cher ange, qui m'est arrivée comme à l'ordinaire très exactement, mais je ne sais s'il en sera de même quand je serai à Berlin. On dit que les lettres retardent dans les sables. Je ne veux pas te dire qu'il m'en coûte d'aller à Berlin parce que tu me répondrais : Qu'est-ce qui vous y force ? mais, en vérité, je puis presque dire qu'on est contraint à accomplir un projet si avancé quand on vous prêterait des motifs fâcheux si vous ne l'accomplissiez pas. De plus, je suis entrée dans cette littérature allemande, dans cette philosophie, et je voudrais en avoir une idée complète ; enfin on ne compterait pas assez comme succès et je crois que j'en aurai à Berlin. Il n'y a qui m'inquiète que ma conduite envers M. Jackson que je connais, que j'aime comme individu et qui est ministre d'Angleterre. Je t'ai écrit, je crois, que j'avais consulté sur cela à Paris, j'attends la ré-

ponse avant mon départ. À propos des Anglais, il faut pourtant que je te dise que, le printemps une fois arrivé, il me semble tout à fait impossible qu'ils se croient liés à rester chez eux. Ce n'est pas un poste que les trois royaumes, et du moins pendant l'été il est permis de le quitter.

Je pense à faire passer mon fils par Genève en l'envoyant à Paris. Que dis-tu de cette idée ? Comme il passera encore un an à Paris, je serais fâchée qu'il fût tout ce temps sans t'avoir revu. Quant à moi, s'il n'y a pas de paix, je n'espère pas Paris pour moi l'hiver prochain, et dans ce cas je m'arrangerai pour revenir en Suisse ; au mois de septembre, il y aura juste un an que j'en serai partie ; c'est bien long.

Hier, chez miss Émilie Gore, une Anglaise honorable de ce pays, j'ai trouvé ton livre sur les Opinions religieuses ; je l'ai ouvert et j'en ai lu quelques pages qui ont fait fondre en larmes tout ce monde. Tu me ferais plaisir si tu envoyais ici un exemplaire du Divorceà la duchesse régnante et trois autres à mon adresse, que je placerai bien ; mais tu mettras sur celui de la duchesse régnante : « de la part de M. Necker. » Elle y sera sensible et personne n'en est plus digne.

Le même jour, au soir, je lisais avec Benjamin dans un poème de Voss, Louise (tu ne connais ni Voss ni Louise, mais tu m'en croiras si je te dis qu'il y a des trésors cachés dans tout cela), je lisais donc la prière religieuse d'un père en mariant sa fille, et il y a eu des paroles qui m'ont fait une telle impression que je ne puis te l'écrire sans me retrouver émue. — Il y a trop d'attendrissement dans mes relations avec toi ; il y en a trop dans le temps qui s'avance pour nous tous, et s'il faut vivre, il faut se roidir le cœur. Pour commencer donc, je te dirai que M d'Or… est une sotte de

trouver Valérie un bon roman ; l'auteur de Werther qu'elle copie n'en peut supporter une ligne, et il fait un extrait de Delphine que je traduirai cette fois pour toi parce que cela en vaudra la peine.

Dans le bulletin à la main dont je t'ai parlé, il y a que l'intérieur des Tuileries est rempli de soupçons et de craintes, que Masséna est brouillé, que la descente aura lieu, etc. ; mais tout cela passe par Londres avant d'arriver en Allemagne,

Adieu, cher ange, pense, je te prie, au moyen d'emmener Albert à Coppet ; je voudrais qu'il ne fût pas toujours à la pension,

Adieu encore, mon ange ; que Dieu me protège en toi.

Weimar, ce 20 février.

Je ne ferai pas partir cette lettre, mon ange, sans avoir reçu des nouvelles de toi qui me calment. L'état où je suis depuis ce matin est complètement insensé, je le sais. Je me dis depuis ce matin que tu es sujet à la fièvre, que tu as du rhume, qu'un accès de fièvre est naturel dans cet état. Mais tu ne m'as pas écrit, toi qui as tant de soins pour moi. Malheureux cœur ! Je suis à deux cents lieues de toi ; la lettre de M Geffroy est du 7 février, il y a treize jours. Ah ! mon Dieu, quelle entreprise j'ai faite ! Mon ami, je t'en conjure, ne sois pas malade ; trouve de la force dans l'idée de mon désespoir ; si nous devons mourir, mourons ensemble, dans quelques années, quand mon cœur y sera préparé, mais jamais, jamais il ne l'a été moins qu'à présent. Mon cœur était oppressé de larmes tout le jour ; il n'y a pas un mot qui ne renouvellât le sentiment que j'éprouvais ; tout mon être n'est-il pas empreint de toi ? formé par toi ? Quand je reçois un billet, je pense à te l'envoyer ; quand je fais des vers, je veux que tu les voies ; quand j'acquiers ici des nouvelles, je pense au plaisir de te les

rapporter, d'en causer avec toi, de me disputer, de me raccommoder. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, et ne plus te revoir est possible, et cependant on vit et hier j'étais gaie ; je formais des projets ; j'avais oublié que les tourmens les plus affreux sont toujours là prêts à vous saisir. Puissances du ciel, ne viendrez-vous pas à mon secours ? Et toi qui es un ange, ne demanderas-tu pas tous les jours à Dieu de vivre pour ta misérable fille qui a des torts, des folies, je ne sais quoi dans la tête, mais qui t'adore et qui aimerait mieux la roue qu'une mauvaise nouvelle de toi. J'attends ici que je sois rassurée, car, si je ne l'étais pas, je partirais pour Genève, et quel voyage, grand Dieu ! avec une telle inquiétude ! mais pourquoi s'y livrer au point où je le fais ? C'est parce que tu ne m'as pas écrit ; il m'a semblé que la divinité se taisait pour moi. Ces lettres de toi, c'est ma bénédiction divine qui m'arrive deux fois par semaine. Il me semble que ce voyage d'Allemagne me plaisait assez, que mon fils y gagnait, que je faisais des provisions pour l'avenir, que je me calmais sur l'injustice de la France en voyant un public si favorable ailleurs. Était-ce donc un crime que ce projet, que son accomplissement ? Si tu le pensais, pourquoi me le laisser faire ? Est-ce qu'il a attiré la malédiction de Dieu, de ma mère sur moi ? Je suis folle, mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Cette écriture de M Geffroy sans la tienne, n'est-ce pas ainsi que le coup de poignard arriverait ? Cher ami, ne te trouble pas de cette lettre ; si tu es bien, je le saurai quand tu la recevras et j'aurai autant de joie qu'il y a là de douleur. Dis-toi bien que, si tu vis, je puis tout supporter, mais tu t'es fait tant aimer, mais tu as écrit, dit, fait, tant de choses dont le souvenir brise le cœur qu'il n'y a pas moyen de supporter le mal que cela fait. Tâche de me fortifier, tâche de devenir moins aimable, arrache-moi l'excès de tendresse que j'ai pour toi. C'est un poison

que cette tendresse ; elle me cause mille fois plus de douleur qu'elle ne peut me faire de bien. Mais si tu es guéri quand cette lettre t'arrivera, mon père, mon ange, mon enfant, jouis du degré de bonheur que j'aurai ; depuis dix ans je n'aurai pas éprouvé une telle joie. Adieu.

Je ne sais pas pourquoi je ne t'enverrais pas cette lettre telle qu'elle est ; j'ai écrit ce matin à M Geffroy ; il me semble qu'à force d'écrire, j'ai plus tôt une réponse.

Weimar, ce 23 février.

Ah ! cher ami, j'ai ta lettre, j'ai deux lettres de toi ; ce que j'avais souffert depuis lundi était si cruel que je me suis trouvée mal en recevant ces lettres que j'avais obtenues à onze heures du soir parce que le bon directeur de la poste avait veillé pour moi. Je comprends que ta fièvre a été cause que, le mardi matin, tu n'as pas envoyé ta lettre et la privation de cette lettre et l'écriture de M Geffroy, tout cela m'a bouleversée à un degré qui menaçait ma tête et j'ai senti positivement que je mourrais dans les convulsions les plus douloureuses si j'étais inquiète de toi, loin de toi. — Il faut donc que je te demande deux choses : l'une de m'écrire si tu ne te sentais pas parfaitement bien, à l'instant même où ta parfaite sagacité qui s'applique à tout te ferait connaître que ta santé a souffert un changement quelconque. Après un mois passé à Berlin, je n'ai plus de raison politique pour rester en Allemagne. Je m'y plais assez, j'y gagne assez de nouvelles idées pour moi et de nouvelles connaissances pour mon fils, pour être bien aise d'y passer encore trois mois. Mais cette fantaisie comparée à ma vie, à plus que ma vie, à un supplice comme la terre n'en fournit pas, ce serait en toi la plus bizarre combinaison, la plus fausse délicatesse. Enfin je n'ai pas de termes pour cela. Il faut qu'il y ait

quelque chose entre ton cœur et le mien qui te dise ce que je sens. Je sais que tu m'aimes ; je sais que tu es beaucoup moins susceptible de distraction que moi, mais je crois pouvoir te dire avec vérité que tu n'as pas passé trois jours en ta vie comme les trois jours que je viens de passer. Il faut voir la véhémence de mon caractère ; il faut voir mes défauts pour souffrir comme je souffre, car tu n'as pas mes défauts, tu n'as aucun reproche à te faire, tu n'as pas des serpens dans le cœur ; je te dis tout cela pour appeler tous les scrupules de ta conscience sur ta santé et sur ce que tu m'en écris. Certainement, tu n'es pas un homme qui fût bien aise d'entraîner après soi sa famille, et j'ai la plus complète assurance que je mourrais, si tu étais sérieusement malade loin de moi. Je disais à Benjamin, dans ces trois jours, que j'avais l'imagination la plus vagabonde et le cœur le plus concentré, et il me disait aussi que mon besoin de distractions était en contraste avec ma nature sensible ; cela est vrai, mais comme cela est ainsi, c'est à ta bonté divine à me protéger. Laisse-moi courir si tu te sens à merveille ; rappelle-moi à l'instant où tu douterais de ta force. Ce n'est pas tout encore ; j'écris à mon cousin pour lui demander de m'envoyer un courrier à Berlin, si tu étais jamais vraiment malade ; un courrier irait en huit jours de Berlin à Genève. Ce moyen-ci, j'espère qu'il ne sera jamais employé, mais il me faut pourtant la certitude qu'on y aurait recours. Folie ou non, il y a des choses impérieuses dans notre nature auxquelles il faut céder. Tu aurais été content du bon Auguste, si tu avais vu son émotion. Tu aurais été aussi content de la petite qui se mettait à genoux devant moi et me promettait de bonnes nouvelles avec une petite dignité d'oracle que je respectais alors et qui me fait rire à présent. Mes gens d'eux-mêmes couraient les rues de Weimar pour voir arriver le courrier ; enfin tu inspires a chacun ce

que chacun est capable de sentir. Au reste, j'ai fait vœu, pendant ces trois jours, de ne me dire malheureuse que pour la santé de ce que j'aime. Nous verrons si j'en aurai le courage, je l'espère.

Àtout hasard je t'envoie la proclamation de Dessalines à Saint-Domingue ; elle est bien remarquable. J'ai fait parvenir un mot à l'infortuné de Traz dont tu me parles et j'en ai écrit directement à Mathieu. Le préfet a promis de s'en occuper ; il le lui doit en effet, certes, il le lui doit. Malheureux homme ! et son père ! Tu ne serais pas ce père, mais en vérité aussi j'ai quelque chose de digne de toi, c'est tout ce que j'ai de passion pour toi. Tu sais que Benjamin va à Genève et qu'il te prie de ne pas le dire. Je suis charmée de cette résolution ; n'écris point avant de l'avoir vu ? Je trouve que le considérant du budget n'annonce pas la paix continentale ; on n'y croit pas non plus ici, parce qu'il est certain que la Russie a une armée dont tous les généraux sont déjà nommés. J'ai bien fait de choisir ce moment pour aller en Allemagne. J'attends encore deux courriers de Suisse pour partir ; mon âme est encore trop ébranlée. Des lettres de Berlin me donnant presque la certitude d'une réception très flatteuse, c'est toujours bon à constater. Tu as bien raison de dire que Weimar m'aura été utile ; il s'est répandu de là une vive bienveillance pour moi ; on ne peut pas comparer la bienveillance de ce pays à celle d'aucun autre, parce que ce sont des gens qui n'ont jamais connu le dédain. Ils s'indignent, ils haïssent, mais la médiocrité n'y déprécie jamais la supériorité ; nous parlerons de tout cela ; j'ai vraiment beaucoup à parler philosophie, littérature, caractère national, je t'amuserai, j'en suis sûre et, si je puis, je lutterai contre l'idée de l'exil ; c'est ton affaire à toi de me trouver le meilleur moyen de m'en tirer, et tu m'en tireras par une lettre à propos, n'est-ce pas, mon ange ? Mais que, dans chacune de tes lettres, il y ait une page sur ta san-

té, je te conjure de ne pas faire sur cela la mijaurée ; pardonne l'impertinente expression, mais je ne te dirai pas un mot sur les chemins, mais je ne ferai pas regarder à ma voiture si tu manques à ces détails que j'implore. Adieu.

Weimar, ce 29 février 1804.

Je pars demain pour Berlin, cher ami, et je mettrai les dernières lignes à cette lettre en montant en voiture. Ne t'inquiète pas si les courriers manquent pendant quinze jours ; il faudra ce tems pour rétablir la régularité de la correspondance. Je remettrai une lettre pour toi à Benjamin, et mon fils t'écrira de Leipzig et moi de la poste après ma séparation de Benjamin. Je ne me mets en route qu'après avoir reçu une lettre de toi. J'ai conservé de ma dernière épreuve un ébranlement qui m'est pénible. Mille faux bruits se répandent sur la France ; mande-moi, je te prie, ce que tu sais de Moreau et ce qu'on croit qui lui arrivera ; je l'ai connu et sa pensée me touche.

1 mars à 8 heures du matin.

Voilà ta lettre qui m'arrive, cher ange, et je pars avec une sorte de tranquillité ; ma plus grande est l'idée que Benjamin va vers toi. Tu as bien raison de dire que je quitte ma famille en quittant Weimar ; hier tout le monde pleurait en me quittant ; il y a quelque chose de bien aimable dans l'attachement qu'ils me témoignent tous. Je pars chargée de lettres comme le courrier de la malle ; j'en ai vingt-cinq, et de plus, la duchesse régnante, qui est pour moi comme une mère, a écrit aux quatre coins de l'Allemagne sur moi. Je te prie instament de lui envoyer le Divorce et les deux derniers volumes des Mélanges, et d'envoyer la même chose à M la Baronne de Gœckhausen, dame d'honneur de la du-

chesse Amélie, douairière. Mais sur l'envoi à la Duchesse régnante de Saxe-Weimar, il faudrait mettre un petit mot de ta part ; c'est une personne digne de cela et qui y sera bien sensible. As-tu eu la bonté aussi, cher ange, de te rappeler que tu m'as donné une lettre de crédit sur Berlin payable en Hollande ; je vais commencer à en faire usage. L'habitude de la dépense est mille écus ; il n'y a que le voyage par-delà. Nous avons donné trente louis à la Cour ici pour la voiture dont je m'étais servie deux mois et demi, et pour la maison qu'on est habitué de payer. J'ai acheté aussi des robes pour être présentée à Berlin ; j'ai payé la pension de mon fils, tout cela a grossi ma dépense et mon mandat est de deux cents louis pour l'ensemble de tout cela et le voyage à Berlin ; mais, pour le compte même de M Geoffroy, je suis chargée de tout à présent, hors d'Albert, ce qui fait que j'espère au moins que cette année ne passera pas l'autre. Je calcule que je resterai à Berlin jusqu'aux revues qui sont le 21 mai ; le Duc d'ici y vient vers ce tems et ce séjour est raisonnable et naturel. — Je me rappelle bien en effet qu'il y avait un mauvais mot dans ma lettre à mon oncle, il n'y en aura plus jamais. Le mot du Consul sur les romans n'a aucun rapport avec Delphine : il confond Genève et le pays de Vaud et il m'a dit autrefois que Thull (?) de Lausanne l'avait assuré que toutes les dames de Lausanne faisaient des romans ; quand il veut être obligeant, la langue lui tourne. Il y a un livre ici sur le Consulat assez raisonnable, qui contient une grande analyse de ton dernier ouvrage dans les termes les plus vivement flatteurs ; il dit que cet ouvrage a occasionné mon exil de France.

En même temps que cette lettre, M de Staël envoyait à M. Necker copie de celle qu'elle avait reçue, au moment de son départ, de la duchesse Louise.

Me voilà tout à fait réconciliée avec l'ennui que la comédie des enfans m'a causé hier soir, comme il m'a procuré l'aimable billet que je viens de recevoir de votre part, Madame, et pour lequel je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance. Malgré que je sens parfaitement que je suis loin d'être telle que votre indulgence Veut bien me faire paraître à vos yeux, je ne suis pourtant pas moins bien flattée et touchée de l'amitié que vous voulez bien, Madame, me témoigner, et je ne saurais vous exprimer à quel point je la suis. Mais veuillez, Madame, vous bien persuader que ce sentiment ne s'effacera jamais de mon cœur et que le souvenir, du séjour que vous faites chez nous sera certainement, à tous égards, un de ceux que j'aimerai le mieux et le plus souvent à me rappeler.

L. Duchesse de S.-W.

Àces lettres où l'amour filial de M de Staël s'épanchait en termes si touchans et si passionnés, M. Necker répondait comme à son ordinaire par des lettres tendres, judicieuses, sereines. Il continuait d'admirer le Premier Consul et louait M de Staël de ne pas laisser non plus porter atteinte à son admiration par « les piqûres d'épingle dont elle était l'objet. » Après avoir parlé avec quelque dédain du ministère anglais qui avait succédé à celui de Pitt, il ajoutait : « Il n'est pas de force pour la circonstance, mais quel gouvernement, à parcourir toute l'Europe, est de force assez pour lutter contre le Consul qui réunit en lui toutes les facultés. » Il s'était procuré une bonne carte d'Allemagne, et, le compas à la main, il mesurait chaque jour le chemin que sa fille parcourait. « J'éprouve, lui écrivait-il, que cette manière calme un peu mon imagination. » Parfois cependant la mélancolie l'envahissait. « Ah ! que c'est loin, Weimar et toute cette Allemagne, s'écriait-il,

dans une de ses lettres. Ah ! dis-lui vite, je te prie, que tu désires de joindre à l'honneur de la connaître le bonheur de la quitter. » Mais le plus souvent, au contraire, il fortifiait sa fille contre les reproches qu'elle s'adressait à elle-même et la rassurait sur sa santé. C'est ainsi qu'il lui écrivait :

Ma pauvre Minette, toutes tes questions sur ma santé me font craindre que tu ne suives pas ton projet avec repos d'esprit. Rapporte-t'en, je te prie, à l'encouragement que je t'ai donné et, si cela ne te suffit pas, rapporte-t'en à l'opinion générale qui approuve ton voyage. Tu éprouves, ma chère amie, de grandes contrariétés, mais il te viendra de meilleurs momens, comme il en vient à tout le monde. J'y réfléchis beaucoup et, quoique j'aie aussi mes écarts d'imagination, je me sens encore en entier pour tout ce qui tient à toi.

Son amour-propre paternel jouissait de la réception faite à sa fille. Le 17 janvier 1804 il lui écrivait :

Je suis dans l'enchantement de l'accueil qu'on te fait. Il faut qu'il soit complet à en juger (deux mots sans doute oubliés) qui sont l'exacte représentation de ta pensée. Mais combien de détails me sont nécessaires pour jouir sans rabais de ce qu'on fait pour toi. J'ai bien embouché la trompette sur ta réception et chacun le redit dans la ville.

Mde Staël quittait Weimar le 1 mars. Elle laissait de vifs regrets dans la famille ducale où elle avait contracté une amitié qui devait durer autant que sa vie. Les lettres échangées entre elle et la duchesse Louise portent témoignage de cette amitié. Le duc Charles-Auguste, la duchesse Amélie partageaient ces regrets. « La Cour, dit l'auteur de la biographie de la duchesse Louise que

j'ai déjà citée, sentit un vide très grand ; la magie de cet esprit à mille facettes avait donné un lustre inaccoutumé à cette Cour déprimée par la réalité attristante des événemens. Elle était plus aimée, plus appréciée par les princes que par le monde des écrivains. »

On a beaucoup insisté sur la fatigue que l'intarissable conversation de M de Staël aurait causée à Gœthe et à Schiller, à Schiller surtout, car le solide et olympien Gœthe était en état de supporter la fatigue et ne s'émouvait pas pour si peu. On s'est complu à répéter, et on retrouve partout, cette boutade de Schiller dans une lettre à Gœthe, qu'après le départ de M de Staël il lui semblait relever d'une grande maladie. N'est-il pas plus équitable de chercher son véritable jugement sur M de Staël dans cette lettre datée de l'année suivante, où il écrivait à sa sœur Christophine : « M de Staël est un phénomène pour son sexe ; peu d'hommes l'égalent en esprit et en éloquence, et, malgré cela, il n'y a chez elle nulle trace de pédantisme ou d'obscurité. Elle a toute la finesse que donne l'usage du grand monde et, avec cela, un sérieux rare et une profondeur d'esprit tels qu'on ne les acquiert que dans la solitude. »

Ce n'est pas non plus dans ses lettres à Schiller qu'il faut chercher le véritable jugement et le dernier mot de Gœthe sur M de Staël. C'est bien plutôt dans l'écrit intitulé : Annales ou notes pour servir de complément à mes confessions, dont plusieurs pages sont consacrées au récit de ses relations avec M de Staël. Dans ces pages, il lui rend un hommage que lui ont rarement payé ses plus grands admirateurs. « Sa personne, dit-il, avait quelque chose de ravissant au point de vue physique, comme

sous le rapport intellectuel, et elle paraissait n'être point fâchée qu'on n'y fût pas insensible. » Puis il continue :

Mde Staël poursuivait avec résolution son projet d'apprendre à connaître notre société, de la coordonner, et de la subordonner à ses idées ; de s'enquérir des détails autant qu'il se pouvait, de s'éclairer comme femme du monde sur les relations sociales, de pénétrer et d'approfondir, avec sa riche nature de femme, les idées générales et ce qu'on nomme philosophie.

Il rapporte ensuite une anecdote dans laquelle il reconnaît qu'il ne se montra pas toujours très aimable avec M de Staël :

Une autre historiette fera également voir combien il était facile et agréable de vivre avec elle, quand on entrait dans sa manière. À un souper chez la duchesse Amélie où il y avait beaucoup de monde, j'étais placé loin de M de Staël, et cette fois encore, je demeurais silencieux, et ce soir mes voisins de table me le reprochèrent et cela causa un petit mouvement dont le sujet finit par être connu des hauts personnages. M de Staël entendit qu'on me reprochait mon silence ; elle s'exprima là-dessus comme à l'ordinaire et ajouta : « Pour moi d'ailleurs, je n'aime pas Goethe s'il n'a pas bu une bouteille de Champagne. » Sur quoi, je dis à demi-voix, de manière à n'être entendu que de mes plus proches voisins : « Il faut donc que nous ayons déjà bu parfois un petit coup ensemble. »

Enfin il conclut ainsi :

Quoi qu'on puisse dire et penser des rapports de M de Staël avec la société de Weimar, ils furent certainement d'une très grande portée et d'une grande influence pour la suite. Son ouvrage sur l'Allemagne, résultat de ces conversations familières,

fut comme un puissant instrument qui fit la première brèche dans la muraille chinoise d'antiques préjugés élevés entre nous et la France. On voulut enfin nous connaître d'abord au-delà du Rhin, puis au-delà du canal, ce qui nous assura inévitablement une vivante influence sur l'extrême Occident. Nous devons donc bénir cette gêne et le conflit des individualités nationales qui nous semblaient alors incommodes et tout à fait inutiles.

C'est plutôt dans ces lignes, écrites bien des années après, qu'il faut chercher le jugement définitif de Gœthe sur ses rapports avec M de Staël. J'ai trouvé du reste, dans les archives de Coppet, trace de ces rapports sous une forme qui ne semble point indiquer que Gœthe en eût conservé un si mauvais souvenir. La duchesse Amélie avait auprès d'elle une demoiselle d'honneur, la baronne de Gœckhausen, qui avait vieilli à son service, personne aimable, un peu contrefaite, mais spirituelle et cultivée. Elle s'éprit pour M de Staël d'une de ces passions de femmes solitaires dans la vie, qui épanchent de tous côtés le trop-plein de leur cœur, comme M de Staël, au surplus, en inspira si souvent. « La Staël, écrivait Charlotte Schiller, est souvent au Palais, et là c'est la Gœckhausen qui l'adore le plus. » Cette adoration survécut au départ de M de Staël. Les archives de Coppet contiennent un assez volumineux dossier de lettres de M de Gœckhausen. On y trouve, répétées à chaque ligne, toutes les expressions de la tendresse la plus vive auxquelles viennent s'ajouter les formes un peu déclamatoires du temps et de la sensibilité allemande : « Mon adorable aimée, » « Ma divine amie, » sont les expressions dont se sert habituellement la bonne vieille demoiselle. Quand, au bout de trois ans, cette correspondance prit fin par la mort de M de Gœckhausen, M de Staël en éprouva un vif chagrin. « Ses lettres me faisaient toujours plaisir, écrivait-elle à la du-

chesse Louise. Enfin, elle ne m'avait jamais causé de peine. On n'en peut pas dire autant des premières affections. » Dans ces lettres, le nom de Goethe revient quelquefois. Au retour d'un cours de philosophie et de littérature dont il a « régalé » la duchesse Louise et qu'elle a « écouté de toutes ses oreilles, » M de Gœckhausen ajoute : « Ah ! comme vous dites vrai, il est unique. Quelle profondeur ! Quelle clarté ! Voilà un natur philosoph que j'aime. Il vous aime beaucoup et vous admire bien au-delà de ce que je pourrais dire. » Une autre lettre est plus piquante. Elle est datée du mois de juin 1804, c'est-à-dire de quelques mois après le départ de M de Staël de Weimar :

Hier au soir le jardin réunissait ma bonne duchesse, MM. Goethe, Voss, et votre humble servante. À haute voix, Goethe nous porta votre santé dans le noble vin de Champagne. Ce que je vous rapporte n'est pas précisément un événement très remarquable, mais votre souvenir fut si doux, mêlé à cette belle soirée, qu'il me semble le revivre en vous écrivant.

Gœthe évoquant le nom de M de Staël, par une belle soirée d'été, et buvant à sa santé « dans le noble vin de Champagne, » n'est-ce pas un trait qui traduit mieux le souvenir qu'il avait conservé d'elle que quelques phrases malicieusement choisies dans sa correspondance ?

08

MME DE STAËL À BERLIN

Mde Staël quitta Weimar le 1 mars pour se rendre à Berlin. Elle laissait dans la petite cour ducale des amitiés sincères et des larmes furent versées le jour de son départ. Ce n'était pas sans quelque hésitation qu'elle avait pris le parti de s'enfoncer ainsi en Allemagne et de s'éloigner davantage encore d'un père aussi aimé. Ce n'était pas non plus sans quelque mélancolie que M. Necker voyait s'accroître la distance qui le séparait d'une fille si chère. Sans essayer de lui dissimuler complètement cette mélancolie ; cependant il la confirmait dans le projet qu'elle avait formé ; il combattait les reproches qu'elle aurait été disposée à s'adresser à elle-même et la rassurait sur l'état de sa santé qui était l'objet de la préoccupation constante de M de Staël. En même temps, comme elle aimait « tout savoir, » il la tenait au courant des nouvelles qui arrivaient de Paris et des bruits qui circulaient à Genève. Quelques courts fragmens de ses lettres ne paraîtront peut-être pas tout à fait dénués d'intérêt, car il est parfois curieux de saisir sur le vif l'impression première produite par des événemens qui sont devenus historiques. On y verra en même temps qu'aux sentimens passionnés de la fille répondait la profonde tendresse du père.

14 février.

Si tu n'avais songé qu'au succès, je t'aurais conseillé de borner ta course à Weimar, puisqu'il me semble impossible de réussir plus que tu ne l'as fait au milieu des deux sociétés que tu as voulu gagner. Mais Berlin t'attire encore comme nouveauté, comme grand spectacle ; et ainsi, je me borne à souhaiter que tout aille bien. Quelle distance seulement quand mon cœur la calcule. Je ne sais, dans mes momens de tristesse ce qui en sera pour nous,

mais la raison condamne absolument les mouvemens passagers de mon imagination.

Et après être entré dans quelques détails sur sa santé, il terminait ainsi sa lettre :

Tu vois que je te dis tout, puisque j'en ai pris l'habitude. Tu as la clef de ma santé ; sois bien de corps et d'esprit et ta grosse planète suivra le mouvement de la plus resplendissante étoile.

Quelques jours après, il adressait de nouveau à M de Staël deux lettres où il la tenait au courant des grosses nouvelles qui arrivaient de Paris.

21 février.

. . . . . .

On entre dans ma chambre pour m'apprendre que les lettres de Paris annoncent que Moreau a été conduit au Temple et que les barrières ne sont ouvertes que sur des cartes. Une autre version, c'est que Moreau est seulement aux arrêts chez lui. Il y a une lettre circonstanciée qui a été lue par une personne qui sort de chez moi, mais elle contient évidemment des contes de Peau d'Ane, mêlés peut-être à une ou deux vérités : je vais répéter ces détails. Ce serait un des trois passagers venus d'Angleterre et arrêtés à Pont-Audemer, et auquel on avait promis sa grâce s'il faisait des révélations importantes, c'est lui qui aurait dévoilé une grande conspiration. On devait enlever ou tuer Bonaparte. Pichegru était venu incognito à Paris et s'était évadé. Georges aussi, et celui-ci, après avoir été enfermé dans une chambre d'arrêt, s'était enfui. On avait arrêté cinq cents à mille personnes. On nommait MM. de Septeuil, M. et M de Damas. On cherchait M. Mathieu de

Montmorency. J'ai peine à répéter toutes ces pauvretés. Au reste, l'arrestation de Moreau est une assez grande nouvelle, et l'on est impatient d'en savoir davantage.

Vendredi, 24 février 1804.

Je n'ai pas pu recevoir de lettres de toi depuis ma lettre du dernier courrier. Nous avons vu dans les papiers les communications faites par Treilhard à la tribune et je vois le public d'ici entre deux étonnemens, l'un devoir l'assertion si positive et par conséquent si digne de foi, faite au nom du gouvernement, l'autre d'apprendre que Pichegru et Georges ont été plusieurs jours sous la surveillance de la police et qu'elle ne les ait point fait arrêter. On croit aussi au dépit ambitieux de Moreau, mais on ne peut adopter l'idée qu'il ait voulu s'associer à un assassinat.

Enfin les gens amis de la tranquillité présente et future de la France voient avec peine un événement qui peut Oter la croyance qu'à la mort imprévue de Bonaparte, il y avait dans Moreau un homme capable de prendre momentanément les rênes de l'État, au lieu que, lui à l'écart, on ne voit personne. Enfin, si c'est un bonheur inappréciable de pouvoir déjouer un complot contre les jours du Consul, il est toujours fâcheux de rappeler souvent à l'Europe des idées de ce genre. Quant au public de Genève, il est, selon sa coutume, d'une partialité si absurde qu'il a inventé dans cette occasion la dénomination de conspiration contre Moreau.

Les lettres de Paris gardent un silence absolu et l'on citait hier comme une notion un mot d'une lettre non signée de M G… à son beau-frère ; elle disait : « Il ne sera pas difficile à Moreau de se justifier. » En effet ce mot disait beaucoup à moins qu'il n'y eût auparavant, « si Moreau est innocent, » ce qu'on n'a pas su me

dire. Je verrai la lettre ce matin. Il y a dans cette même lettre : « On arrête beaucoup de femmes. »

Pour moi, je suis sans correspondance avec la France ; ainsi je ne puis rien savoir par moi-même. Il en est venu un, mais parti la veille de l'arrestation de Moreau. Il dit qu'on ne se doutait pas à Paris de cette résolution, mais qu'on y parlait de complots.

Tu aimes tout savoir et, à défaut de choses précises, je t'adresse des choses vagues. Ta lettre, ton aimable lettre m'a profondément touché : Non, chère amie, tu n'as aucun tort d'avoir entrepris ton voyage et ne sais-je pas bien qu'il dépend toujours de moi de prévenir ton éloignement en te demandant de revenir vers moi avec une de ces paroles sensibles auxquelles tu es incapable de résister. N'accrois donc pas tes peines par d'injustes reproches envers toi-même. Je suis dans ce moment aussi bien que je l'ai été depuis longtemps. Il ne me reste qu'un sommeil souvent interrompu, mais nulle altération de forces. Prends donc courage, ma bonne petite ; je songe toujours à toi en me soignant et à toi aussi en priant et en élevant mon âme au Ciel. Laissons là les tristes idées et mettons-nous entre les mains de la Providence.

Les lettres de Paris nous apprennent l'arrestation de Pichegru. La venue de cet homme à Paris est un des événemens invraisemblables et bizarres dont l'histoire du temps est remplie. On ne sera nullement surpris maintenant de voir Moreau compromis.

La mort du roi d'Angleterre, qu'on annonce comme prochaine, amènera la paix et peut-être très vite, à moins que le roi nouveau ne confie le ministère principal à M. Pitt. Il faut croire plus que jamais à l'étoile de Bonaparte.

Encore une fois les plus tendres caresses à ma chère Minette. Je suis bien malheureux de n'avoir pas reçu sa lettre. Que serait-ce si elle était perdue ! Adieu, adieu.

6 mars.

Chère, chérissime amie, quelle est ma joie ! Ta lettre égarée m'arrive par un excellent homme qui l'a trouvée sur le chemin. Oh ! quelle perte si cette adorable lettre ne m'était parvenue et que de pleurs j'ai versés en voyant la peine déchirante que tu as soufferte. Fais de moi tout ce que tu voudras. Je n'ai qu'une chose à soigner le reste de ma vie. J'obéirai à tous tes commandemens. Je suis, je t'assure, aussi bien que j'étais, à ton départ. Ma maladie n'était qu'une fièvre érysipéleuse qui s'était dérangée de son cours naturel, mais, au bout de trois heures, l'érysipèle s'est déclaré, et j'ai été soulagé. Je t'écris en hâte et j'espère que cette lettre arrivera en même temps que celle que j'ai fait partir ce matin. Adieu, chère amie de mon tendre et sensible cœur.

9 mars.

On ne sait point encore quand la grande procédure de Paris commencera. On ne doute presque plus depuis l'arrestation de Pichegru que Moreau ne soit compromis ; cependant il y a un intérêt presque général pour lui. Pichegru semble un aventurier dans sa conduite. On dit que Moreau se borne à des dénégations et, quand on le presse par des indices contraires à ses allégations, il dit qu'il ne s'en souvenait pas. On assure que depuis longtemps la réputation de sa capacité pour tout autre chose que la guerre ne subsistait pas. Il y a de nombreuses arrestations. Il paraît qu'on aurait donné des avis à beaucoup de gens venus à Paris ou sur la route de Boulogne. Quelle entreprise que cet enlèvement

du Consul ! Elle était bien hardie et bien peu susceptible de succès.

Ce fut à Leipsick où elle s'était arrêtée en route pour Berlin, que M de Staël apprit l'arrestation de Moreau. La nouvelle de cette arrestation dut singulièrement l'émouvoir. Bien que ses relations avec Moreau n'eussent jamais pris le caractère d'intimité de celles qu'elle avait entretenues avec Bernadotte, au moment où celui-ci prêtait à demi son nom à une conspiration contre le Premier Consul, cependant elle avait toujours professé une grande admiration pour le vainqueur de Hohenlinden. Dans les Dix années d'exil qui ont été publiées après la mort de M de Staël, mais qui ont été écrites avant la mort de Moreau, elle parle « de son caractère très moral, de son talent militaire incontestable, de son esprit juste et éclairé. » Nul doute qu'elle n'eût fait partie de ce petit groupe de personnes qui le regardaient comme le successeur possible et éventuel de Bonaparte, le jour où quelque événement imprévu aurait rendu le pouvoir vacant. C'était, sinon une espérance, du moins une éventualité favorable qui s'évanouissait. Dans son trouble, elle adressait à son père la lettre suivante :

Leipzick, ce 5 mars.

Je vais donc remettre à Benjamin une lettre pour toi, cher ami. Mon Dieu, que ce moment est triste ! Dans quelle solitude je vais me trouver et combien de fois je me demanderai ce que je fais ici, loin de tout ce que j'aime. Retiens-le auprès de toi le plus longtemps que tu le pourras. J'ai peur de Paris depuis l'arrestation de Moreau ; il n'y a de garantie pour personne. Enfin je pars, je pars pour la première fois. Je me suis trouvée engagée d'amour-propre, de projets ; enfin je serai à Berlin depuis près

d'un mois quand tu recevras cette lettre, et la mélancolie que j'éprouve sera sûrement diminuée. Pense à cela, cher ami, et calme-toi sur tout ce qui me regarde. Il faut bien que la vie me dompte, puisque je n'ai pu la dompter, et tant que tu me protèges, je ne veux jamais prononcer le mot de malheur. Adieu.

Il y a des momens où toute cette France me fait une telle peur que je suis inquiète de Genève même, mais tout cela vient de tous les détails que j'ai lus sur cette arrestation de Moreau. Nous en avons beaucoup pleuré, Benjamin et moi. Ah quel malheur ! sa force comme son abomination viennent de n'avoir aucune nature humaine. Attendez chez toi et ne faites rien.

Mde Staël arrivait à Berlin le 8 mars. Le nouveau milieu avec lequel l'ardente curiosité de son esprit lui avait inspiré le désir de faire connaissance était tout différent de celui de Weimar. Avant de l'y accompagner, il est nécessaire de montrer de quels élémens ce milieu se composait.

Sans vouloir pousser trop loin le rapprochement, il est impossible cependant de ne pas être frappé combien l'histoire de la monarchie prussienne et de la société de Berlin durant les quelques années qui précédèrent Iéna ressemble à l'histoire de la monarchie française et de la société parisienne durant les années qui précédèrent la Révolution. L'une et l'autre monarchie, l'une et l'autre société couraient avec insouciance aux plus terribles épreuves, sans se douter du destin qui les attendait. On ut même faire remonter le parallèle jusqu'au lendemain de la mort de Louis XIV et de Frédéric II.

De même qu'au lendemain de la mort de Louis XIV, il y avait eu réaction contre la tristesse et l'austérité des dernières années

du règne et que la Cour et la société s'étaient jetées dans les plaisirs, de même, au lendemain de la mort de Frédéric II, il y avait eu réaction contre le régime morose que Frédéric II, vieilli et avare, avait imposé à la cour de Prusse. Ce serait cependant faire honneur au successeur de Frédéric II que de le comparer à Louis XV. Frédéric-Guillaume II n'était qu'un débauché grossier et sans élégance. Ce qui le distingue en outre de Louis XV, c'est que des amours vulgaires ne l'empêchaient pas d'avoir la monomanie du mariage. Divorcé d'avec une fille du duc de Brunswick, il avait épousé en secondes noces une princesse de Hesse-Darmstadt. Mais il avait, du vivant de celle-ci et avec sa permission, moyennant que ses dettes fussent payées, — à en croire du moins Mirabeau, — obtenu, d'un consistoire complaisant, la permission d'épouser morganatiquement une demoiselle de Voss qui était attachée à la personne de la princesse Frédérique de Prusse, fille de sa première femme. Puis, celle-ci était morte, au bout d'assez peu de temps, non sans quelque soupçon de poison. Frédéric-Guillaume II s'était empressé d'épouser une comtesse Dœrnhoff, dame d'honneur de sa femme, de sorte qu'il avait à la fois trois épouses, l'une divorcée, l'autre légitime et la troisième morganatique. Mais ces mariages successifs ne l'empêchaient pas de conserver une maîtresse, à laquelle on faisait quelque honneur en l'appelant la Pompadour, car elle était d'assez basse extraction et fille d'un trompette. Ce fut néanmoins à cette maîtresse, créée par lui comtesse de Lichtenau, qu'il confia l'éducation des enfans qu'il avait eus de la comtesse Dœrnhoff, tombée en disgrâce.

Ce singulier successeur de Frédéric était mort en 1797, — « Mon temps d'épreuves va commencer et le paisible bonheur dont nous avons joui va finir, » s'était écrié le prince royal au moment de la mort de son père. C'était à peu de chose près ce

qu'avait dit Louis XVI en apprenant la mort de Louis XV : « Nous régnons trop jeunes. » Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance entre les deux souverains dont l'un devait être victime de la Révolution et dont l'autre devait conduire la Prusse à Iéna. Frédéric-Guillaume III était, comme Louis XVI, un prince honnête, pieux, bien intentionné, de mœurs sévères, mais hésitant, sans caractère, sans volonté et qui ne devait pas, dans l'infortune, faire montre de la grandeur que déploya Louis XVI en présence de l'échafaud. Ce qui complète la ressemblance, c'est que Frédéric-Guillaume III était, comme Louis XVI, le mari d'une princesse brillante et charmante, cette séduisante reine Louise, dont la mémoire est demeurée si populaire en Prusse, et dont une véritable légende entoure la figure. Mais cette légende est née du courage déployé par elle pendant les malheurs de la Prusse. À l'époque qui nous occupe, la reine Louise était encore une princesse plutôt frivole, peut-être même un peu coquette, très éprise de plaisirs et donnant à la cour de Potsdam le ton que l'infortunée Marie-Antoinette avait donné à celle de Versailles. Les plaisirs, les bals, les mascarades, — on appelait alors ainsi les bals costumés, — y tenaient une grande place et nous allons trouver la description de ces fêtes dans les lettres de M de Staël. Ainsi, à la veille de la pire catastrophe, la monarchie prussienne s'étourdissait comme avait fait la monarchie française, dans les divertissemens de toute sorte, et la société aristocratique de Berlin, prenant exemple sur la Cour, n'était pas moins frivole que ne l'avait été celle de Paris.

Une question ; comme on l'a pu voir, avait préoccupé M de Staël avant son arrivée à Berlin, celle de sa présentation à la Cour. Persistant à ne pas admettre qu'elle fût Suédoise, elle ne voulait pas être présentée par l'ambassadeur de Suède. Elle au-

rait souhaité de l'être par le ministre de France Laforest. Mais, bien que Joseph Bonaparte eût adressé à celui-ci une lettre pour lui recommander M de Staël, cependant elle craignait, non sans quelque raison, un refus, si elle s'adressait à lui. M de Staël était notoirement en disgrâce à Paris ; le Premier Consul aurait pu savoir mauvais gré au représentant de la France de présenter officiellement une femme qui avait encouru sa défaveur et dont la qualité de Française était contestée. Pour sortir de la difficulté, M de Staël avait eu la pensée de demander à être présentée par la grande maîtresse de la Reine, la comtesse de Voss. De Weimar, elle consultait par lettre sur ce point un chambellan du Roi, M. de Sartoris, qu'elle avait sans doute connu à Paris, car, dans sa réponse, il la remercie des bontés qu'elle avait eues pour lui autrefois. Mais, sur la question même, cette réponse n'était guère encourageante. Après lui avoir dit qu'il n'était pas d'usage que la Grande Maîtresse acceptât de présenter des étrangères, il ajoutait :

Vous ne pouvez, Madame, vous flatter d'une exception si vous considérez que votre célébrité, comme ayant causé quelques inquiétudes au pouvoir consulaire, peut exiger qu'à la Cour on paraisse mettre quelque mesure à l'empressement qu'on doit avoir de vous connaître. Ce serait agir en sens contraire que de permettre votre présentation par la Grande Maîtresse, par exception à la règle générale.

Le prudent chambellan continuait en suggérant un expédient. L'ambassadeur de Suède, M. d'Engeström, venait d'être rappelé. La Suède n'était plus représentée que par un chargé d'affaires, le baron Brinckmann, que M de Staël avait connu également autrefois à Paris et qui était disposé à toutes les complaisances. Mais

M d'Engeström était encore à Berlin. Tout en considérant M de Staël comme Suédoise, Brinckmann ne ferait aucune difficulté, assurait M. de Sartoris, à ce qu'elle fût présentée par M d'Engeström considérée, depuis le rappel de son mari, comme une simple particulière. Ainsi la question de la présentation se trouverait résolue. M de Staël dut se résoudre à cet expédient. La première lettre adressée par elle à son père, de Berlin, va nous montrer qu'elle avait eu raison de ne pas mettre à l'épreuve la bonne volonté de Laforest.

Berlin, ce 10 mars.

Cher ami, je suis arrivée avant-hier soir à Berlin, mais comme la poste ne partait qu'aujourd'hui, j'ai le temps de te dire, avec mon arrivée, le bon succès de mon début. Je voulais, comme je te l'ai dit mardi, arriver ici pour le jour de naissance de la Reine ; aussi a-t-elle eu la bonté de m'inviter ce soir au bal et à souper chez elle.

L'ambassadeur de France est venu me voir hier matin, le prince d'Orange, le prince de Radziwill, le duc Frédéric de Brunswick, et c'est M d'Engeström, Suédoise, qui n'est plus ambassadrice, qui a écrit son nom avec le mien chez la grande maîtresse de la Cour. J'ai dit à Laforest que j'avais cru délicat de ne pas lui demander de me présenter, mais que je le priais d'observer que M d'Engeström n'était plus ambassadrice et que c'était une simple particulière, que jamais je ne pourrais ni ne voudrais renoncer à mon titre de Française. Il m'a répondu d'abord fort obligeamment, et puis il m'a dit qu'il me remerciait de ne l'avoir pas mis dans l'embarras relativement à ma présentation, qu'il devait à la rigueur ne présenter que les Français qui avaient une lettre du Ministre des Relations extérieures pour cela, et que, pour une

personne aussi marquante que moi, on ne pouvait rien prendre sur soi ; il m'a assuré que le gouvernement ne lui avait rien écrit sur moi, mais il m'a de plus ajouté, vers la fin de la conversation, qu'un ami de Joseph lui avait écrit que je lui apporterais une lettre, mais que, dans cette lettre, une phrase qui disait : je ne vous demande rien de précis, avait rapport à la présentation pour laquelle Joseph ne voulait pas que Laforest se compromît s'il croyait que cela pourrait le compromettre ; du reste, Laforest a été très aimable et très obligeant pour moi.

Tout s'annonce donc bien, ce me semble, pour mon séjour ; mais j'éprouve un vide inconcevable au milieu de cette vaste ville où je n'ai pas un lien du cœur. Je serais hors d'état de rien composer, de rien écrire ; il me semble que je n'ai plus même mon esprit, tant je vis à l'extrémité de moi-même. Il a fallu me faire faire dans les vingt-quatre heures une robe pour être présentée ; si j'étais arrivée il y a trois mois, il m'aurait fallu deux cents louis pour ma toilette, car c'est une grande affaire ici. On donne lundi une fête pour la naissance de la Reine, qui coûte 60 000 livres de France, la Reine y dansera un quadrille qui doit représenter Statira aux pieds d'Alexandre ; il y a 2 000 billets de donnés et cela durera toute la nuit. J'ai bien perdu l'habitude de tout cela, et trois heures données à la toilette sont pour moi une chose nouvelle. Mais enfin j'irai et j'en suis curieuse ; je te le raconterai mardi. J'aurai été lundi, jour de l'arrivée de la poste, douze jours sans lettre de toi ; c'est la dernière fois, je l'espère, car, en me rapprochant, je me sentirai toujours plus de courage. En fait de nouvelles, je n'ai rien remarqué ici d'important qu'une indépendance d'opinions sous la protection d'un roi sage, tout autre que celle qu'on m'annonçait. Je t'assure que je ne serais, si je parlais, en discordai avec personne.

Il est sûr que Pichegru était le 13 janvier en Angleterre, mais comme six malles manquent, il est impossible de savoir rien de plus ni rien de certain sur la maladie du Roi. Quel malheur pour l'Angleterre que cette maladie en ce moment-ci ! Il paraît que la Prusse ne veut pas d'alliance avec la France et que la dernière affaire avec Moreau n'a pas nui à cette résolution. M. Brustheim, associé de M. Schickler, a eu les larmes aux yeux en voyant ton écriture. « Comme il s'est conduit généreusement avec M. Winckelmann, m'a-t-il dit, mais avec qui ne se conduit-il pas ainsi, » à Leipsick, partout, on me prononce ton nom avec un sentiment de respect et d'admiration.

Mde Staël avait donc été régulièrement introduite et invitée à la Cour. Nous n'avons plus maintenant qu'à lui laisser conter, avec sa vivacité coutumière, l'accueil qui lui fut fait. On verra que cet accueil ne se ressentit point « de la mesure dans l'empressement » que faisait prévoir le timoré chambellan :

Berlin, ce 12 mars.

J'ai reçu ici hier, mon ange, une lettre de toi du 21 février qui m'a fait plus de bien encore que dans tout autre temps. Je disais hier à Albertine en l'embrassant qu'elle était ma seule amie ici et j'avais envie de la placer sur une petite chaise et de lui parler comme si elle m'entendait ; cependant j'ai raison d'être extrêmement contente. J'ai donc été présentée avant-hier à la Reine et au Roi ; je vais te décrire cette circonstance. Comme c'était le jour de naissance de la Reine, au moment où elle est entrée dans une salle remplie d'hommes et de femmes couverts d'or et de diamans, les cymbales se sont fait entendre et cette musique a encor ajouté à mon émotion. La Reine est charmante ; il n'y a aucune flatterie à dire que c'est la plus jolie femme que j'aie vue ; sa pa-

rure est éclatante et du meilleur goût ; enfin elle m'a véritablement éblouie en s'approchant de moi ; alors elle m'a dit, à travers beaucoup de choses obligeantes, ces paroles : « Madame, j'espère que vous nous croyez de trop bon goût pour n'être pas flattés que vous ayez choisi Berlin pour y venir ; il y a longtemps que vous y êtes admirée et par moi surtout. » — J'étais vraiment si confuse que je n'ai su que répondre ; mais, quelque temps après, je lui ai dit qu'il était impossible de ne pas regretter d'avoir fait un roman avant de l'avoir connue, que mon imagination aurait été animée par un modèle dont je n'avais pas eu jusqu'alors d'idée. Les princesses qui la suivaient se sont toutes approchées de moi et celles que je connaissais m'ont embrassée. Enfin j'étais si touchée de tant de bontés que j'avais un sentiment d'attendrissement et sur toi et sur mes amis qui ne voyaient pas cela, et sur ma patrie qui était si différente envers moi.

De là j'ai été présentée au Roi qui m'a dit des choses fort obligeantes sur son désir que je me trouvasse bien à Berlin. Le Roi est d'une belle figure et a beaucoup de bonté et de simplicité ; le reste de la soirée s'est passé en révérences de tous les côtés imaginables. M. de Hardenberg est venu à moi très obligeamment et m'a dit que je te ressemblais beaucoup. Victor Constant et sa femme étaient là qui ont regretté l'absence de leur cousin ; une quantité de gens que je ne connais pas m'ont dit avoir été chez toi, chez moi, il y a bien des années. Je me serais bien passé de cela. Enfin j'ai vu un certain M. de Tannvein, un Prussien qui voulait m'épouser, t'en souviens-tu ? et son visage changé m'a fait rêver sur le mien.

Voilà mon histoire d'avant-hier, cher ami ; raconte-la le plus que tu pourras, et si tu peux la faire parvenir à Paris naturelle-

ment, tant mieux. La princesse Louise de Radzivill m'a dit qu'elle avait lu des lettres bien spirituelles de ma cousine, et le prince Louis, son frère, m'a dit qu'il comptait me voir beaucoup. À travers cette foule je n'ai rien jugé, mais je réserve les détails pour une autre lettre. Je suis invitée tous les jours partout et je m'applaudis, je l'avoue, de n'être pas venue pour le carnaval, car mes forces n'y suffiraient pas. Mais ce soir est la dernière grande fête ; celle-là en effet sera superbe ? la Reine et toute la Cour dansent un quadrille sur le grand théâtre ; j'ai obtenu d'y mener mon fils, cela durera jusqu'à quatre heures du matin. J'ajouterai encore un mot demain à ma lettre en la fermant.

La nouvelle de l'arrestation de Pichegru a donné plus de corps à la conspiration de Moreau qu'elle n'en avait. Mande-moi, je te prie, tout ce que l'on sait à Genève. Veux-tu bien remettre ce petit mot à M. Percy dont j'ai trouvé deux lettres ici. J'y ai rencontré un Anglais, M. Drummond, qui vient de Constantinople où il était envoyé et qui retourne à Londres, la semaine prochaine, dont la société est bien agréable. Il est marié et part dans huit jours, ceci soit dit à cause de tes plaisanteries, car, à présent, tante Marie est fixée. J'ai aperçu un gros M. de Golofkin, celui dont tu m'as écrit, qui a, je crois, de l'esprit, jovial et mauvais sujet ; j'ai vu quelques hommes de lettres, mais, sous ce rapport, Weimar est beaucoup plus fort. Les revues sont le 24 mai, et le 26 je me mets en route pour revenir ; cher ami peut compter sur cela.

J'ai trouvé un logement et une voiture pour 25 livres par mois tous les deux, ce qui est de beaucoup moins cher qu'à Paris. Je place mon fils au collège allemand et je renvoie Bosse qui est une bête dépensière et voilà tout. Il y aura, j'ai peur, demain, un duel

entre un Français de la légation et un officier de la garde du Roi ; les officiers prussiens n'aiment pas la familiarité des Français ; il n'est pas vrai du tout que l'esprit public ici soit français, mais on y est généralement content d'une paix sans servitude ; je ne crois pas que la France obtienne l'alliance offensive et défensive qu'elle propose. Ces derniers tumultes diminuent toujours l'idée de stabilité. On croit ici le roi d'Angleterre mieux ; l'opinion des Anglais est que sa mort ne changerait rien à la marche des affaires. Le Premier Consul demandait toujours, même pendant la paix, aux envoyés d'Angleterre des nouvelles du prince de Galles et jamais du Roi. Adieu, cher ange, à demain.

Ce 13.

J'ai veillé jusqu'à trois heures du matin et je m'éveille cinq minutes avant le courrier ; le récit de la mascarade à samedi. Adieu, cher ami, que de tristesse au fond des plaisirs !

Berlin, le 15 mars.

Je possède deux lettres de toi et une du 28 février, cher ami ; c'est le plus tôt que je puisse l'espérer à cette énorme distance.

Je te disais donc dans ma dernière lettre que je te parlerai de la mascarade ; c'était en effet la fête la plus à remarquer que j'aie jamais vue. Il y avait deux mille personnes dans la salle du spectacle et la Reine avec 80 personnes de sa Cour ; princes et princesses ont dansé un quadrille qui représentait l'arrivée d'Alexandre à Babylone, et son mariage avec Statira veuve de Darius. Le prince Henri, frère du Roi, était Alexandre, la princesse d'Orange était la sœur de Statira.

Jamais de si belles et si élégantes toilettes, des diamans si magnifiques et en si grande abondance n'ont frappé mes yeux. Je regrette un peu ici de n'avoir pas pris des diamans, car cela est fort économique et fort brillant tout à la fois. D'autres quadrilles ont succédé à celui de la Reine, mais rien n'égalait la magnificence du premier et la ravissante beauté de la Reine. Je me suis retirée a trois heures, mais l'on a dansé jusqu'à six heures du matin. Au souper à la table de la Reine, la moitié de la ville, je crois, a passé pour me regarder et si d'être célèbre est un plaisir, j'ai eu ce plaisir assurément. Kotsebue, qui est venu me voir, a voulu mettre dans son Frei muthige que le Consul m'avait exilée, mais qu'il n'avait pas plus donné de raisons pour cela que Paul n'en avait donné pour l'envoyer en Sibérie. La Censure de Berlin a rayé cela ; je n'en suis pas fâchée.

Il y a encore une querelle à Paris avec la légation de Russie pour un homme attaché à Markow que le Premier Consul ne veut pas, qui reste secrétaire de légation. Je crois que M. Drummond ira en Russie ; ce sera bien fait. C'est un triste tableau que celui de l'ineptie du ministre anglais. L'esprit public seul soutient la nation. Le Roi sera sauvé de tête et de vie à ce qu'assure un voyageur arrivé hier de Londres, mais cela ne peut pas être rapide et les rênes flottent au hasard. Il n'y a rien à craindre malgré cela comme système défensif, mais pour tout ce qui regarde le dehors, Brésil, Egypte, etc., le ministère ne peut ni ne sait rien entreprendre.

Je dîne aujourd'hui chez le ministre de France et je soupe ce soir chez le ministre de Russie. La vie d'ici est fatigante, je n'aurais pas tenu au Carnaval. Je serai plus tranquille dans mon logement.

Pourquoi ne me dis-tu rien de mes pauvres vers ?

Ce n'était pas uniquement pour être présentée à la Cour et pour assister à des mascarades que M de Staël était venue à Berlin. C'était surtout pour continuer l'exploration qu'elle avait entreprise à travers le monde de la pensée allemande et poursuivre le dessein qu'avec raison lui prêtait Goethe « de s'éclairer comme femme du monde sur les relations sociales, de pénétrer et d'approfondir, avec sa riche nature de femme, les idées générales de ce qu'on nomme philosophie. » Or, Berlin n'était pas seulement un milieu social nouveau pour elle ; c'était, tout autant que Weimar, un centre de culture intellectuelle. La présence de Goethe et de Schiller jetait peut-être plus d'éclat sur la cour ducale ; mais à Berlin se trouvaient réunis en plus grand nombre des hommes de lettres, qui constituaient un monde bien à part, tout différent de celui de la Cour. De même qu'en France, — et par là se complète la ressemblance que j'ai signalée, — il y avait à Paris une société philosophique et littéraire fort différente de la Cour de Versailles, de même il y avait à Berlin une société de poètes, d'historiens, de philosophes, qui se retrouvaient dans quelques salons, comme à Paris les Encyclopédistes se réunissaient dans le salon de M Geoffrin, et même dans celui de M Necker. Mais ce monde présentait un caractère tout particulier et fort différent de celui de Paris : c'était un monde presque exclusivement israélite.

En Prusse, les Juifs avaient été longtemps maintenus dans la situation abaissée que leur imposaient des préjugés remontant au Moyen âge. Le séjour de certaines villes leur était interdit. Dans celles où leur présence était tolérée, à Berlin par exemple, ils ne pouvaient posséder une maison située au coin d'une rue. Ils étaient assujettis à une taxe spéciale. Ils étaient exclus des corpo-

rations de métiers et ne pouvaient gagner leur vie que par le commerce de l'argent. Parmi les professions libérales, celle de médecin était la seule qui leur fût accessible parce qu'elle ne conduisait pas à une fonction publique.

Per à peu cependant, ils s'étaient relevés de cette condition abaissée par l'intelligence et la fortune. Moïse Mendelssohn, l'ancêtre de cette grande famille des Mendelssohn, de laquelle devait sortir un jour le célèbre compositeur, fut le premier à jeter quelque éclat sur sa race humiliée, par ses travaux philosophiques, en particulier par son commentaire du Phédon. On s'accorde à dire que c'est lui que Lessing a voulu peindre dans Nathan le Sage. Nommé à l'Académie des Sciences de Berlin, il avait vu son élection annulée par Frédéric II, mais sa réputation, comme savant et comme philosophe, avait dépassé les frontières de la Prusse. Il eut plusieurs filles dont l'une devait plus tard épouser Frédéric Schlegel et se faire catholique avec lui, mais qui fréquenta d'abord les salons ouverts peu à peu par ses coreligionnaires enrichis. L'influence exercée par les salons juifs sur le mouvement littéraire allemand à la fin du XVIII siècle a été considérable. Ces salons, beaucoup plus luxueux que ceux de la bourgeoisie berlinoise qui les voyait avec jalousie, étaient tenus par des femmes, souvent belles et intelligentes, qui n'avaient point de peine à y attirer les gens de lettres. Un des plus célèbres salons de Berlin était celui de Henriette Herz qu'on a quelquefois appelée la « Récamier allemande, » et la comparaison ne manque pas de justesse, car la belle Henriette Herz était, comme la belle Julie, coquette et vertueuse, si l'on veut bien ne pas se montrer trop exigeant sur le sens du mot. Ce monde ne laissait pas que d'avoir des habitudes un peu singulières. Le romantisme et la sentimentalité y régnaient sans conteste. Henriette Herz avait

fondé une « Ligue de la vertu, » destinée « à servir de lien entre les belles âmes des deux sexes en quête de leur complémentaire. » Les membres de cette Ligue, qui se tutoyaient et échangeaient de longues lettres écrites en caractères hébreux, se proposaient « le développement moral et le bonheur par l'affection, mais sans devoirs, car l'affection ne connaît point de devoir, » et ils supprimaient entre eux « toutes les barrières d'une bienséance purement conventionnelle. » Dans le salon d'Henriette Herz, se rencontraient philosophes, historiens, poètes : Jean de Muller, Schleiermacher, Jacobi, Fichte, Guillaume de Humboldt, Ancillon Tieck, Guillaume et Frédéric Schlegel. Quelques grands seigneurs fréquentaient également ce salon, mais en très petit nombre, car un préjugé tenace en éloignait le monde de la Cour. Nul doute que M de Staël n'eût bravé ce préjugé, car elle eût rencontré là précisément les hommes qu'elle venait chercher. Mais quelques mois avant son arrivée à Berlin, Henriette Herz était morte, et sa société littéraire se trouvait un peu dispersée.

Cependant, il y avait encore deux salons où cette société pouvait se réunir. L'un était celui de la duchesse de Courlande, la mère de celle qui devait un jour devenir, sous le nom de duchesse de Dino puis de Sagan, la nièce de Talleyrand. La duchesse de Courlande, née Dorothée de Meden, était la troisième femme du duc de Courlande qui avait divorcé deux fois. Elle n'était pas seulement fort belle, mais avait l'esprit libre et dégagé de toute prévention. Elle était la seule à Berlin à recevoir des juifs et des chrétiens, des grands seigneurs et des savans. Un des hôtes les plus assidus de son salon était ce séduisant et chevaleresque prince Louis-Ferdinand, dont la mémoire est demeurée non moins populaire en Prusse que celle de la reine Louise. Il menait

alors à Berlin une vie quelque peu scandaleuse, mais il devait se réhabiliter en se faisant tuer héroïquement au début de la campagne de 1806. Sur son cœur, on trouva une miniature de la belle Pauline Wiesel. La duchesse de Courlande se montra très bienveillante pour M de Staël. Elles demeurèrent en relation par correspondance ; les archives de Coppet contiennent un certain nombre de lettres d'elle. M de Staël fréquentait également le salon de la princesse Radziwill dont elle parle souvent dans ses lettres. Cette très aimable personne était la sœur du prince Louis-Ferdinand. Elle appartenait par conséquent à la famille royale. Dans son journal, récemment publié, elle mentionne en ces termes le passage de M de Staël à Berlin : « L'arrivée de M de Staël à Berlin attire tout le monde autour d'elle. Elle venait souvent passer ses soirées chez nous. Mon frère Louis, quelques Anglais, la princesse Paul Sapieha, Jean de Muller, rendaient ces réunions très agréables. Je m'attachai beaucoup à M de Staël ; mon frère Louis en fut très enthousiaste et elle l'appréciait beaucoup. » Dans le salon de la duchesse de Courlande et dans celui de la princesse Radziwill M de Staël dut rencontrer quelques-uns de ces hommes de lettres qu'elle désirait connaître, mais elle en rencontra un plus grand nombre encore chez le chargé d'affaires de Suède, Brinckmann. M de Staël avait autrefois connu Brinckmann quand il était attaché à l'ambassade de Suède à Paris. Elle lui avait adressé, quelques années auparavant, un exemplaire d'un de ses ouvrages, avec cette dédicace de sa main : « À M. Brinckmann, pour qu'il se souvienne de moi quand il oubliera mon ouvrage. » Brinckmann n'avait eu garde d'oublier M de Staël. Sans doute il ne fut pas fâché, vis-à-vis de la société de Berlin, de se parer d'une aussi illustre voyageuse. Aussi avait-il pris en bonne part qu'elle n'eût pas consenti à se laisser présenter par

lui. Il lui ouvrit son salon et organisa même pour elle une réception où il lui procura l'occasion d'entrer en relation avec une naissante célébrité berlinoise qui, dans le monde juif, commençait à occuper peu à peu la place si longtemps tenue par Henriette Hertz, avec Rahel Levin.

Rahel Levin est une figure souvent étudiée de l'Allemagne littéraire, non pas qu'elle ait jamais écrit elle-même, mais elle a tenu un salon célèbre qui fut un des cénacles du romantisme germanique. C'est sous le nom de Rahel Varnhagen qu'elle est le plus généralement connue. Mais elle ne devait se marier qu'en 1814. À l'époque du séjour de M de Staël à Berlin, elle n'avait encore que trente-deux ans. Elle occupait dans une maison de Jügerstrasse une mansarde où la reléguait l'avarice de son père. Agréable, sans être jolie, très intelligente, très instruite, passionnée pour les lettres, elle avait su déjà, par l'agrément de son commerce, réunir dans cette mansarde quelques-uns des habitués du salon plus luxueux de Henriette Herz. À la mort de celle-ci, elle hérita en quelque sorte de sa société, et la mansarde de la Jügerstrasse devint le rendez-vous habituel des hommes de lettres de Berlin.

Rahel Levin n'avait cependant pas toujours vécu d'une vie purement intellectuelle et cérébrale. Elle était sujette à ce qu'elle-même appelait « des convulsions amoureuses. » Sa première convulsion fut causée par la rencontre inopinée qu'elle fit au théâtre d'un jeune seigneur prussien, le comte Carl de Finckenstein, très blond, dont la beauté produisit sur elle une vive impression. Elle n'eut cesse ni trêve qu'elle ne l'eût rencontré de nouveau ; elle l'aima, elle s'en crut aimée et l'agréa comme son fiancé. Ces fiançailles traînèrent trois ans, au terme desquels le

jeune seigneur prussien, n'ayant pu vaincre les préjugés de sa famille, reprit assez piteusement sa parole. Elle demeura inconsolable jusqu'au jour où, deux ans après, elle fit également la rencontre fortuite d'un Espagnol qui répondait au nom sonore de don Diego de Urquijo. Elle s'éprit pour cet Espagnol, très brun, d'une passion plus violente encore que celle que lui avait inspirée le blond Prussien. Elle se laissa complètement subjuguer par lui ; il en fit son esclave, la traitant avec une brutalité, avec un dédain incroyables, allant jusqu'à lui dire : « Je t'aime, mais je ne t'estime pas, » et elle supportait tout, revenant toujours à lui, jusqu'au jour où l'Espagnol retournant la cruelle phrase, lui dit : « Je t'estime, mais je ne t'aime plus. » « Alors, raconte plus tard Rahel, de mes propres mains, avec des mains de bourreau, j'arrachai mon propre cœur et je m'en allai comme on sort de la vie. »

De cette première période de l'existence de Rahel qu'elle-même appelait « sa turpitude, » il subsiste un témoignage, ce sont les lettres ou plutôt les courts billets adressés par elle à l'Espagnol, — celles au Prussien ont malheureusement été perdues, — dont le ton passionné rappelle les fameuses lettres de Julie de Lespinasse et qui méritent d'être comparées aux plus célèbres correspondances amoureuses. Tel était du moins l'avis du propre mari de Rahel, l'excellent Varnhagen qui, les ayant découvertes dans les papiers de sa femme, après la mort de celle-ci, en avait préparé la publication. Sa propre mort l'empêcha seule de remplir ce pieux office de piété conjugale. Au commencement de l'année 1804, Rahel commençait à se remettre de cette crise dont elle sortait à peine. Brinckmann était un des habitués de sa mansarde. Il paraît même avoir été un peu amoureux d'elle. En tout cas, il lui adressait de longues poésies. Brinckmann crut être agréable à M de Staël ainsi qu'à Rahel Levin en leur procurant

l'occasion de se rencontrer. Il supposait qu'une sympathie instinctive attirerait l'une vers l'autre ces deux femmes qui n'étaient pas sans quelque ressemblance d'esprit, car Rahel était, comme M de Staël, curieuse de littératures étrangères. Elle avait même fait un séjour à Paris. Brinckmann se trompait, comme on va le voir. Pour entourer la rencontre de quelque éclat, Brinckmann crut bien faire de donner à l'ambassade de Suède une soirée spéciale. Il avait invité des princes du sang, des dames de la Cour, quelques savans, entre autres Fichte, et un acteur alors célèbre à Berlin, Iffland. Quand Rahel entra, M de Staël, avec sa bonne grâce un peu impétueuse, s'avança au-devant d'elle ; elle l'entraîna sur un sopha et pendant une heure et demie les deux femmes causèrent, le reste de la société se tenant à distance. Laissons Brinckmann raconter lui-même la suite de la scène : « Ensuite M de Staël vint à moi, l'air tout sérieux, et me dit : « Je fais amende honorable, vous n'avez rien exagéré : elle est étonnante. Je ne saurais que répéter ce que j'ai dit mille fois pendant ce voyage : que l'Allemagne est une mine de génie dont on ne connaît nulle part les richesses ni les profondeurs. Vous êtes bien heureux de posséder ici une amie pareille. « Ensuite elle fit signe à Rahel d'approcher : « Ecoutez, mademoiselle ! Vous avez ici un ami qui doit bien vous apprécier comme vous le méritez, et je crois que, si je restais ici, je deviendrais jalouse de votre supériorité. » — « Vous, madame ? » fit Rahel en souriant, « oh ! non, je vous aimerais tant et cela vous rendrait si heureuse que vous ne deviendriez jalouse que de mon bonheur, car qui pourrait jamais vous en inspirer un pareil ? »

Àqui ces doux propos ne feraient-ils pas croire que Rahel Levin avait, comme tant d'autres personnes en Allemagne et en France, subi le charme de M de Staël ? Il n'en était rien. Dès le

lendemain, dans des notes, elle s'exprime de la façon la plus désobligeante sur le compte de la femme à laquelle elle adressait la veille de si flatteuses protestations. « Comme ces personnes voyagent, écrit-elle, ces gens riches, ces dames de la société, ces femmes de lettres qui ne savent parler que français et ne veulent entendre partout que leur propre langue. La pauvre ! elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris, hormis ce que MM. Schlegel et Ancillon, et madame la princesse une telle ou madame la générale une telle et quelques maîtresses de maison plus ou moins sottes ont bien voulu lui dire. Et puis, elle ne sait pas voir. Elle vous fait caracoler, comme un escadron, ses trois idées nouvelles à travers les plus vieilles civilisations de l'Europe. N'a-t-elle pas honte ! Est-ce ainsi qu'on touche à de pareilles choses et ne faut-il pas, pour les saisir, des outils intellectuels autrement neufs ? »

C'est bien pis quand l'Allemagne a paru. Comme le dit avec raison M. Spenlé, le dernier biographe de Rahel, « sa main est prise de tremblement, sa plume grince et crache sur le papier chaque fois que dans ses lettres elle arrive à en parler. » « M de Staël radote dans son livre sur l'Allemagne. Sotte ! ai-je mis en marge. Si quelqu'un qui ignore l'Allemagne lisait son livre et les quelques pensées, — des pensées ? — qui échappent à sa plume comme des montures sans cavalier et ses notes, ses aperçus, ses lectures qu'elle n'a pas eu le temps de changer en son propre sang, celui-là se figurerait l'Allemagne comme un trou enfumé, sombre, glacial où errent lugubrement quelques fantoches falots, voués par Dieu à la vertu… Voilà comme a l'âme triste cette femme sans réceptivité et sans musique, dénuée de flair et de mélodie intérieure ! J'enrage. Non, mais qui lui a permis de fouiller dans les plus belles choses avec ses grosses mains, sans piété, sans innocence joyeuse. » Et elle finit en traitant M de

Staël de « poule aveugle. » C'est ainsi que M de Staël en fut pour ses frais de bonne grâce et qu'un instinct secret de rivalité l'emporta chez Rahel Levin au point de lui inspirer un jugement aussi injuste et brutal.

Mde Staël ayant rencontré soit chez la duchesse de Courlande, soit chez Brinckmann ces hommes de lettres qu'elle désirait connaître, prit l'habitude de les inviter chez elle. La mode s'était établie à Berlin des « thés esthétiques. » On appelait ainsi des réunions où, à la fin de la journée, on dissertait entre gens de lettres sur la sagesse, l'art ou la philosophie. M de Staël, dans l'hôtel qu'elle avait loué sur le quai de la Sprée, convia à quelques thés les gens de lettres avec lesquels elle était entrée en relation. On trouvera dans cette lettre assez piquante à Wieland son jugement sur ceux qu'elle appelle « les savans. »

Le 31 mars, Berlin.

Oui, mon cher Wieland, me voilà à Berlin, au milieu du tumulte de la société, mais portant au fond du cœur le regret de la douce vie de Weimar. On me reçoit ici parfaitement bien, mais on n'a pas le temps de s'y voir ni de s'y connaître et la séparation complète des deux sociétés, celle de la Cour et celle des savans, donne aux salons une frivolité quelquefois assez fatigante. On y parle français, on y fait des calembours français, et moi qui n'entends pas l'allemand, j'ai presque du regret à votre humeur en parlant français, tant je suis convaincue que l'Allemagne ne peut rien gagner à imiter notre grâce parisienne. J'ai vu les savans. Fichte, Ancillon, Spalding et Schlegel sont ceux qui m'ont intéressé davantage avec des nuances différentes. J'ai mis dans la même chambre Schlegel et Kotzebue, comme il convient à une étrangère qui ignore les querelles et j'ai dit à Schlegel, pour qui je

me sens du faible, qu'il ferait du tort non pas à vous, mais à lui, s'il attaquait le nom littéraire de l'Allemagne le plus connu en Europe. Je regrette ce temps où il n'y avait que de l'émulation parmi les savans et les hommes de lettres de l'Allemagne. Encore une fois il faut être Français pour se dire des injures ; il faut être du pays où tout s'oublie. — Je ne puis rien faire ici que lire de l'allemand avec Schlegel, qui a bien voulu accepter la place de mon maître. Les traductions, les études, tout se perd au milieu de quatre incitations par jour. On m'assure cependant que le mois d'avril sera plus paisible et, ce que j'aime surtout, c'est le mois de juin que nous passerons ensemble sous les beaux ombrages de Weimar. — Dites-moi que vous m'aimez encore et que vous protégerez ma vie toujours de vos vœux et de votre amitié. J'ai écrit à notre séduisante duchesse, comme vous l'appelez, et notre amie M de Gœckhausen a eu trois fois de mes nouvelles avec injonction de vous parler de moi : l'a-t-elle fait ? Je n'ai point encore écrit à Goethe, que vous appelez mon favori, sans vous souvenir qu'étant plus capable d'aimer que lui, vous devez inspirer un retour plus sensible. — Adieu, adieu ; donnez-moi votre bénédiction-poétique ; elle vaut mieux que celle des capucins ou des idéalistes ; adieu.

À Goethe elle écrivait également une longue lettre de laquelle j'extrais ce jugement, assez peu favorable, sur la société et le monde littéraire de Berlin. Son cœur était resté à Weimar.

Vous avez bien voulu me dire que vous auriez été bien aise de voir Berlin avec moi. En vérité, ce que j'ai de vif et de jeune dans les impressions ne peut guère s'exercer ici. C'est un pays qui ne frappe point l'imagination. La société y est alignée à la prussienne-et les femmes ici doivent être tout étonnées de vieillir, car

elles disent et font la même chose pendant soixante ans de suite et le temps ne devrait pas marcher quand les pensées, les sentimens, et les circonstances sont stationnaires. Si je vivais en Allemagne, je ne m'établirais certainement pas dans une grande ville. Les Allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville. On n'y choisit pas sa société ; on l'augmente. On n'y sait guère plus de nouvelles publiques, mais seulement mille fois plus de commérages. On n'y a pas plus de liberté que dans une petite ville, mais seulement un plus grand nombre d'observations, et la vie physique : boire, manger, jouer, y tient mille fois plus de place qu'à Weimar. Au milieu de tout cela, on discerne dans le monde littéraire ce qui caractérise l'Allemagne : érudition philosophique, droiture, mais il n'y a pas l'ombre d'une comparaison entre ce que nous appelons « société » en France, et ceci, et je ne suis pas étonnée que les savans aient en Allemagne plus de temps pour l'étude que partout ailleurs, car la séduction de la société n'existe pas.

Et elle termine ainsi sa lettre :

Adieu. Vous n'avez pas besoin d'être aimé et je vous aime. C'est une preuve de plus de ce que j'ai toujours observé : c'est qu'on obtient aisément ce qu'on désire peu.

Je reprends la publication des lettres de M de Staël à M. Necker.

Ce 17 mars.

J'ajoute encore quelques mots à ma lettre. J'ai dîné chez l'ambassadeur de France ; il y avait la femme de l'envoyé de Danemark, à laquelle il devait donner la main, mais il m'a fait passer la première avec le prince de Radziwill, ce qui était fort honnête.

Après dîner, il m'a prise à part et m'a beaucoup répété qu'il désirait que je vinsse souvent dîner chez lui, « mais, a-t-il ajouté, vous ne parlerez pas de Christin. » Ce mot m'a étonné et je vais t'en donner l'explication. J'avais parlé de Christin à M. d'Alopeus, l'envoyé de Russie, et malheureusement je ne m'étais pas aperçue que Laforest était derrière moi dans ce moment. Alors j'ai dit naturellement à Laforest que je ne croyais pas me mêler de politique en m'intéressant pour une personne suisse au cachot depuis six mois, que je n'avais jamais manqué à protéger les malheureux et que si, par hasard, le gouvernement actuel était renversé par un gouvernement qui persécutât ses amis, je serais la même pour eux. Il a paru sentir cela et m'a assuré qu'il ne me disait cela que pour m'être utile et qu'il n'écrirait de sa vie un mot de ce genre, « mais, a-t-il ajouté, il faut que vous sachiez que les souverains ont une communication entre eux tout à fait différente des notes officielles de leurs ministres : Je ne croyais pas cela, me dit-il, avant d'être arrivé ici-mais j'en ai eu la preuve. L'empereur de Russie, le roi de Prusse sont en relations personnelles avec le Premier Consul (il n'en est rien), les souverains ont un esprit de corps ensemble. » « Je le crois, lui dis-je, mais c'est justement à cause de cela que je croyais possible que le Premier Consul accordât & l'Empereur de relâcher un malheureux, etc. » « Vous ne comprenez pas ! m'a-t-il dit, que les souverains sont convenus de se sacrifier mutuellement ceux qui leur font ombrage ; le Premier Consul ferait pour Alexandre, ce qu'Alexandre fait pour le Premier Consul aujourd'hui en ne réclamant pas Christin. » Je me suis imposé de me taire sur ce commerce ; n'est-ce pas avoir beaucoup gagné ? Le soir, M. d'Alopeus m'a parlé dans un style bien différent, et en très bon homme, mais je me suis promis de regarder derrière moi à l'avenir. Lombard, le

chef des Affaires étrangères ici, est venu chez moi avec un empressement extrême, mais je ne vois encore aucune invitation de M. de Hardenberg ; il parle de toi cependant avec la plus haute admiration. Au reste ce ne sont pas les invitations qui me manquent ; la vie dans ce genre est tuante ici. On craint la mort du roi d'Angleterre ; on dit que le prince de Galles prendra M. Pitt, mais les communications sont bien difficiles avec ce pays-là.

Adieu, mon ange, je pars d'ici le 25 de mai, et je compte tous les jours.

Berlin, ce 20 mars.

Je continue à être traitée ici avec la plus grande distinction. Hier il y a eu un bal d'enfans à la Cour Ferdinand, où mon fils et ma fille ont été ; la Reine les a comblés de bontés tous les deux ; elle a dit à ma fille qu'elle avait les plus jolis yeux du monde et qu'elle avait bien fait de les prendre à sa mère. Le Roi m'a parlé plusieurs fois avec une grande bonté ; la Reine mère m'a embrassée et comblé de caresses ma fille qui se démêlait de tout cela le plus drôlement du monde ; elle faisait des petites révérences, des petites mines, courait embrasser la fille du Roi, les filles des princesses avec une vivacité et une grâce qui plaisaient à tout le monde. Pour Auguste, il a dansé la gavotte assez bien et quand la Cour lui a parlé, il a répondu vraiment avec noblesse et simplicité, sans embarras, plutôt avec une petite nuance de Français. Voilà, cher ami, le début de ta famille. Je ne puis que m'applaudir d'être venue à Berlin ; si j'y avais mes affections, j'y serais heureuse, mais il y a toujours un serrement de cœur au milieu de ces fêtes si nombreuses, quand on sait que personne ne peut s'y intéresser profondément à vous. Enfin, je suis ici pour deux mois et

je reviens ensuite vers tout ce que j'aime. La multitude des invitations que j'ai a du moins l'avantage d'étourdir la journée : la vie paisible et réfléchie de Weimar ne pourrait se supporter seule. Auguste va au Collège allemand et il lui restera du moins de ce voyage de parler allemand ; c'est quelque chose pour le reste de la vie. Enfin je crois que si tu peux faire parvenir au Premier Consul combien j'ai été bien reçue ici, il se peut que cela me soit utile.

Tu as bien raison de dire que Weimar m'aura été utile. Il s'est répandu de là une vive bienveillance pour moi. On ne peut pas comparer la bienveillance de ce pays à celle d'aucun autre, parce que ce sont des gens qui n'ont jamais connu le dédain. Ils s'indignent, ils haïssent, mais la médiocrité n'y déprécie jamais la supériorité.

Ce 23 mars, Berlin.

Je ne puis concevoir, cher ami, pourquoi je n'ai point de lettres de toi. Je me repens bien de ne t'avoir pas prié de m'écrire ici, car les lettres de Weimar m'arrivent avec une inexactitude insupportable. Je m'étourdis tant que je peux sur la vie même, mais je suis incapable d'aucune occupation sérieuse ; loin de tout ce que j'aime, j'éprouve sans cesse des sentimens d'inquiétude qui n'ont point d'objet fixe, mais qui me rendent toute émotion douloureuse. Je continue à être traitée à merveille ici, on m'invite tous les jours à la Cour et à la ville ; j'ai dansé hier avec les frères du Roi, enfin je ne puis pas souhaiter une chose en fait de société qui me manque. Si je passe ainsi ces deux mois, je pourrai vraiment m'applaudir d'un voyage qui sera toujours une chose honorable pour moi ; nous verrons ensuite si le reste de la vie s'en trouvera bien.

J'ai rencontré ici un homme qui en littérature a plus de connaissances et d'esprit que presque personne à moi connu ; c'est Schlegel. Benjamin te dira qu'il a de la réputation en Allemagne, mais ce que Benjamin ne sait pas, c'est qu'il parle le français et l'anglais comme un Français et un Anglais, et qu'il a tout lu dans ce monde, quoiqu'il n'ait que trente-six ans. Je fais ce que je peux pour l'engager à venir avec moi ; il ne serait pas instituteur de mes enfans, il est trop distingué pour cela, mais il donnerait des leçons à Albert pendant les mois qu'il passerait à Coppet et j'y gagnerai, moi, beaucoup pour l'ouvrage que je projette, et, ce qui va avant tout, je me crois sûre qu'il ne te déplairait pas, car ses manières sont simples et retenues, et tu aimerais à nous voir tous dans la retraite vivement occupés de l'étude. J'espère que ce projet réussira ; il ne changerait rien à l'ensemble de mes idées sur mes enfans, mais cela leur ferait momentanément beaucoup de bien, parce qu'il a vraiment une netteté et une étendue dans l'esprit qui est très frappante.

Il nous vient ici des nouvelles de France que j'ai honte de faire retourner vers toi, tant le détour est considérable ; cependant, sais-tu que Garat s'est offert pour être défenseur officieux de Moreau et que le Premier Consul lui ayant fait dire que ces fonctions n'étaient pas compatibles avec celles de sénateur, il a répondu que, dans ce cas, ce serait celles de sénateur qu'il était prêt à sacrifier. Sais-tu que le Premier Consul a dit à Dejean, le général, que son intention, il le savait, était de le nommer son successeur. « Oui, général, a-t-il répondu, si nous avions eu le malheur de vous perdre, je n'en connaissais pas de plus digne de vous remplacer. » Sais-tu enfin, qu'a chaque poste et sur les grands chemins, des gendarmes vous arrêtent pour voir votre passeport et confronter votre signalement. Passé dix heures du soir, on n'en-

tend pas, dit-on, une voiture dans Paris. M Jules de Polignac est devenue folle du saisissement de son arrestation ; enfin l'aspect est triste. Le baron de Hardenberg ne m'a fait aucune politesse jusqu'à présent, ce qui m'étonne ; c'est la Cour et le corps diplomatique et les hommes de lettres dont j'ai reçu jusqu'à présent les politesses les plus marquées. Il ne m'est encore rien venu du ministère. Le Consul a dit à Oubril, le chargé d'affaires de Russie, qui voulait garder M. Baccoff auprès de lui : « Vous êtes secrétaire vous-même, vous n'avez pas besoin de secrétaire. » On a fusillé un homme attaché au service de Russie, M. Bullon je crois, en vingt-quatre heures, comme espion ; il a été prouvé depuis qu'il était innocent.

Ce 24.

J'ai une petite lettre de toi du 2 mars, cher ami, c'est bien long : voici mon petit billet que je t'envoie, mais tu ne me dis jamais rien de mes envois.

Tâche, je te prie, de faire savoir à Paris comme j'ai été reçue à Berlin ; c'est, je le vois par des lettres, une chose utile.

Le nom de Schlegel apparaît pour la première fois dans cette lettre à son père. C'était a Goethe que M de Staël avait dû d'entrer en relation avec l'homme qui devait être pour elle un ami fidèle. Depuis longtemps, elle cherchait un précepteur allemand pour ses fils. Elle s'était jusque-là adressée sans succès de plusieurs côtés. Elle finit par demander un conseil à Goethe, qui écrivit a Schlegel : « M de Staël désire vous connaître personnellement : elle croit que quelques lignes de moi faciliteront la première entrevue. Je les écris volontiers parce que je m'attire ainsi des remerciemens des deux côtés, bien que mon intervention soit

inutile. » Auguste-Guillaume Schlegel était alors âgé de trente-six ans. Il avait été quelque temps précepteur dans une famille hollandaise, puis il était revenu en Allemagne et s'était établi à Iéna et à Weimar. Avec son frère Frédéric il avait fondé une revue, l'Atheneum, où tous deux publiaient des articles de critique. Dans ces articles ils faisaient preuve d'une indépendance d'esprit qui ne laissa pas d'éveiller la susceptibilité de Schiller. Aussi les deux frères avaient-ils abandonné le séjour de Weimar et étaient-ils venus s'établir à Berlin. Guillaume Schlegel y avait ouvert un cours sur la littérature et les arts, qui attiraient une grande affluence d'auditeurs. M de Staël avait suivi ces cours et elle avait été frappée de la supériorité de l'homme, de son érudition, de ses connaissances littéraires, de la variété et de l'abondance de ses idées. Elle s'empressait de faire part de son admiration à Goethe. « Il faut aussi, lui écrivait-elle, que je vous remercie de la société la plus intéressante que j'aie rencontrée à Berlin, Wilhelm Schlegel. Je suis punie ou récompensée de toutes nos plaisanteries sur les Schlegel. Je ne crois pas possible d'avoir une critique littéraire plus spirituelle, plus ingénieuse que Wilhelm et des connaissances si étendues en littérature que, lors même qu'on n'est pas de son avis, c'est de lui qu'il faut emprunter des armes. »

Mde Staël eut aussitôt la pensée de s'attacher Schlegel, mais ce ne fut pas sans quelque difficulté qu'elle y parvint. Il avait eu l'année précédente une aventure assez pénible. Sa femme, Caroline Michelis, l'avait abandonné, et avec son consentement, pour épouser le philosophe Schelling, car, dans ce monde littéraire de Berlin, on se démariait et se remariait facilement, et on avait fini par faire du mariage, suivant une expression pittoresque, « un colombier. » Mais Schlegel avait cherché des consolations auprès de la sœur de son ami le poète Tieck. C'était la véritable raison

qui lui faisait hésiter à quitter Berlin, bien plus que la nécessité de terminer la traduction de Shakspeare entreprise par lui, qu'il objectait à M de Staël. Celle-ci finit par s'en douter. Piquée au jeu, elle voulut connaître la personne qui lui disputait Schlegel. Vainement lui fit-on observer que Sophie Bernhardi, ne sachant pas un mot de français, et elle-même comprenant mal l'allemand, la conversation serait impossible. « N'importe, répondit-elle, je la verrai parler. » Schlegel dut les mettre en relation, et servir de truchement. Mais la situation fut difficile pour lui. « Que dit-elle ? » demandait à chaque instant M de Staël, et Schlegel ne pouvait pas traduire exactement les propos de son amie, qui étaient peu obligeans pour M de Staël. Ce fut à M de Staël cependant que la victoire resta. Moyennant promesse d'un traitement de 12 000 francs et ultérieurement d'une pension viagère, Schlegel s'engageait à partir avec elle, pour donner, pendant quelque temps au moins, des leçons à ses enfans. Mais Schlegel tint dans la vie de M de Staël une tout autre place que celle de précepteur de ses enfans. Il s'attacha à elle par les liens d'une affection solide et, après avoir été un commensal habituel de Coppet, il l'accompagna dans la longue tournée qu'elle entreprit en 1812 à travers l'Europe. Il demeura auprès d'elle jusqu'à la fin et collabora à la publication des Considérations sur la Révolution Française. Il devait lui survivre longtemps, car il ne mourut qu'en 1842.

L'existence agitée que menait M de Staël, obligée de se partager entre les fêtes de Cour, les réunions mondaines et les « thés littéraires, » ne l'empêchait pas d'adresser, chaque courrier, de longues lettres à M. Necker où elle continuait de lui faire part de ses impressions beaucoup moins favorables au monde de Berlin qu'à celui de Weimar.

Ce 27 mars.

Je possède, mon ange, d'admirables lettres de toi, qui me sont arrivées toutes à la fois et qui m'ont fait autant de bien qu'on peut en éprouver dans l'absence, car je ne sais quel sentiment de trouble se mêle aux impressions les plus douces quand on n'a que ce papier pour causer avec lui et qu'il vous a tout dit, quand vous savez par cœur ce qu'il contient. Que de choses j'aurais à te dire au milieu du monde, que de conseils je recevrais de toi. Hier par exemple, j'ai eu un véritable chagrin par la circonstance la plus imprévue. Je jouissais en paix de mes succès ici, lorsque Brinckmann, qui est vraiment excellent pour moi, entre dans ma chambre, tout pâle, et me dit : « Albertine a donné, au bal, un soufflet au prince royal et, le Roi et la Reine l'ayant appris, disent que c'est là l'éducation que les républicains donnent à leurs enfans. » Mon premier mouvement a été celui d'une véritable douleur ; le Roi et la Reine sont si bons, si simples, si aimables, que l'idée de leur avoir déplu me perçait le cœur. J'ai fait venir Albertine, qui est convenue qu'elle avait donné un soufflet mais elle ne savait pas à qui, et dont le chagrin dans le premier moment (car elle a été trop vite consolée) me faisait vraiment pitié. J'ai écrit à l'instant une lettre au précepteur du prince royal et j'ai envoyé mon fils la porter. J'ai déclaré que ma fille n'irait point au bal où elle devait aller le même soir et qu'elle resterait prisonnière dans ma chambre, jusqu'à ce que la Reine en ordonnât autrement. Ma lettre a été donnée au Roi et à la Reine, qui l'ont lue et m'ont fait dire avec une rare bonté qu'ils étaient désolés qu'on m'eût appris ce petit incident, si naturel parmi les enfans, et qu'ils me priaient de n'y plus penser et de mener ma fille au bal. J'ai été bien touchée de leur bonté, mais je n'en ai pas moins gardé la petite demoiselle en pénitence ; elle a vraiment besoin qu'on modère son

impétueuse vivacité. Mais, dans cette occasion, j'ai vu qu'il y avait à Berlin des personnes malveillantes qui tâchaient de rattacher tout au républicanisme, etc. Ce n'est pas la pure bonté de Weimar ; c'est impossible à espérer dans une si grande ville et avec les prétentions intermédiaires des gens médiocres. À Weimar, il n'y a que des gens supérieurs et des gens tout à fait nuls et qui admirent l'esprit, comme tu admires un chanteur, sans envie ni regret. Ici, cela n'est pas de même, et la médiocrité s'y agite, quoique avec bien moins d'activité qu'en France. Les savans sont la société qui me plaît le plus ; je suis toujours plus enchantée de Schlegel, et j'ai décidé que je te l'amène rais. Si nous avions alors un musicien assez instruit pour guider Albert, Schlegel pendant quelques mois lui donnerait des leçons. Il s'en offre bien un aussi à moi dans ce genre, assez distingué, mais revenir avec deux Allemands, c'est trop. Dis-moi ton avis sur tout cela et ne t'attache pas à Patterson, à moins qu'il ne te séduise. Schlegel a mille fois de l'esprit comme lui ; il faut pourtant en convenir, c'est de l'esprit littéraire qu'il a ; je le regarde comme étranger au reste, puisque, avec cette inconcevable sagacité pour les langues et les livres, il ne doit pas être propre à tout. Benjamin te dira aussi qu'il en a vu un autre à Eisenach, qui peut-être, celui-là, se dévouerait à l'éducation ; il est musicien, mais il a une bien jolie figure et sûrement beaucoup moins d'esprit que Schlegel. Mais Schlegel ne me restera pas ; il a trop de moyens pour cela ; il a trente-six ans, il est petit et assez laid, quoique avec beaucoup d'expression dans les yeux ; mais Benjamin et moi nous n'avons pas plus d'esprit que lui en littérature, et Benjamin lui-même, moins de connaissances. On n'a pas d'idée de ce que les Allemands savent quand ils s'y mettent. Il semble qu'ils ont quarante-huit heures dans les vingt-quatre ; leur secret a été de ne

jamais vivre en société ; ce secret-là n'est guère à mon usage, et cependant, le génie littéraire en dépend. Ne voilà-t-il pas que je raisonne, sans nouvelle aucune ! l'arrestation au-delà du Rhin cause ici une assez grande rumeur, mais il me semble que l'agitation de l'Europe finit toujours par se calmer.

Adieu, mon ange.

Ce 31 mars.

Je n'ai point de lettres de toi depuis le dernier courrier, mon ange, et quoique cela puisse être la faute de Weimar, je me sens triste et inquiète. Rien de nouveau n'est arrivé dans ma vie depuis mardi. J'ai rencontré la Reine au concert hier ; elle est venue à moi trois fois avec obligeance et je me suis trouvée placée comme je le suis ordinairement après la duchesse de Courlande. J'ai donné un petit thé hier, où sont venus les princes et les savans réunis ; enfin il me semble que, Dieu merci, cela va bien. Personne ici ne parle politique ni ne s'y intéresse, de manière que je ne me trouve pas dans le cas de faire aucune faute. Cependant je remarque la conduite du comte de Haugwitz, qui ne m'a point invitée, quoique je lui eusse dit, en causant, que je désirais de voir sa très belle serre, et du baron de Hardenberg, qui, malgré ta lettre, s'est contenté de me faire une visite un jour où je n'y étais pas. J'ai aussi été chez cette dame (nom illisible) que je n'ai point trouvée, qui m'a rendu ma visite, moi n'y étant pas, et tout a été dit ; au reste, c'est une personne de la deuxième société, et je crois que le comte de Tilly, qui est banni de partout à cause de ses dettes et de son aventure, va là. Ce qui m'invite sans cesse du reste, ce sont les cours Ferdinand, Henri et le Corps diplomatique. J'ai dîné avant-hier chez l'envoyé de l'Empereur, le comte de Metternich, qui est un homme vraiment agréable par ses ma-

nières. J'ai plus de société qu'il n'en faut pour leur deux vies, mais non pour en remplir une. Aussi est-ce avec une sensible joie que je me mettrai en route le 25 de mai pour revenir vers toi. Je serai six semaines à peu près à faire ce voyage ; je compte passer par la Bavière et entrer en Suisse par Schaffausen. Préviens Meister qu'il me verra à Zurich les premiers jours de juillet. Il me paraît décidé que j'emmène Schlegel avec moi (t'ai-je dit que j'avais congédié Bosse avec vingt-cinq louis). Si nous avions avec Schlegel un musicien secrétaire et promeneur avec les enfans, ou du moins avec Albert, car j'enverrai Auguste en France, tout serait parfait, car Schlegel est un homme inouï pour donner des leçons ; il te plaira si tu lui parles littérature, histoire, etc., mais sa figure n'est ni jolie, ni séduisante ; il a seulement une physionomie remarquable et une conversation inépuisable dans son genre. Toute la science de Genève ne lui va pas à la cheville du pied et son esprit (toujours dans le cercle des livres) est admirable ; enfin, — et il m'est doux de penser que c'est un bon argument pour toi, — la solitude du retour ne me fait plus peur en causant avec lui. Pendant que j'en suis à mes acquisitions d'Allemagne, j'ai pris avec moi un excellent bon petit domestique allemand-français, que Benjamin connaît, Huber ; si tu n'as point remplacé Fleuri, je t'offre Cachet à mon retour, ne voulant pas avoir trois domestiques hommes, Eugène compris.

Il me semble que la Prusse s'entremet pour rapprocher la Russie et la France, mais, soit que cela réussisse ou non, je vois sur le continent des élémens de longue paix. L'opposition invincible entre l'Autriche et la Prusse, la maladie du roi d'Angleterre, l'ineptie de ses ministres, tout contribuée cette paix, qui ne sera point interrompue sans nouveaux événemens. As-tu remarqué Moreau à sa lettre alphabétique M… dans le liste des brigands ?

Qui est quelque chose après cela ? Fais-moi le plaisir de lire la Duchesse de La Vallière de M de Genlis, qui réussit beaucoup à Paris. Que dis-tu de moi qui le fais l'essayeur des romans, mais à quoi ton esprit ne se prête-t-il pas ?

Adieu, cher ange.

Je dîne encore jeudi chez l'envoyé de France, demain chez Lombard, vendredi chez la duchesse de Courlande et le soir chez la princesse Louise, etc.

La Reine a parlé très obligeamment de moi, mais le baron de Hardenberg ne me donne pas signe de vie, et, à quelques autres symptômes encore très légers, je croirais que la diplomatie du pays est en réserve. Cependant Laforest se conduit tous les jours mieux pour moi et je ne vois aucun nuage sur ma vie, mais j'ai besoin de descendre de cheval comme un cavalier fatigué. C'est aussi, je crois, le besoin de te revoir qui donne à ces sentimens fugitifs une plus grande consistance.

Adieu, mon ange ; je ne suis pas encore tout à fait rassurée sur ces nuits qui t'obligent à te faire veiller, et je te demande plus de détails sur ta santé. Il semble que tu crois que c'est de toi que tu me parles.

Mde Staël ne se trompait pas lorsque, à de légers symptômes, elle croyait discerner chez les principaux membres du ministère prussien une certaine réserve vis-à-vis d'elle et la crainte de se compromettre en lui faisant trop bon accueil. Cette réserve et cette crainte, qui faisaient contraste avec la bonne grâce de la Reine, tenaient à l'hésitation de la politique prussienne. Depuis le traité de Bâle auquel elle avait apposé sa signature en 1795, la Prusse vivait en paix avec la France ; mais il s'était formé peu à

peu un parti national qui ne pouvait prendre son parti de l'humiliation que la défaite de Valmy avait infligée à l'armée de Frédéric le Grand, et qui brûlait de réparer cet échec. Ce parti aurait voulu entraîner la Prusse dans une nouvelle coalition contre la France, qui était déjà en guerre avec l'Angleterre, et dont les relations avec l'Autriche, comme avec la Russie, commençaient à être très tendues. À ce parti appartenait le prince Louis-Ferdinand, et il était notoire que les sympathies de la Reine penchaient de ce côté. Mais il y avait un autre parti, moins fier, plus politique, qui redoutait une rupture avec la France. L'armée française avait, au mois d'octobre précédent, sous la conduite de Mortier, envahi le Hanovre, dont le territoire était le domaine patrimonial du roi d'Angleterre ; elle n'était qu'à trois journées de marche de la frontière prussienne. Les conseillers de Frédéric-Guillaume redoutaient de donner quelque prétexte au mécontentement du Premier Consul et de provoquer, de sa part, quelque démonstration hostile. Le comte de Haugwitz, ministre des Affaires étrangères, comptait parmi les plus timorés. Son collègue, le baron de Hardenberg, ne l'était guère moins, du moins à cette époque, car il devait l'année suivante, et peu de temps avant la rupture avec la France, le remplacer au Ministère. Sans doute, tous deux redoutaient, en témoignant trop de bonne grâce à M de Staël, notoirement en disgrâce à Paris, d'indisposer le Premier Consul. Ils auraient dû cependant être rassurés par l'attitude du propre représentant de la France, Laforest, qui ne craignait pas, on l'a vu par les lettres de M de Staël, de se compromettre avec elle et qui, au cours de sa longue carrière diplomatique, fit toujours preuve d'une rare indépendance. Un événement tragique allait bientôt à Berlin venir en aide au parti anti-français.

Mde Staël était en relations fréquentes avec le prince Louis-Ferdinand, chez qui elle trouvait beaucoup d'esprit et d'animation en conversation. Parfois elle l'invitait à souper en tête à tête et faisait « feu des quatre pieds » pour lui tenir tête. Cependant elle préférait, en général, et pour cause, ne pas le recevoir le soir. « Croiriez-vous, écrivait-elle à sa cousine M Necker de Saussure, que ce séduisant prince Louis, qui a certainement de l'esprit et une belle figure prussienne, a la parole toujours embarrassée après dîner et que je préfère avec soin de lui donner rendez-vous le matin. Et c'est le Lovelace allemand ! » M de Staël avait donc l'habitude de recevoir le prince Louis-Ferdinand avant midi. Elle fut cependant quelque peu surprise, lorsque, certain jour de mars, à huit heures, on vint la prévenir que le prince, à cheval sous ses fenêtres, demandait à lui parler. Elle demeurait au rez-de-chaussée sur le quai de la Sprée.

Très étonnée, dit-elle dans les Dix années d'exil, de cette visite si matinale, je me hâtai de me lever pour aller vers lui. Il avait singulièrement bonne grâce à cheval et son émotion ajoutait encore à la noblesse de sa figure. « Savez-vous, me dit-il, que le duc d'Enghien a été enlevé sur le territoire de Haden, livré à une commission militaire et fusillé vingt-quatre heures après son arrivée à Paris ? — Quelle folie, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que ce sont les ennemis de la France qui ont fait circuler ce bruit ? » En effet, je l'avoue, ma haine, quelque forte qu'elle fut contre Bonaparte, n'allait pas jusqu'à me faire croire à la possibilité d'un tel forfait. « Puisque vous doutez de ce que je vous dis, me répondit le prince Louis, je vais vous envoyer le Moniteur dans lequel vous lirez ce jugement. » Il partit à ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait la violence ou la mort. Un quart d'heure après, j'eus entre les mains ce Moniteur du 21

mars, qui contenait un arrêt de mort prononcé par la commission militaire séant à Vincennes, présidée par le général Hullin.

En envoyant ce numéro du Moniteur, le prince Louis-Ferdinand avait écrit à M de Staël et son billet commençait par ces mots : « Le nommé Louis de Prusse fait demander à M de Staël, etc. » Le nommé : c'est ainsi que le duc d'Enghien était désigné dans son arrêt de mort.

Deux lettres de M de Staël à son père vont nous montrer quelle fut au moment même la vivacité de son émotion ; mais cette émotion n'enlevait rien à sa clairvoyance. Comme dans plus d'une de ses lettres précédentes, elle porte un jugement sagace sur les dispositions de l'Europe dont l'indignation, — elle l'affirme avec raison, — n'osera se traduire par aucune protestation.

Berlin, ce 3 avril.

Ah ! cher ami, quel poids je me sens sur le cœur et faut-il que je ne puisse pas causer avec toi ! Tu sais tous les détails de la mort du duc d'Enghien ; tu les sais tous, et nos âmes s'entendent. Sans doute, si les Bourbons revenaient, l'Europe continentale me serait peut-être interdite ; mais cinq heures après son arrivée, sans défenseur officieux, un confesseur refusé, tellement abattu par la route qu'il dormait à son interrogatoire, obligé de remettre au chef de ses bourreaux sa montre et sa bague pour les faire parvenir à celle qu'il avait secrètement épousée, la princesse de Rohan ! Ah ! le genre humain est atroce et ta pure et céleste image suffit à peine pour soutenir nos espérances immortelles. Mon Dieu, ne nous abandonnez pas I que les êtres qui sont susceptibles de pitié, de générosité, ne soient pas appelés à de telles douleurs ! Il ne faut pas faire un mouvement dans cette époque ;

il faut être mort, excepté pour deux ou trois personnes ; quand je dis cela, ne doit-on pas me croire ? J'ai disputé pour la vie tant que j'ai pu. Je voudrais que mon temps d'ici fût fini, et si ce n'était le congé à prendre de la Reine, je l'abrégerais.

Voici quelques nouvelles du pavé de Berlin. Il est parti un courrier de Paris, le 8 de mars, pour exiger de l'Empereur de retirer ses troupes de la Souabe autrichienne, sinon… M. Oubril le chargé d'affaires de Russie, a dit à Talleyrand que c'était sans l'autorisation de l'Empereur, son maître, que la note à l'Empire a été remise ici. Bonaparte dit qu'il s'est concerté avec l'empereur de Russie ; tout cela ne signifie rien. Sans Naples, la Russie ne dira rien et il paraît que les Français n'y entreront pas, et, sans Lubeck, la Prusse sera immobile presque encore après.

La Gazette de Berlin a copié un article de Hambourg qui dit que les Français sont arrivés à Ettenheim, du consentement de l'électeur de Baden. Lui, l'électeur de Bade, s'est servi dans sa proclamation de cette expression : l'entrée inopinée des troupes françaises. Le roi de Suède est indigné, mais qu'est-ce que le roi de Suède ? Il est arrivé ici la correspondance de M. Drake, elle ne me paraît avoir de signifiant que le rapport du Grand Juge qui semble indiquer qu'on doit faire chasser de Munich l'envoyé anglais. Tout cela est bien violent, mais l'Europe n'est rien. Jamais plus belle chance, pour être le maître, ne s'est offerte dans les annales de l'histoire. Mais l'Angleterre paraît calme et sûre de son existence. Je ne sais si l'histoire de l'amiral Linois t'est connue. Il n'a débarqué aucune troupe aux Indes, mais il est venu pour se rendre maître de Pondichéry, selon le traité d'Amiens. Un bruit de guerre était arrivé aux Indes qui a empêché les Anglais de lui remettre Pondichéry, mais ils n'ont pas voulu le prendre, lui,

l'amiral, parce qu'il n'avait rien d'officiel à cet égard ; il est entré dans la rade de Pondichéry et ayant appris ce bruit, il est reparti très vite pour l'Isle de France. Voilà, cher ami, tout ce que j'ai recueilli dans la ville ; il n'y a d'ailleurs rien de nouveau sur moi.

Berlin, ce 7 avril.

Cher ami, j'ai une lettre de toi qui me parle sur ta santé plus fermement que tu ne l'avais encore fait et je me suis sentie une nouvelle vie : Cher ami, j'aurai de la force pour tout et contre tout, tant que tu pourras me dire que tu le sens en bonne santé ; il faut que je retire cependant ce mot contre tout, de peur que le destin ne l'entende ; j'en excepte la maladie, le danger de ce que j'aime.

J'ai une lettre de Benjamin de 41 lieues plus loin que Francfort ; je voudrais bien le savoir en Suisse ; cette Forêt-Noire qui lui reste à traverser ne me laisse point tranquille. J'aurai un bien plus beau temps que lui pour revenir, et je me fais presque plaisir d'une route nouvelle avec Schlegel dont les connaissances historiques sont aussi immenses que ses connaissances littéraires. Si donc tu n'es pas trop ravi de M. Patterson, ne prends aucun engagement avec lui, car il y aura une chance pour décider Schlegel à rester, et c'est la différence de la nuit au jour comme esprit, non pas selon le jugement de M Grand, mais selon le nôtre.

Il est positif que la mort du duc d'Enghien a produit ici le plus grand effet que quelque chose puisse produire, mais il n'en résultera rien politiquement qu'une pudeur qui empêchera une alliance et qui forcerait, je crois, à se décider contre, s'il était ordonné de choisir. M. de Haugwitz est décidément contre la

France, et il s'en va par un congé de trois mois, ce qui prouve ici que le système n'est pas changé. Je persiste à croire que la France n'aura la guerre continentale que si elle le veut formellement et positivement. Quant aux nouvelles d'Angleterre, elles ne laissent pas, selon moi, une chance à la possibilité du succès d'une descente, et l'esprit public et la liberté ont seuls soutenu ce vaisseau flottant sans pilote ; quelque part encore la cause de la dignité humaine est soutenue. Il ne paraît pas que M. Addington puisse rester en place, le débat est pour le successeur. MM. Grenville et Windham sont avec le parti Fox, et M. Pitt avec Sheridan ; on voudrait une coalition de toutes les oppositions, mais c'est encore difficile.

Il y a ici un grand secret sur tout ce qui tient à la politique, et la société consistant presque uniquement en grande réunion, ne prononce pas une parole sérieuse ; il est donc plus aisé qu'ailleurs de n'y pas faire de sottises. Il me semble donc que je continue ma route d'invitations en invitations sans descendre en rien, mais sans pouvoir monter, parce que tout est négatif ici dans le succès.

Si tu veux un échantillon d'une semaine, le voici : j'ai dîné jeudi chez Laforest en famille, il me l'avait offert très amicalement et je devais l'accepter après trois dîners nombreux. Le soir j'ai soupe chez la princesse Henri ; j'ai joué au whist et j'ai eu un très bon maintien tout le soir, dit-on. Vendredi, j'ai dîné avec Schlegel et lu de l'allemand avec ardeur ; de là j'ai été voir des marionnettes italiennes qui m'ont fait moins de plaisir que je ne croyais et soupé chez la princesse d'Orange, deux heures à table. Aujourd'hui je dîne chez un frère du duc de Brunswick, ce soir je soupe chez la princesse Louise ; demain dînent chez moi : le

prince Belmonte, l'envoyé de Russie, Muller et Brinckmann ; le soir je soupe chez l'envoyé de Bavière ; lundi je dîne chez l'envoyé de Russie, je soupe chez l'envoyé d'Espagne, etc. En voilà assez pour te faire voir que le temps me talonne et que la vie s'échappe sans peines, sans plaisirs, sans idées, sans ennui, du moins celui de la solitude. Mais j'aimerais autant courir la poste tout le reste de ma vie que rester ainsi à des toilettes et à boire et à manger et à jouer, et Muller et le prince Louis, et le duc d'Œls, ivres presque tous les soirs. Ah ! pauvre Fiance, pauvre France, si vous n'étiez pas si abominable, que vous seriez charmante !

Je t'embrasse, cher ange, avec tout mon cœur.

Cependant le séjour de M de Staël à Berlin tirait à sa fin. Elle avait fixé son départ au 25 mai, au lendemain d'une revue à Potsdam à laquelle elle tenait à assister et pour laquelle le duc Charles-Auguste devait venir de Weimar. Lorsqu'elle avait fait choix d'une date, elle s'y tenait invariablement. C'était ce qu'elle appelait « sa marche lunaire » et son père la plaisantait quelquefois de cette fixité dans ses projets par laquelle elle s'enchaînait elle-même. Elle était fatiguée de cette vie de monde et commençait à compter les jours. Par avance, elle jouissait de cette réunion avec son père ; elle aimait à se représenter leurs effusions, les longues conversations qu'ils auraient ensemble. Elle faisait des projets d'avenir. Néanmoins, il semble que par momens quelques pressentimens mélancoliques l'aient traversée, comme si elle avait eu l'instinct secret d'un malheur qui planait sur elle. On trouvera trace de cette disposition dans les trois lettres suivantes, les dernières qui me restent à publier.

Berlin ce 10 avril.

Ta lettre à moi, depuis l'arrivée de Billy, est pleine de détails les plus intéressans, mais une seule chose m'attriste profondément, c'est qu'il faut qu'il t'ait dit de bien mauvaises nouvelles sur moi, puisque tu ne me dis pas un mot sur ce sujet. Je t'en prie, ne me cache rien, il faut savoir son sort.

Je n'en suis pas plus en train des Genevois, je veux t'en donner un petit échantillon : j'ai vu entre les mains du duc d'Œls une réponse de son frère à lui, dans laquelle il dit qu'il a toujours admiré mon père et moi, et qu'en conséquence, quoiqu'il regrette de ne pas me voir chez lui, il s'empressera de venir me chercher à Berlin ; enfin une lettre à merveille, où, par parenthèse, il écrit à son frère avec les mêmes formules que j'aurais pu prendre pour lui écrire moi-même. Voilà la réponse de M. de Galatin à moi, il dit les mêmes choses, mais avec l'impertinence genevoise dont je-suis plus désaccoutumée que jamais.

On a trouvé ici la lettre de M. de Lucchesini bien plate, il a de plus ajouté dans des lettres particulières qu'on avait été fort content aux Tuileries de la manière honnête dont il avait parlé de la mort du duc d'Enghien. Quel homme ! Le roi de Suède est si furieux de cette mort que je ne serais pas étonnée qu'il rappelât son ambassadeur. C'est le seul qui ait parlé dans sa lettre de la violation du droit des gens ; aussi ne l'a-t-on pas-publiée. C'est très bien d'être un preux chevalier de roi, mais alors, il faut demeurer dans ses États ; on dit la Suède très mécontente de son absence-et on assure qu'elle va se prolonger encore.

J'ai quelquefois l'idée de passer par Carlsruhe en revenant, certaine-que je suis d'être bien reçue par la sœur de la duchesse de Weimar, la princesse de Baden avec des succès de cour antécédens, etc. ; que penses-tu de cette idée ? Écris-moi ton avis.

Une fois à Weimar, il est tout à fait égal de prendre une route ou l'autre.

Il est certain que la Fiance a désiré une alliance avec la Prusse, et qu'en la négociant, elle disait toujours qu'elle pouvait en avoir une avec l'Autriche-quand elle le voudrait. Je crois positif que cette alliance ne se fera pas.

Des bruits de guerre circulent sans cesse et tout le monde y croit, mais c'est toujours parce qu'on suppose une agression de la part de Bonaparte, car l'Europe est bien pacifique d'intention. Cependant la Russie continue à s'irriter, et au milieu de tout cela le plus léger événement peut embraser l'Europe, car tout le monde est préparé à l'idée qu'elle le sera.

On dit que le prince Czartoryski, qui a maintenant la grande influence en Russie, est un homme de beaucoup de caractère. Et la lettre d'Oubril ; tu as dû la trouver bien.

Mon séjour ici continue toujours de même, mais j'ai peur d'une malveillance que l'on ne me dit pas, mais qui me semble errer dans l'air ; c'est peut-être tout à fait chimérique, car aucun symptôme ne me l'annonce et je suis sûre de n'avoir fait aucune sottise. Mais il y a si peu de rapports entre moi et l'esprit général de la société, qu'il me semble toujours que la société doit le sentir. Mais quand je demande à Brinckmann ce qu'on dit de moi, il me répond toujours : « Bien, très bien, » et les invitations ne cessent pas ; c'est donc tout ce qu'il faut pour 45 jours qui me restent encore ; je n'en resterai pas un de plus, pour beaucoup-de choses.

Je vais le 15 de mai à Potsdam voir les revues, et vraisemblablement, la Reine et la bibliothèque et la chambre de Frédéric ;

ainsi, le 15 de mai, je serai déjà presque partie d'ici.

Je fais apprendre avec ardeur la cosaque à Auguste et à Albertine, pour amuser petit gros vous. Auguste est en pension et de plus au collège ; ce voyage lui aura été vraiment utile et deux mois de Schlegel à Coppet, avant d'aller à Paris, l'achèveront pour l'allemand et le grec. Quel maître que ce Schlegel, s'il voulait se vouer à cela ! Mais je crains bien qu'il ne reste pas. Enfin Auguste aura reçu une éducation bien distinguée, et tout cela dérive de toi, uniquement de toi. Je ménage bien ton petit argent néanmoins, mon ange ; ton premier crédit ne sera point passé. Adieu, adieu.

Voilà deux incluses, Galatin et une page sur l'arrivée de Duroc.

À 3 heures.

Comme je fermais ma lettre, on m'apprend que le général Duroc est arrivé à Potsdam ; cela met le pays en grande rumeur ; la conjecture la plus probable est qu'il vient ici pour annoncer que la France veut occuper le Holstein ou du moins le port de Lubeck et qu'il apporte toutes les offres d'agrandissement possible pour déterminer la Prusse à ne pas j'allier à la Russie dans cette circonstance. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. d'Haugwitz, qui devait partir, reste. On en dira peut-être davantage d'ici à samedi. Mon mouvement serait d'être bien aise d'avoir fini mon voyage, on n'aime pas l'agitation qui nous est étrangère, cela remue péniblement, Je dînerai peut-être avec Duroc vendredi chez Laforest. Samedi, je t'écrirai. Adieu, cher ange.

Je t'envoie deux billets, l'un que j'avais oublié la dernière fois et l'autre en réponse à l'a flaire de ma fille.

Retire un paquet pour la vieille dame Geffroy à Coppet.

Sans date.

Je n'ai écrit que des absurdités le dernier courrier, mon ange, et cela va me perdre dans ton esprit comme nouvelliste, mais imagine que M de Voss, la grande maîtresse de la Cour, une femme qui a soixante-quinze ans, qui est grande maîtresse, née pour la prudence et l'étiquette, avait dit l'arrivée de Duroc, comment en douter ? Et il n'en est rien ; il n'est pas venu, il ne viendra point, et tout est plus paisible que jamais dans le monde politique. Mais il y a une telle ardeur de guerre dans quelques têtes, qu'elles en répandent sans cesse le bruit.

J'ai été très contente de M. de Hardenberg et je vois très bien que c'était l'embarras de sa surdité qui le détournait de venir me voir. C'est décidément un homme très agréable. M. de Tilly s'est mis à reparaître dans le monde. L'autre jour, il y avait un grand souper chez l'envoyé d'Angleterre où j'étais priée, je n'ai pas été à ce souper parce que je ne crois pas devoir aller chez M. Jackson ostensiblement. M. de Tilly y était ; on a dit que c'était à cause de cela que je n'y avais pas été et M. Jackson a prétendu que j'avais eu tort ; moi, je crois que, même sous ce rapport, j'avais raison, car je ne dois pas me rencontrer avec un homme qui a attaqué mon caractère comme femme à cet excès. Il a voulu se raccommoder avec moi, à mon arrivée ; j'ai répondu que je ne lui ferai assurément aucun mal, mais qu'il semblait impossible de se rencontrer après ce qu'il avait ! imprimé. C'est un homme d'ailleurs perdu de réputation, mais qui n'en est pas moins reçu, ici du moins, dans quelques maisons, et la femme de Jackson, cette demoiselle Dorville que tu as vue à Genève, est très perverse.

Il résulte de tout cela une certaine inquiétude dans l'air pour moi qui me fait désirer de partir et cependant je suis bien décidée à rester jusqu'au 25 de mai, pour que tout soit très naturel dans mon voyage et plus encore pour voir la Reine qui est si charmante et si bonne ; mais mon pauvre Weimar me convient bien mieux que tout cela.

Je suis toujours très contente de Laforest ; le prince Louis donne chez moi un concert jeudi ; toute la légation française y sera ; ils ne manquent pas une occasion de se montrer bien pour moi, et c'est certainement à Joseph que je le dois, mais peut-être à présent à moi-même, car j'aime vraiment Laforest mais point du tout Portalis. Quel sourire que celui de cet homme-là !

Il y a parmi les honnêtes gens une belle force d'immoralité ; en France, il n'y a que le commentaire de différent. Mais cependant quelle différence entre la France et Berlin ! Il ne faut pas voir ce qui veut ressembler à Paris pour supporter d'en être loin.

Rien de changé dans mes projets ; j'emmène Schlegel, mais en causant avec lui, je vois bien que c'est un homme qui ne peut pas renoncer à la carrière d'écrivain, et il est vraiment si scrupuleux qu'il donnerait sa vie entière à mes fils s'il s'en chargeait. C'est, d'un autre côté, un homme admirable pour la solitude littéraire, si l'on avait un inférieur musicien et attentif à la promenade et aux leçons. Enfin nous arriverons les premiers jours de juillet sans qu'il y ait aucun engagement ni de sa part, ni de la mienne, et tu jugeras et tu verras.

Je me fais un plaisir de te revoir qui absorbe tout ce qui t'entoure ; Coppet et Genève disparaissent dans la joie de t'embrasser. Il est vrai que je t'amuserai quelques momens de l'Alle-

magne, mais je crois le voyage d'Italie bien plus curieux. Ce qu'il faut ici c'est lire les livres allemands ; les hommes ni les coutumes n'ont pas d'originalité ; c'est en idéalisme qu'il faut les observer, non dans la réalité.

J'espère que je saurai l'allemand à mon retour, mais c'est horriblement difficile ; pour Auguste, il s'en joue, pour parler, mais je lis mieux que lui.

J'ai pleuré à la mort de Wallenstein l'autre jour, comme à une pièce française.

Adieu, ange à moi, je t'aime tous les jours plus.

PLUS JE VIS D'ÉTRANGERS, PLUS J'AIMAI MA PATRIE.

Mardi ce 17 avril, Berlin.

J'allais, cher ange, commencer ma lettre accoutumée lorsqu'une invitation de la Reine-mère pour aller déjeuner chez elle, a bouleversé toute ma matinée, tu n'auras donc qu'un petit mot de ta Minette. La Reine mère est une personne pleine de grâces dans l'esprit et de la plus noble et de la plus affectueuse politesse. Elle m'a rappelé tout Weimar, c'est de la même source qu'elle vient ; mais j'ai frémi en pensant que tu pourrais être à ce déjeuner. Elle nous a reçus dans un jardin d'hiver, plus froid, plus humide que le jardin en plein air, par un temps plus désagréable que le mois de mars en Suisse. J'ai eu bien de la peine à faire feu des quatre pieds dans cette glacière ; aussi la pauvre Reine est-elle percluse de rhumatisme, et elle ne veut pas croire que c'est le froid et l'humidité de sa chambre qui en sont la cause. On y a parlé médecine et l'on a dit entre autres choses qu'un homme ve-

nait de se guérir de l'hydropisie par l'usage du vin de Champagne ; parle de cela à M. Buttini, car c'est curieux.

Les Autrichiens ne retirent pas leurs troupes de Souabe. M. Pitt va, dit-on, rentrer dans les affaires. Je ne sais ce qui me fait croire à la guerre, mais tout est si tendu que, malgré tout le monde, dans un an cela éclatera. On varie d'opinions sur ce sujet parce que la nature des choses est en contradiction avec les volontés, mais la nature des choses ne doit-elle pas l'emporter ? Le Roi, assure-t-on, a été très mécontent de la lettre de M. de Lucchesini ; celle de l'envoyé de Suède, dit-on, lui vaut son renvoi.

J'ai entendu un nouveau prédicateur, Palmier, qui m'a parlé avec enthousiasme de tes discours ; ils sont extrêmement connus et admirés ici, et je te déclare qu'il n'y a pas une idée fausse sur toi dans toute l'Allemagne ; c'est une preuve que les libelles ne produisent aucun effet ; la vérité se retrouve dans l'étranger comme elle sera dans les siècles.

Coindet a tort de dire qu'il faut donner 50 louis pour le portrait ; je suis convenue positivement à 25 et je crois 30 le raisonnable. Ma propre mine à moi te coûte bien plus cher, et cependant tu la recevras amicalement.

On m'écrit qu'on m'attend à Dresde avec beaucoup de bienveillance. Je n'irai pas à la Cour cependant, après la défense de Delphine ; je ne trouverais pas de dignité à y aller et je ne veux pas d'ailleurs m'arrêter là plus de quatre jours. Ma vie va toujours bien ici, et même je me suis un peu plus amusée depuis quatre jours, parce qu'il m'a semblé que je formais un peu les autres à m'entendre, mais pas une heure de plus, entendez-vous, cher ami ! Je n'ai point eu de lettres de toi depuis le dernier cour-

rier ; ce qui corrompt le plaisir qu'on pourrait avoir à briller en si grande compagnie ; c'est un sentiment d'inquiétude sur tout ce qu'on aime, qui poursuit toujours malgré soi.

Adieu, mon ange, le temps manque à une personne aussi invitée parmi les princes et princesses. Je suis pourtant affable malgré cela, et, ce qui vaut moins, je soupire, en finissant cette plaisanterie, sur la transplantation de mon sort.

On attend ici à chaque instant la nomination de l'Empereur des Gaules, et l'on prétend qu'il va se divorcer pour épouser la reine d'Étrurie. Le pauvre Louis XVIII est dans un état affreux de la mort du duc d'Enghien. Il y a ici un M. de Moutier qui est en correspondance avec lui, je lui ai fait politesse, mais il n'est pas venu me voir et M de Bréhan, qui est avec lui, est, dit-on, d'une aristocratie furieuse.

Adieu encore, cher ami. Comme je sens toute ma vie à Genève !

Veux-tu bien dire, de ma part, mille amitiés à M de Châteauvieux, et mille remerciemens pour son bon conseil.

Sans date.

Cher ange, j'anticipe par ma joie le moment où je te reverrai ; je sais bien que la douloureuse pensée de l'exil me reviendra ; je connais assez ma misérable tête pour cela, mais, pendant quelque temps du moins, je ne serai qu'au bonheur de te retrouver. Je pars de Weimar le 1 juillet et le 14 je serai à Coppet ; j'ai l'almanach devant ma table toute la journée, et si je ne croyais pas qu'il convient de rester ici, il me prendrait souvent une ardeur de départ à laquelle j'aurais bien de la peine à résister.

Laforest, chez qui je dîne toutes les semaines, m'a assuré que le gouvernement de Prusse a fort bien pris l'enlèvement de Francfort et d'Ettenheim, et en vérité, je le crois, car je leur ai entendu dire que cela regardait l'Empereur. Plus on examine l'Europe, plus on croit Bonaparte tout-puissant.

Adieu, mon ange, je n'ai pas manqué un seul courrier, depuis que je suis ici, à t'écrire. As-tu reçu régulièrement deux lettres par semaine ?

Mde Staël ne devait point connaître cette joie dont elle se faisait à l'avance une si vive idée. Il y a quelque mélancolie à penser que cette lettre si tendre n'était pas destinée à passer, non plus que les deux précédentes, sous les yeux de celui à qui elle était adressée. M. Necker tomba malade le 30 mars : il mourut le 10 avril. Les lettres mettaient alors un temps si long à franchir la distance de Genève à Berlin, que M de Staël lui écrivait encore alors qu'il n'était déjà plus. Le récit des derniers momens de M. Necker formera le triste épilogue de cette relation filiale si passionnée.

09

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE M. NECKER

M. Necker était tombé malade le 30 mars. Il mourut le 9 avril. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, et presque jusqu'à la veille de sa mort, il continua d'adresser à sa fille, par chaque courrier, des lettres où l'expression d'une tendresse non moins profonde que celle qu'elle lui portait, alternait avec les

nouvelles et les bruits de Paris ou de Genève que, pour satisfaire à l'ardente curiosité de M de Staël, il ne cessait de lui transmettre. De ces lettres j'extrairai ces derniers fragmens qui achèveront de faire connaître l'homme privé et lui vaudront peut-être quelque retour d'une sympathie et d'une estime que les injustes violences des partis extrêmes ont enlevées à l'homme public.

Genève, 3 mars.

Je n'ai pas pu recevoir une nouvelle lettre de toi depuis le dernier courrier. Je n'ai pas pu relire encore celle du 23 février au moment où une lettre de moi fit cesser tes inquiétudes. Cette lettre m'a trop ému ; je la reprendrai incessamment.

Tu es peut-être à l'heure qu'il est bien près de Berlin et je détourne de toi et de moi toute idée triste. Il me semble que c'est un moyen de te faire mieux jouir de ta nouvelle position, et j'espère que tout ira bien. Ah ! comme je le désire !

Ma santé va de mieux en mieux ; je n'ai plus trace de rhume et mes nuits se rapprochent de l'état naturel. Ce serait bien le moment de te gronder un peu sur tes alarmes exagérées, mais je ne veux rien faire de tout cela par écrit. Dis mille choses tendres pour moi au bon Auguste. Ce que tu me dis de sa petite sœur prise comme un augure est charmant.

Mars, sans date.

On vient de m'apporter ton portrait, je l'ai bien regardé et je le regarderai. M Rilliet crie : Parfait, parfait, pour la ressemblance, et moi je trouve qu'on me l'a un peu gâté et qu'on a substitué, je ne sais comment, une teinte mélancolique à l'air animé qu'il avait.

Je crois bien en effet, pauvre petite, que tu aurais eu trop à faire si l'on t'avait eue à sa disposition pendant le carnaval. Ces grands plaisirs d'ailleurs ont leur monotonie comme les autres. Enfin le début est si beau que j'ai peur des rabais si communs dans la vie, mais c'est trop tôt que ce retour à la tristesse dont ton post-scriptum, en revenant du bal, donne le soupçon. Combien de choses nouvelles seront entrées dans ta tête pendant ce voyage d'Allemagne ! Je regrette bien d'avoir si peu voyagé.

. . . . . .

On ne se contient pas à Genève sur le procès et le jugement du duc d'Enghien. On ne sait pas encore dans ce moment si la sentence a été exécutée. On doit être bien scandalisé en Europe des instructions données par le gouvernement d'Angleterre à son ministre à Munich. On se demande aussi comment tous ces écrits ont passé entre les mains du gouvernement de France et l'on croit qu'aujourd'hui comme autrefois il y a en Allemagne des directeurs de poste gagnés. Le duc d'Enghien efface dans ce moment tous les autres intérêts. M. Nat (?), dans son ardeur, voulait, je ne sais pourquoi, t'écrire sur ce sujet ; je l'en ai empêché en lui disant positivement que tu ne te mêlais plus de politique.

Adieu, ma chère Minette. Redouble de circonspection de tous les genres avec les grands personnages qui feront ta société. Il n'y a point avec eux de (mot illisible) sans bruit. Adieu.

Mardi, 27 mars.

J'ai reçu, chère amie, avec un bien grand plaisir tes deux premières lettres de Berlin du 10 et du 14. On ne pouvait rien demander de plus en accueil et en distinctions. Tout cela est bon à communiquer aux amis et aux ennemis et j'agis, j'agirai pour ma

part dans ce sens. Je, ne vois que des gens à qui cela fait plaisir et ils m'ont paru enchantés de ta réponse à un aimable compliment.

Pardon si l'on te parle d'une ressemblance avec moi. C'est bien bête et de plus très faux. Que M. Townsend, que je me rappelle fort bien avoir vu à Berne, ait changé de visage tant qu'il voudra, le tien est resté le même.

Toutes les arrestations ne sont pas sorties d'un certain cercle, et même, elles ne consistent en aucune personne connue, excepté celles nommées dans les gazettes. Les autres incarcérés sont des hommes ou tarés ou obscurs. On prétend que successivement il en est venu jusqu'à six cents d'Angleterre. On a pu les compter à mesure qu'ils arrivaient, car le complot était suivi dès l'Angleterre à la faveur de la vigilance merveilleuse du Consul. On dit, mais ceci ne me semble pas également positif, que M. d'Enghien était un homme principal dans la conspiration. Il est sûr, comme tu l'auras appris, qu'il a été arrêté à Ettenheim, avec toutes les personnes qui étaient chez lui. On croyait y trouver Dumouriez, mais il n'y était pas. On persiste à croire qu'il est ou qu'il a été en France. Mais il y a, ce me semble, incertitude. Les deux personnes qui donnent le plus de renseignemens sont les deux jeunes Polignac.

Les infortunés ne sont point effrayés, dit-on, mais c'est par légèreté. Real leur disait : « Si vous n'aviez aucune réserve et que vous fissiez connaître sans interruption tout ce que vous savez, on ne serait pas obligé de vous faire venir ainsi souvent chez moi accompagnés de gendarmes, ce qui doit vous être désagréable. — Point du tout, Monsieur le Conseiller ; nous nous ennuyons beaucoup dans la prison où nous sommes et nous sommes fort aises de venir vous voir. » Et en parlant des regrets qu'ils ont eus

de s'être engagés dans cette affaire quand ils l'ont vue si mal organisée, ils ont dit : « Si nous avions prévu tout cela, nous nous en serions retournés tout de suite et nous vous aurions dit en nous en allant : Régnez sur ces rivages. » On croit voir à ces récits la scène de Châteauvieux faisant l'émigré, mais on finit par de la tristesse et par de sombres réflexions générales, en songeant que ces jeunes gens encore ainsi confians sont néanmoins dans une situation bien critique. Il est très certain que Moreau a écrit une lettre de regret et qu'il demande au Consul de ne pas le faire comparaître devant un tribunal. Le Consul lui a répondu que s'il avait reçu sa lettre dix jours plus tôt, il aurait obtempéré à sa requête, mais qu'il était trop tard. Cette lettre de Moreau sera, dit-on, jointe à la procédure.

Il sera donc jugé et il y aura preuve, dit-on, de ses entretiens avec Georges et Pichegru. On croit que, s'il était condamné capitalement, le Consul exercerait envers lui son droit de grâce. Quelle situation pour un homme tel que Moreau et dans quel précipice il s'est laissé jeter ! Tout était bête et archibête dans ce complot. C'est le résultat évident de ce qu'on apprend.

Pichegru a été livré pour 50 000 écus par l'ami qui l'avait retiré chez lui. Il a donné la nuit la clef de sa chambre à la police et six hommes vigoureux sont entrés inopinément et, quoiqu'ils se soient jetés à l'improviste sur Pichegru, il s'est défendu comme un lion.

Il y a, comme il est juste, un intérêt général pour le Consul, pour ce gardien du repos public. On prétend que, lors même que, pour le malheur de la France, les conspirateurs auraient réussi dans leur funeste projet d'enlèvement ou d'assassinat, ils n'auraient rien obtenu pour leur but principal et que Cambacérès

avec les 20 000 hommes qui sont à Paris aurait soutenu un gouvernement absolument étranger à la famille royale et qu'il n'y a en général aucune chance possible pour ce qu'on appelle la contre-révolution et cette opinion me paraît appuyée de beaucoup de détails. Il me paraît hors de doute que le gouvernement anglais avait connaissance de tout le complot et il l'a sanctionné au moins par de l'argent. Qu'il est bête, ce gouvernement ! C'est le moins qu'on puisse dire. L'affaire de la descente n'est pas abandonnée, il s'en faut bien, et ce qu'on dit des préparatifs est merveille et fait un honneur infini au génie de Bonaparte. On assure que la Russie ne veut pas qu'on envahisse l'Angleterre, mais le gouvernement français pourrait aller si vite qu'aucune opposition ne fût de saison. Au reste, il y a une chance de paix sous un nouveau règne, s'il est ouvert en Angleterre comme l'état du Roi le rend probable. On dit que Nelson sera pris pour dupe dans les mouvemens de la flotte de Toulon et, en général, c'est beaucoup la destinée des Anglais quand ils disputent avec le maître à tous, l'habile Consul.

On fait courir le bruit que Acton, le premier ministre de Naples, a été arrêté au nom de la France et on va plus loin encore dans tous les propos vagues que l'on répand. Que de troubles encore en Europe ! La sagesse de la cour de Berlin dont tu es déjà frappée lui fera prendre, je n'en doute point, le meilleur parti au milieu de l'orage. On parle d'alliance entre elle et la France, mais je ne veux pas que tu m'en parles par conjecture, car il faut que tu te tiennes à l'écart de tout intérêt politique et que tu vives de tes goûts d'esprit.

Tu fais un magnifique portrait de la Reine et qui répond & sa réputation. Je suis fort aise que tu l'as louée beaucoup ainsi que

le Roi, c'est une des meilleures preuves que tu es contente de leur accueil.

Je ne puis écrire plus longtemps ; à un autre courrier le reste.

Cette lettre, plus longue que ses lettres ordinaires, est la dernière que M. Necker ait écrite en pleine possession de ses facultés. On l'y retrouve bien tel qu'il était, affectueux, judicieux, mesuré dans l'expression de ses sentimens et équitable dans ses jugemens. L'exécution du duc d'Enghien lui avait causé une profonde horreur. « Comment aller vers ce sang ? » écrivait-il dans une autre lettre à propos du dessein qu'avait formé Benjamin Constant de se rendre à Paris. Mais on aura remarqué l'admiration avec laquelle il continue à parler du Premier Consul, malgré les griefs qu'il aurait été en droit de concevoir depuis l'exil de sa fille, et la sévérité avec laquelle il juge les entreprises tentées contre celui qu'il continuait à considérer comme l'homme nécessaire. Avant de raconter comment il a reçu la mort, je voudrais montrer de quel œil il envisageait à l'avance le redoutable passage, et comment il s'y était préparé.

M. Necker était de nature profondément religieuse. Il avait été entretenu dans ces sentimens par sa femme, fille d'un pasteur vaudois. Tous deux étaient chrétiens d'éducation et de sentiment, mais leur piété prenait surtout la forme d'un déisme attendri, et leurs prières s'adressaient moins fréquemment au Christ qu'à Dieu lui-même. De même, leur langue religieuse s'inspirait davantage de la Bible que de l'Évangile. Dans les prières que j'ai retrouvées dans les papiers de M Necker et dont j'ai publié quelques-unes, prières très belles, très ardentes, très pathétiques même, le nom du Christ n'est pas une seule fois prononcé. Les œuvres religieuses de M. Necker, car ce financier, ce ministre de

l'ancien régime a laissé des œuvres religieuses, présentent le même caractère. Dans l'intervalle de ses deux ministères, il avait composé un ouvrage de philosophie. Il avait songé d'abord à lui donner pour titre : De t existence de Dieu. Puis il avait réfléchi qu'il était préférable de l'intituler : De l'importance des idées religieuses, trouvant « que ce titre se rapprochait plus de ses premières occupations et semblait indiquer les vues d'un homme d'État. » « Il faut donc, ajoutait avec indignation Germaine Necker dans son Journal de jeunesse, obtenir des hommes la permission de les entretenir de l'éternité en leur parlant du présent, et ils appelleraient vain et inutile tout ce qui n'aurait que l'âme et l'immortalité pour objet. » Cet ouvrage, qui allait à l'encontre des idées philosophiques du temps, avait eu peu de succès.

Dans sa retraite de Coppet, M. Necker était revenu aux études philosophiques et religieuses, et il y avait consacré une partie de son temps. Une partie seulement, car, durant les premières années, son âme n'était pas assez apaisée. Il avait conservé un assez vif ressentiment de l'ingratitude dont, à son sens, il avait été victime, et il s'était appliqué tout d'abord dans un ouvrage intitulé : De l'administration de M. Necker par lui-même, à défendre les actes de son ministère, non sans diriger même d'assez vives critiques contre ceux qui l'avaient combattu ou mal soutenu. Souvent j'ai été étonné que ceux qui mènent une si vive campagne contre le mouvement de 89 n'aient pas tiré plus souvent argument de cet ouvrage de M. Necker, car nulle part on ne trouverait une critique plus acerbe de l'œuvre de la Constituante. Il ne se désintéressait pas non plus de ces questions de finance et d'administration qui avaient tenu une si grande place dans ses préoccupations, et il leur consacrait plusieurs ouvrages, entre autres celui qu'il a intitulé : Dernières vues de politique et de fi-

nances, et qui n'était pas, on se le rappelle, sans avoir quelque peu contribué à la disgrâce de Mm" de Staël. C'est qu'il ne pouvait pas non plus se désintéresser complètement du pays qu'il s'était efforcé de servir, auquel il était demeuré attaché et où il savait que sa fille désirait vivre. Cependant, des pensées plus graves avaient repris empire sur lui et il avait publié en 1800, en deux volumes, un Cours de morale religieuse.

Dans la préface de ces deux volumes, M. Necker indique le point de vue auquel il s'est placé pour les écrire. C'est à la France surtout qu'il a pensé, car « les idées religieuses, un des premiers élémens de l'harmonie sociale, sont peut-être plus nécessaires à cette nation qu'à tout autre peuple. » Rien ne manque à cette nation dont il fait un magnifique et en même temps judicieux éloge. La nature lui a prodigué tous les dons : riche sol, beau climat, air suave et tempéré, situation au centre de l'Europe et en même temps communication avec les extrémités du monde à la faveur des mers qui baignent ses rivages. Elle lui a prodigué en même temps « les richesses du domaine moral : esprit inventif, pénétrant, animé ; la patience unie au courage, l'oubli si prompt après les peines, et, en modèle aux autres peuples, toutes les parures de la grâce et de l'imagination. » Mais la religion lui est plus nécessaire qu'à tout autre peuple pour contenir son ardeur, régler ses mouvemens, et, les autorités anciennes devant lesquelles elle avait l'habitude de s'incliner ayant disparu, la religion demeure la seule à laquelle elle puisse obéir.

L'ouvrage lui-même est un recueil de discours ou plutôt de véritables sermons. M. Necker dit en effet dans la préface qu'il avait supposé, « par une fiction permise, qu'un pasteur d'un âge avancé prononçait les discours dont cet ouvrage formait la réunion. »

Poussant la fiction jusqu'au bout, il allait jusqu'à imaginer qu'un de ces sermons, celui sur l'amour conjugal, était prononcé par lui-même dans le temple de Coppet dont il suivait régulièrement les exercices. Chaque discours, — il y en a vingt-huit, — a pour sujet un point de morale, mais est précédé d'un texte approprié. La plupart de ces textes sont tirés de la Bible dont on sent que M. Necker avait fait une lecture approfondie, car des citations non seulement des Psaumes, mais du Pentateuque ou des Livres Sapientiaux, entre autres de l'Ecclésiaste, y reviennent continuellement. Très peu de textes sont tirés de l'Evangile, bien que l'un des derniers discours, qui est en quelque sorte la conclusion des précédens, soit consacré à l'exaltation de la religion chrétienne. Inutile de dire que ces discours, ces sermons plutôt, inspiraient à M de Staël une profonde admiration. Elle y voyait le plus puissant des réconforts contre les épreuves de la vie. Lorsque Christin, ce jeune Neuchâtelois auquel elle s'était intéressée, fut arbitrairement emprisonné par l'ordre du Premier Consul, elle lui fit parvenir le Cours de Morale religieuse, comme on ferait parvenir à un prisonnier la Bible ou l'Évangile, et Christin la remerciait en ces termes : « Le respect que m'inspire son auteur, la belle âme qui a dicté les discours et le style enchanteur de tout ce qui sort de cette plume vraiment unique m'assurent que ce livre va être pour moi une source de consolation et de plaisir. »

Sans partager l'admiration un peu excessive de M de Staël, il faut reconnaître qu'il y a dans ces discours d'assez belles choses. La langue en est un peu pompeuse, défaut qui d'ailleurs était celui du temps, mais certains passages ne manquent ni d'éloquence ni d'élévation. Je citerai, en particulier, celui-ci tiré d'un discours sur la mort dont le texte est emprunté à l'Ecclésiaste : « La vie n'a point de défense, quand il faut aller au tombeau. »

La mort !... La mort !... Quel nom je viens de vous prononcer ! La mort !... Tout fuit, tout disparaît devant elle. Quelle image sombre et terrible je vais offrir à votre pensée ! Le printemps a coloré nos campagnes, la terre s'est parée d'un éclat nouveau ; les fleurs, les plantes, les arbrisseaux, nos jardins, nos prairies, tout s'anime, tout s'embellit. La mort !... Et vous ne verrez plus un si beau spectacle ; et vous n'assisterez plus au retour solennel des magnificences de la nature ! Le mouvement continuel du monde social attire vos regards, irrite votre curiosité ; vous y réussissez par les différentes prétentions de l'orgueil ou de la vanité ; vous faites du plus petit intérêt une grande inquiétude, du plus faible désir une forte passion ; vous êtes enfin dans tout le sérieux de la vie. La mort !... Et ce monde, avec qui vous croyez avoir fait une alliance éternelle, ne sera rien pour vous, comme vous ne serez rien pour lui ; et pas un grain de votre poussière ne s'animera aux mots d'ambition, de succès, de gloire ou de célébrité, à ces mots, qui, hier encore, exaltaient votre sentiment, faisaient bondir toutes vos pensées. La mort !... Et vous serez un corps glacé, sans action et sans parole, et que l'immensité des sables de la terre appelle et revendique. Hélas ! et qu'elle est surtout effrayante, cette dernière perspective ! Les plus doux liens, les plus tendres affections vous rendent heureux ; et votre cœur palpite aux noms si puissans de père ou de mère, d'épouse ou d'époux, de fils ou de frère ; vous croyez qu'avec des sentimens si vifs, si continuels, et qui placent votre vie hors de vous, aucune fin, aucune interruption n'est possible. La mort !... L'inexorable mort !... Et vous n'entendrez pas même les cris de douleur, les plaintes lamentables des amis que vous aurez quittés, et qui vous redemandent, vous appellent en vain. o mort Ile roi des épouvantemens, que vous avez été bien nommée ! Dieu de bonté, Dieu d'espérance !

ah ! nous vous chercherons ! Pourrions-nous, sans vous, sans vos consolations, regarder l'avenir ?

Des ouvrages de longue haleine n'occupaient pas seulement le temps de M. Necker. Il avait encore pris l'habitude, dans les deux dernières années de sa vie, de jeter sur le papier des pensées que lui suggéraient les sujets les plus divers. Ainsi faisait également M Necker, et après la mort de sa femme, M. Necker s'était fait un devoir de joindre, aux trois volumes de Mélanges qu'il avait publiés, un certain nombre de ces pensées, non sans encourir quelques railleries pour n'en avoir pas retranché quelques-unes, où l'amour conjugal de M Necker se traduisait en termes trop expressifs. Ce que M. Necker avait fait pour sa femme, M de Staël le fit pour son père, non sans encourir le même reproche, car elle inséra, dans le recueil de Pensées qu'elle fit paraître, très peu de temps après la mort de M. Necker, quelques éloges que son père avait faits d'elle. Pour s'en excuser, elle avouait que de rien sur cette terre elle ne tirait autant d'orgueil que de ces éloges paternels. Parmi ces pensées, il en est qui ne laissent pas que d'être assez profondes. On y sent l'expérience de l'homme un peu désabusé des hommes, revenu du respect que lui inspirait autrefois l'opinion publique depuis qu'il l'avait vue s'égarer jusqu'au crime, ayant conservé en dedans de soi des sentimens toujours aussi vifs, mais souffrant de l'impuissance de l'âge à les traduire en action ou même à les exprimer. Quelques pensées sur la vieillesse ne sont pas sans une certaine vérité mélancolique.

Les vieillards mènent une vie pénible lorsqu'ils sont encore en état de tout apprécier, de tout sentir. La haute perspective de l'avenir ne leur appartient plus, et, quand ils veulent parler du passé, on ne les écoute guère ; chacun court vers les combats du

monde d'où ils reviennent ; c'est beaucoup quand on les salue en passant. Les pauvres vieillards ! Ce qu'ils savent le plus tard, c'est qu'ils doivent employer discrètement, même avec leurs enfans, les expressions caressantes, les mots de tendresse. Je doute que ce langage leur aille bien avec personne. Je vous aime est une parole éthérée, une parole du ciel et qui exige sur la terre tout l'accompagnement de la beauté et toute la parure du jeune âge.

M. Necker revient sur cette question des rapports entre les enfans et les parens dans une autre pensée qui a pour sujet les seconds mariages. En principe, il les conseille aux femmes, car elles ont besoin d'un soutien ; aux hommes, car ils ont besoin d'un confident, et il continue :

Les enfans remplissent votre vie, mais de l'amour que vous avez pour eux. Vous ne voudriez pas les occuper de vos peines secrètes, les ennuyer de vos angoisses morales et physiques. Ce n'est pas à eux de vous donner du courage ; ce n'est pas à eux de vous avertir qu'il est déjà tard pour vous aimer encore. Il y aurait un renversement d'ordre, un manque de convenance, un défaut de goût du moins à en faire des compagnons de votre vieil âge, à les associer a votre pauvre histoire. Il faut d'autres liens, il faut un autre amour pour trouver du charme dans la faiblesse de l'objet qu'on aime.

Il reconnaît cependant que ce conseil ne saurait convenir à certaines personnes, et, par un retour évident sur lui-même, il termine ainsi :

Si votre premier allié dans la vie remplit votre souvenir, si vous l'avez aimé d'un sentiment qui ne s'éteint jamais, un nouveau lien est impossible. Ne le reconnaitriez-vous pas, cet autel

où l'on vous demanderait de poser une seconde fois la main, et ce regard si doux, si tendre et si malheureux, ce regard qui vous a été jeté en passant dans les bras de la mort, vous a-t-il dégagé de votre foi ? Vous a-t-il annoncé que vous étiez libre ? Et quel présent feriez-vous à une âme sensible qui voudrait être aimée comme elle vous aimerait ? Non ! non ! Vivez d'amour encore, mais que le même souvenir fasse à lui seul le sort de votre vie.

Je détacherai encore cette pensée dont le ton et l'inspiration passionnée ne sont pas en accord avec la placidité qu'on prête volontiers à M. Necker. Elle a pour titre : Un Dieu jaloux.

Le souverain bienfaiteur des hommes n'est pas un Dieu jaloux, puisqu'il a introduit dans le monde un sentiment plus fort que la reconnaissance : l'amour.

Un assez grand nombre des pensées de M. Necker, et je suppose que ce sont les dernières, ont la mort pour objet. Il avait dépassé soixante-dix ans, c'est-à-dire l'âge à partir duquel on devrait vivre dans une étroite familiarité avec cette idée, car les années qu'on passe sur la terre ne sont plus que des années de grâce. Il envisageait la mort avec un mélange d'effroi et d'espérance dont l'expression est parfois assez forte et émouvante :

Ne badinons pas sur la mort ; nous ne la connaissons pas, tant la vie est une forte distraction, mais quand elle demande à vous voir, à vous parler en tête à tête, quand elle prend jour avec vous pour la suivre dans les ténèbres, quand elle vous dit de venir et qu'elle ne répond à aucune de vos questions, quel trouble alors doit s'emparer de vous ! Lueurs de la religion, lueurs consolantes, vous apparaissez, et tout va changer.

Un des morceaux les plus longs que M de Staël ait recueillis dans les pensées de M. Necker a pour titre : Vade-mecam religieux. L'inspiration en est élevée et la forme n'est pas sans beauté. Ce Vade-mecum se termine par une effusion chrétienne, assez rare sous la plume de M. Necker :

Ô Jésus, puissant même par votre seule sagesse ! quel spectacle miraculeux vous présentiez au monde, par cette religion où le langage de la bonté parfaite, ce langage, en apparence sur les limites de la faiblesse, a néanmoins subjugué la terre, résiste encore aujourd'hui aux cris tumultueux de nos hordes féroces, et fera taire ces cris au moment déjà désigné par la Sagesse divine ! Ô notre Seigneur ! quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde, lorsque vous prépariez la soumission des esprits et la sainte ardeur de la foi, en prêchant une religion toute de paix et de charité ! Quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde, lorsque, sans combat, sans armes, sans pompe et sans char de triomphe, vous avez fait plus que des conquêrans, lorsque des paroles, à jamais remarquables par leur simplicité, ont suffi pour transmettre votre gloire aux âges les plus reculés, et lorsque, loin de tracer votre nom en lettres de sang sur un champ de bataille, vous avez vu venir la mort sans faste, sans murmure, sans vouloir associer personne aux douleurs de votre généreux sacrifice. Ah ! sans doute, entre les diverses paroles de Jésus-Christ avançant vers le terme de sa carrière mortelle, celles-ci retentissent encore dans tous les cœurs sensibles : « Maintenant, disait-il en élevant ses regards vers le ciel ; maintenant mon âme est troublée. Voilà, mon heure est venue. o mon père I éloignez, s'il se peut, cette coupe de moi ; mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » O Jésus, votre âme fut troublée ! Elle le fut à l'approche d'une fin cruelle, et qui devait sceller vos touchantes pro-

messes et vos sublimes instructions. Votre âme fut troublée ! Elle le fut pour la cause des hommes, et c'est pour eux, pour nous, que vous avez souffert. Ah ! pourrons-nous ici rappeler sans émotion les paroles et l'application de notre texte : « Ils m'ont haï sans cause. »

Le morceau se termine par ces considérations sur la mort :

C'est une grande circonstance pour l'homme, que le moment où il voit distinctement les approches de la mort, où nul autre spectacle ne lui offre une distraction, où nulle autre pensée ne l'occupe. Et ce n'est plus alors la mort dont il avait entendu parler du temps de ses forces ; ce n'est plus cette mort fastueuse peinte par les poètes dans nos tragédies, ni cette mort de gloire ou d'ivresse que les cris de guerre et le bruit des tambours accompagnent ; ce n'est plus enfin la mort, lorsqu'elle faisait encore partie du roman de la vie, c'est la mort dans son isolement, la mort au milieu de ses ténèbres, au milieu du silence et de l'oubli ; un adieu terrible à ce qu'on aime, et avec un sentiment profond, une voix qui ne peut rien exprimer, une main qui ne peut plus bénir. O mon Dieu ! faites paraître une lueur consolante au-delà de ce sombre tableau. Est-elle le prix de la foi ? nous la demandons telle qu'il la faut pour vous plaire. Hélas ! il est bien vrai, c'est vous seul que nous devions servir ; mais tant d'objets que vous nous aviez donnés à aimer, tant d'intérêts variés qui nous ont distraits dès nos premiers pas dans le monde, dès les commencemens de notre voyage, et notre raison si faible d'abord, notre raison que l'expérience seule achève d'éclairer… Ah ! pardonnez, ô Dieu ! nous allions nous excuser, nous allions nous défendre, et nous aurons pour juge celui qui sait tout. Prions-le

seulement, et puisque sa bonté nous donne l'être, espérons que sa pitié sera notre dernier secours.

Àses derniers momens M. Necker connut les effets de cette pitié et il reçut le secours qu'il espérait.

Ce fut le 30 mars qu'il tomba malade. À ce moment, se trouvait précisément à Coppet une de ses nièces, M Rilliet Huber, la meilleure amie de M de Staël avec M Necker de Saussure. Elle s'installa au chevet de son oncle et tint jour par jour et même heure par heure un journal des phases que le malade traversait. Sans doute elle pensa que ce journal adoucirait la douleur de M de Staël de n'avoir pas assisté aux derniers momens de son père. M de Staël le conserva en effet précieusement. L'original et plusieurs copies de ce journal se trouvent dans les archives de Coppet.

L'origine du mal qui l'emporta fut un érysipèle à la jambe, d'un caractère gangreneux et accompagné d'une forte fièvre qui lui occasionnait par momens des accès de délire. Des étouffemens très pénibles compliquaient et aggravaient encore la situation. Il fit pourtant, le 3 avril, un effort pour écrire une dernière fois à sa fille. L'écriture de cette lettre est fort différente de son écriture ordinaire ; on sent que la main est tremblante et qu'il suit sa pensée avec peine. Néanmoins il se réjouit encore des succès de sa fille à Berlin : « Il est glorieux à ton âge d'avoir obtenu tout cela par soi-même, » lui écrit-il. Il lui donne un dernier conseil '. « Une femme de la Cour ou ayant été à la Cour écrit ici que tu avais eu un grand succès, mais que tu avais un peu trop d'aisance avec les princes. » Il lui donne encore une ou deux petites nouvelles et la lettre qu'on devine écrite avec effort se termine un peu brusquement par ces mots : « Adieu, chère amie ! »

C'était un adieu, en effet. À partir de ce moment, il ne conserva que par intervalles sa pleine connaissance. Quand il la recouvrait, c'était pour parler de sa fille et de Dieu. Je me bornerai à transcrire le journal de M Rilliet Huber dans sa simplicité émouvante :

Dimanche matin, 8 avril à 9 heures du matin.

M. Necker, assis sur son fauteuil, dans un demi-délire qui le fait parler haut et avec véhémence, parle de sa fille et dit à ceux qui l'entouraient ; « Oui, je n'avais qu'à lui écrire une ligne pour la faire revenir en courant. Je la connais. Quelle ne se reproche rien, qu'elle n'ait pas de remords, je le dis pour ses amis et non pas pour elle ; » et alors, ouvrant son manteau, posant une main avec force sur son cœur et levant l'autre au ciel il dit : « C'est là, c'est le cœur d'un père qui la juge et la justifie ; c'est le cœur d'un père qui doit juger sa fille, je ne lui ai que des obligations, » et son air est élevé et noble ; il parle sans s'arrêter, avec le ton de l'inspiration, et mêle des pensées et des mots sensibles à des phrases incohérentes, passant d'un sujet à un autre ; on dirait que le délire va et vient. Il parle de son frère, il l'appelle : « Mon pauvre, mon pauvre frère, » comme s'il le plaignait tendrement. « Il vaut mieux que moi, mon bon frère, mon pauvre frère. » Puis « je serai dans un meilleur monde, j'ai couru bien des dangers dans celui-ci. » Il continue à parler avec véhémence et sans discontinuer.

10 heures et demie.

Il est calme, sommeille et parle bas et est recouché.

Midi.

Il a vu son frère, il lui a parlé tendrement, il a dit à M de Germany : « Baisez-moi au front, » mais il articule difficilement dans ce moment. Il dit à M. de Germany : « Ils se sont conduits comme des anges, avec beaucoup de courage. » On croit qu'il veut parler de ses gens.

1 h. et demie.

Une longue consultation composée de MM. Butini, Odier, Vieusseux et Coindet ; il reconnaît tout le monde, mais le délire ne cesse pas. Il parle à M. Butini de sa maladie et au milieu de phrases entrecoupées il dit : « Assurez-moi six jours, six jours. » M. Jurine répond : « Je vous assure six mois, six ans. — Non, non, je ne veux que six jours seulement. » Il a proposé de lui-même de lui mettre un vésicatoire derrière le dos. Il a désiré marquer son contentement à ses gens dont il a été servi à ravir ; il a dit à ces messieurs : « Je suis très content, bien content de mes domestiques, vous m'entendez bien ; vous me comprenez. »

Depuis dix à onze heures, il a été plus calme ; il n'y a plus de hoquet ; il sommeille et les mots qui lui échappent montrent qu'il n'est occupé que d'idées douces et de sentimens bienveillans et tendres. Il dit à ceux qui l'entourent : « Je vous aime, je vous aime tous. »

3 heures.

Il a dit à M Geoffroy : « Il faut dire au Premier Consul que ma fille n'a pas de part à mon ouvrage ; s'il m'avait parlé ! » Puis il s'est fait soutenir par ses gens, a fait une longue prière à voix intelligible, les mains et les yeux levés ; on n'entendait que des mots entrecoupés prononcés avec ferveur ; il a béni ses enfans en les nommant par leur nom.

4 heures.

Il est calme ; il sommeille. Il appelle M Geoffroy ; il lui dit : « Dites à ma fille qu'elle ne croie pas avoir des torts ; que lorsqu'elle eût été ici, elle n'y aurait rien fait, Dites-lui avec douceur. Je sais qu'elle m'aime beaucoup, qu'elle m'a bien aimé. »

5 heures.

L'agitation est revenue ; il s'est levé et s'est promené longtemps dans sa chambre, sans sentir sa jambe : la fièvre le soutient ; ses idées sont exaltées et incohérentes. Il a appelé fortement ma nièce, ma nièce, puis il lui a pris le bras et ne lui a rien dit. Il confond souvent les noms de ma fille, ma nièce, mais il se reprend tout de suite et ne témoigne aucun regret de s'être trompé. Il sait toujours quelles sont les personnes qui l'entourent et n'en demande aucune autre.

7 heures.

Calme et discours bas et inintelligibles.

10 heures et demie du soir.

L'agitation a repris après plusieurs heures de calme ; il rêve, il parle beaucoup, sans qu'on puisse le comprendre. Il parle de son frère : « Mon pauvre frère, si bon, si pur ! » Il prie, il dit : « Dieu est bon, je me confie, » puis il s'interrompt. Il prononça : « Mon adorable femme. » Il parle encore ; on n'entend pas ce qu'il dit, il appelle sa voisine, sa bonne voisine, puis il ne l'a pas reconnue. Il dit : « Diodati est-il là ? » puis il revient à son frère, il le demande avec force, il dit : « Je veux le voir ; ce n'est pas que j'aie rien à lui dire, mais je veux le voir. » Son frère est entré ; il ne lui a rien dit.

Il mêle l'idée de sa fille à son ouvrage. « J'assure qu'elle n'y a pas travaillé ; il faut le dire. »

Minuit.

Le calme est revenu, il dort d'un sommeil tranquille, la poitrine est dégagée, plus de hoquet du tout. Il ne souffre pas.

La nuit du dimanche au lundi a été moins agitée ; il a prié beaucoup ; sur les 3 heures, il a dit à haute voix : « Ô mon Dieu, mon juge, mon Sauveur, voici ton serviteur qui va à la mort à grands pas. » Les idées religieuses occupent toutes ses pensées, quelque incohérentes qu'elles soient.

Lundi, 10 heures du matin.

Depuis 4 ou 5 heures il ne veut plus prendre ni remèdes ni boissons ; il dit : « Non, non, plus rien. » Il ne reconnaît personne, mais il prie sans suite ; on entend les mots de : Mon Dieu, pardon, indulgence, confiance.

11 heures et demie.

On veut lui donner les poudres de gems, il s'y est refusé vivement, il a dit d'une voix forte : Non, non. Ses mouvemens sont pleins de force.

Midi.

La poitrine est remplie ; la respiration courte, la connaissance extérieure perdue ; mais une force musculaire très considérable. On lui a mis un vésicatoire sur la tête, il a résisté beaucoup. La poitrine est toujours plus oppressée, mais il n'a aucun mouvement convulsif.

1 heure et demie.

Le bruit de la poitrine diminue ; il ne donne aucun signe de souffrance ni d'agitation. Avant 2 heures de l'après-midi, sans convulsion, il a cessé de respirer.

Je crois intéressant de compléter ce récit des derniers jours de M. Necker par une lettre que treize ans après, au lendemain de la mort de M de Staël, un pasteur qui avait célébré quelque temps le culte à Coppet adressait à Auguste de Staël. Cette lettre donne les mêmes détails que le récit de M Rilliet Huber, mais insiste davantage sur les sentiments religieux de M. Necker :

Le jour de Pâques, le 1 avril, je me rendis chez lui en sortant de prêcher. « De quel sujet, me dit-il, avez-vous entretenu votre auditoire ? Récitez-moi le morceau le plus saillant de votre discours. » Je lui dis que ces belles paroles du Sauveur mourant : « Pardonnez-leur, ô mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font » avaient été le sujet du sermon. « Bien, dit-il, c'est le sublime de la générosité, et l'observation d'un devoir souvent fort difficile a besoin d'être encouragée par un tel exemple. Hélas ! ils ne savent aussi, depuis longtemps, ce qu'ils font, ceux qui gouvernent la France. » Le Duc d'Enghien venait d'être amené à Paris ; il en était navré et je lui témoignai mes craintes sur l'issue de cet attentat. « Non, non, me dit-il, ne craignez pas ce que vous paraissez redouter, ce crime serait trop horrible. Un petit-fils du grand duc Condé, l'unique reste de cette race de héros, il est impossible que Bonaparte, homme de guerre, ose, veuille même commettre un pareil forfait. L'exécration du siècle présent et des siècles à venir est devant lui. Il le retiendra quelque temps en captivité jusqu'à ce que, sa puissance étant plus affermie, il n'ait rien à craindre de lui. » — J'admirai la générosité de ces sentimens et je me tus. N'ayant vécu que huit jours de plus, il n'a rien su de l'hor-

rible assassinat qu'on se serait bien gardé de lui apprendre. Le lendemain, les mêmes sujets consolans de piété l'occupèrent. Il recommandait à Dieu sa fille qu'il paraissait désespérer de revoir, et ses enfans. C'est alors que, m'ayant demandé avec vivacité : « Ne croyez-vous pas que l'indulgence, la plus belle qualité chez les hommes, est aussi le plus bel attribut de l'Être suprême ? Vous me comprenez, ajouta-t-il. Dans de grandes circonstances, avec les intentions les plus pures, il est possible d'errer. L'événement peut tromper la prévoyance. Le juge suprême est clairvoyant. Il a vu l'âme toute nue. » Ma réponse ne se fit pas attendre et j'étais en fonds, aidé surtout de nos livres saints admirables sur ce point-là, pour le satisfaire pleinement. Dans les jours suivans, malgré ses angoisses, je fus content de sa sérénité. Le dimanche, veille de sa mort, ses jambes étant prodigieusement enflées, la fièvre était très forte, il n'avait point de place bonne. C'était le soir. Il préférait de se tenir debout. Il s'appuya sur moi longtemps et proféra beaucoup de mots entrecoupés sur sa fille. — « Lui aurais-je nui ? » il s'agissait de son dernier ouvrage. — « Non, dit-il, j'espère que non. J'aime Dieu, je l'aime, oui je l'aime, j'aime ma fille, je le prie pour elle. » C'était la voix d'un ange : nous fondions en larmes d'admiration. Un moment après, il me dit : « Mon frère, mon cher frère, que je le voie. » Je l'envoyai chercher à l'instant. Quand il vint, sa tête était déjà embarrassée. Le pauvre M. de Germany, étant déjà malade, avait eu beaucoup de peine à venir. Mais M. Necker le reconnut pourtant et lui serra affectueusement la main. M'étant retiré pour le laisser, reposer, je le revis le lendemain. Le délire s'était emparé lentement de son cerveau, et, comme il avait perdu connaissance, son agitation était infiniment plus corporelle que mentale. Butini, présent, ne cessait de nous dire qu'il ne souffrait pas, n'ayant

aucun sentiment de son mal, et que cette agonie qui nous effrayait par le soulèvement de sa poitrine était nulle pour le malade. Ainsi cessa de vivre ce grand homme auquel il ne restait, depuis bien des heures, que la vie physique.

Et le vieux pasteur terminait ainsi sa lettre :

Sa fille chérie a rendu le dernier soupir au milieu de son sommeil. J'en bénis Dieu : elle avait fait sa paix avec lui en le priant pour elle et pour ses enfans. Voilà donc ces âmes immortelles semblables à tant d'égards et si étroitement unies, réunies pour ne plus se séparer… Me suis-je trompé en espérant que cette communication et les réflexions auxquelles elle m'a conduit seraient de quelque intérêt pour vous. Il m'a semblé, en vous les adressant, avoir à mes côtés ceux que vous ne verrez plus, ici-bas du moins, et dont le départ vous a fait verser tant de larmes. C'est par de telles pensées que je me suis soutenu dans les pertes que j'ai ressenties, et que mon long ministère a pu être de quelque utilité, — toujours inférieure, il est vrai, à ce que je désirais, — aux âmes affligées.

Picot, pasteur.

La dernière lettre de M, ne de Staël à son père est datée du 17 avril. Ce fut le 18 avril qu'elle apprit, de la bouche de la princesse Radziwill, le malheur qui était venu fondre sur elle.

Ce fut Louis et moi, dit la princesse dans son Journal, qui dûmes lui apprendre la mort de M. Necker, son père. M Necker-Saussure, sa cousine, s'adressa à moi, pour prévenir M de Staël d'une maladie dangereuse survenue à son père ; il y avait succombé, avant qu'il fût possible de le faire savoir à sa fille. C'est ce qu'elle ne devait apprendre qu'à Leipzig, où l'attendait M. Benja-

min Constant. Celui-ci était à Coppet au moment de la mort de M. Necker et en apportait tous les détails à sa fille. Je fus chez M de Staël avec Louis. J'y trouvai le chargé d'affaires de Suède, déjà prévenu de l'événement par M. Benjamin Constant. Au premier mot que je lui dis de la maladie de son père, elle jeta un cri et dit : « Il est mort. » Je lui remis la lettre que sa cousine m'avait envoyée pour elle. Avec une douleur déchirante, elle fit ses préparatifs de départ ; une heure plus tard, M de Staël était sur la route de Leipzig.

Ce ne fut pas à Leipzig, mais à Weimar que M de Staël apprit la mort de son père que la princesse Radzivill lui avait laissé ignorer, et ce ne fut pas Benjamin Constant, ce fut M de Gœckhausen qui la lui apprit. Son désespoir se traduisit par des cris et des convulsions d'une telle violence que le médecin appelé à la soigner déclarait n'en avoir jamais vu de pareilles. « Elle est plongée dans une douleur vraiment folle, des convulsions, des cris mêlés à des larmes, » écrivait également Charlotte de Stein.

Mde Staël dut passer quelques jours à Weimar, pour se remettre de cet état violent. Ce retard donna à Benjamin Constant le temps d'arriver. Il était depuis peu à Lausanne, quand il apprit la mort de M. Necker. Quand la nouvelle lui parvint, il écrivit dans son Journal intime :

M. Necker est mort ! Que deviendra sa fille ? Quel désespoir pour le présent t Quel isolement pour l'avenir ! Je veux la voir, la consoler, ou du moins la soutenir. Pauvre malheureuse ! Quand je me rappelle sa douleur, son inquiétude il y a deux mois, et sa joie si vive qui devait être de si courte durée ! Pauvre malheureuse ! Mourir vaudrait mieux que cette souffrance.

Il se rendait aussitôt à Coppet où il trouvait réunis quelques parens du défunt. « Conversations tristes, ajoute-t-il, mais que la sensibilité pour les malheurs qui ne sont pas personnels est d'une mince épaisseur ! Comme on est prêt à se distraire et à penser à autre chose… Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais si je voulais, je serais, non consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle ; mais je ne le veux pas, car je sens que M de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur. » Aussi se décidait-il à aller au-devant d'elle. Il partait, emmenant avec lui Sismondi avec lequel M de Staël n'était en relations que depuis peu d'années, mais qui lui donnait ainsi la première marque d'une amitié durable. Sismondi se savait, paraît-il, quelque gré à lui-même de cette preuve de l'attachement qu'il témoignait à sa nouvelle amie, et Benjamin Constant, toujours railleur, le remarquait dans son Journal : « Sismondi s'est décidé à m'accompagner. On lui a tant dit qu'il rendait ainsi un grand service qu'il était presque effrayé de la grandeur de son action. » Après plusieurs jours de voyage, tous deux arrivaient à Weimar. « Les premiers momens ont été convulsifs, » dit Benjamin Constant dans son Journal, et il continue :

Elle est encore plus étonnée, plus frappée de son malheur que pénétrée. C'est l'effet du premier moment. Mais cette douleur qui l'a terrassée entrera dans son âme, qui n'est jusqu'à présent que bouleversée et s'identifiera à son existence. Alors les consolations cesseront parce que la véritable douleur aura commencé. On lui renvoie deux lettres de son pauvre père ; ce sont les dernières. On voit que les idées se troublent. Il y a des mots oubliés, d'autres à peine lisibles. Le mort y est partout. Et cependant il est encore occupé d'elle à chaque ligne ; il pense à ses intérêts les plus fugi-

tifs, à toutes ses peines d'imagination. En un mot, le cœur du père y survit. Aussi la douleur de notre amie augmente.

Benjamin Constant n'apportait pas seulement à M de Staël les détails sur les derniers momens de son père dont elle devait être tristement avide. Il lui remettait en même temps une lettre touchante de M Rilliet Huber, datée du surlendemain de la mort de M. Necker.

Mercredi, 11 avril.

Mon ange, mon ange, il n'y a ni consolation, ni paroles, ni expressions que je puisse te donner, ni prononcer. Je ne peux que pleurer avec toi, et pleurer sur toi. Depuis le 5, tout ce que je souffre ne peut se décrire ; ton idée est là, pour me faire passer de la douleur au désespoir. Ce père, il t'adorait ; garde-toi de pousser trop loin le regret de n'avoir pas été ici dans cet horrible moment ; tu troublerais sa cendre. Ses dernières idées, ses derniers sentimens, au milieu du désordre de son état, ont été toutes d'alarmes sur toi, sur la douleur que tu aurais de ton absence, et cette absence a fait son bonheur. Je te le jure par ta douleur, ton père a joui plus de tes succès à Weimar et à Berlin qu'il n'aurait joui de ta vue. Tant qu'il a été bien portant ou seulement incommodé, tes lettres, tes détails faisaient un aliment à sa vie. Croismoi, je l'ai si bien connu cet hiver ; il était si bon, si confiant pour moi ! Jamais je ne lui ai surpris d'autre mouvement que celui de la joie de ton voyage et jamais un regret sur ton absence. Nous causions de toi trois ou quatre fois par semaine, de dix heures à minuit, et tout était doux dans ses réflexions, dans ses observations : Son sentiment pour toi était de l'amour sans personnalité ; il ne mettait d'égoïsme qu'à tes succès, et ton voyage lui a donné une gloire nouvelle.

Pleure-le, cet ami parfait ; pleurons, mon ange ; mes larmes mouillent ce papier, elles sont amères, oh ! bien amères. Depuis l'âge de treize ans j'ai vécu sous son toit paternel, et j'ai recueilli son dernier soupir. J'étais dans sa chambre, et tout a été céleste et sans douleur pour l'ange qui est retourné dans sa Patrie.

Du ciel il veille sur toi, sur tes enfans qu'il a bénis en les nommant : conserve-toi pour sa mémoire, et par obéissance pour sa volonté sacrée. Conserve-toi pour tant d'objets qui tiennent profondément à toi, mon ange et pour moi aussi.

Dans ce milieu de Weimar où M de Staël avait laissé des amitiés fidèles, elle rencontra la sympathie à laquelle son malheur lui donnait droit. La veille du jour où elle se remit en route, elle adressait à la duchesse Louise ses remerciemens et ses adieux :

1 mai.

Madame, je quitte Weimar où mon bonheur a fini. Je conserve pour vous la plus tendre, la plus respectueuse reconnaissance. Si je reviens à la vie, je reviendrai vous voir ; mais chaque jour creusera plus avant la douleur dont je dois mourir, je ne sais à quelle époque. Plaignez-moi dans votre palais, dans cette noble solitude où vous savez vous guider vous-même. Pensez quelquefois à un cœur déchiré où reste votre souvenir. Si Votre Altesse écrit au Duc, qu'il y ait un adieu de moi, un remerciement à la princesse Caroline. J'ai regretté de ne pas la voir, mais faut-il apprendre à sa jeunesse comment la destinée peut s'écrouler en une fatale seconde ?

Àla même date, elle écrivait à Sophie de Schardt, la belle-sœur de Charlotte de Stein, qui lui avait témoigné beaucoup de sympathie et avec qui elle devait rester en correspondance :

Adieu, my dear Madam, je ne puis m'empêcher de prendre congé de vous. Il y a dans votre voix, dans votre accent, quelque chose qui sonnait si doucement à mon oreille durant ces tristes jours. Je vous reverrai quand je pourrai revoir quelqu'un, quand le nuage qui s'épaissit chaque jour autour de moi me permettra de former quelque nouveau plan. Adieu, my dear Madam, ne m'oubliez pas.

Mde Staël se mit en route, accompagnée de Benjamin Constant, de Sismondi et de Schlegel : à Zurich, sa cousine et intime amie M Necker de Saussure vint au-devant d'elle. M Necker de Saussure avait assisté aux derniers momens de M. Necker. De sa bouche, M de Staël put donc entendre avec plus de détails encore que ne lui en avait donné Benjamin Constant, le récit des derniers momens de M. Necker. Je laisserai M Necker de Saussure raconter elle-même cette rencontre et la fin de ce pénible voyage.

Je ne décrirai point les scènes cruelles qui se succédèrent pour nous. Ce n'est pas quand la douleur se déploie dans toute sa violence que le génie est reconnaissable. Les convulsions, les horribles angoisses d'un cœur désolé, sont les mêmes chez toute la pauvre race humaine, et il n'y a pas de place pour la distinction dans les grands accès de souffrances morales. C'est dans les intervalles un peu calmes que je retrouve M de Staël, et c'est dans ceux-là que je la peindrai. Il y eut quelques-uns de ces momens de trêve durant notre sinistre voyage, et jamais peut-être ce qu'il y avait de merveilleux en elle ne m'a-t-il frappée davantage. Lorsque l'abattement de la douleur en avait remplacé les grands éclats, M de Staël nous priait de causer dans la voiture, apparemment parce que le bruit des paroles l'aidait à se maîtriser. Elle

amenait avec elle M. Schlegel, et comme, pour peu qu'elle fût maîtresse d'elle-même, on la voyait occupée des autres, elle désirait qu'il se montrât à son avantage, et lui indiquait en deux mots les sujets qu'il devait traiter. En conséquence, M. Schlegel nous développait une grande quantité d'idées nouvelles, et quand l'entretien s'animait, il arrivait quelquefois que M de Staël, reprise par son talent, se lançait tout à coup dans la conversation. Alors, racontant l'Allemagne, les hommes, les systèmes, la société, elle déployait un feu, une beauté d'expression extraordinaires ; mille tableaux éclatans se succédaient, jusqu'à ce que, ressaisie par une griffe meurtrière, elle retombât sous l'empire de la douleur. On eût dit de ces feux d'artifice tirés un jour d'orage, dans lesquels une explosion subite fait jaillir des gerbes d'étincelles que des bourrasques de vent et de pluie viennent éteindre aussitôt. Il ne faut pas supposer toutefois que sa distraction fût complète ; un tremblement presque imperceptible, une légère contraction dans les lèvres, montraient qu'elle n'avait pas cessé de souffrir, et qu'elle parlait, si on peut le dire, par-dessus sa douleur.

Lorsque, au terme de ce long et douloureux voyage, M de Staël descendit de sa chaise de poste dans la cour du vieux château solitaire sur le seuil duquel son père ne s'avançait plus pour la recevoir, il y avait déjà plus d'un mois que la dépouille de M. Necker avait été portée dans le monument qu'il avait fait construire au milieu d'un petit bois voisin du château, et déposé à côté de celle de sa femme, dans la grande cuve en marbre noir où M Necker avait voulu que leurs deux corps fussent réunis. Les dernières volontés de M. Necker prescrivaient en termes formels cette réunion. Son testament, qui est daté du 10 novembre 1803, débute ainsi :

Je rends grâces à l'Être Suprême des faveurs dont il m'a fait jouir sur la terre. Je me prosterne devant son infinie grandeur et je soumets avec respect ma destinée future à sa miséricorde et à sa bonté. J'institue ma chère fille mon unique héritière et je lui recommande de faire usage de la fortune que je lui laisserai de la manière la plus conforme aux lois de la morale et de la religion.

Après quelques legs à l'Hôpital et à la Bibliothèque de Genève, le testament se termine par ces mots :

Je prie ma très chère fille de garder un souvenir de moi et de recevoir ici une dernière expression de ma tendre affection. J'invoque sur elle et sur ses enfans la bénédiction divine.

Àce testament étaient jointes deux enveloppes que M. Necker prescrivait de remettre à sa fille immédiatement après sa mort. L'une de ces enveloppes contenait quelques legs particuliers ; l'autre était remplie des indications les plus minutieuses relatives au monument où il devait reposer. Il s'en remettait à sa fille du soin d'entretenir le monument et les murs de l'enclos où ce monument avait été élevé ; mais, prévoyant le cas de la mort de sa fille ou celui où elle serait obligée de vendre le château, il chargeait la commune de Coppet de cet entretien, moyennant une rente de six cents livres qu'il lui conférait « pour être distribuée aux pauvres les années où il n'y aurait pas de réparation. » Inutile de dire que M de Staël et, depuis sa mort, ses descendans, se sont pieusement acquittés de cette prescription.

Mde Staël ne s'éloigna point de Coppet durant tout l'été qui suivit la mort de son père. Elle s'abreuva jusqu'au fond à la coupe de la tristesse ; elle connut cette mélancolie de vivre solitaire là où l'on a vécu a deux, de rencontrer à chaque pas les traces de

l'être aimé qui a disparu, de trouver à chaque instant sous sa main les petits objets indifférons qui lui appartenaient, que sa mort a rendus précieux et qu'on se demande cependant s'il faut conserver ou détruire, car il y a une amertume dans cette survivance des choses aux êtres, et d'ailleurs, comment espérer qu'aux yeux des générations nouvelles, ces objets auront le même caractère sacré ? Ne vaut-il pas mieux faire soi-même de son vivant le sacrifice de ces reliques que les laisser exposées après soi à des profanations ?

Mde Staël dut être singulièrement émue en trouvant dans les papiers de son père une dernière marque de la sollicitude dont il l'environnait. On se rappelle que le Premier Consul en avait voulu à M. Necker de la publication des Dernières vues de politique et de finances, et que la mauvaise humeur que lui avait causée cette publication avait été pour quelque chose dans la disgrâce de M de Staël. Avant de mourir, M. Necker s'était évidemment proposé de tenter un dernier effort pour disculper sa fille de toute part de responsabilité dans la publication de ce malencontreux ouvrage, et il avait jeté sur le papier le brouillon d'une lettre qui n'a jamais été envoyée, mais que je crois cependant devoir reproduire, car il y plaidait une dernière fois, non sans dignité, une cause qui lui était chère.

J'aurais une cause à défendre, une cause qui m'est bien chère et que je porterai un jour directement à votre tribunal suprême. Je ne présumerai pas trop de moi puisque j'invoquerai seulement la justice que vous rendez et que vous devez à tout le monde.

C'est de la cause de ma fille et de ses enfans dont je veux vous parler, mais comme ils sont errans dans ce moment en obéissance avec vos volontés, je diffère dans ce moment de la sou-

mettre à votre jugement, car je respecte plus que personne le temps du Premier Consul, ce temps que réclament en entier les plus grands intérêts dont l'histoire ait perpétué le souvenir. Mon seul but aujourd'hui est de déposer entre les mains du Premier Consul une déclaration que je puis seul donner, et, à mon âge l'on n'a plus le choix des momens, tout ce qui est nécessaire devient pressé.

Je crois savoir avec certitude que, depuis le départ de M de Staël, le Premier Consul, en parlant d'elle, lui a reproché mon dernier ouvrage. Je proteste qu'elle n'y a eu aucune part ni directement ni indirectement, et bien qu'un Bonaparte ait le droit de mettre la jeunesse au premier rang, même pour la pensée, cela n'est pas juste en règle générale, et me faisant un moment le chevalier de l'expérience, je soutiens que ma fille, à qui je sais bien de l'esprit, n'aurait pu écrire mes Dernières vues, ni m'en donner le premier mot. Mais qu'importe ici le raisonnement ? je dis, j'atteste un fait et j'attache à cette assertion toute la solennité que l'on peut exiger. De grâce donc, Général Consul, ne reprochez plus rien à ma fille à l'occasion de mon ouvrage ; ne déchirez pas un cœur paternel et par le malheur de sa fille, et par la douleur de cette fille bien-aimée, et par le regret sans fin auquel vous me livrez en me laissant l'idée que je suis la cause de ce malheur.

Général Consul, je n'ai moi-même aucun tort quant à cet ouvrage et je vous respecte trop pour négliger de le dire. Je n'ai eu aucun tort, car je n'ai permis qu'aucun exemplaire fût donné, qu'un seul fût donné ou prêté à qui que ce soit avant que vous eussiez donné la permission de le publier, et c'est la loi que vous avez établie.

Secondement, je puis m'être trompé, mais avec moi toutes les personnes sans inimitié pour l'auteur ont vu que l'ouvrage était écrit non seulement avec respect, non seulement avec admiration, mais encore avec goût pour le Premier Consul ; je n'ai traité que l'avenir, cet avenir qui avait été laissé en blanc à dessein par le Premier Consul et qui n'a été rempli par un Sénatus-consulte public qu'au moment où mon ouvrage allait paraître. Je ne veux plus écrire sur ce sujet, mais si, pendant mes forces encore, je devais voir entrer le Premier Consul dans ce petit appartement de Genève, si présent à mon esprit, il apercevrait que la difficulté de cet avenir dont j'ai parlé peut défier le premier des génies du monde, et il le sentit par avance lorsqu'il me dit à Genève qu'après la plupart des règnes il y avait eu des lacunes provenant des minorités, des régences, etc. Après cette conversation que j'eus avec le Consul à Genève, s'il avait été témoin de la manière dont je fis connaître aux miens l'impression que j'avais reçue, le Consul ne soupçonnerait pas que j'eusse été indifférent au désir de lui plaire en composant mon dernier ouvrage, et quant à l'idée en elle-même, elle n'était pas nouvelle pour moi. J'écrivais dans ma retraite sur la constitution de 91 et sur la constitution directoriale ; jamais je n'aurais peint les personnes, j'avais oublié les hommes pour ne voir que les choses.

Certes il est aisé au maître du monde de plier, de froisser, de renverser de faibles roseaux, tels que moi et les miens ; mais il vient un temps où le pouvoir n'est plus de rien pour personne et je ne comprends pas comment celui qui a tout à attendre de la reconnaissance publique, tout à lui demander, se plaît à traiter durement un ancien serviteur de l'État. Je ne réclame rien à titre de talent ou d'habileté, mais j'ai servi l'État sept ans sans appointemens et en refusant les droits de l'Écu, les pots-de-vin, les pré-

sens des pays d'État. Aujourd'hui, Général, il ne tient qu'à vous que je lui laisse encore toute ma fortune, car jamais je ne demanderais quelque chose au prince qui m'offenserait sans cause.

La lettre s'arrête ici. Peut-être les forces manquèrent-elles à M. Necker pour l'achever.

Depuis la mort de son père, M de Staël avait conçu une sorte d'effroi de la vie. Elle se sentait à découvert devant la destinée, sans protecteur et sans gardien. Elle attribuait à M. Necker une influence mystérieuse sur les événemens de son existence ; elle le croyait placé auprès d'elle par la Providence, pour écarter de sa route tous les accidens, pour la préserver même de la mort, car elle rêvait de mourir en même temps que lui, et lorsque, dans ses lettres, elle l'appelait « mon ange, » c'était avec une arrière-pensée religieuse et mystique. Cependant ses amis ne la laissaient point solitaire, M Necker de Saussure passa l'été à Coppet. Sismondi, Bonstetten vinrent l'y voir. « Elle est affreusement triste, écrivait Bonstetten à Frédéric Brun ; nous n'avons fait que pleurer ensemble. Quelle éloquence ! Quel sentiment ! Quel amour pour ce père qui l'aimait tant !..., La voilà libre avec 100 000 livres de revenus, et Dieu sait si elle sera heureuse avec tous ces biens terrestres ; le monde est trop petit pour son âme de feu. »

Le feu de cette âme avait besoin d'alimens ; ses amis les lui fournissaient. Schlegel était demeuré auprès d'elle ; Jean de Muller qu'elle avait connu à Berlin était venu lui faire visite, Sismondi et Bonstetten ne s'éloignaient guère. Bonstetten, dans ses lettres, rend un compte animé de la vie de Coppet, au mois de juin : « Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour, écrivait-il, que dans maints pays en un an, » et, quand il rentrait dans sa chambre à Genève, elle lui semblait un tombeau. C'était Schlegel

qui tenait le plus souvent le dé de la conversation ; il étonnait ses interlocuteurs par son érudition et par la hardiesse de ses aperçus, qui devançaient la critique de nos jours. M de Staël se plaisait à le lancer dans la dispute et se contentait de « battre la mesure. » Certain jour, Schlegel avait nié à table la personnalité de Moïse, d'Homère et d'Ossian. Muller lui répondit qu'il voulait une fois prendre la plume et démontrer, dans un savant ouvrage, que Charlemagne n'avait jamais existé… »

« Le bon Sismondi, ajoute Bonstetten, est complètement abasourdi ; il m'avouait hier que tout lui semblait maintenant d'une crasse ignorance, je dus le consoler. »

Quelque douceur qu'elle trouvât dans la société de ces fidèles amis, M de Staël ne pouvait cependant s'accoutumer à l'idée que Coppet dût être désormais son séjour habituel, le lieu où elle passerait le reste de sa vie. Déjà, du vivant de son père, elle en redoutait la solitude, et M. Necker était le premier à comprendre que quelques mois de Paris étaient chaque année nécessaires à sa fille. Que serait-ce maintenant ? Aussi ne pouvait-elle s'empêcher d'espérer que la barrière qui lui fermait les portes de Paris serait levée, et cela, par l'intervention de celui qui avait déjà essayé sans succès de la protéger. On se souvient que, de Francfort, elle avait adressé à Joseph Bonaparte une lettre où elle lui disait que deux lignes qui la dispenseraient de voyager plus longtemps seraient reçues par elle « comme la rosée du ciel. »

La réponse de Joseph Bonaparte, qui ne se trouve point dans les archives de Coppet ni de Broglie, ne lui avait probablement laissé aucun espoir, puisqu'elle avait continué son voyage ; mais, pendant que s'échangeait entre eux cette correspondance, la situation de Joseph Bonaparte avait changé et grandi. Le Sénatus-

consultedu 28 floréal an XII, qui avait proclamé le Premier Consul empereur, faisait en même temps de son frère aîné un prince impérial et l'un des héritiers éventuels de la couronne. M de Staël crut sans doute que le crédit de Joseph devait s'en trouver accru et, dans sa détresse, elle croyait pouvoir s'adresser de nouveau à lui. Elle lui écrivait le 13 juin cette lettre pathétique :

Souffrez qu'en reconnaissant en vous, pour le bonheur des Français, un prince, un successeur, une Altesse Impériale, je m'enorgueillisse du temps où vous me permettiez un nom plus doux.

On m'a envoyé de Berlin une lettre où j'ai vu que vous aviez pitié de mon sort ; je le crois le plus malheureux qu'il y ait sur cette terre ; j'ai perdu mon protecteur et mon ami, l'être que j'ai le plus aimé et qui avait pour moi le plus admirable sentiment ; la maison paternelle n'existe plus pour moi et ma patrie m'est fermée. J'ai été bien près de terminer ma vie et je ne sais pas encore si je pourrai supporter l'existence. Si vous ne me rendez pas la possibilité de revoir mes amis, je ne crois pas que j'aie la force de lutter contre ce que je souffre. Mon père, dans son délire, a souvent nommé le Premier Consul, et j'ai trouvé dans ses papiers un brouillon de lettre à l'Empereur actuel des Français qui lui atteste sur son honneur que je n'ai été pour rien dans son dernier ouvrage et qui lui demande, au nom des services qu'il a rendus à la France, de ne pas en bannir sa famille. J'aurais pu envoyer ce brouillon à l'Empereur et je vous le confierais à vous si vous y trouviez quelque avantage ; mais, au milieu de tant de prospérités, quel intérêt peut-on mettre à la voix des morts et de ceux qui voudraient les suivre. Vous seul avez, malgré tout l'éclat qui vous environne, une bonté qui permet au malheur de vous approcher.

Sauvez-moi si vous le pouvez de la situation où je suis. Je vis ici dans un tombeau qui sera bientôt le mien, si mon exil ne se termine pas. Je n'ai plus la force de vivre loin de mes amis. Je n'ai plus dans ce monde un intérêt ni une pensée que le besoin de les rejoindre, et si l'Empereur pouvait voir dans quel état je suis tombée, il saurait qu'il ne fera qu'un acte de pitié en me laissant me traîner dans quelque coin solitaire auprès de mes amis.

Si cependant la fin de mon supplice n'est pas encore possible, si votre situation nouvelle ne vous permet pas encore de faire revenir une personne bien attachée à l'ordre de choses actuel, puisqu'il vous crée l'appui de la France et d'elle-même, envoyez-moi des lettres pour le cardinal Fesch et pour Madame votre mère. J'irai passer l'hiver à Rome ; j'irai errer encore jusqu'à ce que, mes enfans et moi, vous nous ayez rendu notre patrie. Vous garderez la dernière lettre de mon père. Ah ! que je vous en remercie ; si vous saviez comme il m'écrivait sur vous ! Je me croyais alors malheureuse et je l'avais pour appui ; que suis-je maintenant ? Pardon de ne vous entretenir que de moi. Tous mes vœux vous accompagnent ; je frémis de vous savoir à l'armée. Serez-vous de cette expédition ? Faudra-t-il en éprouver la terreur ? Si vous faisiez quelque voyage ailleurs, pourrais-je vous rencontrer ? Mon Dieu, le plaisir de vous revoir me sera-t-il jamais accordé ? Acceptez l'hommage de mon tendre et profond respect.

Du camp de Boulogne, Joseph lui répondait :

J'ai reçu depuis bien longtemps votre lettre du 13 juin, et celle que vous avez écrite à ma femme, et qu'elle m'a adressée, en me demandant une prompte réponse : l'Empereur était attendu tous les jours ici, et j'ai voulu lui parler de vous, Madame, avant de vous envoier des lettres pour Rome ; ce que je fais avec empres-

sement aujourd'hui, mais j'avais espéré pouvoir faire mieux. Je ne dois pas vous cacher que je n'ai pas pu obtenir une chose que je désire beaucoup, et que cependant j'espère toujours ; ce que je puis vous promettre, c'est de la désirer toujours, et de m'en occuper souvent.

Lorsque vous visiterez à Rome le Colisée, et d'autres monumens dont vous ne pourriez pas déchiffrer les inscriptions, lisez qu'il est en France un ami qui s'occupe de votre retour ; livrez-vous au plaisir de voir des merveilles anciennes et modernes, et n'ayez pas regret au temps que vous n'emploierez pas en sollicitations, pour revenir ici ; je m'en occuperai, je vous le promets, mais j'exige de vous le courage de la résignation, et la confiance dans mon amitié. Si je ne réussis pas, personne ne réussira. Le courage consiste sans doute à être tranquille, lorsqu'on a fait tout ce que l'on peut, pour obtenir ce que l'on veut. Je moralise à mon aise, sur les côtes de France, me direz-vous, lorsque vous recevrez cette lettre. Je pourrais être en Angleterre, mais je n'y resterais pas longtemps, si cela arrivait. Vous me connaissez assez pour croire que rien n'est changé dans moi, quoique tout change autour de moi ; soit vertu, soit vice, vous savez que je m'estime mieux que tout ce que les hommes peuvent donner : un bon cœur, une âme aimante, c'est Dieu qui les donne ; les grandeurs ne sont quelque chose que pour les petites âmes ; je suis très flatté que vous ayez de moi cette opinion ; écrivez-moi donc comme à un ami, c'est à coup sûr plus rare qu'un homme élevé en dignités. Ma femme partage bien mes sentimens ; elle vous aime beaucoup, elle vous apprécie, je suis très aise des sentimens qu'elle a pour vous.

Respectez moins en moi le prince ; respectez un ancien ami ; vous savez qu'on ne respecte un ami qu'en l'aimant toujours ; ce que l'on donne au respect est enlevé à l'affection, et je veux que vous m'aimiez toujours comme par le passé. C'est ce que je ne croirai pas si je remarque le moindre changement dans votre style ; j'en supposerai dans vos sentimens.

Agréez donc l'hommage de tous ceux que vous me connaissez depuis longtemps.

J. Bonaparte.

Mde Staël remerciait Joseph de cette lettre affectueuse qui fait honneur à la délicatesse de son amitié et, comprenant qu'il n'y avait aucun espoir pour elle, elle se résigna à partir pour Rome. « Je vais, disait-elle, porter le fardeau de la vie en Italie, où l'on dit qu'on oublie l'existence. » Mais elle consacra les quelques mois qui précédèrent son départ à écrire, d'une plume rapide et émue, une Notice sur la vie privée de M. Necker, qui devait servir de préface au Recueil de Pensées qu'elle ferait paraître en même temps. Au début de cette notice, elle disait que, si jamais son esprit se relevait du coup qu'il avait reçu, elle écrirait la vie politique de son père, mais qu'elle ne voulait pas le faire dès à présent, craignant de réveiller les passions haineuses que la mort avait désarmées. En effet, les Considérations sur la Révolution française, dont la rédaction occupa les dernières années de sa vie et qui ne parurent qu'après sa mort ne devaient être, dans sa pensée, et quand elle se mit à l'œuvre, consacrées qu'à raconter la vie publique de M. Necker. La notice qu'elle écrivit en 1804 ne parle au contraire que de l'homme privé. Elle s'était installée dans le cabinet de M. Necker d'où l'on voyait le petit bois qui abritait son tombeau ; elle vivait au milieu des objets dont il avait

coutume de se servir. Cette vue et ces souvenirs entretenaient sa douleur. Ce cabinet lui rappelait en particulier une des dernières conversations qu'elle avait eues avec son père, avant son départ, par un soir d'automne.

Après nous être longtemps entretenus intimement, dit-elle, je lui demandai à lui-même, à lui qui semblait devoir me préserver de tout, même de sa perte, ce que je deviendrais, s'il me fallait jamais la supporter. — « Mon enfant, dit-il alors d'une voix brisée par l'émotion, Dieu mesure le vent aux brebis tondues. » — Ah ! l'orage ne m'a pas épargnée, et c'est quand ma patrie m'était ôtée qu'une autre, patrie, la maison paternelle, n'est plus pour moi qu'un tombeau… J'existe cependant, privée de ces soins qui s'étendaient à tout ; j'existe, privée de cette sollicitude continuelle sur ma vie, sur mon bonheur, qui me rendait un objet intéressant à mes propres yeux. La douleur ne produit rien que la douleur ; les jours ne s'arrêtent point en chemin, et la vie, toujours plus dépouillée, revient, telle qu'elle est, à chaque réveil.

Bien que le ton un peu trop constant de l'admiration et de l'enthousiasme puisse inspirer parfois un léger sentiment de contradiction, cependant il est difficile de lire sans émotion certains passages de cette notice, celui de tous les écrits de M de Staël où elle se peint le mieux, dit M Necker de Saussure, avec toute l'impétuosité de ses sentimens et sa puissance de souffrir. Sa douleur ne trouvait de consolation que dans la pensée de l'immortalité, mais c'était encore à M. Necker qu'elle demandait cette consolation. Elle en puisait l'espérance dans le Cours de morale religieuse et, après en avoir relu certaines pages, elle s'écriait :

Quelle émotion, hélas ! la lecture des discours sur la mort et l'immortalité ne fait-elle pas éprouver ! Celui qui n'est plus par-

lant si vivement de la mort, regrettant à l'avance le printemps, la nature et toute la beauté de la terre qu'une nuit éternelle couvre à ses yeux maintenant ; celui qui n'est plus, compatissant aux regrets de ceux qui survivent, promettant l'immortalité ; cette immortalité, noble espérance de le revoir, touchante communication avec lui ! Ô mon Dieu ! pardonnez aux faibles créatures si leur cœur qui a tant aimé ne se peint dans le ciel que le sourire de leur père qui les recevra dans vos parvis.

La dernière page du manuscrit de La vie privée de M. Necker porte la date du 14 octobre 1804. Quelques jours après, Mine de Staël se mettait en route pour ce voyage d'Italie d'où elle devait rapporter Corinne. Cette longue série d'études n'ayant eu pour objet que ses rapports avec M. Necker, je l'abandonnerai donc ici. J'ajouterai cependant que de Rome, où elle passa l'hiver, le souvenir de son père, qui ne la quittait pas, lui inspira la pensée de rendre un dernier hommage à la mémoire de ceux qui l'avaient précédée dans la vie. Elle fréquentait souvent l'atelier de Canova, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Il avait récemment achevé le monument funéraire de l'archiduchesse Christine, la sœur de la reine Caroline de Naples, qu'on venait visiter le soir à la lueur des flambeaux. Ce monument lui inspira la pensée de commandera Canova un bas-relief destiné à orner le monument funéraire de ses parens, et qui est aujourd'hui en effet placé au-dessus de la porte en fer à jamais scellée. Ce bas-relief représente M de Staël drapée à l'antique, l'épaule nue, la face recouverte d'un voile, pleurant sur un tombeau. Dans le haut, M Necker, tout enveloppée de voiles que seuls ses pieds dépassent, s'envole vers le ciel qu'elle montre d'une main, tandis que de l'autre elle enlève M. Necker. Celui-ci, drapé également à l'antique, mais jusqu'à mi-corps seulement, tourne vers sa fille un regard attendri et,

d'un geste consolateur, lui tend la main qui reste libre. Ce bas-relief, évidemment inspiré de l'antique, n'est pas sans quelque beauté mélancolique.

Treize ans plus tard, en juillet 1817, le duc de Broglie, obéissant aux dernières volontés de M de Staël, déposait son cercueil dans le monument funéraire où reposaient déjà son père et sa mère. Le souvenir de M. Necker ne s'était pas, avec les années, affaibli chez sa fille. Son testament débute ainsi : « Je recommande mon âme à Dieu qui m'a comblée de biens dans le monde et m'en a comblée par la main de mon père à qui je dois ce que je suis et ce que j'ai, et qui m'aurait épargné toutes mes fautes, si je ne m'étais jamais détournée de ses principes. » Quelques lignes plus bas, elle ajoute : « La vie apprend beaucoup, mais, pour toute personne qui réfléchit, elle rapproche toujours davantage de la volonté de Dieu, non pas que les facultés s'affaiblissent, mais au contraire parce qu'elles s'accroissent. » En effet, les croyances religieuses et chrétiennes de M de Staël s'étaient affermies et précisées dans les dernières années de sa vie. Durant les longues nuits d'insomnie qui précédèrent sa mort, on l'entendait répéter à haute voix : « Notre père qui êtes aux cieux. » L'aspect un peu païen du monument où elle repose ne révèle cependant point ces espérances qui avaient consolé sa douleur et soutenu ses derniers jours : il y manque un signe extérieur, un symbole, quelque chose qui parlé aux yeux. Mais ces espérances s'affirment sur d'autres tombes, que le même petit bois recouvre aujourd'hui de son ombre paisible. Un caveau creusé au pied du monument a successivement reçu la dépouille du fils de M de Staël, celle de sa belle-fille, qui a porté avec modestie et dignité pendant près d'un demi-siècle ce nom illustre, et enfin celui de sa petite-fille. Sur cette dernière tombe a été gravé, d'après l'indica-

tion expresse de celle qui y repose, ce verset de l'Evangile selon Saint Jean : « Et c'est ici ma volonté que quiconque contemple le fils et croit en lui, ait la vie éternelle. C'est pourquoi je le ressusciterai au dernier jour. » Cette foi en la résurrection qu'elle avait transmise à ses descendans fut une croyance commune à M de Staël, à son père, et à sa mère. À ces trois nobles êtres, celui qui écrit ces lignes a consacré ses premières études littéraires. En les reprenant et en les complétant aujourd'hui, il achève d'acquitter une dette, car à tous les trois, comme à ceux qui ont perpétué jusqu'à lui leurs traditions, il a le sentiment qu'il doit presque tout du très peu qu'il est.

Haussonville.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Madame_de_Sta%C3%ABl_et_M._Necker_d%E2%80%99apr%C3%A8s_leur_correspondance. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.